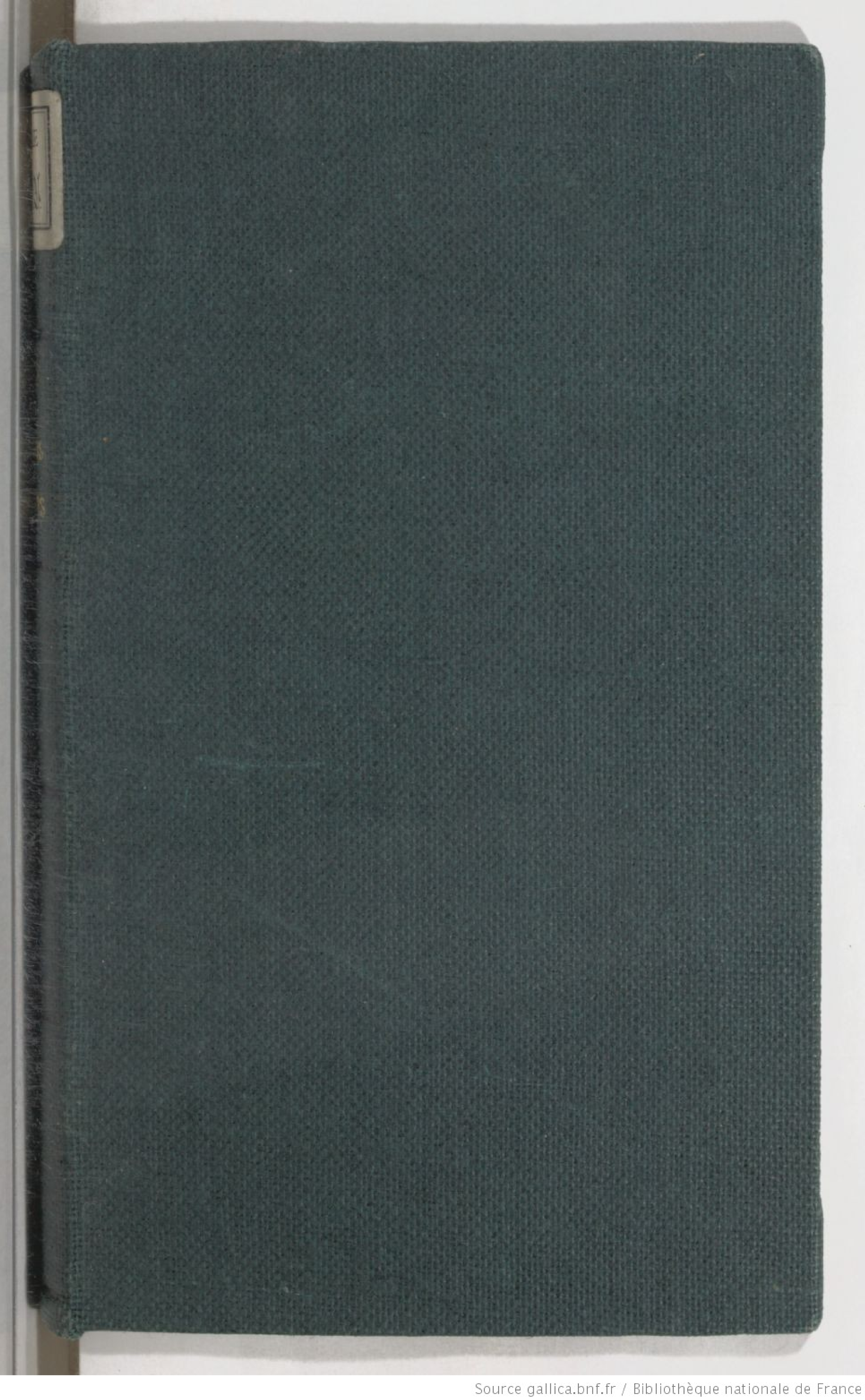
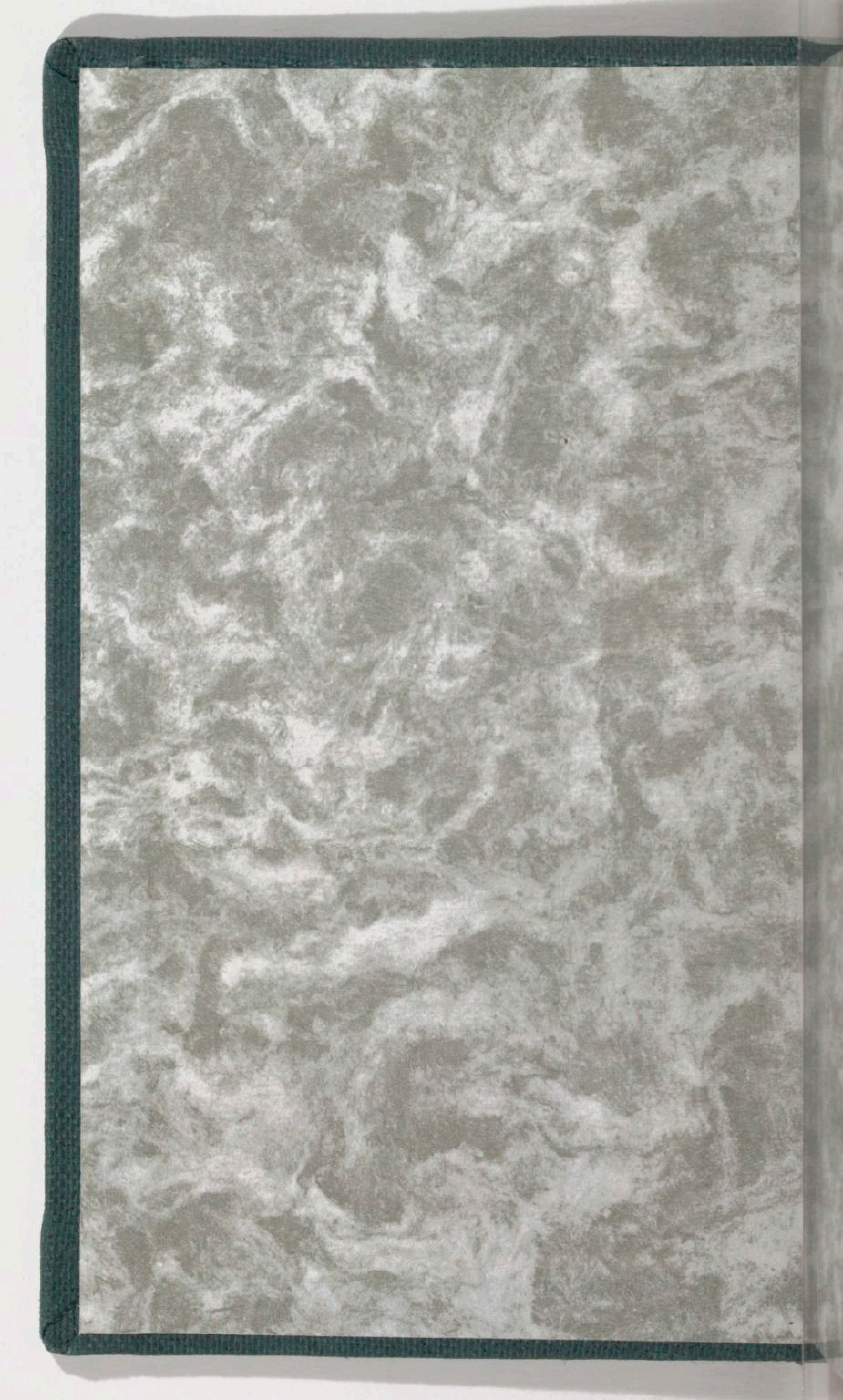
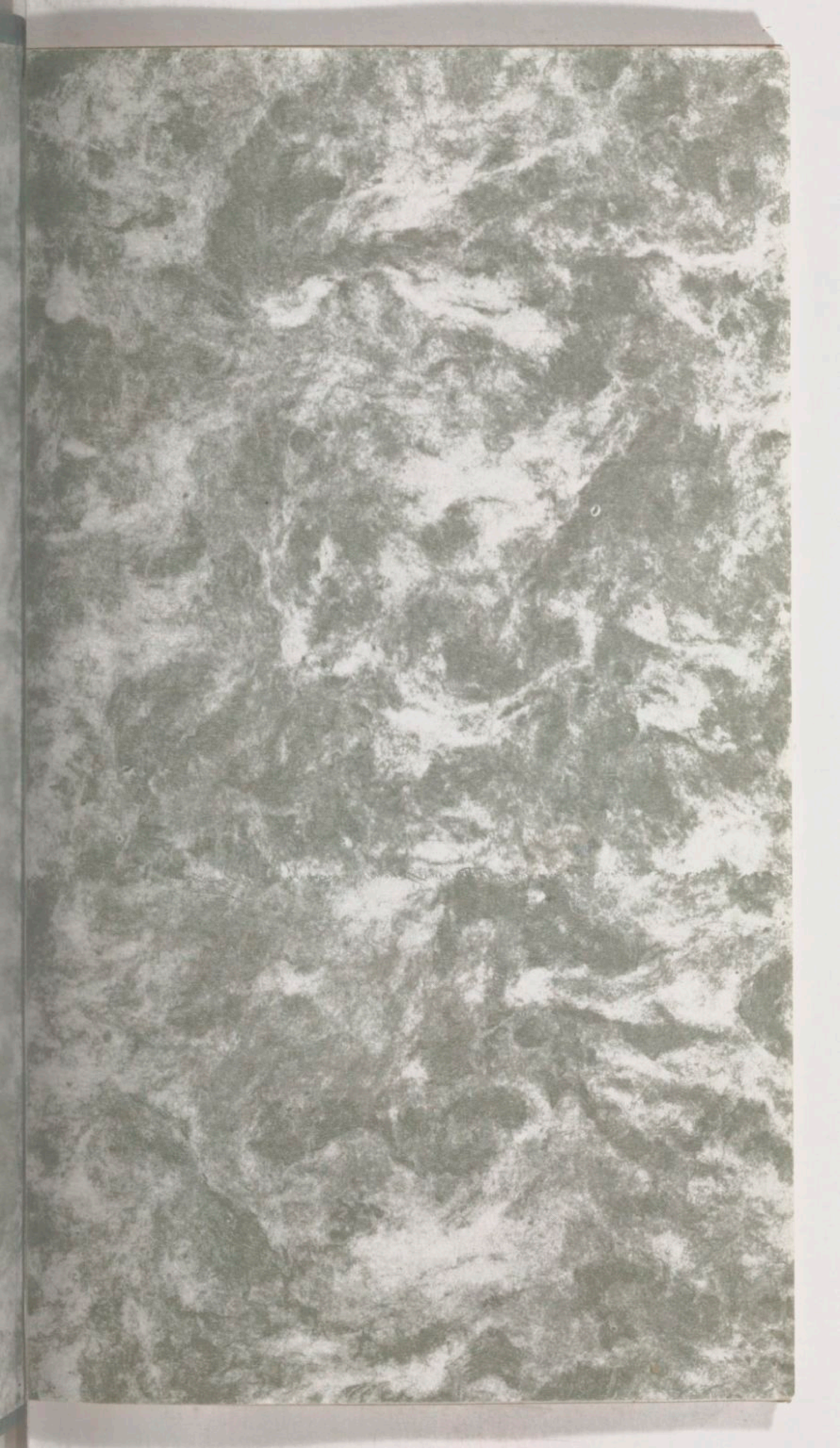


Dialogues des morts









R.CHASSAING 1980

NOUVELLES ÉDITIONS CLASSIQUES

DIALOGUES DES MORTS DE FÉNELON

SUIVIS

DE QUELQUES DIALOGUES

DE BOILEAU, FONTENELLE, D'ALEMBERT

avec une Introduction et des Notes

PAR B. JULLIEN

Docteur ès lettres, licencié ès sciences
ancien principal de collége

Nom de l'Établissement

Nom de l'Élève

L. HACHETTE ET C[ie]

LIBRAIRES DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE

A PARIS
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 12
(Quartier de l'École de Médecine)

A ALGER
RUE DE LA MARINE, N° 117
(Librairie centrale de la Méditerranée)

DIALOGUES

DES MORTS

DE FÉNELON

AVIS

Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de notre griffe sera réputé contrefait.

L. Hachette et Cie

Paris. — Imprimerie Panckoucke, rue des Poitevins, 14.

DIALOGUES
DES MORTS
DE FÉNELON

SUIVIS

DE QUELQUES DIALOGUES

DE BOILEAU, FONTENELLE ET D'ALEMBERT

avec une Introduction et des Notes

PAR B. JULLIEN

Docteur ès lettres, licencié ès sciences
ancien principal de collége

L. HACHETTE ET Cie

LIBRAIRES DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE

A PARIS	A ALGER
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 12	RUE DE LA MARINE, N° 117
(Quartier de l'École de Médecine)	(Librairie centrale de la Méditerranée)

1847.

INTRODUCTION.

Le *Dialogue des Morts* est celui où les interlocuteurs (ou du moins l'un d'eux[1]) sont supposés n'être plus de ce monde.

Le dialogue des morts n'est qu'une forme particulière, une variété, si l'on veut, du dialogue ordinaire; mais c'est une variété très-importante, et d'une invention singulièrement heureuse : d'abord parce qu'on peut mettre en présence les personnages des pays et des temps les plus éloignés, ce qui augmente infiniment le nombre des combinaisons que l'on en peut faire ; d'un autre côté, toutes les vanités humaines s'anéantissant au moment de la mort, on peut, sans heurter le moins du monde notre croyance, ni manquer à ce qu'on appelle le *costume*, exprimer sans préparation les idées les plus opposées à celles qui sont généralement reçues.

Fontenelle a compris et signalé cet avantage, dans la lettre qu'il adresse à Lucien[2], et qui sert de préface à ses dialogues: « J'ai fait, dit-il, moraliser tous mes morts, autrement ce n'eût pas été la peine de les faire parler : des vivants auraient suffi pour dire des choses inutiles. De plus il y a cela de commode, qu'on peut supposer que les morts sont gens de grande réflexion, tant à cause de leur expérience que de leur loisir; et on doit croire, pour leur honneur, qu'ils pensent un peu plus qu'on ne fait d'ordinaire pendant la vie : ils raisonnent

1. Voyez dans Fénelon, le dialogue de *Sylla, Catilina et César ;* et dans Voltaire celui des *Anciens et des Modernes*.

2. Voyez aussi le quatrième dialogue de sa dernière sixaine, c'est-à-dire le trente-quatrième de la collection entière.

mieux que nous des choses d'ici-haut, parce qu'ils les regardent avec plus d'indifférence et de tranquillité ; et ils veulent bien en raisonner, parce qu'ils y prennent un reste d'intérêt.... Comme les morts ont bien de l'esprit, ils doivent voir bientôt le bout de toutes les matières. Je croirais même sans peine qu'ils devraient être assez éclairés pour convenir de tout les uns avec les autres, et, par conséquent, pour ne se parler presque jamais : car il semble qu'il n'appartient de disputer qu'à nous autres ignorants, qui ne découvrons pas la vérité ; de même qu'il n'appartient qu'à des aveugles, qui ne voient pas le but où ils vont, de s'entre-heurter dans un chemin. »

Ces dernières propositions, vraies sans doute dans l'opinion commune, si elles étaient poussées à leurs dernières conséquences, rendraient tout dialogue des morts impossible. Heureusement notre esprit n'est pas si sévère sur les conditions naturelles d'un art. Il se prête très-volontiers à la supposition que les morts ont encore quelques-unes de nos passions, ou s'intéressent à ce qui se fait *ici-haut*, comme parle Fontenelle ; il admet avec une égale facilité qu'ils ne savent pas absolument le fond des choses, mais qu'ils s'en instruisent successivement, comme nous, par l'expérience ; que les opinions qu'ils avaient pendant leur vie ont pu être ainsi profondément modifiées, et par des raisons qui ne leur seraient pas venues pendant qu'ils habitaient cette terre : raisons d'autant plus puissantes qu'elles sont plus vraies philosophiquement, quoique fort éloignées des opinions régnantes.

Le dialogue des morts est donc un cadre merveilleusement trouvé pour l'expression d'idées hardies, neuves, paradoxales, inattendues, et presque toujours satiriques : aussi, divers auteurs en ont-ils, comme nous le dirons, tiré un excellent parti.

Lucien[1], né à Samosate, en Syrie, vers 120 de notre ère, est généralement regardé comme l'inventeur du dialogue des morts, parce qu'il est le premier qui se soit appliqué à ce genre de composition.

On trouve bien, et même fort longtemps avant lui, des

1. Voyez, sur la vie et les ouvrages de Lucien, l'excellente notice insérée par M. Boissonade, dans la *Biographie universelle*.

entretiens qui satisfont matériellement à la condition que nous avons indiquée tout à l'heure. Dans le onzième livre de l'*Odyssée*, Ulysse fait une évocation pour obtenir une réponse sur sa destinée, et voit successivement apparaître quelques-uns de ceux qu'il a connus autrefois : Elpénor, Anticlée, sa mère, le devin Tirésias, les héros et les héroïnes du temps passé : il en reçoit diverses réponses, ou leur donne les détails qu'ils demandent[1].

Virgile a imité cette situation dans le sixième livre de son *Énéide*[2], quand il fait descendre Énée aux enfers[3] ; et quelque temps avant lui, Cicéron avait employé un moyen analogue, modifié d'une manière aussi heureuse que brillante, lorsque, dans ce fragment de la *République* conservé par Macrobe, il faisait voyager l'âme du jeune Scipion non pas dans les enfers, mais dans le ciel, où ses ancêtres lui exposaient à la fois le système du monde tel que le concevaient les anciens, et les idées déjà très-élevées que la philosophie s'était faites de l'immortalité de l'âme[4].

Toutefois ce ne sont pas là des dialogues des morts comme nous les entendons ordinairement : ce sont des œuvres d'imagination poétique plutôt qu'une satire philosophique ; et c'est ce dernier caractère qu'a le plus souvent le genre dont nous parlons.

Mais il y a dans Horace un dialogue bien connu entre Ulysse et Tirésias, où celui-ci explique au roi d'Ithaque que s'il veut être riche quand il sera de retour chez lui, il n'a rien de mieux à faire que de flatter les vieillards riches et sans enfants ; qu'ainsi, à force de bassesses, il pourra se faire coucher sur leurs testaments, et réparer petit à petit le tort que lui a fait la longue guerre de Troie[5] ; cette peinture piquante des mœurs des Romains à l'époque d'Auguste, mise dans la bouche d'un devin mort depuis plus de mille ans, et qu'Ulysse interroge dans les enfers, est assurément la matière d'un excellent dialogue des morts.

En remontant même beaucoup plus haut qu'Horace, il y a, dans les *Grenouilles* d'Aristophane[6], une scène entière où

1. V. 21, 36 et suivants.
2. V. 384 et suivants.
3. Voyez d'ailleurs la thèse de M. Ozanam : *De frequenti apud veteres poetas heroum ad inferos descensu*. Paris, 1839.
4. MACROB., *In somnium Scipionis*.
5. HORACE, *Sat.* II, 5.
6. V. 830 à 1523.

Eschyle et Euripide se disputent et se reprochent l'un à l'autre les défauts de leur style ou de leur composition, et les deux personnages sont supposés dans les enfers[1], où Bacchus descend lui-même pour en ramener sur terre le meilleur poëte.

Il n'est donc pas rigoureusement vrai de dire que Lucien soit le créateur de cette espèce d'ouvrage; seulement, comme il est le premier qui en ait fait plusieurs de propos délibéré, c'est à l'occasion des siens que le public a remarqué cette forme assez attentivement pour lui donner un nom particulier; et, comme il arrive toujours, on a regardé comme l'inventeur du genre celui qui, en y excellant, en a le premier signalé l'existence.

Les modernes, et en particulier les Français, ont suivi avec plus ou moins de succès les traces du satirique de Samosate. Boileau est un de ceux qui ont le mieux réussi. Il n'a fait que deux dialogues, dont le second même n'est pas terminé; mais ce sont deux chefs-d'œuvre et par la pensée et par l'expression.

Le premier a pour titre *les Héros de roman*. L'auteur raconte lui-même dans un discours préliminaire, qu'il était fort jeune quand les romans de la Calprenède, de mademoiselle de Scudéri et de plusieurs autres faisaient le plus d'éclat; qu'il les lisait, comme tout le monde, avec beaucoup d'admiration, et les regardait comme des chefs-d'œuvre de notre langue; mais que ses années s'étant accrues, et la raison lui ayant ouvert les yeux, il reconnut la puérilité de ces ouvrages; si bien que l'esprit satirique commençant à dominer en lui, il ne se donna pas de repos qu'il n'eût fait contre eux un dialogue à la manière de Lucien, où il attaquait leur peu de solidité, leur afféterie précieuse de langage, leurs conversations vagues et frivoles, les portraits avantageux faits à chaque bout de champ de personnes de très-médiocre beauté, et tout ce long verbiage d'amour qui n'a point de fin.

Son dialogue composé en 1664, comme on le voit dans deux ou trois notes, récité quelquefois par l'auteur, et publié de mémoire par quelques auditeurs indiscrets, ne fut imprimé

1. V. 760 et suivants. 2. T. II, p. 176; édit. Daunou, 1812.

de l'aveu de Boileau que beaucoup plus tard, après la mort de mademoiselle de Scudéri et de tous ceux qu'il y critiquait. Il avait eu cette considération pour eux de ne pas livrer au ridicule leurs principaux personnages et quelques modèles de leur style. Mais il ne se montrait pas moins là ce qu'il est partout, un critique d'un goût toujours sûr, aussi sensible à ce qui blesse la pureté du langage qu'à ce qui heurte la raison ou contrarie les convenances, et, par cette ingénieuse satire, il nous apprenait à mépriser les fadaises, qu'on avait admirées si longtemps.

Le second dialogue, comme je l'ai dit, n'est qu'un fragment qui n'a pas même de titre; il est dirigé contre ceux qui font des vers latins. Boileau croit avec beaucoup de raison qu'il est à peu près impossible de montrer dans une langue morte l'imagination et la délicatesse d'expression qui peuvent seules faire vivre les ouvrages.

Cela n'empêche pas sans doute que quelques modernes n'aient réussi à faire des vers latins agréables, qui peuvent même quelquefois être avantageusement employés pour jeter de la variété dans les devoirs donnés aux écoliers. Cela n'empêche pas surtout qu'on n'ait raison d'exercer les jeunes humanistes à ce travail, parce qu'il leur est nécessaire s'ils veulent acquérir de la facilité pour tourner agréablement leurs phrases; s'ils veulent surtout parvenir à sentir les beautés de Virgile, d'Ovide et d'Horace. Mais la condamnation exprimée par Boileau regarde surtout les poëmes de longue haleine, ou les collections de fables, de satires, d'odes ou d'épîtres que nous ont donnés les Ménage, les Santeul, les Duperrier, et plus tard, les Porée et les Desbillons : et l'expérience a prouvé qu'elle était bien juste, puisque l'on ne peut pas citer un seul poëme, écrit en latin par un moderne, qui ait ou mérité ou conservé l'approbation de la postérité.

Les *Dialogues des Morts* de Fontenelle parurent en 1683; ils reçurent un accueil beaucoup plus favorable que tout ce qu'il avait donné auparavant, et commencèrent sa réputation. Ils offrent de la littérature et de la philosophie, mais l'une et l'autre, a-t-on dit avec quelque raison, trop parées des charmes du bel esprit. Toutefois, tel fut le succès de cet ouvrage, que Fontenelle, en donnant la seconde partie, n'osait s'en

*.

promettre un semblable, mais déclarait qu'il pourrait en obtenir un beaucoup moindre et être encore fort content.

La recherche et l'abus de l'esprit qu'on a reprochés à l'auteur[1], se montrent dans son style d'abord, et jusque dans les titres de ses dialogues et les divisions de son livre.

Le style de Fontenelle est bien connu; je n'en parle en ce moment que pour signaler un singulier travers, bien digne de celui qui disait que s'il avait la main pleine de vérités, il se garderait de l'ouvrir. Fontenelle semble souvent ne faire usage de la parole que pour dissimuler sa pensée. On est obligé de chercher sous ce qu'il dit, ce qu'il a vraiment voulu dire; et il pousse l'abus à ce point que quelques-uns de ses dialogues tendent à prouver précisément le contraire de l'argument qu'il en a composé lui-même, et que l'on trouvera ici sous les noms des personnages. Cette réticence perpétuelle, cette prudence méticuleuse qui ne lâche pas un mot sans se réserver la ressource de l'expliquer en divers sens, paraît à quelques critiques un caractère précieux du génie de notre auteur. C'est pour nous un véritable défaut, antipathique à l'esprit français, et qui explique, jusqu'à un certain point, sinon l'oubli, du moins la négligence du public à son égard[2].

J'ai dit que ses titres étaient singuliers. En effet, les personnages mis en scène sont presque tous antithétiques; il semble qu'il ne puisse pas faire converser deux individus entre lesquels on n'apercevrait pas tout d'abord une opposition. C'est, par exemple, Milon de Crotone, et le Sybarite Smyndiride; c'est Anacréon et Aristote qui dissertent sur la vraie philosophie; c'est l'empereur Auguste et Pierre Arétin qui s'entretiennent de la louange et de la satire; c'est Sénèque et Scarron qui causent de la vraie philosophie stoïcienne; c'est Agnès Sorel et Roxelane; c'est Molière et Paracelse, etc.

La division de ces dialogues n'est pas moins singulièrement recherchée; il y en a en tout trente-six, qui se divisent en deux parties égales, de dix-huit chacune; et ces parties sont elles-mêmes divisées en groupes ou sections de six dia-

1. Voyez, sur les qualités et les défauts de Fontenelle, son éloge par Garat, couronné par l'ancienne Académie française.

2. Voyez le jugement qu'en porte Voltaire dans le catalogue des écrivains français du *Siècle de Louis XIV*.

logues ; savoir : six dialogues entre des anciens, six dialogues entre des anciens et des modernes, et six dialogues entre des modernes. N'est-il pas évident que l'auteur qui se soumet à une symétrie si puérile, parle pour parler, souvent sans avoir rien à dire. Il fait un dialogue non pour énoncer une vérité qu'il croit nouvelle ou une proposition qu'il juge importante ; mais pour remplir une case vide. C'est un reproche réel à faire à ces dialogues. Nul n'était plus que Fontenelle en état d'y soulever et d'y traiter des questions graves, et trop souvent elles se réduisent à des paradoxes insoutenables, à des assimilations puériles, ou même à de simples logomachies.

C'est ainsi que son dialogue d'Aristote et Anacréon sur la philosophie, repose tout entier sur l'équivoque du mot *philosophe*, qui signifie étymologiquement, et voulait dire, en effet, chez les Grecs, *amateur de la science*, et qui chez nous s'applique souvent à ceux qu'on regarde comme sages, c'est-à-dire qui ont arrangé leur vie de manière à s'y trouver heureux, et à se repentir le moins possible de ce qu'ils ont fait. Anacréon prend le mot *philosophe* dans ce dernier sens, Aristote le prend dans le premier[1]. Supposez qu'ils aient commencé par définir les termes, le dialogue s'évanouissait aussitôt.

Celui d'Érostrate et Démétrius de Phalère n'est pas plus solide. Érostrate prétend que c'est la vanité qui fait tout faire en ce monde. C'est un paradoxe qui peut jusqu'à un certain point se soutenir. Mais il ajoute que la vanité qui détruit les choses belles ou utiles, la sienne, par exemple, qui lui a fait incendier le temple d'Éphèse, est aussi louable que celle qui les établit : et Démétrius ne trouve rien à répondre à cette prétention exorbitante, qui supprime ainsi d'un mot l'utilité et le bien-être de l'humanité dans l'appréciation de nos actes.

Dans un autre entretien, Descartes reproche au troisième faux Démétrius d'avoir voulu sottement tromper les Moscovites, et d'avoir couru à sa perte par cette folle ambition. Le faux prince répond à Descartes qu'il a lui-même fait la même chose quand il a annoncé qu'avec sa philosophie il allait tout expliquer dans le monde : et Descartes oppose à cela que les

1. Le dialogue de Sénèque et Scarron, que nous donnons (p. 372), repose en partie sur la même distinction, et peut fournir un exemple du défaut que nous signalons.

hommes se laisseront à tout jamais tromper par les promesses qui leur seront faites, surtout sur ces matières. D'où le faux Démétrius conclut que s'il revenait au monde, il se ferait philosophe plutôt que de conspirer. Sans doute on pourra toujours tromper les hommes sur les questions de métaphysique, comme sur tout ce qu'ils ne savent pas et comprennent mal; mais est-ce là quelque chose de bien neuf? et l'assimilation entre un philosophe qui trompe les autres en se trompant lui-même, et celui qui les trompe en usurpant un nom qui n'est pas le sien, a-t-elle la moindre apparence de raison? peut-elle être d'aucune utilité?

Il y a donc, en effet, comme je l'ai dit, quelquefois du remplissage dans les dialogues de Fontenelle; et de là vient qu'ils ont été jugés sévèrement par La Harpe, qui n'y voit qu'un babil spirituellement raffiné et qui fatigue le lecteur [1]. Il dit encore que cet ouvrage n'est qu'un jeu ou un effort d'esprit; un jeu par la frivolité des résultats, un effort par les rapprochements forcés et la recherche des pensées et du style; qu'il y a au moins autant de pensées subtiles et fausses qu'il y en a de fines ou d'ingénieuses; que trois ou quatre seulement offrent une bonne philosophie, tandis que le plus grand nombre n'est qu'une débauche d'esprit mêlée de saillies heureuses [2]. Tout cela, sans être absolument vrai, a quelque fondement, mais ne saurait détruire le mérite d'originalité ni le talent d'analyser les passions humaines qu'on y a remarqués dès le premier moment, mérites toujours si grands dans les dialogues des morts, que ceux-là ôtés, il ne demeure à peu près rien du tout : et qu'au contraire, l'ouvrage où ils se trouvent sera toujours apprécié des connaisseurs [3].

Fénelon, chargé en 1689 de l'éducation du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, a composé pour son élève des dialogues des morts assez nombreux, trop nombreux peut-être, comme on le verra tout à l'heure; il y en a près de quatre-vingts [4], qui ont été publiés en différents temps. Dès

1. *Cours de littérature*, seconde partie, *siècle de Louis XIV*, liv. II, ch. 3, § 1, t. VII, p. 174 de l'édition de 1820, in-18.

2. Ibid., *Philosoph. du* XVIII[e] *siècle*, liv. I, ch. 1, § 1, t. XIV, p. 28.

3. Je n'ai rien dit d'un examen que Fontenelle a fait de ses dialogues, sous le titre de *Jugement de Pluton*. C'est une plaisanterie très-longue et très-peu amusante, où d'ailleurs on ne trouve rien qui mérite d'intéresser le lecteur.

4. Exactement soixante-dix-huit.

1700, quatre dialogues avaient paru avec les *Aventures d'Aristonoüs*. En 1712, année de la mort du duc de Bourgogne, on donna un nouveau recueil de quarante-cinq dialogues, où manquait un de ceux qui avaient été imprimés en 1700. En 1718, trois ans après la mort de l'auteur, le chevalier de Ramsay publia une édition fort augmentée; on y trouvait quarante-huit dialogues des morts anciens, et dix-neuf dialogues des modernes. En 1730, l'abbé de Moville joignit à sa *Vie de Mignard* les deux dialogues sur les peintres. Plus tard, le P. de Querbeuf y en joignit trois autres. Enfin on en a retrouvé quelques-uns qui ont été imprimés pour la première fois en 1823 dans l'édition complète des œuvres de Fénelon[1]. C'est cette édition que nous avons suivie, en ajoutant quelques notes historiques, philosophiques ou grammaticales, quand le sujet nous a paru l'exiger. Nous nous sommes toutefois un peu écartés de notre modèle pour l'ordre des dialogues. En voici la raison. Ces entretiens ont été rangés par les premiers éditeurs à peu près selon l'époque où avaient vécu les personnages. Le seul ordre rationnel serait sans doute de se régler sur l'époque de la mort du dernier des interlocuteurs; car quand on fait converser dans les enfers Solon et Justinien, il est évident qu'un tel entretien ne peut avoir eu lieu avant la mort de cet empereur. Mais comme cela aurait exigé un travail un peu délicat; que quelquefois même, par exemple dans le dialogue de Confucius et Socrate, où il est fait allusion aux relations des voyageurs modernes, il aurait fallu reculer l'époque du dialogue bien plus tard, jusqu'au milieu du XVII[e] siècle : on a suivi une autre règle; on a réuni autant que possible les entretiens auxquels participait le même personnage. Cet ordre que nous avons admis était tout à fait interverti pour les derniers dialogues ajoutés dans l'édition de 1823; Louis XI et François I[er] y paraissaient après Richelieu et Mazarin. Nous les avons remis à leur place, de même que nous avons placé dans le groupe de dialogues où paraît Socrate, celui où il s'entretient avec Confucius, et qu'on avait mis à tort entre Romulus et Ulysse.

Le recueil de ces *Dialogues des Morts*, mis depuis longtemps

1. *Œuvres de Fénelon* de l'imprimerie de Lebel, 30 vol. in-8°, tome XIX.

entre les mains des enfants, a une réputation classique. Il ne vaut pas tout à fait sa réputation. On sait que Fénelon composait ses dialogues sur-le-champ, selon les divers besoins de son élève, tantôt pour corriger ce que son naturel avait de défectueux; tantôt pour confirmer en lui ce qu'il y avait de bon et de grand; tantôt, enfin, pour lui insinuer, par des instructions familières, à la portée de son âge, quelques maximes de politique ou de morale. Or, ce n'est pas ainsi, en courant[1] et selon l'occasion, qu'on peut faire un excellent travail. On a dit que l'auteur, tantôt sublime et grave comme Platon, en avait toute la force et la sagesse; que tantôt, par un badinage ingénieux, il avait la légèreté et la délicatesse de Lucien; que quelquefois simple et naïf, il se proportionne à l'enfance; que d'autres fois, nobles et élevés, ses préceptes sont dignes des plus grands esprits[2].

Ces éloges sont exagérés. Le style des dialogues de Fénelon est généralement correct et agréable; il est même quelquefois original et plus vigoureux qu'on ne l'aurait attendu du bon archevêque[3]; la morale en est ordinairement bonne; mais la pensée y est faible; ou, pour mieux dire, il y a à peine une pensée. L'auteur n'exprime la plupart du temps que des idées communes. Il sait bien l'histoire, et en rappelle volontiers les détails les moins connus: et néanmoins, si l'on excepte quelques dialogues remarquables, surtout parmi ceux dont les interlocuteurs sont modernes[4], il juge médiocrement les hommes et les choses; souvent il ne paraît pas avoir une opinion arrêtée sur le point qu'il discute, si bien que le lecteur se trouve à la fin fort embarrassé de conclure avec lui et comme lui.

Ajoutez que quelquefois il laisse échapper des fautes matérielles considérables; des anachronismes, des assertions con-

1. Telle a été la rapidité de la rédaction de ces dialogues, que plusieurs d'entre eux ne semblent être que les canevas des suivants : voyez, par exemple, les numéros 7 et 8; 16 et 17; 31, 32 et 33; et plusieurs autres, que vous reconnaîtrez facilement.

2. Voyez la préface des Dialogues, dans diverses éditions, en particulier dans celle de Tenré, 1822, t. IX.

3. Voyez en particulier les dialogues 37, 55, 64, 65; chose singulière, les éditeurs ont souvent, de leur grâce, changé les expressions les plus vives et les plus énergiques, pour y en substituer d'autres extrêmement traînantes, mais qui leur semblaient de meilleur ton. L'édition de Lebel, t. XIX, p. 10, donne un spécimen curieux de ces corrections ridicules.

4. La Harpe avait déjà remarqué cette différence. « Les dialogues entre les modernes, dit-il, sont d'une raison plus forte, parce que celle du prince devenait plus mûre. » Lieu cité, t. VII, p. 174.

traires à la vérité historique, comme l'avait remarqué le cardinal Maury, dans une note sur l'éloge de Fénelon[1]. De plus, ses plans sont d'une monotonie singulière; ses personnages sont presque toujours dans la même situation. Chacun d'eux, voulant s'élever au-dessus de l'autre, vante en conséquence ses actions et déprime celles de son interlocuteur. Enfin, les réponses ne sont pas toujours pertinentes. La conversation saute plutôt qu'elle ne passe d'un sujet à l'autre, et laisse sans explication ou sans réponse des objections qui sembleraient pouvoir devenir très-fortes.

Ce sont là de véritables défauts. Peu sensibles pour les enfants, à qui ce recueil est destiné, ils le deviennent pour les lecteurs sérieux; et c'est ce qui fait que les dialogues de Fénelon n'ont obtenu des bons critiques qu'une estime médiocre.

Vauvenargues, né à Aire en 1715, et mort en 1747, a fait quelques dialogues des morts[2] qui, sans être absolument au nombre de ses meilleurs ouvrages, ne manquent pourtant pas de mérite, tant l'auteur cherchait toujours à ramener les idées à la vérité et à la modération. Plusieurs d'entre eux ont pour but de faire voir combien sont exagérés la louange ou le blâme qu'il est de mode d'accorder à certaines actions : c'est là un jugement très-philosophique, et qui méritait d'être développé avec un peu plus de variété dans la forme, et dans un style plus nerveux et plus animé.

Voltaire a composé une grande quantité de dialogues[3]; parmi eux il s'en trouve quelques-uns qui sont de véritables dialogues des morts, dans le sens que nous avons donné à ce mot. Il y en a un entre Lucien, Érasme et Rabelais qui est à la fois très-original et très-piquant. Mais les hardiesses que l'auteur se permettait trop souvent contre la religion devront le faire écarter des mains des jeunes gens.

La *Toilette de madame de Pompadour*, où il fait intervenir

1. « On est surpris, dit l'édition de Lebel t. XIX, p. 5, d'entendre le cardinal Maury accuser Fénelon d'avoir *quelquefois sacrifié* l'exactitude historique à l'instruction de son auguste élève. » Maury n'est pas le seul qui ait dit cela. La Harpe fait la même remarque (lieu cité). Ceux qui liront notre édition verront que cette accusation est parfaitement fondée, et n'a rien qui doive surprendre.

2. Les dialogues de Vauvenargues sont au nombre de dix-huit. Ils ont été imprimés pour la première fois en 1820, dans le *Supplément aux Œuvres de Vauvenargues*, et réimprimés dans ses Œuvres complètes.

3. Il y en a une soixantaine.

Tullie, la fille de Cicéron, est beaucoup plus que le précédent susceptible de se produire dans les livres destinés aux maisons d'éducation. Il a pour objet la vieille question de la suprématie des anciens ou des modernes. Mais le sujet est rajeuni par l'auteur, et traité avec cette justesse d'esprit et cette grâce ingénieuse qu'il mettait dans les moindres choses.

D'Alembert a aussi écrit un dialogue des morts assez curieux entre Descartes et Christine de Suède [1]. Voici à quelle occasion. Le prince royal de Suède, Gustave de Holstein-Hutin, connu plus tard sous le nom de Gustave III, était en France quand le roi de Suède Adolphe-Frédéric mourut subitement le 12 février 1771. Le prince Gustave, devenu roi de Suède par cet événement, n'en reçut la nouvelle que quelques jours après. Il était encore en France, et assistait à la séance de l'Académie française, le jeudi 7 mars 1771. D'Alembert profita habilement de la circonstance. Le cadre du dialogue des morts lui permettait de choisir ses interlocuteurs en toute liberté, et de leur prêter des pensées convenables à ses vues. Il fit donc converser Christine avec son ancien maître, et trouva dans cette disposition le moyen d'adresser des compliments fort agréables au roi voyageur, en même temps qu'il réclamait pour la philosophie et les gens de lettres la protection qui leur est aujourd'hui acquise.

C'est là ce qu'il y a de plus ingénieux dans le dialogue de d'Alembert : du reste on n'y remarquera rien de bien neuf, et qu'on ne trouve dans les autres ouvrages du même auteur, ou dans ceux de presque tous les philosophes contemporains.

M. Fayolle, qu'un goût très-fin et des études variées et profondes rendaient si propre aux recherches et aux découvertes bibliographiques, a publié en 1816 deux dialogues des morts inédits ; le premier est de Rivarol, le second de Grétry [2]. Ce dernier, entre La Fontaine et J.-J. Rousseau, est aussi faible de pensée que de style. Il n'est curieux que parce qu'il est l'ouvrage d'un musicien célèbre, et qu'on aime souvent à voir

1. On le trouve dans son *Histoire des membres de l'Académie française*, morts de 1710 à 1771, t. I, p. 505.

2. On les trouve tous les deux dans les *Mélanges littéraires composés de morceaux inédits de Diderot, de Caylus, de Thomas, de Rivarol, d'André Chénier*, etc., recueillis par M. Fayolle. Paris, in-12.

ce qu'un homme de génie est capable de faire dans un genre qui n'est pas le sien.

Quant à celui de Rivarol, il est plein de cet esprit critique peu profond, mais incisif et souvent original[1], qui fit de lui, pendant quelque temps, une sorte d'homme célèbre. Il met en scène Lamotte, Fontenelle et Voltaire, trois hommes distingués entre tous par l'étendue de leurs vues et la finesse de leurs jugements; on pourrait donc croire qu'en effet il va profiter de leur réunion pour discuter quelque question grave. Malheureusement Rivarol n'était pas né pour approfondir les difficultés, dont il réussissait quelquefois à montrer un petit coin sous un jour nouveau. Son dialogue n'est guère qu'une satire contre Fontenelle, assaisonnée d'épigrammes plus ou moins acérées, et quelquefois justes, contre l'Académie française, contre les abus qui se sont glissés dans ce docte corps et dans ceux qui sont établis sur les mêmes bases. Si, au lieu de s'en tenir à une critique générale, exprimée en une douzaine de lignes, et suivie de boutades sans valeur philosophique, il avait insisté, avec tous les développements nécessaires, sur les travaux que l'Académie devrait entreprendre et mener à fin, travaux dont quelques-uns ont été, en effet, indiqués par Boileau, par Voltaire, et d'autres académiciens, combien son dialogue n'eût-il pas eu plus de poids! quel parti n'en eût-on pas pu tirer plus tard! Il n'a aujourd'hui d'autre mérite que de peindre Fontenelle d'une manière ridicule, en le représentant comme un homme engoué des académies, ne pouvant vivre sans elles, ne concevant rien qui soit au-dessus de leurs séances, et réduisant toute la gloire humaine à l'honneur d'en faire partie.

Lemontey a aussi placé une conversation de deux morts dans l'ingénieuse satire qu'il a publiée au commencement de ce siècle, sous le titre de *Raison, folie, chacun son mot*. C'est le *Dialogue entre deux morts qui désirent garder l'anonyme*, et que l'auteur ne désigne, en effet, que par les lettres *A* et *B*. L'exposition en est vraiment originale. *A* se trouve tout à coup réveillé dans la fosse où il dormait depuis quelques années par une décharge de mousqueterie tirée au-dessus de sa tête. Son nouveau voisin lui apprend que ce sont des honneurs qu'on rend à son grade, et le dernier adieu qu'il

reçoit de ses compagnons d'armes. La conversation s'engage; les deux morts se reconnaissent pour avoir été l'un le fils du seigneur du village, l'autre son maître d'école; et leurs aventures, racontées d'une manière aussi amusante que rapide, et dans ce style correct, élégant et animé qui distinguait Lemontey, tendent de plus à montrer que la paresse et l'insouciance sont bien souvent la cause première et la véritable origine de ce mépris des honneurs et des distinctions dont quelques hommes se font gloire.

Tels sont les principaux ouvrages produits chez nous dans le genre qui nous occupe. Ce genre est aujourd'hui un peu délaissé. Il n'est pas abandonné pour cela, non plus que celui du dialogue philosophique. Et l'on peut être convaincu que, quand il se présentera une question vraiment intéressante à résoudre d'une manière neuve, un préjugé généralement répandu à combattre et à renverser, le dialogue des morts, pour peu qu'il joigne à un bon choix de personnages quelque solidité dans les preuves, et quelque talent dans le style, sera tout à fait propre à mettre en relief la pensée de l'écrivain, et aura le même succès qu'il a eu sous la plume de ceux que nous avons cités.

Après ce coup d'œil rapide sur le caractère et l'histoire du dialogue des morts, nous devons ajouter quelques mots sur la présente édition.

L'Université se fait aujourd'hui un devoir de mettre entre les mains des élèves, dans les différentes classes, des ouvrages français à leur portée, qui puissent à la fois les intéresser, leur former un bon style, et les initier à la connaissance de notre littérature. Elle indique pour la cinquième les *Dialogues des morts* de Fénelon, d'autant mieux placés dans cette classe qu'on les pourra comparer à ceux de Lucien, qu'on y explique.

Il nous a semblé qu'en reproduisant les dialogues de Fénelon, il convenait d'y en joindre quelques autres qui, dus aussi à d'excellentes plumes, donneraient aux jeunes élèves l'occasion de faire connaissance avec divers écrivains dont la France s'honore à juste titre, et que peut-être ils ne retrouveront pas facilement plus tard. C'est là ce qui nous a décidés à placer après les dialogues indiqués par l'Université, ce-

lui de Boileau, celui de d'Alembert, et neuf dialogues de Fontenelle.

L'usage auquel le livre est destiné appelait nécessairement quelques notes grammaticales ou historiques; celles-ci sur les personnages, celles-là sur les tournures ou les expressions illégitimes, douteuses ou tombées en désuétude. Nous avons donné toutes celles qui nous ont paru nécessaires, et laissé de côté celles qui n'auraient rien appris à personne.

Il y a une autre sorte de notes, plus utiles encore, à notre avis, et que nous croyons avoir, les premiers, ajoutés à cet ouvrage. Ce sont des notes de morale critique. Comme nous l'avons dit, le dialogue des morts est essentiellement satirique. Or, c'est le propre de la satire d'énoncer témérairement beaucoup de propositions, qui ne sont vraies que dans un sens restreint, et dans des cas très-rares, ou qui sont même absolument fausses, mais que la rapidité de la conversation ou l'entraînement de la dispute font accepter sans trop de répugnance.

Ces propositions, si l'on n'y prend garde, deviennent pour les jeunes gens, qui les ont goûtées, des principes généraux, propres à leur fausser l'esprit, et à égarer leur sens moral. Nous avons cru qu'il importait, en même temps que ces préceptes absolus se produisent, de montrer en quoi ils s'éloignent de la vérité, de la justice ou du bon sens. C'est le devoir de tout homme qui travaille pour l'enfance de ne laisser jamais sans les expliquer, ou les redresser, les pensées qui seraient de nature à amener plus tard des conséquences fâcheuses.

On ne sera donc pas étonné de voir ici dans les notes, au bas des pages, l'examen ou la réfutation de quelques maximes mauvaises ou susceptibles d'être entendues dans un mauvais sens. Nous avons mieux aimé nous exposer au reproche de minutie ou d'excessive sévérité, que de laisser passer sans aucun blâme des propositions dangereuses.

Il est remarquable que c'est surtout dans Fénelon et dans Fontenelle, deux esprits si différents sous tous les rapports, que nous avons trouvé le plus grand nombre de ces assertions repréhensibles. L'un se laissait aveugler par une admiration idolâtre de l'antiquité, l'autre cédait volontiers à son

goût pour le paradoxe et à la manie de tout voir sous deux faces opposées : tandis qu'une raison plus froide et plus ferme unie au goût du simple et du naturel, maintenait d'Alembert et surtout Boileau dans cette région sereine où le faux ne saurait parvenir, même à la faveur de la nouveauté.

DIALOGUES DES MORTS
DE FÉNELON.

---

1. MERCURE ET CARON.

Comment ceux qui sont préposés à l'éducation des princes doivent travailler à corriger leurs vices naissants, et à leur inspirer les vertus de leur état.

CARON. D'où vient que tu arrives si tard? Les hommes ne meurent-ils plus? Avais-tu oublié les ailes de ton bonnet où de ton chapeau? T'es-tu amusé à dérober? Jupiter t'avait-il envoyé loin pour ses amours? As-tu fait le Sosie[1]? Parle donc, si tu veux.

MERCURE. J'ai été pris pour dupe; car je croyais mener dans ta barque aujourd'hui le prince Picrochole[2] : c'eût été une bonne prise.

CARON. Quoi! si jeune?

MERCURE. Oui, si jeune. Il avait la goutte remontée, et criait comme s'il eût vu la mort de bien près.

CARON. Eh bien! l'aurons-nous ?

MERCURE. Je ne me fie plus à lui; il m'a trompé trop souvent. A peine fut-il dans son lit qu'il oublia son mal et s'endormit.

CARON. Mais ce n'était donc pas un vrai mal?

1. Voyez PLAUTE, *Amphitr.*, acte I, sc. 1, et MOLIÈRE, *Amphitr.*, acte I, sc. 2.

2. Ce nom, formé des deux mots grecs *picros* qui signifie *amer*, et *cholé* qui veut dire *bile*, a été donné par Rabelais (*Gargantua*, liv. I, ch. 26 et suiv.) à un prince qu'il suppose fort emporté, et qu'il fait combattre contre Grandgousier et Gargantua. La Fontaine fait allusion à ce nom dans une de ses fables (liv. VII, 10) et Fénelon paraît l'appliquer à son élève le duc de Bourgogne, qui, selon les biographes, était dans sa jeunesse fort enclin à la colère.

Mercure. C'était un petit mal qu'il croyait grand ; il a donné bien des fois de telles alarmes. Je l'ai vu, avec la colique, qui voulait qu'on lui ôtât son ventre. Une autre fois, saignant du nez, il croyait que son âme allait sortir dans son mouchoir.

Caron. Comment ira-t-il à la guerre?

Mercure. Il la fait avec des échecs, sans mal et sans douleur. Il a déjà donné plus de cent batailles.

Caron. Triste guerre ! il ne nous en revient aucun mort.

Mercure. J'espère néanmoins que, s'il peut se défaire du badinage et de la mollesse, il fera grand fracas un jour. Il a la colère et les pleurs d'Achille ; il pourrait bien en avoir le courage ; il est assez mutin pour lui ressembler. On dit qu'il aime les Muses, qu'il a un Chiron, un Phénix [1]....

Caron. Mais tout cela ne fait pas notre compte. Il nous faudrait plutôt un jeune prince brutal, ignorant, grossier, qui méprisât les lettres, qui n'aimât que les armes ; toujours prêt à s'enivrer de sang, qui mît sa gloire dans le malheur des hommes. Il remplirait ma barque vingt fois par jour.

Mercure. Oh ! oh ! il t'en faut donner de ces princes, ou plutôt de ces montres affamés de carnage ! Celui-ci est plus doux. Je crois qu'il aimera la paix et qu'il saura faire la guerre. On voit en lui les commencements d'un grand prince, comme on remarque, dans un bouton de rose naissante [2], ce qui promet une belle fleur.

Caron. Mais n'est-il pas bouillant et impétueux?

Mercure. Il l'est étrangement.

Caron. Que veux-tu donc dire avec tes Muses? Il ne saura jamais rien ; il mettra le désordre partout, et nous enverra bien des ombres plaintives. Tant mieux.

1. Chiron et Phénix étaient les précepteurs d'Achille ; c'est une allusion au duc de Montausier et au duc de Beauvilliers, gouverneurs du jeune duc de Bourgogne.

2. Nous dirions aujourd'hui : *dans le bouton d'une rose naissante.*

MERCURE. Il est impétueux, mais il n'est point méchant : il est curieux, docile, plein de goût pour les belles choses ; il aime les honnêtes gens, et sait bon gré à ceux qui le corrigent. S'il peut surmonter sa promptitude et sa paresse, il sera merveilleux, je te le prédis.

CARON. Quoi ? prompt et paresseux ! Cela se contredit. Tu rêves.

MERCURE. Non, je ne rêve point. Il est prompt à se fâcher, et paresseux à faire son devoir ; mais chaque jour il se corrige.

CARON. Nous ne l'aurons donc point sitôt ?

MERCURE. Non, ses maux sont plutôt des impatiences que de vraies douleurs. Jupiter le destine à faire longtemps le bonheur des hommes [1].

---

2. HERCULE ET THÉSÉE.

Les reproches que se font ici les deux héros en apprennent l'histoire et le caractère d'une manière courte et ingénieuse.

THÉSÉE. Hercule, tu me surprends : je te croyais dans le haut Olympe, à la table des dieux. Le bruit courait que, sur le mont OEta, le feu avait consumé en toi toute la nature mortelle que tu tenais de ta mère, et qu'il ne te restait plus que ce qui venait de Jupiter. Le bruit courait aussi que tu avais épousé Hébé, qui est de grand loisir, depuis que Ganymède verse le nectar en sa place.

HERCULE. Ne sais-tu pas que ce n'est ici que mon ombre ?

THÉSÉE. Ce que tu vois n'est aussi que la mienne ; mais quand elle est ici, je n'ai rien dans l'Olympe.

1. Toute cette fin, où Fénelon répète à son élève qu'il est un Achille, qu'il sera merveilleux, etc., nous semble aujourd'hui d'une flatterie un peu exagérée.

HERCULE. C'est que tu n'es pas, comme moi, fils de Jupiter.

THÉSÉE. Bon! Ethra ma mère, et mon père Égéus[1], n'ont-ils pas dit que j'étais fils de Neptune, comme Alcmène, pour cacher sa faute pendant qu'Amphitryon était au siége de Thèbes, lui fit accroire qu'elle avait reçu une visite de Jupiter?

HERCULE. Je te trouve bien hardi de te moquer du dompteur des monstres! Je n'ai jamais entendu raillerie.

THÉSÉE. Mais ton ombre n'est guère à craindre. Je ne vais point dans l'Olympe rire aux dépens du fils de Jupiter immortalisé. Pour des monstres, j'en ai dompté en mon temps aussi bien que toi.

HERCULE. Oserais-tu comparer tes faibles actions avec mes travaux? On n'oubliera jamais le lion de Némée, pour lequel sont établis les jeux Néméaques[2]; l'hydre de Lerne, dont les têtes se multipliaient; le sanglier d'Érymanthe; le cerf[3] aux pieds d'airain; les oiseaux de Stymphale; l'Amazone dont j'enlevai la ceinture; l'étable d'Augée[4]; le taureau que je traînai dans l'Hespérie; Cacus, que je vainquis; les chevaux de Diomède, qui se nourrissaient de chair humaine; Géryon, roi des Espagnes, à trois têtes; les pommes d'or du jardin des Hespérides; enfin, Cerbère, que je traînai hors des enfers, et que je contraignis de voir la lumière.

THÉSÉE. Et moi, n'ai-je pas vaincu tous les brigands de la Grèce, chassé Médée de chez mon père, tué le Minotaure, et trouvé l'issue du Labyrinthe, ce qui fit établir les jeux Isthmiques? Ils valent bien ceux de Némée. De plus, j'ai vaincu les Amazones qui vinrent assiéger Athènes. Ajoute à ces actions le combat des Lapithes, le voyage de Jason pour la toison d'or, et la

1. Nous disons *Égée*, et Fénelon lui donne lui-même ce nom plus loin.
2. *Néméens.*
3. C'était une biche plutôt qu'un cerf (APOLLOD. *Biblioth.*, liv. II, ch. 5, § 3).
4. On dit plus souvent *Augias*. Les Grecs et les Latins ont dit *Augeas* et *Augias*, d'où nous avons pu tirer les deux noms.

chasse du sanglier de Calydon, où j'ai eu tant de part. J'ai osé aussi bien que toi descendre aux enfers.

HERCULE. Oui, mais tu fus puni de ta folle entreprise. Tu ne pris point Proserpine. Cerbère, que je traînai hors de son antre ténébreux, dévora à tes yeux ton ami, et tu demeuras captif. As-tu oublié que Castor et Pollux reprirent dans tes mains Hélène leur sœur, dans Aphidne? Tu leur laissas aussi enlever ta pauvre mère Ethra. Tout cela est d'un faible héros. Enfin, tu fus chassé d'Athènes; et te retirant dans l'île de Scyros, Lycomède, qui savait combien tu étais accoutumé à faire des entreprises injustes, pour te prévenir, te précipita du haut d'un rocher. Voilà une belle fin!

THÉSÉE. La tienne est-elle plus honorable? Devenir amoureux d'Omphale, chez qui tu filais; puis la quitter pour la jeune Iole, au préjudice de la pauvre Déjanire, à qui tu avais donné ta foi; te laisser donner la tunique trempée dans le sang du centaure Nessus; devenir furieux jusqu'à précipiter des rochers du mont Œta dans la mer le pauvre Lichas qui ne t'avait rien fait, et prier Philoctète, en mourant, de cacher ton sépulcre, afin qu'on te crût un dieu : cela est-il plus beau que ma mort? Au moins, avant que d'être chassé par les Athéniens, je les avais tirés de leurs bourgs, où ils vivaient avec barbarie, pour les civiliser et leur donner des lois dans l'enceinte d'une nouvelle ville. Pour toi, tu n'avais garde d'être législateur; tout ton mérite était dans tes bras nerveux et dans tes épaules larges.

HERCULE. Mes épaules ont porté le monde pour soulager Atlas. De plus, mon courage était admiré. Il est vrai que j'ai été trop attaché aux femmes; mais c'est bien à toi à me le reprocher; toi qui abandonnas avec ingratitude Ariadne, qui t'avait sauvé la vie en Crète! Penses-tu que je n'aie point entendu parler de l'Amazone Antiope, à laquelle tu fus encore infidèle? Églé,

qui lui succéda, ne fut pas plus heureuse. Tu avais enlevé Hélène; mais ses frères te surent bien punir. Phèdre t'avait aveuglé jusqu'au point qu'elle t'engagea à faire périr Hippolyte, que tu avais eu de l'Amazone. Plusieurs autres ont possédé ton cœur, et ne l'ont pas possédé longtemps.

Thésée. Mais enfin, je ne filais pas comme celui qui a porté le monde.

Hercule. Je t'abandonne ma vie lâche et efféminée en Lydie; mais tout le reste est au-dessus de l'homme.

Thésée. Tant pis pour toi que, tout le reste étant au-dessus de l'homme, cet endroit soit si fort au-dessous. D'ailleurs, tes travaux, que tu vantes tant, tu ne les as accomplis que pour obéir à Eurysthée.

Hercule. Il est vrai que Junon m'avait assujetti à toutes ses volontés; mais c'est la destinée de la vertu d'être livrée à la persécution des lâches et des méchants: mais sa persécution n'a servi qu'à exercer ma patience et mon courage. Au contraire, tu as souvent fait des choses injustes. Heureux le monde si tu ne fusses point sorti du Labyrinthe!

Thésée. Alors je délivrai Athènes du tribut de sept jeunes hommes et d'autant de filles, que Minos lui avait imposé à cause de la mort de son fils Androgée. Hélas! mon père Égée, qui m'attendait, ayant cru voir la voile noire au lieu de la blanche, se jeta dans la mer, et je le trouvai mort en arrivant. Dès lors je gouvernai sagement Athènes.

Hercule. Comment l'aurais-tu gouvernée, puisque tu étais tous les jours dans de nouvelles expéditions de guerre, et que tu mis, par tes amours, le feu dans toute la Grèce?

Thésée. Ne parlons plus d'amours: sur ce chapitre honteux, nous ne nous en devons rien l'un à l'autre.

Hercule. Je l'avoue de bonne foi, je te cède même

pour l'éloquence; mais ce qui décide, c'est que tu es dans les enfers à la merci de Pluton, que tu as irrité, et que je suis au rang des immortels dans le haut Olympe[1].

---

3. LE CENTAURE CHIRON ET ACHILLE.

Peinture vive des écueils d'une jeunesse bouillante dans un prince né pour commander.

ACHILLE. A quoi me sert-il d'avoir reçu tes instructions? Tu ne m'as jamais parlé que de sagesse, de valeur, de gloire, d'héroïsme. Avec tes beaux discours, me voilà devenu une ombre vaine : ne m'aurait-il pas mieux valu passer une longue et délicieuse vie chez le roi Lycomède, déguisé en fille, avec les princesses, filles de ce roi?

CHIRON. Eh bien! veux-tu demander au Destin de retourner parmi ces filles? Tu fileras; tu perdras toute ta gloire : on fera sans toi un nouveau siége de Troie; le fier Agamemnon, ton ennemi, sera chanté par Homère; Thersite ne sera même pas oublié; mais, pour toi, tu seras enseveli honteusement dans les ténèbres.

ACHILLE. Agamemnon m'enlever ma gloire! moi demeurer dans un honteux oubli! Je ne puis le souffrir, et j'aimerais mieux périr encore une fois de la main du lâche Pâris.

CHIRON. Mes instructions sur la vertu ne sont donc pas à mépriser?

ACHILLE. Je l'avoue; mais, pour en profiter, je voudrais retourner au monde.

CHIRON. Qu'y ferais-tu cette seconde fois?

1. Cela même ne décide rien au fond. Car ce n'est qu'une tradition poétique, et les poëtes ne sont pas juges sans appel du mérite des hommes.

Achille. Qu'est-ce que j'y ferais ? J'éviterais la querelle que j'eus avec Agamemnon ; par là, j'épargnerais la vie de mon ami Patrocle, et le sang de tant d'autres Grecs que je laissai périr sous le glaive cruel des Troyens, pendant que je me roulais de désespoir sur le sable du rivage comme un insensé.

Chiron. Mais ne t'avais-je pas prédit que ta colère te ferait faire toutes ces folies ?

Achille. Il est vrai, tu me l'avais dit cent fois ; mais la jeunesse écoute-t-elle ce qu'on lui dit? Elle ne croit que ce qu'elle voit. Oh! si je pouvais redevenir jeune!

Chiron. Tu redeviendrais emporté et indocile.

Achille. Non, je te promets.

Chiron. Hé! ne m'avais-tu pas promis cent et cent fois dans mon antre de Thessalie de te modérer quand tu serais au siége de Troie? L'as-tu fait?

Achille. J'avoue que non.

Chiron. Tu ne le ferais pas mieux quand tu redeviendrais jeune; tu promettrais comme tu promets, et tu tiendrais ta promesse comme tu l'as tenue.

Achille. La jeunesse est donc une étrange maladie?

Chiron. Tu voudrais pourtant encore en être malade.

Achille. Il est vrai : mais la jeunesse serait charmante, si on pouvait la rendre modérée et capable de réflexion. Toi qui connais tant de remèdes, n'en as-tu point quelqu'un pour guérir cette fougue, ce bouillon du sang, plus dangereux qu'une fièvre ardente?

Chiron. Le remède est de se craindre soi-même, de croire les gens sages, de les appeler à son secours, de profiter de ses fautes passées, pour prévoir celles qu'il faut éviter à l'avenir, et d'invoquer souvent Minerve, dont la sagesse est au-dessus de la valeur emportée de Mars.

Achille. Eh bien! je ferai tout cela, si tu peux ob-

tenir de Jupiter qu'il me rappelle à la jeunesse florissante où je me suis vu. Fais qu'il te rende aussi la lumière et qu'il m'assujettisse à tes volontés comme Hercule le fut à celles d'Eurysthée[1].

CHIRON. J'y consens ; je vais faire cette prière au père des dieux : je sais qu'il m'exaucera. Tu renaîtras, après une longue suite de siècles, avec du génie, de l'élévation, du courage, du goût pour les Muses, mais avec un naturel impatient et impétueux. Tu auras Chiron à tes côtés : nous verrons l'usage que tu en feras[2].

---

4. ACHILLE ET HOMÈRE.

Manière aimable de faire naître dans le cœur d'un jeune prince l'amour des belles-lettres et de la gloire.

ACHILLE. Je suis ravi, grand poëte, d'avoir servi à t'immortaliser. Ma querelle contre Agamemnon, ma douleur de la mort de Patrocle, mes combats contre les Troyens, la victoire que je remportai sur Hector, t'ont donné le plus beau sujet de poëme qu'on ait jamais vu.

HOMÈRE. J'avoue que le sujet est beau ; mais j'en aurais bien pu trouver d'autres. Une preuve qu'il y en a d'autres, c'est que j'en ai trouvé effectivement. Les aventures du sage et patient Ulysse valent bien la colère de l'impétueux Achille.

ACHILLE. Quoi ! comparer le rusé et trompeur Ulysse au fils de Thétis, plus terrible que Mars ! Va, poëte ingrat, tu sentiras....

HOMÈRE. Tu as oublié que les ombres ne doivent

1. Comme Hercule *le fut*, c'est-à-dire *fut assujetti* ; or il n'y a avant ce mot que le subjonctif *assujettisse*, et le mot *le* ne peut rappeler que lui. Cette sorte d'ellipse qu'on appelle *zeugme*, était très-commune dans les langues anciennes. Chez nous presque toujours, et ici en particulier, elle est intolérable, quoiqu'on en trouve des exemples pareils dans les écrivains les plus purs.

2. C'est la même flatterie que dans le premier dialogue.

point se mettre en colère. Une colère d'ombre n'est guère à craindre. Tu n'as plus d'autres armes à employer que de bonnes raisons.

ACHILLE. Pourquoi aussi viens-tu me désavouer[1] que tu me dois la gloire de ton plus beau poëme? L'autre n'est qu'un amas de contes de vieilles; tout y languit, tout sent son vieillard dont la vivacité est éteinte et qui ne sait point finir.

HOMÈRE. Tu ressembles à bien des gens qui, faute de connaître les divers genres d'écrire, croient qu'un auteur ne se soutient pas quand il passe d'un genre vif et rapide à un autre plus doux et plus modéré. Ils devraient savoir que la perfection est d'observer toujours les divers caractères, de varier son style suivant les sujets, de s'élever ou de s'abaisser à propos, et de donner, par ce contraste, des caractères plus marqués et plus agréables. Il faut savoir sonner de la trompette, toucher la lyre, et jouer même de la flûte champêtre. Je crois que tu voudrais que je peignisse Calypso avec ses nymphes dans sa grotte, ou Nausicaa sur le rivage de la mer, comme les héros et les dieux mêmes combattant aux portes de Troie. Parle de guerre, c'est ton fait, et ne te mêle jamais de décider surla poésie en ma présence.

ACHILLE. Oh! que tu es fier, bonhomme aveugle! tu te prévaux de ma mort.

HOMÈRE. Je me prévaux aussi de la mienne. Tu n'es plus que l'ombre d'Achille, et moi je ne suis que l'ombre d'Homère.

ACHILLE. Ah! que ne puis-je faire sentir mon ancienne force à cette ombre ingrate!

HOMÈRE. Puisque tu me presses tant sur l'ingratitude, je veux enfin de détromper. Tu ne m'as fourni qu'un sujet que je pouvais trouver ailleurs; mais moi

1. *Désavouer à quelqu'un que* n'est pas usité, quoique cette construction soit très-légitime avec le verbe simple, *avouer*. On retrouve plus loin *désavouer que*.

je t'ai donné une gloire qu'un autre n'eût pu te donner, et qui ne s'effacera jamais.

ACHILLE. Comment! tu t'imagines que sans tes vers le grand Achille ne serait pas admiré de toutes les nations et de tous les siècles?

HOMÈRE. Plaisante vanité, pour avoir répandu plus de sang qu'un autre au siége d'une ville, qui n'a été prise qu'après ta mort! Hé! combien y a-t-il de héros qui ont vaincu de grands peuples et conquis de grands royaumes! cependant ils sont dans les ténèbres de l'oubli; on ne sait pas même leurs noms[1]. Les Muses seules peuvent immortaliser les grandes actions. Un roi qui aime la gloire la doit chercher dans ces deux choses : premièrement, il faut la mériter par la vertu; ensuite, se faire aimer par les nourrissons des Muses, qui peuvent les chanter à toute la postérité.

ACHILLE. Mais il ne dépend pas toujours des princes d'avoir de grands poëtes : c'est par hasard que tu as conçu, longtemps après ma mort, le dessein de faire ton *Iliade*.

HOMÈRE. Il est vrai; mais quand un prince aime les lettres, il se forme pendant son règne beaucoup de poëtes. Ses récompenses et son estime excitent entre eux une noble émulation; le goût se perfectionne. Il n'a qu'à aimer et qu'à favoriser les Muses, elles feront bientôt paraître des hommes inspirés pour louer tout ce qu'il y a de louable en lui. Quand un prince manque d'un Homère, c'est qu'il n'est pas digne d'en avoir un[2]. Son défaut de goût attire l'ignorance, la grossièreté et la barbarie. La barbarie déshonore toute une nation, et ôte toute espérance de gloire durable au prince qui rè-

1. Voyez HORACE, *Carm.* IV, 9, v. 25 et suivants.

2. Cette condamnation est trop absolue. Les actions des princes vraiment grands ne sont pas toujours propres à inspirer les poëtes épiques; et, en fait, ceux-ci ont presque toujours chanté des hommes médiocres, dont ils pouvaient amplifier les actions. Les vrais grands hommes, les Alexandre, les Jules César, les Charlemagne et tant d'autres n'ont pas trouvé de chantres dignes d'eux.

gne. Ne sais-tu pas qu'Alexandre, qui est depuis peu descendu ici-bas, pleurait de n'avoir point un poëte qui fît pour lui ce que j'ai fait pour toi? C'est qu'il avait le goût bon sur la gloire. Pour toi, tu me dois tout, et tu n'as point de honte de me traiter d'ingrat! Il n'est plus temps de s'emporter : ta colère devant Troie était bonne à me fournir le sujet d'un poëme ; mais je ne puis plus chanter les emportements que tu aurais ici, et ils ne te feraient point d'honneur. Souviens-toi seulement que la Parque t'ayant ôté tous les autres avantages, il ne te reste plus que le grand nom que tu tiens de mes vers. Adieu. Quand tu seras de plus belle humeur, je viendrai te chanter dans ce bocage certains endroits de l'*Iliade;* par exemple, la défaite des Grecs en ton absence, la consternation des Troyens dès qu'on te vit paraître pour venger Patrocle, les dieux mêmes étonnés de te voir comme Jupiter foudroyant. Après cela, dis, si tu l'oses, qu'Achille ne doit point sa gloire à Homère.

---

5. ULYSSE ET ACHILLE.

Caractères de ces deux guerriers.

Ulysse. Bonjour, fils de Thétis. Je suis enfin descendu, après une longue vie, dans ces tristes lieux, où tu fus précipité dès la fleur de ton âge.

Achille. J'ai vécu peu, parce que les destins injustes n'ont pas permis que j'acquisse plus de gloire qu'ils n'en veulent accorder aux mortels.

Ulysse. Ils m'ont pourtant laissé vivre longtemps parmi des dangers infinis, d'où je suis toujours sorti avec honneur.

Achille. Quel honneur de prévaloir toujours par la

ruse! Pour moi, je n'ai point su dissimuler; je n'ai su que vaincre.

Ulysse. Cependant, j'ai été jugé après ta mort le plus digne de porter tes armes.

Achille. Bon! tu les as obtenues par ton éloquence et non par ton courage. Je frémis quand je pense que les armes faites par le dieu Vulcain, et que ma mère m'avait données, ont été la récompense d'un discoureur artificieux.

Ulysse. Sache que j'ai fait plus que toi. Tu es tombé mort devant la ville de Troie, qui était encore dans toute sa gloire; et c'est moi qui l'ai renversée.

Achille. Il est plus beau de périr par l'injuste courroux des dieux, après avoir vaincu ses ennemis, que de finir une guerre en se cachant dans un cheval, et en se servant des mystères de Minerve pour tromper ses ennemis.

Ulysse. As-tu donc oublié que les Grecs me doivent Achille même? Sans moi tu aurais passé une vie honteuse parmi les filles du roi Lycomède. Tu me dois toutes les belles actions que je t'ai contraint de faire.

Achille. Mais enfin je les ai faites, et toi tu n'as rien fait que des tromperies. Pour moi, quand j'étais parmi les filles de Lycomède, c'est que ma mère Thétis, qui savait que je devais périr au siége de Troie, m'avait caché pour sauver ma vie. Mais toi, qui ne devais point mourir, pourquoi faisais-tu le fou avec ta charrue quand Palamède découvrit si bien ta ruse? Oh! qu'il y a de plaisir de voir tromper un trompeur! il mit (t'en souviens-tu?) Télémaque dans le champ, pour voir si tu ferais passer ta charrue sur ton propre fils.

Ulysse. Je m'en souviens, mais j'aimais Pénélope, que je ne voulais pas quitter. N'as-tu pas fait de plus grandes folies pour Briséis, quand tu quittas le camp des Grecs et fus cause de la mort de ton ami Patrocle?

ACHILLE. Oui; mais quand j'y retournai, je vengeai Patrocle et je vainquis Hector. Qui as-tu vaincu en ta vie, si ce n'est Irus, ce gueux d'Ithaque?

ULYSSE. Et les amants de Pénélope, et le cyclope Polyphème!

ACHILLE. Tu as pris les amants en trahison : c'étaient des hommes amollis par les plaisirs, et presque toujours ivres. Pour Polyphème, tu n'en devrais jamais parler. Si tu eusses osé l'attendre, il t'aurait fait payer bien chèrement l'œil que tu lui crevas pendant son sommeil.

ULYSSE. Mais enfin j'ai essuyé pendant vingt ans, au siége de Troie et dans mes voyages, tous les dangers et tous les malheurs qui peuvent exercer le courage et la sagesse d'un homme. Mais qu'as-tu eu à conduire? Il n'y avait en toi qu'une impétuosité folle, et une fureur que les hommes grossiers ont nommée courage. La main du lâche Pâris en est venue à bout.

ACHILLE. Mais toi, qui te vantes de ta prudence, ne t'es-tu pas fait tuer sottement par ton propre fils Télégone qui te naquit de Circé? Tu n'eus pas la précaution de te faire reconnaître par lui. Voilà un plaisant sage, pour me traiter de fou!

ULYSSE. Va, je te laisse avec l'ombre d'Ajax, aussi brutal que toi, et aussi jaloux de ma gloire.

---

6. ULYSSE ET GRILLUS[1].

Les hommes seraient pires que les bêtes, si la solide philosophie et la vraie religion ne les soutenaient.

ULYSSE. N'êtes-vous pas bien aise, mon cher Grillus,

1. Lorsq u'Ulysse délivra ses compagnons, et qu'il contraignit Circé de leur rendre

de me revoir, et d'être en état de reprendre votre ancienne forme[1].

Grillus. Je suis bien aise de vous voir, favori de Minerve; mais, pour le changement de forme, vous m'en dispenserez, s'il vous plaît.

Ulysse. Hélas! mon pauvre enfant, savez-vous bien comment vous êtes fait? Assurément vous n'avez point la taille belle : un gros corps courbé vers la terre, de longues oreilles pendantes, de petits yeux à peine entr'ouverts, un groin horrible, une physionomie très-désavantageuse, un vilain poil grossier et hérissé! Enfin vous êtes une hideuse personne; je vous l'apprends, si vous ne le savez pas. Si peu que vous ayez du cœur, vous vous trouverez trop heureux de redevenir homme.

Grillus. Vous avez beau dire, je n'en ferai rien; le métier de cochon est bien plus joli. Il est vrai que ma figure n'est pas fort élégante; mais j'en serai quitte pour ne me regarder jamais au miroir. Aussi bien, de l'humeur dont je suis depuis quelque temps, je n'ai guère à craindre de me mirer dans l'eau, et de m'y reprocher ma laideur : j'aime mieux un bourbier qu'une claire fontaine.

Ulysse. Cette saleté ne vous fait-elle point horreur? Vous ne vivez que d'ordure; vous vous vautrez dans les lieux infects; vous y êtes toujours puant à faire bondir le cœur!

leur première forme, chacun d'eux fut dépouillé de la figure d'un animal dont Circé l'avait revêtu par l'enchantement de sa verge d'or. Il n'y eut que Grillus, qui était devenu pourceau, qui ne put jamais se résoudre à redevenir homme. Ulysse employa inutilement toute son éloquence pour lui persuader qu'il devait rentrer dans son premier état. Plutarque a parlé de cette fable, et j'ai cru que c'était un sujet propre à faire un dialogue, pour montrer que les hommes seraient pires que les bêtes, si la solide philosophie et la vraie religion ne les soutenaient. (Note de Fénelon, dans l'édition de Versailles.)—Ce n'est pas assez de dire que Plutarque a parlé de cette fable; il en a fait le sujet d'un dialogue ingénieux qui a dû servir de modèle à celui de notre auteur.

1. Voilà l'un de ces dialogues auxquels, selon l'observation de La Harpe, on ne peut appliquer le nom de *Dialogue des morts*, puisque les deux personnages sont vivants.

Grillus. Qu'importe ? tout dépend du goût. Cette odeur est plus douce pour moi que celle de l'ambre, et cette ordure est du nectar pour moi.

Ulysse. J'en rougis pour vous. Est-il possible que vous ayez sitôt oublié tout ce que l'humanité a de noble et d'avantageux ?

Grillus. Ne me parlez plus de l'humanité : sa noblesse n'est qu'imaginaire; tous ses maux sont réels, et ses biens ne sont qu'en idée. J'ai un corps sale et couvert d'un poil hérissé; mais je n'ai plus besoin d'habits; et vous seriez plus heureux dans vos tristes aventures, si vous aviez le corps aussi velu que moi, pour vous passer de vêtements. Je trouve partout ma nourriture, jusque dans les lieux les moins enviés. Les procès et les guerres, et tous les autres embarras de la vie ne sont plus rien pour moi. Il ne me faut ni cuisinier, ni barbier, ni tailleur, ni architecte. Me voilà libre et content à peu de frais. Pourquoi me rengager dans les besoins des hommes ?

Ulysse. Il est vrai que l'homme a de grands besoins; mais les arts qu'il a inventés pour satisfaire à ces besoins se tournent à sa gloire et font ses délices.

Grillus. Il est plus simple et plus sûr d'être exempt de tous ces besoins, que d'avoir les moyens les plus merveilleux d'y remédier; il vaut mieux jouir d'une santé parfaite sans aucune science de la médecine, que d'être toujours malade avec d'excellents remèdes pour se guérir.

Ulysse. Mais, mon cher Grillus, vous ne comptez donc plus pour rien l'éloquence, la poésie, la musique, la science des astres et du monde entier, celle des figures et des nombres ! Avez-vous renoncé à notre chère patrie, aux sacrifices, aux festins, aux jeux, aux danses, aux combats, et aux couronnes qui servent de prix aux vainqueurs ? Répondez.

GRILLUS. Mon tempérament de cochon est si heureux, qu'il me met au-dessus de toutes ces belles choses. J'aime mieux grognonner, que d'être aussi éloquent que vous. Ce qui me dégoûte de l'éloquence, c'est que la vôtre même, qui égale celle de Mercure, ne me persuade ni ne me touche. Je ne veux persuader personne; je n'ai que faire d'être persuadé. Je suis aussi peu curieux de vers que de prose; tout cela est devenu viande creuse pour moi. Pour les combats du ceste, de la lutte et des chariots, je les laisse volontiers à ceux qui sont passionnés pour une couronne, comme les enfants pour leurs jouets : je ne suis plus assez dispos pour remporter le prix; et je ne l'envierai point à un autre moins chargé de lard et de graisse. Pour la musique, j'en ai perdu le goût; et le goût seul décide de tout : le goût, qui vous y attache, m'en a détaché; n'en parlons plus. Retournez à Ithaque; la patrie d'un cochon se trouve partout où il y a du gland. Allez, régnez, revoyez Pénélope, punissez ses amants : pour moi, ma Pénélope est la truie qui est ici près; je règne dans mon étable, et rien ne trouble mon empire. Beaucoup de rois dans des palais dorés ne peuvent atteindre à mon bonheur; on les nomme fainéants et indignes du trône quand ils veulent régner comme moi, sans se mettre à la gêne, et sans tourmenter tout le genre humain.

ULYSSE. Vous ne songez pas qu'un cochon est à la merci des hommes, et qu'on ne l'engraisse que pour l'égorger. Avec ce beau raisonnement, vous finirez bientôt votre destinée. Les hommes, au rang desquels vous ne voulez pas être, mangeront votre lard, vos boudins et vos jambons.

GRILLUS. Il est vrai que c'est le danger de ma profession; mais la vôtre n'a-t-elle pas aussi ses périls et ses alarmes? Je m'expose à la mort par une vie douce dont la volupté est réelle et présente; vous vous exposez

de même à une mort prompte par une vie malheureuse et pour une gloire chimérique. Je conclus qu'il vaut mieux être cochon que héros. Apollon lui-même dût-il chanter un jour vos victoires, son chant ne vous guérirait point de vos peines et ne vous garantirait pas de la mort. Le régime d'un cochon vaut mieux.

Ulysse. Vous êtes donc assez insensé et assez abruti pour mépriser la sagesse, qui égale presque les hommes aux dieux ?

Grillus. Au contraire, c'est par la sagesse que je méprise les hommes. C'est une impiété de croire qu'ils ressemblent aux dieux, puisqu'ils sont aveugles, injustes, trompeurs, malheureux et dignes de l'être, armés cruellement les uns contre les autres, et autant ennemis d'eux-mêmes que de leurs voisins. A quoi aboutit cette sagesse que l'on vante tant ? Elle ne redresse point les mœurs des hommes ; elle ne se tourne qu'à flatter et à contenter leurs passions. Ne vaudrait-il pas mieux n'avoir point de raison, que d'en avoir pour exécuter et pour autoriser les choses les plus déraisonnables ? Ah ! ne me parlez plus de l'homme : c'est le plus injuste et, par conséquent, le plus déraisonnable de tous les animaux. Sans flatter notre espèce, un cochon est une assez bonne personne : il ne fait ni fausse monnaie ni faux contrats ; il ne se parjure jamais ; il n'a ni avarice ni ambition ; la gloire ne lui fait point faire de conquête injuste ; il est ingénu et sans malice ; sa vie se passe à boire, manger et dormir. Si tout le monde lui ressemblait, tout le monde dormirait aussi dans un profond repos, et vous ne seriez pas ici ; Pâris n'aurait jamais enlevé Hélène ; les Grecs n'auraient point renversé la superbe ville de Troie après un siége de dix ans ; vous n'auriez point erré sur mer et sur terre au gré de la fortune, et vous n'auriez pas besoin de conquérir votre propre royaume. Ne me parlez donc plus de rai-

son ; car les hommes n'ont que de la folie. Ne vaut-il pas mieux être bête que méchant fou [1] ?

ULYSSE. J'avoue que je ne puis assez m'étonner de votre stupidité.

GRILLUS. Belle merveille, qu'un cochon soit stupide ! Chacun doit garder son caractère. Vous gardez le vôtre d'homme inquiet, éloquent, impérieux, plein d'artifice, et perturbateur du repos public. La nation à laquelle je suis incorporé est modeste, silencieuse, ennemie de la subtilité et des beaux discours ; elle va, sans raisonner, tout droit au plaisir.

ULYSSE. Du moins vous ne sauriez désavouer que l'immortalité réservée aux hommes n'élève infiniment leur condition au-dessus de celle des bêtes. Je suis effrayé de l'aveuglement de Grillus, quand je songe qu'il compte pour rien les délices des Champs Élysées, où les hommes sages vivent heureux après leur mort.

GRILLUS. Arrêtez, s'il vous plaît. Je ne suis pas encore tellement cochon, que je renonçasse à être homme, si vous me montriez dans l'homme une immortalité véritable ; mais pour n'être qu'une ombre vaine après ma mort, et encore une ombre plaintive, qui regrette jusque dans les Champs Élysées avec lâcheté les misérables plaisirs de ce monde, j'avoue que cette ombre d'immortalité ne vaut pas la peine de se contraindre. Achille, dans les Champs Élysées, joue au palet sur l'herbe ; mais il donnerait toute sa gloire, qui n'est plus qu'un songe, pour être l'infâme Thersite au nombre des vivants [2]. Cet Achille si désabusé de la gloire et de la vertu, n'est plus qu'un fantôme ; ce n'est plus lui-

1. La construction de cette fin de phrase est insolite, parce que les deux mots *méchant* et *fou* y paraissent pris adjectivement, et que l'un, déterminant l'autre, devrait être mis à l'adverbe. Il vaux mieux être *bête* que *méchamment fou* ou *follement méchant* : ou, en prenant un de ces adjectifs substantivement : Il vaut mieux être *une bête qu'un méchant fou*. Dans la forme qu'a prise Fénelon, il faudrait une conjonction : Il vaut mieux être *bête* que *méchant et fou*.

2. Réminiscence d'Homère (*Odyssée*,

même : on n'y reconnaît plus ni son courage ni ses sentiments ; c'est un je ne sais quoi qui ne reste de lui que pour le déshonorer. Cette ombre vaine n'est non plus Achille que la mienne n'est mon corps. N'espérez donc pas, éloquent Ulysse, m'éblouir par une fausse apparence d'immortalité. Je veux quelque chose de plus réel ; faute de quoi je persiste dans la secte brutale que j'ai embrassée. Montrez-moi que l'homme a en lui quelque chose de plus noble que son corps, et qui est exempt de la corruption ; montrez-moi que ce qui pense en l'homme n'est point le corps, et subsiste toujours après que cette machine grossière est déconcertée [1] ; en un mot, faites voir que ce qui reste de l'homme après cette vie est un être véritable, et véritablement heureux ; établissez que les dieux ne sont point injustes, et qu'il y a au delà de cette vie une solide récompense pour la vertu toujours souffrante ici-bas : aussitôt, divin fils de Laërte, je cours après vous au travers des dangers ; je sors content de l'étable de Circé, je ne suis plus cochon, je redeviens homme, et homme en garde contre tous les plaisirs. Par tout autre chemin, vous ne me conduirez jamais à votre but. J'aime mieux n'être que cochon gros et gras [2], content de mon ordure, que d'être homme faible, vain, léger, malin, trompeur et injuste, qui n'espère d'être après sa mort qu'une ombre triste, et un fantôme mécontent de sa condition.

liv. XI, v. 489 et suiv.), mais qui suppose un léger anachronisme. Car lorsque Ulysse obtient de Circé qu'elle rende à ses compagnons la forme humaine (*Odyssée*, liv. X, v. 395), il n'est pas encore descendu aux enfers, et personne n'a pu, par conséquent, savoir ce qu'y pensait ou faisait Achille. Lucien (*Dial. des morts*, n° 15) rappelle le même passage de l'*Odyssée*, mais dans un autre esprit.

1. Détruite, désorganisée.

2. Même observation que tout à l'heure. Nous dirions aujourd'hui : *n'être qu'un cochon gros et gras, ...que d'être un homme faible, vain, léger, malin, trompeur et injuste.*

---

7. ROMULUS ET RÉMUS.

La grandeur à laquelle on ne parvient que par le crime ne saurait donner ni gloire ni bonheur solide.

RÉMUS. Enfin, vous voilà, mon frère, au même état que moi; cela ne valait pas la peine de me faire mourir. Quelques années où vous avez régné seul sont finies; il n'en reste rien, et vous les auriez passées plus doucement si vous aviez vécu en paix, partageant l'autorité avec moi.

ROMULUS. Si j'avais eu cette modération, je n'aurais ni fondé la puissante ville que j'ai établie, ni fait les conquêtes qui m'ont immortalisé.

RÉMUS. Il valait mieux être moins puissant, et être plus juste et plus vertueux; je m'en rapporte à Minos et à ses deux collègues qui vont vous juger.

ROMULUS. Cela est bien dur. Sur la terre personne n'eût osé me juger.

RÉMUS. Mon sang, dans lequel vous avez trempé vos mains, fera votre condamnation ici-bas, et sur la terre noircira à jamais votre réputation. Vous vouliez de l'autorité et de la gloire. L'autorité n'a fait que passer dans vos mains; elle vous a échappé comme un songe. Pour la gloire, vous ne l'aurez jamais. Avant que d'être grand homme, il faut être honnête homme; et on doit s'éloigner des crimes indignes des hommes, avant que d'aspirer aux vertus des dieux. Vous aviez l'inhumanité d'un monstre, et vous prétendiez être un héros!

ROMULUS. Vous ne m'auriez pas parlé de la sorte impunément quand nous tracions notre ville.

RÉMUS. Il est vrai; et je ne l'ai que trop senti. Mais d'où vient que vous êtes descendu ici? On disait que vous étiez devenu immortel.

Romulus. Mon peuple a été assez sot pour le croire[1].

---

8. ROMULUS ET TATIUS.

Le véritable héroïsme est incompatible avec la fraude et la violence.

Tatius. Je suis arrivé ici un peu plus tôt que toi; mais enfin nous y sommes tous deux, et tu n'es pas plus avancé que moi, ni mieux dans tes affaires.

Romulus. La différence est grande. J'ai la gloire d'avoir fondé une ville éternelle, avec un empire qui n'aura d'autres bornes que celles de l'univers; j'ai vaincu les peuples voisins; j'ai formé une nation invincible d'une foule de criminels réfugiés. Qu'as-tu fait qu'on puisse comparer à ces merveilles?

Tatius. Belles merveilles! assembler des voleurs, des scélérats, se faire chef de bandits, ravager impunément les pays voisins, enlever des femmes par trahison, n'avoir pour loi que la fraude et la violence, massacrer son propre frère; voilà ce que j'avoue que je n'ai point fait. Ta ville durera tant qu'il plaira aux dieux; mais elle est élevée sur de mauvais fondements. Pour ton empire, il pourra aisément s'étendre, car tu n'as appris à tes citoyens qu'à usurper le bien d'autrui: ils ont grand besoin d'être gouvernés par un roi plus modéré et plus juste que toi. Aussi dit-on que Numa, mon gendre, t'a succédé : il est sage, juste, religieux, bienfaisant. C'est justement l'homme qu'il faut pour redresser ta république et réparer tes fautes.

1. Cette phrase de Romulus ne répond pas à ce qui lui est demandé. La question est : « D'où vient que vous êtes descendu ici? » La réponse devait être : « C'est que j'ai été frappé auprès du marais de la Chèvre. » Romulus, en répondant à une question qu'on ne lui fait pas, tombe dans le défaut que les grammairiens ont appelé *disparate*, *incohérence*. Voyez dans le dialogue 9 la réponse à la même question.

ROMULUS. Il est aisé de passer sa vie à juger des procès, à apaiser des querelles, à faire observer une police dans une ville : c'est une conduite faible et une vie obscure; mais remporter des victoires, faire des conquêtes, voilà ce qui fait les héros.

TATIUS. Bon! voilà un étrange héroïsme, qui n'aboutit qu'à assassiner les gens dont on est jaloux!

ROMULUS. Comment! assassiner? je vois bien que tu me soupçonnes de t'avoir fait tuer.

TATIUS. Je ne t'en soupçonne nullement, car je n'en doute point; j'en suis sûr. Il y avait longtemps que tu ne pouvais plus souffrir que je partageasse la royauté avec toi. Tous ceux qui ont passé le Styx après moi m'ont assuré que tu n'as pas même sauvé les apparences. Nul regret de ma mort, nul soin de la venger ni de punir mes meurtriers. Mais tu as trouvé ce que tu méritais. Quand on apprend à des impies à massacrer un roi, bientôt ils sauront faire périr l'autre.

ROMULUS. Eh bien! quand je t'aurais fait tuer, j'aurais suivi l'exemple de mauvaise foi que tu m'avais donné en trompant cette pauvre fille qu'on nommait Tarpéia. Tu voulus qu'elle te laissât monter avec tes troupes pour surprendre la roche qui fut, de son nom, appelée Tarpéienne. Tu lui avais promis de lui donner ce que les Sabins portaient à la main gauche. Elle croyait avoir les bracelets de grand prix qu'elle avait vus; on lui donna tous les boucliers dont on l'accabla sur-le-champ. Voilà une action perfide et cruelle.

TATIUS. La tienne, de me faire tuer en trahison, est encore plus noire; car nous avions juré alliance, et uni nos deux peuples. Mais je suis vengé. Tes sénateurs ont bien su réprimer ton audace et ta tyrannie. Il n'est resté aucune parcelle de ton corps déchiré; apparemment chacun eut soin d'emporter son morceau sous sa robe. Voilà comment on te fit dieu. Proculus te vit avec une

majesté d'immortel. N'es-tu pas content de ces honneurs, toi qui es si glorieux ?

Romulus. Pas trop ; mais il n'y a point de remède à mes maux. On me déchire et on m'adore ; c'est une espèce de dérision. Si j'étais encore vivant, je les....

Tatius. Il n'est plus temps de menacer, les ombres ne sont plus rien. Adieu, méchant, je t'abandonne.

---

9. ROMULUS ET NUMA POMPILIUS.

Combien la gloire d'un roi sage et pacifique est préférable à celle d'un conquérant.

Romulus. Vous avez bien tardé à venir ici ! votre règne a été bien long !

Numa. C'est qu'il a été très-paisible. Le moyen de parvenir à une extrême vieillesse, c'est de ne faire mal à personne, de n'abuser point de l'autorité, et de faire en sorte que personne n'ait d'intérêt à souhaiter notre mort.

Romulus. Quand on se gouverne avec tant de modération, on vit obscurément, on meurt sans gloire ; on a la peine de gouverner les hommes : l'autorité ne donne aucun plaisir. Il vaut mieux vaincre, abattre tout ce qui résiste, et aspirer à l'immortalité.

Numa. Mais votre immortalité, je vous prie, en quoi consiste-t-elle ? J'avais ouï dire que vous étiez au rang des dieux, nourri de nectar à la table de Jupiter : d'où vient donc que je vous trouve ici ?

Romulus. A parler franchement, les sénateurs, jaloux de ma puissance, se défirent de moi, et me comblèrent d'honneurs, après m'avoir mis en pièces. Ils aimèrent mieux m'invoquer comme dieu, que de m'obéir comme à leur roi.

NUMA. Quoi donc! ce que Proculus raconta n'est pas vrai?

ROMULUS. Hé! ne savez-vous pas combien on fait accroire de choses au peuple? Vous en êtes plus instruit qu'un autre, vous qui lui avez persuadé que vous étiez inspiré par la nymphe Égérie. Proculus, voyant le peuple irrité de ma mort, voulut le consoler par une fable. Les hommes aiment à être trompés; la flatterie apaise les plus grandes douleurs.

NUMA. Vous n'avez donc eu pour toute immortalité que des coups de poignard?

ROMULUS. Mais j'ai eu des autels, des prêtres, des victimes et de l'encens.

NUMA. Mais cet encens ne guérit de rien; vous n'en êtes pas moins ici une ombre vaine et impuissante, sans espérance de revoir jamais la lumière du jour. Vous voyez donc qu'il n'y a rien de si solide que d'être bon, juste, modéré, aimé des peuples; on vit longtemps, on est toujours en paix. A la vérité, on n'a point d'encens, on ne passe point pour immortel; mais on se porte bien, on règne longtemps sans trouble, et on fait beaucoup de bien aux hommes qu'on gouverne.

ROMULUS. Vous, qui avez vécu si longtemps, vous n'étiez pas jeune quand vous avez commencé à régner.

NUMA. J'avais quarante ans, et ç'a été mon bonheur. Si j'eusse commencé à régner plus tôt, j'aurais été sans expérience et sans sagesse, exposé à toutes mes passions. La puissance est trop dangereuse quand on est jeune et ardent. Vous l'avez bien éprouvé, vous qui avez, dans votre emportement, tué votre propre frère, et qui vous êtes rendu insupportable à tous vos citoyens.

ROMULUS. Puisque vous avez vécu si longtemps, il fallait que vous eussiez une bonne et fidèle garde autour de vous.

NUMA. Point du tout; je commençai par me défaire

des trois cents gardes que vous aviez choisis, et nommés *Célères*. Un homme qui accepte avec peine la royauté, qui ne la veut que pour le bien public, et qui serait content de la quitter, n'a point à craindre la mort comme un tyran. Pour moi, je croyais faire une grâce aux Romains de les gouverner ; je vivais pauvrement, pour enrichir le peuple; toutes les nations voisines auraient souhaité d'être sous ma conduite. En cet état, faut-il des gardes? Pour moi, pauvre mortel, personne n'avait d'intérêt à me donner l'immortalité dont le sénat vous jugea digne. Ma garde était l'amitié des citoyens, qui me regardaient tous comme leur père. Un roi ne peut-il pas confier sa vie à un peuple qui lui confie ses biens, son repos, sa conservation ? La confiance est égale des deux côtés.

Romulus. A vous entendre, on croirait que vous avez été roi malgré vous. Mais vous avez là-dessus trompé le peuple, comme vous lui avez imposé sur la religion[1].

Numa. On m'est venu chercher dans ma solitude de Cures. D'abord, j'ai représenté que je n'étais point propre à gouverner un peuple belliqueux, accoutumé à des conquêtes ; qu'il leur fallait un Romulus, toujours prêt à vaincre. J'ajoutai que la mort de Tatius et la vôtre ne me donnaient pas grande envie de succéder à ces deux rois. Enfin, je représentai que je n'avais jamais été à la guerre. On persista à me désirer : je me rendis ; mais j'ai

1. *Imposer*, pris dans le sens de *tromper*, est condamné par quelques grammairiens qui croient qu'il faut absolument, dans ce cas, dire *en imposer* (Voyez la *Grammaire des grammaires*, p. 1174, édit. de 1842). Je ne saurais admettre cette décision. L'étymologie, l'extension naturelle du sens des mots, l'usage de beaucoup d'auteurs excellents, sont d'accord pour la repousser : 1° l'étymologie ; puisque le verbe latin *imponere*, pris absolument, signifie quelquefois *tromper*, et que les mots français *imposteur* et *imposture*, venus ou des corrélatifs latins ou du mot français *imposer*, ont uniquement le sens de *trompeur* et *tromperie ;* 2° l'extension naturelle du sens des mots; car c'est parce que le sens primitif d'*imposer* se prêtait à ce qu'on dit *imposer à quelqu'un du respect, de la crainte, des opinions fausses*, etc., qu'on a pu dire, en sous-entendant le complément, *imposer à quelqu'un ;* et alors le sens de cette expression a dû rester un peu vague, comme toute phrase qui n'est pas complète ; 3° l'usage de beaucoup d'auteurs excellents; car outre l'exemple de Fénelon à l'occasion duquel j'écris cette note, on en cite de Bossuet, de Massillon, de Voltaire, de La Fontaine. Il semble donc qu'on devrait conclure que ces deux expressions, *imposer*, *en imposer*, sont, comme le montre l'analyse exacte, beaucoup plus équivalentes que les grammairiens ne le supposent, et que le bon usage nous laisse toute liberté dans l'emploi de l'une ou de l'autre.

toujours vécu pauvre, simple, modéré dans la royauté, sans me préférer à aucun citoyen. J'ai réuni les deux peuples des Sabins et des Romains, en sorte qu'on ne peut plus les distinguer. J'ai fait revivre l'âge d'or. Tous les peuples, non-seulement des environs de Rome, mais encore de l'Italie, ont senti l'abondance que j'ai répandue partout. Le labourage, mis en honneur, a adouci les peuples farouches et les a attachés à la patrie, sans leur donner une ardeur inquiète pour envahir les terres de leurs voisins.

Romulus. Cette paix et cette abondance ne servent qu'à enorgueillir les peuples, qu'à les rendre indociles à leur roi, et qu'à les amollir; en sorte qu'ils ne peuvent plus ensuite supporter les fatigues et les périls de la guerre. Si on fût venu vous attaquer, qu'auriez-vous fait, vous qui n'aviez jamais rien vu pour la guerre? Il aurait fallu dire aux ennemis d'attendre jusqu'à ce que vous eussiez consulté la nymphe.

Numa. Si je n'ai pas su faire la guerre comme vous, j'ai su l'éviter et me faire respecter et aimer de tous mes voisins. J'ai donné aux Romains des lois qui, en les rendant justes, laborieux, sobres, les rendront toujours assez redoutables à ceux qui voudraient les attaquer. Je crains bien encore qu'ils ne se ressentent trop de l'esprit de rapine et de violence auquel vous les aviez accoutumés.

---

10. SOLON ET PISISTRATE.

La tyrannie est souvent plus funeste aux souverains qu'aux peuples.

Solon. Eh bien! tu croyais devenir le plus heureux de tous les mortels, en rendant tes concitoyens tes esclaves : te voilà bien avancé! Tu as méprisé toutes mes

remontrances; tu as foulé aux pieds toutes mes lois[1] : que te reste-t-il de ta tyrannie, que l'exécration des Athéniens et les justes peines que tu vas endurer dans le noir Tartare ?

Pisistrate. Mais je gouvernais assez doucement. Il est vrai que je voulais gouverner et sacrifier tout ce qui était suspect à mon autorité.

Solon. C'est ce qu'on appelle un tyran. Il ne fait point le mal par le seul plaisir de le faire ; mais le mal ne lui coûte rien toutes les fois qu'il le croit utile à l'accroissement de sa grandeur.

Pisistrate. Je voulais acquérir de la gloire.

Solon. Quelle gloire à mettre sa patrie dans les fers, et à passer dans toute la postérité pour un impie qui n'a connu ni justice, ni bonne foi, ni humanité ! Tu devais acquérir de la gloire, comme tant d'autres Grecs, en servant ta patrie, et non en l'opprimant comme tu as fait.

Pisistrate. Mais quand on a assez d'élévation de génie et d'éloquence pour gouverner, il est bien rude de passer sa vie dans la dépendance d'un peuple capricieux.

Solon. J'en conviens; mais il faut tâcher de mener justement les peuples par l'autorité des lois. Moi qui te parle, j'étais, tu le sais bien, de la race royale : ai-je montré quelque ambition pour gouverner Athènes ? Au contraire, j'ai tout sacrifié pour mettre en autorité des lois salutaires ; j'ai vécu pauvre ; je me suis éloigné ; je n'ai jamais voulu employer que la persuasion et le bon exemple, qui sont les armes de la vertu. Est-ce ainsi que tu as fait ? Parle.

Pisistrate. Non ; mais c'est que je songeais à laisser à mes enfants la royauté.

Solon. Tu as fort bien réussi, car tu leur as laissé pour tout héritage la haine et l'horreur publiques. Les

1. Pisistrate se vantait, au contraire, de gouverner d'après les lois de Solon. Voyez Hérodote, liv. I, ch. 59, 60, et la note de Larcher sur ce passage.

plus généreux citoyens [1] ont acquis une gloire immortelle avec des statues pour avoir poignardé l'un; l'autre, fugitif, est allé servilement chez un roi barbare implorer son secours contre sa propre patrie. Voilà les biens que tu as laissés à tes enfants. Si tu leur avais laissé l'amour de la patrie et le mépris du faste, ils vivraient encore heureux parmi les Athéniens.

Pisistrate. Mais, quoi! vivre sans ambition dans l'obscurité?

Solon. La gloire ne s'acquiert-elle que par des crimes? Il la faut chercher dans la guerre contre les ennemis, dans toutes les vertus modérées d'un bon citoyen, dans le mépris de tout ce qui enivre et qui amollit les hommes. O Pisistrate! la gloire est belle: heureux ceux qui la savent trouver! mais qu'il est pernicieux de la vouloir trouver où elle n'est pas!

Pisistrate. Mais le peuple avait trop de liberté, et le peuple trop libre est le plus insupportable de tous les tyrans.

Solon. Il fallait m'aider à modérer la liberté du peuple en établissant mes lois, et non pas renverser les lois pour tyranniser le peuple. Tu as fait comme un père qui, pour rendre son fils modéré et docile, le vendrait pour lui faire passer sa vie dans l'esclavage.

Pisistrate. Mais les Athéniens sont trop jaloux de leur liberté.

Solon. Il est vrai que les Athéniens sont, jusqu'à l'excès, jaloux d'une liberté qui leur appartient; mais toi, n'étais-tu pas encore plus jaloux d'une tyrannie qui ne pouvait t'appartenir?

Pisistrate. Je souffrais impatiemment de voir le

1. Il s'agit d'Harmodius et d'Aristogiton, que les Athéniens regardèrent toujours comme les vrais auteurs de leur liberté, quoique la famille des Alcméonides eût été le principal instrument de la révolution qui renversa les fils de Pisistrate. Au reste, on regrette de voir Fénelon donner sans correctifs, ici et ailleurs, cette qualification de *généreux citoyens*, à propos d'un assassinat.

peuple à la merci des sophistes et des rhéteurs, qui prévalaient sur les gens sages.

SOLON. Il valait mieux encore que les sophistes et les rhéteurs abusassent quelquefois le peuple par leurs raisonnements et par leur éloquence, que de te voir fermer la bouche des bons et des mauvais conseillers, pour accabler le peuple et pour n'écouter plus que tes propres passions. Mais quelle douceur goûtais-tu dans cette puissance? Quel est donc le charme de la tyrannie?

PISISTRATE. C'est d'être craint de tout le monde, de ne craindre personne, et de pouvoir tout.

SOLON. Insensé! tu avais tout à craindre, et tu l'as bien éprouvé quand tu es tombé du haut de ta fortune, et que tu as eu tant de peine à te relever. Tu le sens encore dans tes enfants. Qui est-ce qui avait plus à craindre, ou de toi, ou des Athéniens? des Athéniens qui, portant le joug de la servitude, ne laissaient pas de vivre en paix dans leurs familles et avec leurs voisins; ou de toi, qui devais toujours craindre d'être trahi, dépossédé, et puni de ton usurpation? Tu avais donc plus à craindre que ce peuple même captif à qui tu te rendais redoutable.

PISISTRATE. Je l'avoue franchement, la tyrannie ne me donnait aucun vrai plaisir; mais je n'aurais pas eu le courage de la quitter. En perdant l'autorité, je serais tombé dans une langueur mortelle.

SOLON. Reconnais donc combien la tyrannie est pernicieuse pour le tyran aussi bien que pour les peuples: il n'est point heureux de l'avoir, et il est malheureux de la perdre.

---

11. SOLON ET JUSTINIEN.

Idée juste des lois propres à rendre un peuple bon et heureux.

JUSTINIEN. Rien n'est semblable à la majesté des lois

romaines. Vous avez eu chez les Grecs la réputation d'un grand législateur; mais si vous aviez vécu parmi nous, votre gloire aurait été bien obscurcie.

SOLON. Pourquoi m'aurait-on méprisé en votre pays?

JUSTINIEN. C'est que les Romains ont bien enchéri sur les Grecs pour le nombre des lois et pour leur perfection.

SOLON. En quoi ont-ils donc enchéri?

JUSTINIEN. Nous avons une infinité de lois merveilleuses qui ont été faites en divers temps. J'aurai, dans tous les siècles, la gloire d'avoir compilé dans mon Code tout ce grand corps de lois [1].

SOLON. J'ai ouï dire souvent à Cicéron, ici-bas, que les lois des Douze-Tables étaient les plus parfaites que les Romains aient eues. Vous trouverez bon que je remarque en passant que ces lois allèrent de Grèce à Rome, et qu'elles venaient principalement de Lacédémone.

JUSTINIEN. Elles viendront d'où il vous plaira; mais elles étaient trop simples et trop courtes pour entrer en comparaison avec nos lois, qui ont tout prévu, tout décidé, tout mis en ordre avec un détail infini.

SOLON. Pour moi, je croyais que des lois, pour être bonnes, devaient être claires, simples, courtes, proportionnées à tout un peuple qui doit les entendre, les retenir facilement, les aimer, les suivre à toute heure et à tout moment [2].

JUSTINIEN. Mais des lois simples et courtes n'exercent point assez la science et le génie des juriscon-

1. Cette grande compilation dont il s'agit ici comprend le *Code Justinien* et le *Digeste*, ou les *Pandectes* promulgués en 529 et 533. Justinien a encore publié, en 534, les *Instituts* en quatre livres, et plus tard les *Novelles*.

2. Les idées exprimées dans tout ce dialogue, par Solon, manquent de justesse. Les lois dépendent nécessairement des relations plus ou moins nombreuses que les hommes ont entre eux. Elles sont en petit nombre chez les sauvages, ou ne sont que de simples coutumes; elles se multiplient nécessairement à mesure qu'un peuple se civilise, et qu'il y a plus d'intérêts divers à régler.

sultes[1] ; elles n'approfondissent point assez les belles questions.

Solon. J'avoue qu'il me paraissait que les lois étaient faites pour éviter les questions épineuses, et pour conserver dans un peuple les bonnes mœurs, l'ordre et la paix ; mais vous m'apprenez qu'elles doivent exercer les esprits subtils, et leur fournir de quoi plaider.

Justinien. Rome a produit de savants jurisconsultes : Sparte n'avait que des soldats ignorants.

Solon. J'aurais cru que les bonnes lois sont celles qui font qu'on n'a pas besoin de jurisconsultes, et que tous les ignorants vivent en paix à l'abri de ces lois simples et claires, sans être réduits à consulter de vains sophistes sur le sens des divers textes, ou sur la manière de les concilier[2]. Je conclurais que des lois ne sont guère bonnes, quand il faut tant de savants pour les expliquer, et qu'ils ne sont jamais d'accord entre eux.

Justinien. Pour accorder tout, j'ai fait ma compilation.

Solon. Tribonien[3] me disait hier que c'est lui qui l'a faite.

Justinien. Il est vrai, mais il l'a faite par mes ordres. Un empereur ne fait pas lui-même un tel ouvrage.

Solon. Pour moi, qui ai régné, j'ai cru que la fonction principale de celui qui gouverne les peuples est de leur donner des lois qui règlent tout ensemble le roi et les peuples, pour les rendre bons et heureux. Commander des armées et remporter des victoires n'est rien

1. Cette réponse de Justinien ne vaut pas mieux. Aucun législateur n'a fait ses lois pour exercer les jurisconsultes; mais parce que l'état présent de la population rendait les lois antérieures absolument insuffisantes.

2. Même observation. Les procès viennent rarement de l'obscurité du texte de la loi, mais bien de l'obscurité des affaires. Et celles-ci se produisent en grande quantité, non par la faute des jurisconsultes, mais par les intérêts opposés et les passions des plaideurs.

3. Tribonien, chancelier de Justinien, chargé, avec neuf autres jurisconsultes, de la rédaction de ses codes.

en comparaison de la gloire d'un législateur. Mais, pour revenir à votre Tribonien, il n'a fait qu'une compilation des lois de divers temps qui ont souvent varié, et vous n'avez jamais eu un vrai corps de lois faites ensemble par un même dessein, pour former les mœurs et le gouvernement entier d'une nation : c'est un recueil de lois particulières pour décider sur les prétentions réciproques des particuliers. Mais les Grecs ont seuls la gloire d'avoir fait des lois fondamentales pour conduire un peuple sur des principes philosophiques, et pour régler toute sa politique et tout son gouvernement[1]. Pour la multitude de vos lois que vous vantez tant, c'est ce qui me fait croire que vous n'en avez pas eu de bonnes, ou que vous n'avez pas su les conserver dans leur simplicité. Pour bien gouverner un peuple, il faut peu de juges et peu de lois. Il y a peu d'hommes capables d'être juges; la multitude des juges corrompt tout. La multitude des lois n'est pas moins pernicieuse : on ne les entend plus, on ne les garde plus. Dès qu'il y en a tant, on s'accoutume à les révérer en apparence, et à les violer sous de beaux prétextes. La vanité les fait faire avec faste; l'avarice et les autres passions les font mépriser. On s'en joue par la subtilité des sophistes, qui les expliquent comme chacun le demande pour son argent : de là naît la chicane, qui est un monstre né pour dévorer le genre humain[2]. Je juge des causes par leurs effets. Les lois ne me paraissent bonnes que dans les pays où l'on ne plaide point, et où des lois simples et courtes ont évité toutes les questions. Je ne voudrais ni dispositions par testament, ni adoptions, ni exhérédations, ni substitutions, ni emprunts, ni ventes, ni échanges[3]. Je ne voudrais qu'une étendue de terre très-

1. Solon confond ici la justice à rendre avec les institutions ou lois politiques.
2. Analyse aussi erronée que confuse.
3. C'est l'état sauvage dans toute sa barbarie que Solon préconise ici. Et c'est ce qui prouve mieux que tout ce que je pourrais dire, avec combien de précaution ce dialogue doit être lu.

bornée de terre dans chaque famille; que ce bien fût inaliénable, et que le magistrat le partageât également aux enfants selon la loi, après la mort du père. Quand les familles se multiplieraient trop à proportion de l'étendue des terres, j'enverrais une partie du peuple faire une colonie dans quelque île déserte. Moyennant cette règle courte et simple, je me passerais de tout votre fatras de lois, et je ne songerais qu'à régler les mœurs, qu'à élever la jeunesse à la sobriété, au travail, à la patience, au mépris de la mollesse, au courage contre les douleurs et contre la mort. Cela vaudrait mieux que de subtiliser sur les contrats ou sur les tutelles.

Justinien. Vous renverseriez par des lois si sèches et si austères tout ce qu'il y a de plus ingénieux dans la jurisprudence.

Solon. J'aime mieux des lois simples, dures et sauvages, qu'un art ingénieux de troubler le repos des hommes et de corrompre le fond des mœurs. Jamais on n'a vu tant de lois que de votre temps; jamais on n'a vu votre empire si lâche, si efféminé, si abâtardi, si indigne des anciens Romains, qui ressemblaient assez aux Spartiates. Vous-même vous n'avez été qu'un fourbe, un impie, un scélérat, un destructeur des bonnes lois, un homme vain et faux en tout. Votre Tribonien a été aussi méchant, aussi double et aussi dissolu. Procope vous a démasqué. Je reviens aux lois; elles ne sont lois qu'autant qu'elles sont facilement connues, crues, aimées, suivies; et elles ne sont bonnes qu'autant que leur exécution rend les peuples bons et heureux. Vous n'avez fait personne bon et heureux par votre fastueuse compilation: d'où je conclus qu'elle mérite d'être brûlée. Mais je vois que vous vous fâchez. La majesté impériale se croit au-dessus de la vérité; mais son ombre n'est plus qu'une ombre à qui on dit la vé-

rité impunément. Je me retire néanmoins, pour apaiser votre bile allumée.

---

12. XERXÈS ET LÉONIDAS.

La sagesse et la valeur rendent les États invincibles, et non pas le grand nombre de sujets ni l'autorité sans bornes des princes.

XERXÈS. Je prétends, Léonidas, te faire un grand honneur. Il ne tient qu'à toi d'être toujours à ma suite sur les bords du Styx.

LÉONIDAS. Je n'y suis descendu que pour ne te voir jamais, et pour repousser ta tyrannie. Va chercher tes femmes, tes eunuques, tes esclaves et tes flatteurs; voilà la compagnie qu'il te faut.

XERXÈS. Voyez ce brutal, cet insolent, un gueux qui n'eut jamais que le nom de roi sans autorité, un capitaine de bandits qui n'ont[1] que la cape et l'épée[2]! Quoi! tu n'as point de honte de te comparer au grand roi? As-tu donc oublié que je couvrais la terre de soldats, et la mer de navires? Ne sais-tu pas que mon armée ne pouvait, en un repas, se désaltérer sans faire tarir des rivières?

LÉONIDAS. Comment oses-tu vanter la multitude de tes troupes? Trois cents Spartiates que je commandais aux Thermopyles furent tués par ton armée innombrable, sans pouvoir être vaincus; ils ne succombèrent qu'après s'être lassés de tuer. Ne vois-tu pas encore ici près ces ombres errant en foule qui couvrent le rivage? Ce sont les vingt mille Perses que nous avons tués. Demande-leur combien un Spartiate seul vaut d'autres hommes, et surtout des tiens. C'est la valeur, et non pas le nombre, qui rend invincible.

1 *Qui n'avaient.* Les soldats de Léonidas étaient morts avec lui.

2 Locution familière, qui s'applique mal aux anciens, puisque la cape est un costume moderne. Il fallait mettre *le casque et l'épée*; mais ce n'est plus la bonne expression.

Xerxès. Ton action est un coup de fureur et de désespoir.

Léonidas. C'était une action sage et généreuse. Nous crûmes que nous devions nous dévouer à une mort certaine, pour t'apprendre ce qu'il en coûte quand on veut mettre les Grecs dans la servitude, et pour donner le temps à toute la Grèce de se préparer à vaincre ou à périr comme nous. En effet, cet exemple de courage étonna les Perses et ranima les Grecs découragés. Notre mort fut bien employée.

Xerxès. Oh! que je suis fâché de n'être point entré dans le Péloponnèse après avoir ravagé l'Attique! J'aurais mis en cendres ta Lacédémone comme j'y mis Athènes. Misérable impudent, je t'aurais....

Léonidas. Ce n'est plus ici le temps ni des injures ni des flatteries : nous sommes au pays de la vérité. T'imagines-tu donc être encore le grand roi ? Tes trésors sont bien loin; tu n'as plus de gardes ni d'armée, plus de faste ni de délices; la louange ne vient plus chatouiller tes oreilles; te voilà nu, seul, prêt à être jugé par Minos. Mais ton ombre est encore bien en colère et bien superbe; tu n'étais pas plus emporté quand tu faisais fouetter la mer. En vérité, tu méritais bien d'être fouetté toi-même pour cette extravagance. Et ces fers dorés (t'en souviens-tu ?) que tu fis jeter dans l'Hellespont pour tenir les tempêtes dans ton esclavage! Plaisant homme, pour dompter la mer! Tu fus contraint bientôt après de repasser à la hâte en Asie dans une barque comme un pêcheur. Voilà à quoi aboutit la folle vanité des hommes qui veulent forcer les lois de la nature et oublier leur propre faiblesse.

Xerxès. Ah! les rois qui peuvent tout (je le vois bien, mais, hélas! je le vois trop tard) sont livrés à toutes leurs passions. Hé! quel moyen, quand on est homme, de résister à sa propre puissance et à la flatte-

rie de tous ceux dont on est entouré! Oh! quel malheur de naître dans de si grands périls!

Léonidas. Voilà pourquoi je fais plus de cas de ma royauté que de la tienne. J'étais roi à condition de mener une vie dure, sobre et laborieuse, comme mon peuple. Je n'étais roi que pour défendre ma patrie et pour faire régner les lois : ma royauté me donnait le pouvoir de faire du bien sans me permettre de faire du mal.

Xerxès. Oui; mais tu étais pauvre, sans éclat, sans autorité. Un de mes satrapes était bien plus grand et plus magnifique que toi.

Léonidas. Je n'aurais pas eu de quoi percer le mont Athos, comme toi. Je crois même que chacun de tes satrapes volait dans sa province plus d'or et d'argent que nous n'en avions dans toute notre république. Mais nos armes, sans être dorées, savaient fort bien percer ces hommes lâches et efféminés, dont la multitude innombrable te donnait une si vaine confiance.

Xerxès. Mais enfin, si je fusse entré d'abord dans le Péloponnèse, toute la Grèce était dans les fers. Aucune ville, pas même la tienne, n'eût pu me résister.

Léonidas. Je le crois comme tu le dis : et c'est en quoi je méprise la grande puissance d'un peuple barbare qui n'est instruit ni aguerri. Il manque de sages conseils; ou, si on les lui offre, il ne sait pas les suivre, et préfère toujours d'autres conseils faibles ou trompeurs.

Xerxès. Les Grecs voulaient faire une muraille pour fermer l'isthme; mais elle n'était pas encore faite, et je pouvais y entrer.

Léonidas. La muraille n'était pas faite, il est vrai; mais tu n'étais pas fait pour prévenir ceux qui la voulaient faire. Ta faiblesse fut plus salutaire aux Grecs que leur force.

Xerxès. Si j'eusse pris cet isthme, j'aurais fait voir....

Léonidas. Tu aurais fait quelque autre faute; car il

fallait que tu en fisses, étant aussi gâté que tu l'étais par la mollesse, par l'orgueil, et par la haine des conseils sincères. Tu étais encore plus facile à surprendre que l'isthme.

XERXÈS. Mais je n'étais ni lâche ni méchant comme tu t'imagines.

LÉONIDAS. Tu avais naturellement du courage et de la bonté de cœur. Les larmes que tu répandis à la vue de tant de milliers d'hommes, dont il n'en[1] devait rester aucun sur la terre avant la fin du siècle, marquent assez ton humanité. C'est le plus bel endroit de ta vie. Si tu n'avais pas été un roi trop puissant et trop heureux, tu aurais été un assez honnête homme.

---

13. DÉMOCRITE ET HÉRACLITE [2].

Comparaison de Démocrite et d'Héraclite, où l'on donne l'avantage au dernier comme plus humain.

DÉMOCRITE. Je ne saurais m'accommoder d'une philosophie triste.

HÉRACLITE. Ni moi d'une gaie [3]. Quand on est sage, on ne voit rien dans le monde qui ne paraisse de travers et qui ne déplaise.

DÉMOCRITE. Vous prenez les choses d'un trop grand sérieux; cela vous fera mal.

HÉRACLITE. Vous les prenez avec trop d'enjouement; votre air moqueur est plutôt celui d'un satyre que d'un philosophe. N'êtes-vous point touché de voir le genre humain si aveugle, si corrompu, si égaré?

1. *Dont il ne devait rester aucun*. *En* après *dont* est un solécisme inexcusable.

2. Démocrite et Héraclite sont supposés vivants, ainsi ce n'est pas ici un *dialogue des morts*. D'un autre côté, ces deux philosophes n'étaient pas contemporains; Héraclite vivait dans le VI[e] siècle avant notre ère, et Démocrite dans le V[e].

3. Fénelon fait trop consister la philosophie de ces deux grands hommes à rire ou à pleurer de tout. C'est en donner une bien fausse idée.

Démocrite. Je suis bien plus touché de le voir si impertinent et si ridicule.

Héraclite. Mais enfin, ce genre humain dont vous riez, c'est le monde entier avec qui vous vivez, c'est la société de vos amis, c'est votre famille, c'est vous-même.

Démocrite. Je ne me soucie guère de tous les fous que je vois, et je me crois sage en me moquant d'eux.

Héraclite. S'ils sont fous, vous n'êtes guère sage ni bon, de ne les plaindre pas et d'insulter à leur folie. D'ailleurs, qui vous répond que vous ne soyez pas aussi extravagant qu'eux ?

Démocrite. Je ne puis l'être, pensant en toutes choses le contraire de ce qu'ils pensent.

Héraclite. Il y a des folies de diverses espèces. Peut-être qu'à force de contredire les folies des autres vous vous jetez dans une extrémité contraire, qui n'est pas moins folle.

Démocrite. Croyez-en ce qu'il vous plaira; et pleurez encore sur moi, si vous avez des larmes de reste : pour moi, je suis content de rire des fous. Tous les hommes ne le sont-ils pas? Répondez.

Héraclite. Hélas! ils ne le sont que trop; c'est ce qui m'afflige : nous convenons vous et moi, en ce point, que les hommes ne suivent point la raison. Mais moi, qui ne veux pas faire comme eux, je veux suivre la raison qui m'oblige de les aimer; et cette amitié me remplit de compassion pour leurs égarements. Ai-je tort d'avoir pitié de mes semblables, de mes frères, de ce qui est, pour ainsi dire, une partie de moi-même? Si vous entriez dans un hôpital de blessés, ririez-vous de voir leurs blessures? Les plaies du corps ne sont rien en comparaison de celles de l'âme : vous auriez honte de votre cruauté, si vous aviez ri d'un malheureux qui a la jambe coupée; et vous avez l'inhumanité de vous moquer du monde entier qui a perdu la raison.

Démocrite. Celui qui a perdu une jambe est à plaindre, en ce qu'il ne s'est point ôté lui-même ce membre ; mais celui qui perd la raison la perd par sa faute.

Héraclite. Hé ! c'est en quoi il est plus à plaindre. Un insensé furieux, qui s'arracherait lui-même les yeux, serait encore plus digne de compassion qu'un autre aveugle.

Démocrite. Accommodons-nous ; il y a de quoi nous justifier tous deux. Il y a partout de quoi rire et de quoi pleurer. Le monde est ridicule, et j'en ris. Il est déplorable[1], et vous en pleurez. Chacun le regarde à sa mode et suivant son tempérament. Ce qui est certain, c'est que le monde est de travers. Pour bien faire, pour bien penser, il faut faire, il faut penser autrement que le grand nombre : se régler par l'autorité et par l'exemple du commun des hommes, c'est le partage des sots[2].

Héraclite. Tout cela est vrai ; mais vous n'aimez rien, et le mal d'autrui vous réjouit[3]. C'est n'aimer ni les hommes ni la vertu qu'ils abandonnent.

---

14. HÉRODOTE ET LUCIEN.

L'incrédulité est un excès plus funeste que la grande crédulité.

Hérodote. Ah ! bonjour, mon ami. Tu n'as plus envie de rire, toi qui as fait discourir tant d'hommes célèbres, en leur faisant passer la barque de Caron. Te voilà donc descendu à ton tour sur les bords du Styx ? Tu avais raison de te jouer des tyrans, des flatteurs, des scélérats ; mais de moi !...

1. Cet adjectif s'applique aux choses, et non aux personnes, malgré plusieurs exemples contraires (*Gramm. des gr.*, p. 1115).

2. Pensée bien hardie, mais fausse assurément dans sa généralité.

3. Encore une exagération. On peut rire des fautes d'autrui sans s'en réjouir : et l'humanité ne consiste pas à pleurer sur les erreurs des hommes, mais à leur porter secours quand ils en ont besoin.

LUCIEN. Quand est-ce que je m'en suis moqué? Tu cherches querelle.

HÉRODOTE. Dans ton *Histoire véritable* [1], et ailleurs, où tu prends mes relations pour des fables.

LUCIEN. Avais-je tort? Combien as-tu avancé de choses sur la parole des prêtres, et des autres gens qui veulent toujours du mystère et du merveilleux.

HÉRODOTE. Impie! tu ne croyais pas la religion [2]!

LUCIEN. Il fallait une religion plus pure et plus sérieuse que celle de Jupiter et de Vénus, de Mars, d'Apollon et des autres dieux, pour persuader les gens de bon sens [3]. Tant pis pour toi de l'avoir crue.

HÉRODOTE. Mais tu ne méprisais pas moins la philosophie. Rien n'était sacré pour toi.

LUCIEN. Je méprisais les dieux, parce que les poëtes nous les dépeignaient comme les plus malhonnêtes gens du monde. Pour les philosophes, ils faisaient semblant de n'estimer que la vertu, et ils étaient pleins de vices. S'ils eussent été philosophes de bonne foi, je les aurais respectés.

HÉRODOTE. Et Socrate, comment l'as-tu traité? Est-ce sa faute ou la tienne? Parle.

LUCIEN. Il est vrai que j'ai badiné sur les choses dont on l'accusait; mais je ne l'ai pas condamné sérieusement.

HÉRODOTE. Faut-il se jouer aux dépens d'un si grand homme sur des calomnies grossières? Mais, dis la vérité, tu ne songeais qu'à rire, qu'à te moquer de tout, qu'à montrer du ridicule en chaque chose, sans te mettre en peine d'en établir aucune solidement.

LUCIEN. Hé! n'ai-je pas gourmandé les vices? N'ai-je pas foudroyé les grands qui abusent de leur grandeur?

1. C'est le titre d'un ouvrage où Lucien raconte, à l'imitation de quelques historiens anciens, les faits les plus invraisemblables.

2. Nous dirions aujourd'hui. *Tu ne croyais pas à la religion.*

3. Voilà la question changée : il s'agit au commencement de la croyance en matière historique, et maintenant de la croyance en matière de religion. Ce défaut de suite dans les idées se retrouve souvent dans ces dialogues (ci-dessus, p. 22).

N'ai-je pas élevé jusqu'au ciel le mépris des richesses et des délices ?

HÉRODOTE. Il est vrai que tu as bien parlé de la vertu, mais pour blâmer les vices de tout le genre humain : c'était plutôt un goût de satire qu'un sentiment de solide philosophie. Tu louais même la vertu sans vouloir remonter jusqu'aux principes de religion et de philosophie, qui en sont les vrais fondements.

LUCIEN. Tu raisonnes mieux ici-bas que tu ne faisais dans tes grands voyages. Mais accordons-nous. Eh bien ! je n'étais pas assez crédule [1], et tu l'étais trop.

HÉRODOTE. Ah ! te voilà encore toi-même; tournant tout en plaisanterie. Ne serait-il pas temps que ton ombre eût un peu de gravité ?

LUCIEN. Gravité [2] ! j'en suis las, à force d'en avoir vu. J'étais environné de philosophes qui s'en piquaient sans bonne foi, sans justice, sans amitié, sans modération, sans pudeur.

HÉRODOTE. Tu parles des philosophes de ton temps, qui avaient dégénéré : mais....

LUCIEN. Que voulais-tu donc que je fisse : que j'eusse vu ceux qui étaient morts plusieurs siècles avant ma naissance ? Je ne me souvenais point d'avoir été au siége de Troie, comme Pythagore. Tout le monde ne peut pas avoir été Euphorbe.

HÉRODOTE. Autre moquerie. Et voilà tes réponses aux plus solides raisonnements [3]. Je souhaite, pour ta punition, que les dieux, que tu n'as pas voulu croire, t'envoient dans le corps de quelque voyageur qui aille dans tous les pays dont j'ai raconté des choses que tu traites de fabuleuses.

1. *Crédule* ne se prend qu'en mauvaise part : on est toujours *trop crédule*, et Lucien ne peut raisonnablement dire qu'il ne l'a pas été assez.

2. Il faudrait : *de la gravité*.

3. La réponse de Lucien est très-bonne dès qu'Hérodote lui accorde que les philosophes de son temps méritaient ce qu'il en a dit; et la citation qu'il fait d'une assertion de Pythagore, montre très-bien que les philosophes anciens n'étaient pas toujours plus croyables que les modernes.

Lucien. Après cela, il ne manquerait plus que de passer de corps en corps dans toutes les sectes des philosophes que j'ai décriées : par là je serais tour à tour de toutes les opinions contraires dont je me suis moqué. Cela serait bien joli. Mais tu as dit des choses à peu près aussi croyables.

Hérodote. Va, je t'abandonne ; et je me console quand je songe que je suis avec Homère, Socrate, Pythagore, que tu n'as pas épargnés plus que moi ; enfin avec Platon, de qui tu as appris l'art des dialogues, quoique tu te sois moqué de sa philosophie [1].

---

15. SOCRATE ET CONFUCIUS.

Sur la prééminence tant vantée des Chinois.

Confucius. J'apprends que vos Européens vont souvent chez nos Orientaux, et qu'ils me nomment le Socrate de la Chine. Je me tiens honoré de ce nom.

Socrate. Laissons les compliments dans un pays où ils ne sont plus de saison. Sur quoi fonde-t-on cette ressemblance entre nous ?

Confucius. Sur ce que nous avons vécu à peu près dans les mêmes temps, et que nous avons été tous deux pauvres, modérés, pleins de zèle pour rendre les hommes vertueux.

Socrate. Pour moi je n'ai point formé, comme vous, des hommes excellents pour aller dans toutes les provinces semer la vertu, combattre le vice et instruire les hommes.

Confucius. Vous avez formé une école de philosophes qui ont beaucoup éclairé le monde.

1. Ce dialogue ne conclut pas. Il semble que Fénelon veut donner l'avantage à Hérodote ; or il ne lui fournit pas une seule bonne raison pour justifier la crédulité qu'il loue ; et il finit en citant les autorités que Lucien a constamment récusées.

Socrate. Ma pensée n'a jamais été de rendre le peuple philosophe, je n'ai pas osé l'espérer. J'ai abandonné à toutes ses erreurs le vulgaire grossier et corrompu : je me suis borné à l'instruction d'un petit nombre de disciples d'un esprit cultivé et qui cherchaient les principes des bonnes mœurs. Je n'ai jamais voulu rien écrire, et j'ai trouvé que la parole était meilleure pour enseigner. Un livre est une chose morte qui ne répond point aux difficultés imprévues et diverses de chaque lecteur; un livre passe dans les mains des hommes incapables d'en faire un bon usage; un livre est susceptible de plusieurs sens contraires à celui de l'auteur. J'ai mieux aimé choisir certains hommes et leur confier une doctrine que je leur fisse bien comprendre de vive voix [1].

Confucius. Ce plan est beau; il marque des pensées bien simples, bien solides, bien exemptes de vanité. Mais avez-vous évité par là toutes les diversités d'opinions parmi vos disciples? Pour moi, j'ai évité les subtilités de raisonnement, et je me suis borné à des maximes sensées pour la pratique des vertus dans la société.

Socrate. Pour moi, j'ai cru qu'on ne peut [2] établir les vraies maximes qu'en remontant aux premiers principes qui peuvent les prouver, et en réfutant tous les autres préjugés des hommes.

Confucius. Mais enfin, par vos premiers principes, avez-vous évité les combats d'opinions entre vos disciples?

Socrate. Nullement; Platon et Xénophon, mes principaux disciples, ont eu des vues toutes différentes. Les académiciens, formés par Platon, se sont divisés entre eux : cette expérience m'a désabusé de mes espérances sur les hommes. Un homme ne peut presque rien sur les autres hommes. Les hommes ne peuvent rien sur eux-mêmes par l'impuissance où l'orgueil et les pas-

1. Mauvais raisonnement. Une tradition s'altère bien plus qu'un livre, comme Socrate est obligé de l'avouer un peu plus bas.
2. *Qu'on ne pouvait.*

sions les tiennent; à plus forte raison les hommes ne peuvent-ils rien les uns sur les autres. L'exemple et la raison insinuée avec beaucoup d'art font seulement quelque effet sur un fort petit nombre d'hommes mieux nés que les autres. Une réforme générale d'une république me paraît enfin impossible : tant je suis désabusé du genre humain !

Confucius. Pour moi, j'ai écrit, et j'ai envoyé mes disciples pour tâcher de réduire aux bonnes mœurs toutes les provinces de notre empire.

Socrate. Vous avez écrit des choses courtes et simples, si toutefois ce qu'on a publié sous votre nom est effectivement de vous. Ce ne sont que des maximes, qu'on a peut-être recueillies de vos conversations, comme Platon dans ses dialogues a rapporté les miennes. Des maximes coupées de cette façon ont une sécheresse qui n'était pas, je m'imagine, dans vos entretiens. D'ailleurs vous étiez d'une maison royale et en grande autorité dans toute votre nation : vous pouviez faire bien des choses qui ne m'étaient pas permises à moi, fils d'un artisan. Pour moi, je n'avais garde d'écrire, et je n'ai que trop parlé; je me suis même éloigné de tous les emplois de ma république pour apaiser l'envie; et je n'ai pu y réussir : tant il est impossible de faire quelque chose de bon des hommes !

Confucius. J'ai été plus heureux parmi les Chinois; je les ai laissés avec des lois sages, et assez bien policés.

Socrate. De la manière que j'en entends parler sur les relations de nos Européens, il faut, en effet, que la Chine ait eu de bonnes lois et une exacte police. Il y a grande apparence que les Chinois ont été meilleurs qu'ils ne sont. Je ne veux pas désavouer qu'un peuple, quand il a une bonne et constante forme de gouvernement, ne puisse devenir fort supérieur aux autres peuples moins bien policés. Par exemple, nous autres Grecs,

qui avons eu de sages législateurs et certains citoyens désintéressés qui n'ont songé qu'au bien de la république, nous avons été bien plus polis et plus vertueux[1] que les peuples que nous avons nommés barbares. Les Égyptiens, avant nous, ont eu aussi des sages qui les ont policés, et c'est d'eux que nous sont venues les bonnes lois. Parmi les républiques de la Grèce, la nôtre a excellé dans les arts libéraux, dans les sciences, dans les armes; mais celle qui a montré plus longtemps une discipline pure et austère, c'est celle de Lacédémone. Je conviens donc qu'un peuple gouverné par de bons législateurs qui se sont succédé les uns aux autres, et qui ont soutenu les coutumes vertueuses, peut être mieux policé que les autres[2] qui n'ont pas eu la même culture. Un peuple bien conduit sera peu sensible à l'honneur, plus ferme contre les périls, moins sensible à la volupté, plus accoutumé à se passer de peu[3], plus juste pour empêcher les usurpations et les fraudes de citoyen à citoyen. C'est ainsi que les Lacédémoniens ont été disciplinés; c'est ainsi que les Chinois ont pu l'être dans les siècles reculés. Mais je persiste à croire que tout un peuple n'est point capable de remonter aux principes de la vraie sagesse : il peut garder certaines règles utiles et louables, mais c'est plutôt par l'autorité de l'éducation, par le respect des lois, par le zèle de la patrie, par l'émulation qui vient des exemples, par la force de la coutume, souvent même par la crainte du déshonneur et par l'espérance d'être récompensé. Mais être philosophe, suivre le beau et le bon en lui-même par la simple persuasion, et par le vrai et libre amour du beau et du bon, c'est ce qui ne peut jamais être ré-

1. Qu'est-ce que Socrate entend par ce mot ? La vertu est un terme vague qui s'applique à des qualités, à des actions très-diverses. Aussi, rend-il souvent le discours très-obscur. Nous en retrouverons encore quelques exemples dans le cours de cet ouvrage.

2. Confusion fâcheuse de la police avec les mœurs ou coutumes des peuples.

3. *Se contenter de peu.*

pandu dans tout un peuple; c'est ce qui est réservé à certaines âmes choisies que le ciel a voulu séparer des autres. Le peuple n'est capable que de certaines vertus d'habitude et d'opinion, sur l'autorité de ceux qui ont gagné sa confiance. Encore une fois, je crois que telle fut la vertu de vos anciens Chinois. De telles gens sont justes dans les choses où on les a accoutumés à mettre une règle de justice, et point en d'autres plus importantes où l'habitude de juger de même leur manque. On sera juste pour son concitoyen, et inhumain contre son esclave; zélé pour sa patrie, et conquérant injuste contre un peuple voisin, sans songer que la terre entière n'est qu'une seule patrie commune, où tous les hommes des divers peuples devraient vivre comme une seule famille. Ces vertus, fondées sur la coutume et sur les préjugés d'un peuple, sont toujours des vertus estropiées, faute de remonter jusqu'aux premiers principes qui donnent dans toute son étendue la véritable idée de la justice et de la vertu. Ces mêmes peuples, qui paraissent si vertueux dans certains sentiments et dans certaines actions détachées, avaient une religion aussi remplie de fraudes, d'injustice et d'impureté, que leurs lois étaient justes et austères. Quel mélange! quelle contradiction! Voilà pourtant ce qu'il y a eu de meilleur dans ces peuples tant vantés; voilà l'humanité regardée sous sa plus belle face!

Confucius. Peut-être avons-nous été plus heureux que vous, car la vertu a été grande dans la Chine.

Socrate. On le dit; mais, pour en être assuré par une voie non suspecte, il faudrait que les Européens connussent de près votre histoire comme ils connaissent la leur propre. Quand le commerce sera entièrement libre et fréquent, quand les critiques européens auront passé dans la Chine pour examiner en rigueur tous les anciens manuscrits de votre histoire, quand ils auront

séparé les fables et les choses douteuses d'avec les certaines, quand ils auront vu le fort et le faible du détail des mœurs antiques, peut-être trouvera-t-on que la multitude des hommes a été toujours faible, vaine et corrompue chez vous comme partout ailleurs, et que les hommes ont été hommes dans tous les pays et dans tous les temps.

Confucius. Mais pourquoi n'en croirez-vous pas nos historiens et vos relateurs?

Socrate. Vos historiens nous sont inconnus, on n'en a que des morceaux extraits et rapportés par des relateurs peu critiques. Il faudrait savoir à fond votre langue, lire tous vos livres, voir surtout les originaux, et attendre qu'un grand nombre de savants eût fait cette étude à fond, afin que, par le grand nombre d'examinateurs, la chose pût être pleinement éclaircie[1]. Jusque-là votre nation me paraît un spectacle beau et grand de loin, mais très-douteux et équivoque.

Confucius. Voulez-vous ne rien croire parce que Fernand Mendez Pinto a beaucoup exagéré? Douterez-vous que la Chine ne soit un vaste et puissant empire très-peuplé et bien policé, que les arts n'y fleurissent, qu'on n'y cultive les hautes sciences, que le respect des lois n'y soit admirable?

Socrate. Par où voulez-vous que je me convainque de toutes ces choses?

Confucius. Par vos propres relateurs.

Socrate. Il faut donc que je les croie, ces relateurs?

Confucius. Pourquoi non?

Socrate. Et que je les croie dans le mal comme dans le bien? Répondez, de grâce.

Confucius. Je le veux.

1. Les principes de critique exprimés ici par Socrate sont excellents, mais ils sont singuliers chez lui : car de son temps la critique historique, qui n'a jamais été poussée bien loin en Grèce, n'y existait pas du tout. Il est vrai que les deux interlocuteurs sont supposés se rencontrer dans le courant du XVIIe siècle.

Socrate. Selon ces relateurs, le peuple de la terre le plus vain, le plus superstitieux, le plus intéressé, le plus injuste, le plus menteur, c'est le chinois.

Confucius. Il y a partout des hommes vains et menteurs.

Socrate. Je l'avoue; mais à la Chine les principes de toute la nation, auxquels on n'attache aucun déshonneur, sont de mentir et de se prévaloir du mensonge. Que peut-on attendre d'un tel peuple pour les vérités éloignées et difficiles à éclaircir? Ils sont fastueux dans toutes leurs histoires : comment ne le seraient-ils pas, puisqu'ils sont même si vains et si exagérants pour les choses présentes, qu'on peut examiner de ses propres yeux, et où l'on peut les convaincre d'avoir voulu imposer aux étrangers? Les Chinois, sur le portrait que j'en ai ouï faire, me paraissent assez semblables aux Égyptiens. C'est un peuple tranquille et paisible dans un beau et riche pays, un peuple vain qui méprise tous les autres peuples de l'univers, un peuple qui se pique d'une antiquité extraordinaire, et qui met sa gloire dans le nombre des siècles de sa durée; c'est un peuple superstitieux jusqu'à la superstition la plus grossière et la plus ridicule malgré sa politesse; c'est un peuple qui a mis toute sa sagesse à garder ses lois sans oser examiner ce qu'elles ont de bon; c'est un peuple grave, mystérieux, composé, et rigide observateur de toutes ses anciennes coutumes pour l'extérieur, sans y chercher la justice, la sincérité, et les autres vertus intérieures; c'est un peuple qui a fait de grands mystères de plusieurs choses très-superficielles, et dont la simple explication diminue beaucoup le prix. Les arts y sont fort médiocres, et les sciences n'y étaient presque rien de solide quand nos Européens ont commencé à les connaître.

Confucius. N'avions-nous pas l'imprimerie, la poudre

à canon, la géométrie, la peinture, l'architecture, l'art de faire la porcelaine, enfin une manière de lire et d'écrire bien meilleure que celle de vos Occidentaux? Pour l'antiquité de nos histoires, elle est constante par nos observations astronomiques. Vos Occidentaux prétendent que nos calculs sont fautifs; mais les observations ne leur sont pas suspectes, et ils avouent qu'elles cadrent juste avec les révolutions du ciel.

SOCRATE. Voilà bien des choses que vous mettez ensemble pour réunir tout ce que la Chine a de plus estimable; mais examinons-les de près l'une après l'autre.

CONFUCIUS. Volontiers.

SOCRATE. L'imprimerie n'est qu'une commodité pour les gens de lettres, et elle ne mérite pas une grande gloire[1]. Un artisan, avec des qualités peu estimables, peut-être l'auteur d'une telle invention : elle est même imparfaite chez vous, car vous n'avez que l'usage des planches; au lieu que les Occidentaux ont avec l'usage des planches celui des caractères, dont ils font telle composition qu'il leur plaît en fort peu de temps. De plus, il n'est pas tant question d'avoir un art pour faciliter les études, que de l'usage qu'on en fait. Les Athéniens de mon temps n'avaient pas l'imprimerie, et néanmoins on voyait fleurir chez eux les beaux-arts et les hautes sciences; au contraire, les Occidentaux, qui ont trouvé l'imprimerie mieux que les Chinois, étaient des hommes grossiers, ignorants et barbares[2].

La poudre à canon est une invention pernicieuse pour détruire le genre humain; elle nuit à tous les hommes, et ne sert véritablement à aucun peuple : les uns imitent bientôt ce que les autres font contre eux. Chez les Occidentaux, où les armes à feu ont été bien plus perfec-

1. Ce jugement sur l'imprimerie ne fait pas honneur à Fénelon.

2. Ils l'étaient du temps de Socrate et de la splendeur d'Athènes : ils ne l'étaient pas quand ils ont trouvé l'imprimerie et fait tant d'autres belles inventions.

tionnées qu'à la Chine, de telles armes ne décident rien de part ni d'autre : on a proportionné les moyens de défensive[1] aux armes de ceux qui attaquent; tout cela revient à une espèce de compensation, après laquelle chacun n'est pas plus avancé que quand on n'avait que des tours et de simples murailles, avec des piques, des javelots, des épées, des arcs, des tortues et des béliers. Si on convenait de part et d'autre de renoncer aux armes à feu, on se débarrasserait mutuellement d'une infinité de choses superflues et incommodes : la valeur, la discipline, la vigilance et le génie auraient plus de part à la décision de toutes les guerres. Voilà donc une invention qu'il n'est guère permis d'estimer[2].

Confucius. Mépriserez-vous aussi nos mathématiciens?

Socrate. Ne m'avez-vous pas donné pour règle de croire les faits rapportés par nos relateurs?

Confucius. Il est vrai; mais ils avouent que nos mathématiciens sont habiles.

Socrate. Ils disent qu'ils ont fait certains progrès, et qu'ils savent bien faire plusieurs opérations; mais ils ajoutent qu'ils manquent de méthode, qu'ils font mal certaines démonstrations, qu'ils se trompent sur des calculs, qu'il y a plusieurs choses très-importantes dont ils n'ont rien découvert. Voilà ce que j'entends dire. Ces hommes si entêtés de la connaissance des astres, et qui y bornent leur principale étude, se sont trouvés dans cette étude même très-inférieurs aux Occidentaux qui ont voyagé dans la Chine, et qui, selon les apparences, ne sont pas les plus parfaits astronomes de l'Occident. Tout cela ne répond point à cette idée merveilleuse d'un peuple supérieur à toutes les autres nations. Je ne dis rien de votre porcelaine; c'est plutôt le mérite de votre

1. *De défense.*
2. Ce jugement sur l'influence de la poudre à canon ne vaut pas mieux que le précédent sur l'imprimerie.

terre que de votre peuple ; ou du moins si c'est un mé-
rite pour les hommes, ce n'est qu'un mérite de vil arti-
san [1]. Votre architecture n'a point de belles proportions;
tout y est bas et écrasé ; tout y est confus et chargé d
petits ornements qui ne sont ni nobles ni naturels. Votr
peinture a quelque vie et une grâce je ne sais quelle
mais elle n'a ni correction de dessin, ni ordonnance, n
noblesse dans les figures, ni vérité dans les représenta-
tions ; on n'y voit ni paysages naturels, ni histoire, n
pensées raisonnables et suivies ; on n'est ébloui que pa
la beauté des couleurs et du vernis.

Confucius. Ce vernis même est une merveille inimi-
table dans tout l'Occident.

Socrate. Il est vrai ; mais vous avez cela de commun
avec les peuples les plus barbares, qui ont quelquefois
le secret de faire en leur pays, par le secours de la na-
ture, des choses que les nations les plus industrieuses
ne sauraient exécuter chez elles.

Confucius. Venons à l'écriture.

Socrate. Je conviens que vous avez dans votre écri-
ture un grand avantage pour la mettre en commerce
chez tous les peuples voisins qui parlent des langues
différentes de la chinoise [2]. Chaque caractère signifiant
un objet, de même que nos mots entiers, un étranger
peut lire vos écrits sans savoir votre langue, et il peut
vous répondre par les mêmes caractères, quoique sa
langue vous soit entièrement inconnue. De tels carac-
tères, s'ils étaient partout en usage, seraient comme
une langue commune pour tout le genre humain, et la
commodité en serait infinie pour le commerce d'un bout

1. Toutes ces idées manquent de justesse, et ne sont pas même bien exprimées. La porcelaine de Chine, qui n'est que le *mérite de la terre*, ou tout au plus celui d'*un vil artisan*.... Ce n'est certes pas là le langage d'un philosophe.

2. C'est sur ce point que Socrate aurait eu mille fois raison de combattre les éloges de Confucius. L'écriture chinoise est une écriture barbare, tellement longue à ap-prendre, que les plus savants ne peuven rien faire autre chose. On aura plus tôt fai d'apprendre cinq ou six langues, que ce caractères innombrables. C'est ce que So-crate dit à la fin de sa tirade. Il aurai dû commencer par là.

du monde à l'autre. Si toutes les nations pouvaient convenir entre elles d'enseigner à tous leurs enfants ces caractères, la diversité des langues n'arrêterait plus les voyageurs, il y aurait un lien universel de société. Mais rien n'est plus impraticable que cet usage universel de vos caractères : il y en a un si prodigieux nombre pour signifier tous les objets qu'on désigne dans le langage humain, que vos savants mettent un grand nombre d'années à apprendre à écrire. Quelle nation s'assujettira à une étude si pénible ? Il n'y a aucune science épineuse qu'on n'apprît plus promptement. Que sait-on, en vérité, quand on ne sait encore que lire et écrire ? D'ailleurs, peut-on espérer que tant de nations s'accordent à enseigner cette écriture à leurs enfants ? Dès que vous renfermerez cet art dans un seul pays, ce n'est plus rien que de très-incommode : dès lors vous n'avez plus l'avantage de vous faire entendre aux nations d'une langue inconnue, et vous avez l'extrême désavantage de passer misérablement la meilleure partie de votre vie à apprendre à écrire, ce qui vous jette dans deux inconvénients : l'un d'admirer vainement un art pénible et infructueux ; l'autre de consumer toute votre jeunesse dans cette étude sèche qui vous exclut de tout progrès pour les connaissances les plus solides.

Confucius. Mais notre antiquité, de bonne foi, n'en êtes-vous pas convaincu ?

Socrate. Nullement : les raisons qui persuadent aux astronomes occidentaux que vos observations doivent être véritables, peuvent avoir frappé de même vos astronomes, et leur avoir fourni une vraisemblance pour autoriser vos vaines fictions sur les antiquités de la Chine. Vos astronomes auront vu que telles choses ont dû arriver en tels ou en tels temps par les mêmes règles qui en persuadent nos astronomes d'Occident : ils n'auront pas manqué de faire leur prétendues observations

sur ces règles, pour leur donner une apparence de vérité. Un peuple fort vain et fort jaloux de la gloire de son antiquité, si peu qu'il soit intelligent dans l'astronomie, ne manque pas de colorer ainsi ses fictions; le hasard même peut les avoir un peu aidés. Enfin il faudrait que les plus savants astronomes d'Occident eussent la commodité d'examiner dans les originaux toute cette suite d'observations. Les Égyptiens étaient grands observateurs des astres, et en même temps amoureux de leurs fables pour remonter à des milliers de siècles[1]. Il ne faut pas douter qu'ils n'aient travaillé à accorder ces deux passions.

Confucius. Que concluriez-vous donc sur notre empire? Il était hors de tout commerce avec vos nations où les sciences ont régné; il était environné de tous côtés par des nations grossières; il a certainement, depuis plusieurs siècles au-dessus de mon temps, des lois, une police et des arts que les autres peuples orientaux n'ont point eus. L'origine de notre nation est inconnue : elle se cache dans l'obscurité des siècles les plus reculés. Vous voyez que je n'ai ni entêtement ni vanité là-dessus. De bonne foi, que pensez-vous sur l'origine d'un tel peuple?

Socrate. Il est difficile de décider juste ce qui est arrivé parmi tant de choses qui ont pu se faire et ne se faire pas dans la manière dont les terres ont été peuplées. Mais voici ce qui me paraît assez naturel. Les peuples les plus anciens de nos histoires, les peuples les plus puissants et les plus polis, sont ceux de l'Asie et de l'Égypte : c'est là comme la source des colonies[2]. Nous voyons que les Égyptiens ont fait des colonies dans la Grèce, et en ont formé les mœurs. Quelques Asiatiques, comme les Phéniciens et les Phrygiens, ont fait de même

1. Construction embarrassée.
2. Toutes ces prétendues probabilités ne sont que des opinions vagues et dénuées de tout fondement.

sur toutes les côtes de la mer Méditerranée. D'autres Asiatiques de ces royaumes qui étaient sur les bords du Tigre et de l'Euphrate ont pu pénétrer jusque dans les Indes pour les peupler. Les peuples, en se multipliant, auront passé les fleuves et les montagnes, et insensiblement auront répandu leurs colonies jusque dans la Chine : rien ne les aura arrêtés dans ce vaste continent qui est presque tout uni. Il n'y a guère d'apparence que les hommes soient parvenus à la Chine par l'extrémité du nord qu'on nomme à présent la Tartarie : car les Chinois paraissent avoir été, dès la plus grande antiquité, des peuples doux, paisibles, policés, et cultivant la sagesse, ce qui est le contraire des nations violentes et farouches qui ont été nourries dans les pays sauvages du nord. Il n'y a guère d'apparence, non plus, que les hommes soient arrivés à la Chine par la mer : les grandes navigations n'étaient alors ni usitées, ni possibles. De plus, les mœurs, les arts, les sciences et la religion des Chinois se rapportent très-bien aux mœurs, aux arts, aux sciences, à la religion des Babyloniens, et de ces autres peuples que nos histoires nous dépeignent. Je croirais donc que, quelques siècles avant le vôtre, ces peuples asiatiques ont pénétré jusqu'à la Chine ; qu'ils y ont fondé votre empire, que vous avez eu des rois habiles et de vertueux législateurs ; que la Chine a été plus estimable qu'elle ne l'est aujourd'hui pour les arts et pour les mœurs ; que vos historiens ont flatté l'orgueil de la nation ; qu'on a exagéré des choses qui méritaient quelque louange ; qu'on a mêlé la fable avec la vérité, et qu'on a voulu dérober à la postérité l'origine de la nation pour la rendre plus merveilleuse à tous les autres peuples.

Confucius. Vos Grecs n'en ont-ils pas fait autant ?

Socrate. Encore pis : ils ont leurs temps fabuleux qui approchent beaucoup du vôtre. J'ai vécu, suivant la

supputation commune, environ trois cents ans après vous. Cependant, quand on veut en rigueur remonter au-dessus de mon temps, on ne trouve aucun historien qu'Hérodote, qui a écrit immédiatement après la guerre des Perses, c'est-à-dire environ soixante ans avant ma mort : cet historien n'établit rien de suivi et ne pose aucune date précise par des auteurs contemporains pour tout ce qui est beaucoup plus ancien que cette guerre. Les temps de la guerre de Troie, qui n'ont qu'environ six cents ans au-dessus de moi, sont encore des temps reconnus pour fabuleux. Jugez s'il faut s'étonner que la Chine ne soit pas bien assurée de ce grand nombre de siècles que ses histoires lui donnent avant votre temps.

Confucius. Mais pourquoi auriez-vous inclination de croire que nous sommes sortis des Babyloniens?

Socrate. Le voici. Il y a beaucoup d'apparence que vous venez de quelque peuple de la haute Asie, qui s'est répandu de proche en proche jusqu'à la Chine, et peut-être même dans les temps de quelque conquête des Indes, qui a mené le peuple conquérant jusque dans les pays qui composent aujourd'hui votre empire [1]. Votre antiquité est grande : il faut donc que votre espèce de colonie se soit faite par quelqu'un de ces anciens peuples, comme ceux de Ninive ou de Babylone. Il faut que vous veniez de quelque peuple puissant et fastueux, car c'est encore le caractère de votre nation. Vous êtes seuls de cette espèce dans tout votre pays; et les peuples voisins, qui n'ont rien de semblable, n'ont pu vous donner vos mœurs. Vous avez, comme les anciens Babyloniens, l'astronomie et même l'astrologie judiciaire, la superstition, l'art de deviner, une architecture plus somptueuse que proportionnée, une vie de délices et de faste, de grandes villes, un empire où le prince a une

1. Même observation. On ne saurait rien imaginer de plus arbitraire que ce qui suit : aussi n'y a-t-il peut-être pas un seul savant qui ait admis ces hypothèses.

autorité absolue, des lois fort révérées, des temples en abondance, et une multitude de dieux de toutes les figures. Tout ceci n'est qu'une conjecture, mais elle pourrait être vraie.

Confucius. Je vais en demander des nouvelles au roi Yao, qui se promène, dit-on, avec vos anciens rois d'Argos et d'Athènes dans ce petit bois de myrtes.

Socrate. Pour moi, je ne me fie ni à Cécrops, ni à Inachus, ni à Pélops, pas même aux héros d'Homère, sur nos antiquités.

---

16. SOCRATE ET ALCIBIADE.

Les meilleures qualités naturelles ne servent souvent qu'à déshonorer, si elles ne sont soutenues par une vertu solide.

Socrate. Te voilà toujours agréable. Qui charmeras-tu dans les enfers ?

Alcibiade. Et toi, te voilà toujours moqueur. Qui persuaderas-tu ici, toi qui veux toujours persuader quelqu'un ?

Socrate. Je suis rebuté de vouloir persuader les hommes, depuis que j'ai éprouvé combien mes discours ont mal réussi pour te persuader la vertu.

Alcibiade. Voulais-tu que je vécusse pauvre comme toi, sans me mêler des affaires publiques ?

Socrate. Lequel valait mieux, ou de ne s'en mêler pas, ou de les brouiller et de devenir l'ennemi de sa patrie ?

Alcibiade. J'aime mieux mon personnage que le tien. J'ai été beau, magnifique, tout couvert de gloire, vivant dans les délices, la terreur des Lacédémoniens et des Perses. Les Athéniens n'ont pu sauver leur ville qu'en me rappelant. S'ils m'eussent cru, Lysander ne serait

jamais entré dans leur port. Pour toi, tu n'étais qu'un pauvre homme, laid, camus, chauve, qui passait sa vie à discourir pour blâmer les hommes dans tout ce qu'ils font. Aristophane t'a joué sur le théâtre; tu as passé pour un impie, et on t'a fait mourir.

Socrate. Voilà bien des choses que tu mets ensemble : examinons-les en détail. Tu as été beau, mais décrié pour avoir fait de honteux usages de ta beauté. Les délices ont corrompu ton beau naturel. Tu as rendu de grands services à ta patrie, mais tu lui as fait de grands maux. Dans les biens et dans les maux que tu lui as faits, c'est une vaine ambition, et non l'amour de la vertu[1] qui t'a fait agir; par conséquent, il ne t'en revient aucune gloire véritable. Les ennemis de la Grèce, auxquels tu t'étais livré, ne pouvaient se fier à toi, et tu ne pouvais te fier à eux. N'aurait-il pas été plus beau de vivre pauvre dans ta patrie, et d'y souffrir patiemment tout ce que les méchants font d'ordinaire pour opprimer la vertu? Il vaut mieux être laid et sage comme moi, que beau et dissolu comme tu l'étais. L'unique chose qu'on peut me repprocher est de t'avoir trop aimé, et de m'être laissé éblouir par un naturel aussi léger que le tien. Tes vices ont déshonoré l'éducation philosophique que Socrate t'avait donnée : voilà mon tort.

Alcibiade. Mais ta mort montre que tu étais un impie.

Socrate. Les impies sont ceux qui ont brisé les Hermès[2]! J'aime mieux avoir avalé du poison pour avoir enseigné la vérité, et avoir irrité les hommes qui ne la peuvent souffrir, que de trouver la mort, comme toi, dans le sein d'une courtisane.

Alcibiade. Ta raillerie est toujours piquante.

Socrate. Et quel moyen de souffrir un homme qui

1. Voyez sur ce mot la note de la p. 46.
2. A l'époque de l'expédition de Sicile, les statues ou figures d'Hermès placées à Athènes devant les maisons furent brisées pendant la nuit. Alcibiade fut accusé de ce sacrilége.

était propre à faire tant de biens, et qui a fait tant de maux? Tu viens encore insulter à la vertu.

ALCIBIADE. Quoi! l'ombre de Socrate et la vertu sont donc la même chose! Te voilà bien présomptueux.

SOCRATE. Compte pour rien Socrate, si tu veux, j'y consens; mais, après avoir trompé mes espérances sur la vertu que je tâchais de t'inspirer, ne viens point encore te moquer de la philosophie et me vanter toutes tes actions : elles ont eu de l'éclat, mais point de règle. Tu n'as point de quoi rire : la mort t'a fait aussi laid et aussi camus que moi; que te reste-t-il de tes plaisirs?

ALCIBIADE. Ah! il est vrai, il ne m'en reste que la honte et le remords. Mais où vas-tu? Pourquoi donc veux-tu me quitter?

SOCRATE. Adieu; je ne t'ai suivi, dans tes voyages ambitieux, ni en Sicile, ni à Sparte, ni en Asie; il n'est pas juste que tu me suives dans les Champs Élyséens[1], où je vais mener une vie paisible et bienheureuse avec Solon, Lycurgue et les autres sages.

ALCIBIADE. Ah! mon cher Socrate, faut-il que je sois séparé de toi! Hélas! où irai-je donc[2]!

SOCRATE. Avec ces âmes vaines et faibles, dont la vie a été un mélange perpétuel de bien et de mal, et qui n'ont jamais aimé de suite la pure vertu. Tu étais né pour la suivre, tu lui as préféré tes passions. Maintenant elle te quitte à son tour, et tu la regretteras éternellement.

ALCIBIADE. Hélas! mon cher Socrate, tu m'as tant aimé : ne veux-tu plus jamais avoir aucune pitié de moi? Tu ne saurais désavouer (car tu le sais mieux qu'un autre) que le fond de mon naturel était bon.

SOCRATE. C'est ce qui te rend plus inexcusable. Tu étais bien né, et tu as mal vécu. Mon amitié pour toi,

1. Aujourd'hui les *Champs Élysées*.

2. Alcibiade change ici bien rapidement de caractère. Il devient tout à coup aussi humble qu'il a été d'abord orgueilleux et insultant. C'est un défaut que Fénelon n'évite pas avec assez de soin.

non plus que ton bon naturel, ne sert qu'à ta condamnation. As-tu oublié l'expédition de Potidée, où j'ai logé toujours avec toi ? Un père ne saurait être plus attaché à son fils que je l'étais à toi. Dans toutes les rencontres de guerre j'étais toujours à ton côté. Un jour, le combat étant douteux, tu fus blessé ; aussitôt je me jetai au-devant de toi pour te couvrir de mon corps, comme d'un bouclier. Je sauvai ta vie, ta liberté, tes armes. La couronne m'était due pour cette action : je priai les chefs de l'armée de te la donner. Je n'eus de passion que pour ta gloire. Je n'eusse jamais cru que tu eusses pu devenir[1] la honte de ta patrie et la source de tous ses malheurs.

Alcibiade. Je m'imagine, mon cher Socrate, que tu n'as pas oublié aussi cette autre occasion où, nos troupes ayant été défaites, tu te retiras à pied avec beaucoup de peine, et où, me trouvant à cheval, je m'arrêtai pour repousser les ennemis qui t'allaient accabler. Faisons compensation.

Socrate. Je le veux. Si je rappelle ce que j'ai fait pour toi, ce n'est point pour te le reprocher, ni pour me faire valoir ; c'est pour montrer les soins que j'ai pris pour te rendre bon, et combien tu as mal répondu à toutes mes peines.

Alcibiade. Tu n'as rien à dire contre ma première jeunesse. Souvent, en écoutant tes instructions, je m'attendrissais jusqu'à en pleurer. Si quelquefois je t'échappais, étant entraîné par les compagnies, tu courais après moi comme un maître après son esclave fugitif. Jamais je n'ai osé te résister. Je n'écoutais que toi ; je ne craignais que de te déplaire. Il est vrai que je fis une gageure, un jour, de donner un soufflet à Hipponicus. Je le lui donnai, ensuite j'allai lui demander pardon, et me

1. Phrase lourde et désagréable. Fénelon aurait dû mettre : *Je n'aurais jamais cru que tu devinsses.* Il a abusé souvent des temps composés. Voyez p. 58, lig. 27.

dépouiller devant lui, afin qu'il me punît avec des verges; mais il me pardonna, voyant que je ne l'avais offensé que par la légèreté de mon naturel enjoué et folâtre.

Socrate. Alors tu n'avais commis que la faute d'un jeune fou; mais dans la suite tu as fait les crimes d'un scélérat qui ne compte pour rien les dieux, qui se joue de la vertu et de la bonne foi, qui met sa patrie en cendres pour contenter son ambition, qui porte dans toutes les nations étrangères des mœurs dissolues. Va, tu me fais horreur et pitié. Tu étais fait pour être bon, et tu as voulu être méchant; je ne puis m'en consoler. Séparons-nous. Les trois juges décideront de ton sort; mais il ne peut plus y avoir ici-bas d'union entre nous deux.

---

17. SOCRATE ET ALCIBIADE.

Le bon gouvernement est celui où les citoyens sont élevés dans le respect des lois, dans l'amour de la patrie et du genre humain, qui est la grande patrie.

Socrate. Vous voilà devenu bien sage à vos dépens, et aux dépens de tous ceux que vous avez trompés. Vous pourriez être le digne héros d'une seconde *Odyssée* : car vous avez vu les mœurs d'un plus grand nombre de peuples dans vos voyages qu'Ulysse n'en vit dans les siens.

Alcibiade. Ce n'est pas l'expérience qui me manque, mais la sagesse; mais, quoique vous vous moquiez de moi, vous ne sauriez nier qu'un homme n'apprenne bien des choses quand il voyage, et qu'il étudie sérieusement les mœurs de tant de peuples.

Socrate. Il est vrai que cette étude, si elle était bien faite, pourrait beaucoup agrandir l'esprit; mais il fau-

drait un vrai philosophe, un homme tranquille et appliqué, qui ne fût point dominé comme vous par l'ambition et par le plaisir; un homme sans passion et sans préjugé, qui chercherait tout ce qu'il y aurait de bon en chaque peuple, et qui découvrirait ce que les lois de chaque pays lui ont apporté de bien et de mal. Au retour d'un tel voyage, ce philosophe serait un excellent législateur. Mais vous n'avez jamais été l'homme qu'il fallait pour donner des lois; votre talent était pour les violer[1]. A peine étiez-vous hors de l'enfance, que vous conseillâtes à votre oncle Périclès d'engager la guerre pour éviter de rendre compte des deniers publics. Je crois même qu'après votre mort vous seriez encore un dangereux garde des lois.

ALCIBIADE. Laissez-moi là, je vous prie; le fleuve d'oubli doit effacer toutes mes fautes : parlons des mœurs des peuples. Je n'ai trouvé partout que des coutumes, et fort peu de lois. Tous les barbares n'ont d'autres règles que l'habitude et l'exemple de leurs pères. Les Perses mêmes, dont on a tant vanté les mœurs du temps de Cyrus, n'ont aucune trace de cette vertu[2]. Leur valeur et leur magnificence montrent un assez beau naturel; mais il est corrompu par la mollesse et par le faste le plus grossier. Leurs rois, encensés comme des idoles, ne sauraient être honnêtes gens, ni connaître la vérité; l'humanité ne peut soutenir avec modération une puissance aussi désordonnée que la leur. Ils s'imaginent que tout est fait pour eux; ils se jouent du bien, de l'honneur et de la vie des autres hommes. Rien ne marque tant de barbarie dans une nation, que cette forme de gouvernement : car il n'y a plus de lois; et la volonté d'un seul

1. Nous dirions aujourd'hui : *Votre talent était de les violer*, ou *vous n'aviez de talent que pour les violer*. Ajoutons que *talent* est pris ici dans le sens de *disposition naturelle*, et qu'il s'entend bien mieux aujourd'hui d'une disposition acquise ou perfectionnée par l'exercice.

2. De quelle vertu ? Il n'y a auparavant que le mot *mœurs*, et des mœurs ne sont pas une vertu. Voy. la note p. 46.

homme, dont on flatte toutes les passions, est la loi unique.

Socrate. Ce pays-là ne convenait guère à un génie aussi libre et aussi hardi que le vôtre. Mais ne trouvez-vous pas aussi que la liberté d'Athènes est dans une autre extrémité[1]?

Alcibiade. Sparte est ce que j'ai vu de meilleur[2].

Socrate. La servitude des ilotes ne vous paraît-elle pas contraire à l'humanité? Remontez hardiment aux vrais principes, défaites-vous de tous les préjugés : avouez qu'en cela les Grecs sont eux-mêmes un peu barbares. Est-il permis à une partie des hommes de traiter l'autre comme des bêtes de charge?

Alcibiade. Pourquoi non, si c'est un peuple subjugué?

Socrate. Le peuple subjugué est toujours peuple; le droit de conquête est un droit moins fort que celui de l'humanité. Ce qu'on appelle conquête devient le comble de la tyrannie et l'exécration du genre humain, à moins que le conquérant n'ait fait sa conquête par une guerre juste, et n'ait rendu heureux le peuple conquis en lui donnant de bonnes lois. Il n'est donc pas permis aux Lacédémoniens de traiter si indignement les ilotes, qui sont hommes comme eux. Quelle horrible barbarie que de voir un peuple qui se joue de la vie d'un autre, et qui compte pour rien ses mœurs et son repos! De même qu'un chef de famille ne doit jamais s'entêter pour la grandeur de sa maison jusqu'à vouloir troubler la paix et la liberté publique de tout le peuple, dont lui et sa famille ne sont qu'un membre; de même, c'est une conduite insensée, brutale et pernicieuse, que le chef d'une nation mette sa gloire à augmenter la puissance de son

1. Cette condamnation de la liberté d'Athènes s'accorde mal avec les jugements portés dans le dialogue précédent.

2. Ce jugement est singulier dans la bouche d'Alcibiade, sans compter qu'il répond mal à la demande de Socrate.

peuple, en troublant le repos et la liberté des peuples voisins. Un peuple n'est pas moins un membre du genre humain, qui est la société générale, qu'une famille[1] est un membre d'une nation particulière. Chacun doit infiniment plus au genre humain, qui est la grande patrie, qu'à la patrie particulière dans laquelle il est né ; il est donc infiniment plus pernicieux de blesser la justice de peuple à peuple, que de la blesser de famille à famille contre sa république. Renoncer au sentiment, non-seulement c'est manquer de politesse et tomber dans la barbarie; mais c'est l'aveuglement le plus dénaturé des brigands et des sauvages : c'est n'être plus homme, c'est être anthropophage[2].

ALCIBIADE. Vous vous fâchez ! Il me semble que vous étiez de meilleure humeur dans le monde ; vos ironies piquantes avaient quelque chose de plus enjoué.

SOCRATE. Je ne saurais être enjoué sur des choses si sérieuses. Les Lacédémoniens ont abandonné tous les arts pacifiques, pour ne se réserver que celui de la guerre ; et comme la guerre est le plus grand des maux, ils ne savent que faire du mal : ils s'en piquent ; ils dédaignent tout ce qui n'est pas la destruction du genre humain, et tout ce qui ne peut servir à la gloire brutale d'une poignée d'hommes qu'on appelle les Spartiates. Il faut que d'autres hommes cultivent la terre pour les nourrir, pendant qu'ils se réservent pour ravager et dépeupler les terres voisines. Ils ne sont pas sobres et austères contre eux-mêmes, pour être justes et modérés à l'égard d'autrui : au contraire, ils sont durs et farouches contre tout ce qui n'est point la patrie, comme si la nature humaine n'était pas plus leur patrie que Sparte. La guerre est un mal qui déshonore le genre humain : si on pouvait ensevelir toutes les histoires dans

1. Il manque *ne : qu'une famille n'est.*

2. Rien de plus louable que cette condamnation de la barbarie lacédémonienne. Ce qui suit n'est pas moins juste.

un éternel oubli, il faudrait cacher à la postérité que des hommes ont été capables de tuer d'autres hommes. Toutes les guerres sont civiles : car c'est toujours l'homme contre l'homme qui répand son propre sang, qui déchire ses propres entrailles. Plus la guerre est étendue, plus elle est funeste ; donc celle des peuples qui composent le genre humain est encore pire que celle des familles qui troublent une nation. Il n'est donc permis de faire la guerre que malgré soi, à la dernière extrémité, pour repousser la violence de l'ennemi. Comment est-ce que Lycurgue n'a point eu d'horreur de former un peuple oisif et imbécile pour toutes les occupations douces et innocentes de la paix, et de ne lui avoir donné[1] d'autre exercice d'esprit et de corps que celui de nuire par la guerre à l'humanité ?

Alcibiade. Votre bile s'échauffe avec raison; mais aimeriez-vous mieux un peuple comme celui d'Athènes, qui raffine jusqu'au dernier excès sur tous les arts destinés à la volupté ? Il vaut encore mieux souffrir des naturels farouches et violents, comme ceux de Lacédémone.

Socrate. Vous voilà bien changé[2] ! Vous n'êtes plus cet homme si décrié dans une ville si décriée : les bords du Styx font de beaux changements ! Mais peut-être que vous parlez ainsi par complaisance : car vous avez été toute votre vie un Protée sur les mœurs. Quoi qu'il en soit, j'avoue qu'un peuple qui, par la contagion de ses mœurs, porte le faste, la mollesse, l'injustice et la fraude chez les autres peuples, fait encore pis que celui qui n'a d'autre occupation ni d'autre mérite que celui de répandre du sang : car la vertu est plus précieuse aux hommes que la vie. Lycurgue est donc louable d'avoir banni de sa république tous les arts qui ne ser-

1. *Et de ne lui donner*. Il y a encore ici deux *passés composés*. Voyez p. 60.

2. Tellement changé même, qu'on ne conçoit pas le rôle qui lui est donné ici.

vent qu'au faste et à la volupté ; mais il est inexcusable d'en avoir ôté l'agriculture et tous les autres arts nécessaires pour une vie simple et frugale [1]. N'est-il pas honteux qu'un peuple ne se suffise pas à lui-même, et qu'il lui faille un autre peuple [2] appliqué à l'agriculture pour le nourrir ?

ALCIBIADE. Eh bien ! je passe condamnation sur ce chapitre. Mais n'aimez-vous pas mieux la sévère discipline de Sparte, et l'inviolable subordination qui y soumet la jeunesse aux vieillards, que la licence effrénée d'Athènes ?

SOCRATE. Un peuple gâté par une liberté trop excessive [3] est le plus insupportable de tous les tyrans. Ainsi l'anarchie n'est le comble des maux qu'à cause qu'elle est le plus extrême despotisme : la populace soulevée contre les lois est le plus insolent de tous les maîtres. Mais il faut un milieu. Ce milieu est qu'un peuple ait des lois écrites, toujours constantes, et consacrées par toute la nation [4] ; qu'elles soient au-dessus du tout ; que ceux qui gouvernent n'aient d'autorité que par elles ; qu'ils puissent tout pour le bien, et suivant les lois ; qu'ils ne puissent rien contre les lois pour autoriser le mal. Voilà ce que les hommes, s'ils n'étaient pas aveugles et ennemis d'eux-mêmes, établiraient unanimement pour leur félicité. Mais les uns, comme les Athéniens, renversent les lois, de peur de donner trop d'autorité aux magistrats, par qui les lois devraient régner ; et les autres, comme les Perses, par un respect

1. Socrate abandonne ici les idées justes qu'il défendait tout à l'heure, et il fait une distinction qui n'existe pas dans la nature. Où commence le faste et la volupté ? Où finit la vie simple et frugale ? Qui empêchera l'agriculteur d'avoir chez lui des fruits excellents ou des viandes savoureuses, et d'y mettre l'assaisonnement qui les rendra plus agréables encore ? qui l'empêchera de partager ces biens avec ceux qui pourront lui rendre la pareille, et de les refuser aux autres ? Dès que le travail et l'industrie sont admis quelque part, il faut leur laisser faire leur chemin. Lycurgue avait très-bien compris que le seul moyen de s'y opposer, c'était de les supprimer radicalement. Cela conduit sans doute à un gouvernement abominable. Du moins tout y est logique.

2. Les Hélotes ou Ilotes.

3. Otez *trop : excessif* dit la même chose.

4 Des *lois constantes* sont une chimère. Les lois se modifient nécessairement avec l'esprit des peuples.

superstitieux des lois, se mettent dans un tel esclavage sous ceux qui devraient faire régner les lois, que ceux-ci règnent eux-mêmes, et qu'il n'y a plus d'autre loi réelle que leur volonté absolue. Ainsi les uns et les autres s'éloignent du but, qui est une liberté modérée par la seule autorité des lois, dont ceux qui gouvernent ne devraient être que les simples défenseurs. Celui qui gouverne doit être plus obéissant à la loi. Sa personne détachée de la loi n'est rien, et elle n'est consacrée qu'autant qu'il est lui-même, sans intérêt et sans passion, la loi vivante donnée pour le bien des hommes. Jugez par là combien les Grecs, qui méprisent tant les barbares, sont encore dans la barbarie. La guerre du Péloponnèse, où la jalousie ambitieuse de deux républiques a mis tout en feu pendant vingt-huit ans, en est une funeste preuve. Vous-même qui parlez ici, n'avez-vous pas flatté tantôt l'ambition triste et implacable des Lacédémoniens, tantôt l'ambition des Athéniens, plus vaine et plus enjouée? Athènes, avec moins de puissance, a fait de plus grands efforts, et a triomphé longtemps de toute la Grèce; mais enfin elle a succombé tout à coup, parce que le despotisme du peuple est une puissance folle et aveugle, qui se tourne contre elle-même, et qui n'est absolue et au-dessus des lois que pour achever de se détruire [1].

ALCIBIADE. Je vois bien qu'Anytus n'a pas eu tort de vous faire boire un peu de ciguë, et qu'on devait encore plus craindre votre politique que votre nouvelle religion [2].

1. Les idées exprimées ici sont tout à fait louables. Elles conviennent au beau caractère de Fénelon : c'est Socrate animé de la charité chrétienne.

2. Je ne vois pas la liaison de cette pensée avec ce qui précède. Je ne conçois pas surtout comment Fénelon approuve, en terminant son dialogue, qu'on mette fin par la peine de mort à une discussion philosophique.

18. SOCRATE, ALCIBIADE ET TIMON [1].

Juste milieu entre la misanthropie de Timon et la philanthropie d'Alcibiade.

Alcibiade. Je suis surpris, mon cher Socrate, de voir que vous ayez tant de goût pour ce misanthrope, qui fait peur aux petits enfants.

Socrate. Il faut être bien plus surpris de ce qu'il s'apprivoise avec moi.

Timon. On m'accuse de haïr les hommes, et je ne m'en défends pas; on n'a qu'à voir comment ils sont faits, pour juger si j'ai tort. Haïr le genre humain, c'est haïr une méchante bête, une multitude de sots, de fripons, de flatteurs, de traîtres et d'ingrats.

Alcibiade. Voilà un beau dictionnaire d'injures. Mais vaut-il mieux être farouche, dédaigneux, incompatible [2], et toujours mordant ? Pour moi, je trouve que les sots me réjouissent, et que les gens d'esprit me contentent. J'ai envie de leur plaire à mon tour, et je m'accommode de tout pour me rendre agréable dans la société.

Timon. Et moi je ne m'accommode de rien; tout me déplaît : tout est faux, de travers, insupportable; tout m'irrite et me fait bondir le cœur. Vous êtes un Protée qui prenez indifféremment toutes les formes les plus contraires, parce que vous ne tenez à aucune. Ces métamorphoses, qui ne vous coûtent rien, montrent un cœur sans principes, ni de justice, ni de vérité. La vertu, selon vous, n'est qu'un beau nom : il n'y en a aucune de fixe. Ce que vous approuvez à Athènes, vous le condamnez à Lacédémone. Dans la Grèce, vous êtes

1. Ces trois personnages sont supposés vivants. L'idée première en paraît tirée d'une anecdote rapportée par Plutarque, au chap. 16 de la *Vie d'Alcibiade*.

2. Sans compassion. *Incompatible* ne s'emploie pas aujourd'hui dans ce sens.

Grec; en Asie, vous êtes Perse : ni dieux, ni lois, ni patrie, ne vous retiennent. Vous ne suivez qu'une seule règle, qui est la passion de plaire, d'éblouir, de dominer, de vivre dans les délices, et de brouiller tous les États. O ciel! faut-il qu'on souffre sur la terre un tel homme, et que les autres hommes n'aient point de honte de l'admirer! Alcibiade est aimé des hommes; lui qui se joue d'eux, et qui les précipite par ses crimes dans tant de malheurs! Pour moi, je hais Alcibiade et tous les sots qui l'aiment; et je serais bien fâché d'être aimé par eux, puisqu'ils ne savent aimer que le mal.

ALCIBIADE. Voilà une déclaration bien obligeante! je ne vous en sais néanmoins aucun mauvais gré. Vous me mettez à la tête de tout le genre humain, et me faites beaucoup d'honneur. Mon parti est plus fort que le vôtre; mais vous avez bon courage, et ne craignez pas d'être seul contre tous.

TIMON. J'aurais horreur de n'être pas seul; quand je vois la bassesse, la lâcheté, la légèreté, la corruption et la noirceur de tous les hommes qui couvrent la terre.

ALCIBIADE. N'en exceptez-vous aucun?

TIMON. Non, non, en vérité; non, aucun; et vous moins qu'aucun autre.

ALCIBIADE. Quoi! pas vous-même? Vous haïssez-vous aussi?

TIMON. Oui, je me hais souvent, quand je me surprends dans quelque faiblesse.

ALCIBIADE. Vous faites très-bien, et vous n'avez de tort qu'en ce que vous ne le faites pas toujours. Qu'y a-t-il de plus haïssable qu'un homme qui a oublié qu'il est homme, qui hait sa propre nature, qui ne voit rien qu'avec horreur et avec une mélancolie farouche, qui tourne tout en poison, et qui renonce à toute société,

quoique les hommes ne soient nés que pour être sociables ?

TIMON. Donnez-moi des hommes simples, droits, mais en tout bons et pleins de justice ; je les aimerai, je ne les quitterai jamais, je les encenserai comme des dieux qui habitent sur la terre. Mais tant que vous me donnerez des hommes qui ne sont pas des hommes, mais des renards en finesse et des tigres en cruauté ; qui auront le visage, le corps et la voix humaine, avec un cœur de monstre comme les Sirènes, l'humanité même me les fera détester et fuir.

ALCIBIADE. Il faut donc vous faire des hommes exprès. Ne vaut-il pas mieux s'accommoder aux hommes tels qu'on les trouve, que de vouloir les haïr jusqu'à ce qu'ils s'accommodent à nous ? Avec ce chagrin si critique, on passe tristement sa vie, méprisé, moqué, abandonné, et on ne goûte aucun plaisir. Pour moi, je donne tout aux coutumes et aux imaginations de chaque peuple ; partout je me réjouis, et je fais des hommes tout ce que je veux. La philosophie, qui n'aboutit qu'à faire d'un philosophe un hibou, est d'un bien mauvais usage. Il faut en ce monde une philosophie qui aille plus terre à terre. On prend les honnêtes gens par les motifs de la vertu, les voluptueux par leurs plaisirs, et les fripons par leur intérêt. C'est la seule bonne manière de savoir vivre ; tout le reste est vision et bile noire, qu'il faudrait purger avec un peu d'ellébore [1].

TIMON. Parler ainsi, c'est anéantir la vertu et tourner en ridicule les bonnes mœurs. On ne souffrirait pas un homme si contagieux dans une république bien policée ; mais, hélas ! où est-elle ici-bas, cette république ? O mon pauvre Socrate ! la vôtre, quand la verrons-nous [2] ? Demain, oui, demain, je m'y retirerais si elle

1. Plante qui passait pour guérir la folie. 2. Allusion à la *République* de Platon,

était commencée ; mais je voudrais que nous allassions, loin de toutes les terres connues, fonder cette heureuse colonie de philosophes purs dans l'île Atlantique [1].

ALCIBIADE. Hé! vous ne songez pas que vous vous y porteriez. Il faudrait auparavant vous réconcilier avec vous-même, avec qui vous dites que vous êtes si souvent brouillé.

TIMON. Vous avez beau vous en moquer, rien n'est plus sérieux. Oui, je le soutiens, que je me hais souvent, et que j'ai raison de me haïr. Quand je me trouve amolli par les plaisirs, jusqu'à supporter les vices des hommes, et prêt à leur complaire; quand je sens réveiller en moi l'intérêt, la volupté, la sensibilité pour une vaine réputation parmi les sots et les méchants, je me trouve presque semblable à eux, je me fais mon procès, je m'abhore, et je ne puis me supporter.

ALCIBIADE. Qui est-ce qui fait ensuite votre accommodement? Le faites-vous tête à tête avec vous-même sans arbitre?

TIMON. C'est qu'après m'être condamné, je me redresse et je me corrige.

ALCIBIADE. Il y a donc bien des gens chez vous! Un homme corrompu, et entraîné par les mauvais exemples; un second qui gronde le premier; un troisième qui les raccommode ,en corrigeant celui qui s'est gâté.

TIMON. Faites le plaisant tant qu'il vous plaira; chez vous la compagnie n'est pas si nombreuse : car il n'y a dans votre cœur qu'un seul homme toujours souple et dépravé, qui se travestit en cent façons pour faire toujours également le mal.

ALCIBIADE. Il n'y a donc que vous sur la terre qui

dont Socrate est un des principaux interlocuteurs, et où il propose des règles de gouvernement tout à fait impraticables.

1. Autre allusion à une île imaginaire dont Platon parle dans deux de ses dialogues, et où les érudits modernes ont vu tout ce qu'ils ont voulu, depuis l'Amérique jusqu'à l'île de Ceylan, depuis les terres Australes jusqu'au Spitzberg. Voyez les *Etudes sur le Timée de Platon*, par M. Martin.

soyez bon ; encore ne l'êtes-vous que dans certains intervalles.

Timon. Non, je ne connais rien de bon ni digne d'être aimé.

Alcibiade. Si vous ne connaissez rien de bon, rien qui ne vous choque, et dans les autres, et au dedans de vous ; si la vie entière vous déplaît, vous devriez vous en délivrer, et prendre congé d'une si mauvaise compagnie. Pourquoi continuer à vivre pour être chagrin de tout, et pour blâmer tout depuis le matin jusqu'au soir ? Ne savez-vous pas qu'on ne manque, à Athènes, ni de cordons coulants ni de précipices [1].

Timon. Je serais tenté de faire ce que vous me dites, si je ne craignais de faire plaisir à tant d'hommes qui sont indignes qu'on leur en fasse.

Alcibiade. Mais n'auriez-vous aucun regret de quitter personne? Quoi ! personne sans exception ? Songez-y bien avant que de répondre.

Timon. J'aurais un peu de regret de quitter Socrate ; mais,...

Alcibiade. Hé ! ne savez-vous pas qu'il est homme ?

Timon. Non, je n'en suis pas bien assuré ; j'en doute quelquefois, car il ne ressemble guère aux autres. Il me paraît sans intérêt, sans ambition, sans artifice. Je le trouve juste, sincère, égal. S'il y avait au monde dix hommes comme lui, en vérité, je crois qu'ils me réconcilieraient avec l'humanité.

Alcibiade. Eh bien ! croyez-le donc. Demandez-lui si la raison permet d'être misanthrope au point où vous l'êtes.

Timon. Je le veux ; quoiqu'il ait toujours été un peu trop facile et trop sociable, je ne crains pas de m'en-

1. Le remède proposé ici par Alcibiade est singulier, surtout quand on pense que Fénelon n'y ajoute aucun blâme, aucun correctif. C'est un oubli, sans doute : il convient, du moins, de le remarquer, et d'ajouter que l'histoire attribue une proposition semblable à Timon lui-même, chez qui elle était bien plus naturelle.

gager à suivre son conseil. O mon cher Socrate ! quand je vois les hommes, et que je jette ensuite les yeux sur vous, je suis tenté de croire que vous êtes Minerve qui est venue sous une figure d'homme instruire sa ville [1]. Parlez-moi selon votre cœur : me conseilleriez-vous de rentrer dans la société empestée des hommes, aveugles, méchants et trompeurs ?

SOCRATE. Non, je ne vous conseillerai jamais de vous rengager, ni dans les assemblées du peuple, ni dans les festins pleins de licence, ni dans aucune société avec un grand nombre de citoyens : car le grand nombre est toujours corrompu. Une retraite honnête et tranquille, à l'abri des passions des hommes et des siennes propres, est le seul état qui convienne à un vrai philosophe. Mais il faut aimer les hommes, et leur faire du bien malgré leurs défauts. Il ne faut rien attendre d'eux que de l'ingratitude, et les servir sans intérêt. Vivre au milieu d'eux pour les tromper, pour les éblouir, et pour en tirer de quoi contenter ses passions, c'est être le plus méchant des hommes, et se préparer des malheurs qu'on mérite ; mais se tenir à l'écart, et néanmoins à portée d'instruire et de servir certains hommes, c'est être une divinité bienfaisante sur la terre. L'ambition d'Alcibiade est pernicieuse ; mais votre misanthropie est une vertu faible, qui est mêlée d'un chagrin de tempérament. Vous êtes plus sauvage que détaché ; votre vertu âpre et impatiente ne sait pas assez supporter le vice d'autrui ; c'est un amour de soi-même, qui fait qu'on s'impatiente quand on ne peut réduire les autres au point qu'on voudrait. La philanthropie est une vertu douce, patiente et désintéressée, qui supporte le mal sans l'approuver. Elle attend les hommes ; elle ne donne rien à son goût ni à sa commodité ; elle se sert de la connaissance de sa

1. La ville d'Athènes, consacrée à Minerve.

propre faiblesse pour supporter celle d'autrui; elle n'est jamais dupe des hommes les plus trompeurs et les plus ingrats, car elle n'espère ni ne veut rien d'eux pour son propre intérêt ; elle ne leur demande rien que pour leur bien véritable , elle ne se lasse jamais dans cette bonté désintéressée, et elle imite les dieux, qui ont donné aux hommes la vie, sans avoir besoin de leur encens ni de leurs victimes.

Timon. Mais je ne hais point les hommes par inhumanité : je ne les hais que malgré moi, parce qu'il sont haïssables. C'est leur dépravation que je hais, et leurs personnes, parce qu'elles sont dépravées.

Socrate. Eh bien ! je le suppose. Mais si vous ne haïssez dans l'homme que le mal, pourquoi n'aimez-vous pas l'homme pour le délivrer de ce mal et pour le rendre bon ? Le médecin hait la fièvre et toutes les autres maladies qui tourmentent les corps des hommes ; mais il ne hait point les malades. Les vices sont les maladies des âmes : soyez un sage et charitable médecin, qui songe à guérir son malade par amitié pour lui, loin de le haïr. Le monde est un grand hôpital de tout le genre humain, qui doit exciter votre compassion : l'avarice, l'ambition, l'envie et la colère, sont des plaies plus grandes et plus dangereuses dans les âmes, que des abcès et des ulcères ne le sont dans les corps. Guérissez tous les malades que vous pourrez guérir, et plaignez tous ceux qui se trouveront incurables.

Timon. Oh ! voilà, mon cher Socrate, un sophisme facile à démêler. Il y a une extrême différence entre les vices de l'âme et les maladies du corps. Les maladies sont des maux qu'on souffre et qu'on ne fait pas ; on n'en est point coupable, on est à plaindre. Mais, pour les vices, ils sont volontaires, ils rendent la volonté coupable. Ce ne sont pas des maux qu'on souffre ; ce sont des maux qu'on fait. Ces maux méritent de

l'indignation et du châtiment, et non pas de la pitié.

SOCRATE. Il est vrai qu'il y a deux sortes de maladies des hommes : les unes involontaires et innocentes ; les autres volontaires, et qui rendent le malade coupable. Puisque la mauvaise volonté est le plus grand des maux, le vice est la plus déplorable de toutes les maladies. L'homme méchant qui fait souffrir les autres, souffre lui-même par sa malice, et il se prépare les supplices que les justes dieux lui doivent : il est donc encore plus à plaindre qu'un malade innocent. L'innocence est une santé précieuse de l'âme : c'est une ressource et une consolation dans les plus affreuses douleurs. Quoi ! cesserez-vous de plaindre un homme parce qu'il est dans la plus funeste maladie, qui est la mauvaise volonté ? Si sa maladie n'était qu'au pied ou à la main, vous le plaindriez ; et vous ne le plaignez pas lorsqu'elle a gangrené le fond de son cœur !

TIMON. Eh bien! je conviens qu'il faut plaindre les méchants, mais non pas les aimer.

SOCRATE. Il ne faut pas les aimer pour leur malice, mais il faut les aimer pour les en guérir. Vous aimez donc les hommes sans croire les aimer ; car la compassion est un amour qui s'afflige du mal de la personne qu'on aime. Savez-vous bien ce qui vous empêche d'aimer les méchants ? Ce n'est pas votre vertu, mais c'est l'imperfection de la vertu qui est en vous. La vertu imparfaite succombe dans le support [1] des imperfections d'autrui. On s'aime encore trop soi-même pour pouvoir toujours supporter ce qui est contraire à son goût et à ses maximes. L'amour-propre ne veut non plus être contredit pour la vertu que pour le vice. On s'irrite contre les ingrats, parce qu'on veut de la reconnaissance par amour-propre. La vertu parfaite détache l'homme

1. Le *support* pour l'*action de supporter* est une très-belle expression, mais qui ne serait plus de mise aujourd'hui, et que l'on doit regretter.

de lui-même, et fait qu'il ne se lasse point de supporter la faiblesse des autres. Plus on est loin du vice, plus on est patient et tranquille pour s'appliquer à le guérir. La vertu imparfaite est ombrageuse, critique, âpre, sévère et implacable. La vertu qui ne cherche plus que le bien est toujours égale, douce, affable, compatissante; elle n'est surprise ni choquée de rien; elle prend tout sur elle, et ne songe qu'à faire du bien.

Timon. Tout cela est bien aisé à dire, mais difficile à faire.

Socrate. O mon cher Timon! les hommes grossiers et aveugles croient que vous êtes misanthrope parce que vous poussez trop loin la vertu; et moi je vous soutiens que, si vous étiez plus vertueux, vous feriez tout ceci comme je le dis; vous ne vous laisseriez entraîner ni par votre humeur sauvage, ni par votre tristesse de tempérament, ni par vos dégoûts, ni par l'impatience que vous causent les défauts des hommes. C'est à force de vous aimer trop, que vous ne pouvez plus aimer les autres hommes imparfaits. Si vous étiez parfait, vous pardonneriez sans peine aux hommes d'être imparfaits, comme les dieux le font. Pourquoi ne pas souffrir doucement ce que les dieux, meilleurs que vous, souffrent? Cette délicatesse, qui vous rend si facile à être blessé, est une véritable imperfection. La raison qui se borne à s'accommoder des choses raisonnables, et à ne s'échauffer que contre ce qui est faux, n'est qu'une demi-raison. La raison parfaite va plus loin : elle supporte en paix la déraison d'autrui. Voilà le principe de vertu compatissante pour autrui et détachée de soi-même qui est le vrai lien de la société.

Alcibiade. En vérité, Timon, vous voilà bien confondu avec votre vertu farouche et critique. C'est s'aimer trop soi-même, que de vouloir vivre tout seul uniquement pour soi, et ne pouvoir souffrir rien de tout

ce qui choque notre propre sens. Quand on ne s'aime point tant, on se donne libéralement aux autres.

SOCRATE. Arrêtez, s'il vous plaît, Alcibiade; vous abuseriez aisément de ce que j'ai dit. Il y a deux manières de se donner aux hommes. La première est de se faire aimer, non pour être l'idole des hommes, mais pour employer leur confiance à les rendre bons. Cette philanthropie est toute divine. Il y en a une autre qui est une fausse monnaie. Quand on se donne aux hommes pour leur plaire, pour les éblouir, pour usurper de l'autorité sur eux en les flattant, ce n'est pas eux qu'on aime, c'est soi-même. On n'agit que par vanité et par intérêt; on fait semblant de se donner, pour posséder ceux à qui on fait accroire qu'on se donne à eux. Ce faux philanthrope est comme un pêcheur qui jette un hameçon avec un appât : il paraît nourrir les poissons; mais il les prend et les fait mourir. Tous les tyrans, tous les magistrats, tous les politiques qui ont de l'ambition, paraissent bienfaisants et généreux; ils paraissent se donner, et ils veulent prendre les peuples; ils jettent l'hameçon dans les festins, dans les compagnies, dans les assemblées publiques. Ils ne sont pas sociables pour l'intérêt des hommes, mais pour abuser de tout le genre humain. Ils ont un esprit flatteur, insinuant, artificieux, pour corrompre les mœurs des hommes comme les courtisanes, et pour réduire en servitude tous ceux dont ils ont besoin. La corruption de ce qu'il y a de meilleur est le plus pernicieux de tous les maux. De tels hommes sont les pestes du genre humain. Au moins l'amour-propre d'un misanthrope n'est que sauvage et inutile au monde; mais celui de ces faux philanthropes est traître et tyrannique. Ils promettent toutes les vertus de la société, et ils ne font de la société qu'un trafic, dans lequel ils veulent tout attirer à eux, et asservir tous les citoyens. Le misanthrope fait

plus de peur et moins de mal. Un serpent qui se glisse entre des fleurs est plus à craindre qu'un animal sauvage qui s'enfuit vers sa tanière dès qu'il vous aperçoit.

ALCIBIADE. Timon, retirons-nous ; en voilà bien assez ; nous avons chacun une bonne leçon : en profitera qui pourra. Mais je crois que nous n'en profiterons guère : vous serez encore furieux contre toute la nature humaine ; et moi je vais faire le Protée entre les Grecs et le roi de Perse [1].

---

19. PÉRICLÈS ET ALCIBIADE.

Sans la vertu, les plus grands talents ne sont comptés pour rien après la mort.

PÉRICLÈS. Mon cher neveu, je suis bien aise de te revoir. J'ai toujours eu de l'amitié pour toi.

ALCIBIADE. Tu me l'as bien témoigné dès mon enfance. Mais je n'ai jamais eu tant besoin de ton secours qu'à présent : Socrate, que je viens de trouver, me fait craindre les trois juges devant lesquels je vais comparaître.

PÉRICLÈS. Hélas ! mon cher neveu, nous ne sommes plus à Athènes. Ces trois vieillards inexorables ne comptent pour rien l'éloquence. Moi-même j'ai senti leur rigueur, et je prévois que tu n'en seras pas exempt.

ALCIBIADE. Quoi ! n'y a-t-il pas quelque moyen pour gagner ces trois hommes ? Sont-ils insensibles à la flatterie, à la pitié, aux grâces du discours, à la poésie, à la musique, aux raisonnements subtils, au récit des grandes actions ?

1. Ce dialogue, un des meilleurs de la collection, vaudrait mieux encore si les idées étaient moins répétées, plus précises, si surtout le style était plus vif et plus varié.

Périclès. Tu sais bien que, si l'éloquence avait ici quelque pouvoir, sans vanité, ma condition devrait être aussi bonne que celle d'un autre ; mais on ne gagne rien ici à parler. Ces traits flatteurs qui enlevaient le peuple d'Athènes, ces tours convaincants, ces manières insinuantes qui prennent les hommes par leurs commodités [1] et par leurs passions ne sont plus d'usage ici : les oreilles y sont bouchées, et les cœurs de fer. Moi qui suis mort dans cette malheureuse guerre du Péloponnèse, je ne laisse pas d'en être puni [2]. On devrait bien me pardonner une faute qui m'a coûté la vie ; et même c'est toi qui me la fis faire.

Alcibiade. Il est vrai que je te conseillai d'engager la guerre plutôt que de rendre compte [3]. N'est-ce pas ainsi que l'on fait toujours, quand on gouverne un État ? On commence par soi, par sa commodité, sa réputation, son intérêt : le public va comme il peut ; autrement, quel serait le sot qui se donnerait la peine de gouverner et de veiller nuit et jour pour faire bien dormir les autres ? Est-ce que vos juges d'ici trouvent cela mauvais ?

Périclès. Oui ; si mauvais, qu'après être mort de la peste dans cette maudite guerre, où je perdis la confiance du peuple, j'ai souffert ici de grands supplices pour avoir troublé la paix mal à propos. Juge par là, mon pauvre neveu, si tu en seras quitte à bon marché.

Alcibiade. Voilà de mauvaises nouvelles. Les vivants, quand ils sont bien fâchés, disent : Je voudrais être mort ; et moi, je dirais volontiers au contraire : Je voudrais me porter bien.

Périclès. Oh ! tu n'es plus au temps de cette belle robe traînante de pourpre, avec laquelle tu charmais

1. Leurs intérêts.
2. Puni de quoi ? de la guerre du Péloponnèse, ou d'y être mort ?
3. De *rendre tes comptes*, ou de *rendre compte de ton administration*. Nous ne disons plus absolument *rendre compte*.

toutes les femmes d'Athènes et de Sparte. Tu seras puni, non-seulement de ce que tu as fait, mais encore de ce que tu m'as conseillé de faire.

---

20. MERCURE, CARON ET ALCIBIADE.

Caractère d'un jeune prince corrompu par l'ambition et l'amour du plaisir.

CARON. Quel homme mènes-tu là ? Il fait bien l'important. Qu'a-t-il plus qu'un autre pour s'en faire accroire ?

MERCURE. Il était beau, bien fait, habile, vaillant, éloquent, propre à charmer tout le monde. Jamais homme n'a été si souple : il prenait toutes sortes de formes, comme Protée. A Athènes, il était délicat, savant et poli ; à Sparte, dur, austère et laborieux ; en Asie, efféminé, mou et magnifique comme les Perses ; en Thrace, il était toujours à cheval, et buvait comme Silène. Aussi [1] a-t-il tout brouillé et tout renversé dans tous les pays où il a passé.

CARON. Mais ne renversera-t-il point aussi ma barque, qui est vieille et qui fait eau partout ? Pourquoi vas-tu te charger de telle marchandise ? Il valait mieux le laisser parmi les vivants : il aurait causé des guerres, des carnages, des désolations, qui nous auraient envoyé ici bien des ombres. Pour la sienne, elle me fait peur. Comment s'appelle-t-il ?

MERCURE. Alcibiade. N'en as-tu point ouï parler ?

CARON. Alcibiade ! Hé ! toutes les ombres qui viennent me rompent la tête à force de m'en entretenir. Il

1. Il n'y a pas de conséquence. On peut se plier aux coutumes des divers pays sans brouiller ou renverser tout. C'est au contraire le moyen de bien vivre avec tout le monde, et de conserver ou de faire naître la paix.

m'a donné bien de la peine avec tous ces morts qu'il a fait périr en tant de guerres [1]. N'est-ce pas lui qui, s'étant réfugié à Sparte, après les impiétés qu'il avait faites à Athènes, corrompit la femme du roi Agis?

MERCURE. C'est lui-même.

CARON. Je crains qu'il ne fasse de même avec Proserpine; car il est plus joli et plus flatteur que notre roi Pluton. Mais Pluton n'entend pas raillerie.

MERCURE. Je te le livre tel qu'il est. S'il fait autant de fracas aux enfers qu'il en a fait toute sa vie sur la terre, ce ne sera plus ici le royaume du silence. Mais demande-lui un peu comment il fera. Ho! Alcibiade, dis à Caron comment tu prétends faire ici-bas.

ALCIBIADE. Moi, je prétends y ménager tout le monde. Je conseille à Caron de doubler son droit de péage, à Pluton de faire la guerre contre Jupiter pour être le premier des dieux, attendu que Jupiter gouverne mal les hommes, et que l'empire des morts est plus étendu que celui des vivants. Que fait-il là haut dans son Olympe, où il laisse toutes choses sur la terre aller de travers? Il vaut bien mieux reconnaître pour souverain de toutes les divinités celui qui punit ici-bas les crimes, et qui redresse tout ce que son frère, par son indolence, a laissé gâter. Pour Proserpine, je lui dirai des nouvelles de la Sicile qu'elle a tant aimée; je lui chanterai sur ma lyre les chansons qu'on y a faites en son honneur; je lui parlerai des nymphes avec lesquelles elle cueillait des fleurs quand Pluton la vint enlever; je lui dirai aussi toutes mes aventures, et il y aura bien du malheur si je ne puis lui plaire.

MERCURE. Tu vas gouverner les enfers; je parierais pour toi : Pluton te fera entrer dans son conseil, et s'en

1. Caron se contredit ici. Il demandait tout à l'heure qu'on laissât Alcibiade sur la terre pour qu'il envoyât beaucoup d'ombres aux enfers; et il se plaint ici de la peine que lui ont donnée celles qu'il lui a envoyées pendant sa vie.

trouvera mal. Voilà ce qui me console pour Jupiter mon père, que tu veux faire détrôner.

ALCIBIADE. Pluton s'en trouvera fort bien, et vous le verrez.

MERCURE. Tu as donné de pernicieux conseils en ta vie.

ALCIBIADE. J'en ai donné de bons aussi.

MERCURE. Celui de l'entreprise de Sicile était-il bien sage? Les Athéniens s'en sont-ils bien trouvés?

ALCIBIADE. Il est vrai que je donnai aux Athéniens le conseil d'attaquer les Syracusains, non-seulement pour conquérir toute la Sicile et ensuite l'Afrique, mais encore pour tenir Athènes dans ma dépendance. Quand on a affaire à un peuple léger, inégal, sans raison, il ne faut pas le laisser sans affaire; il faut le tenir toujours dans quelque grand embarras, afin qu'il ait sans cesse besoin de vous, et qu'il ne s'avise pas de censurer votre conduite. Mais cette affaire, quoique un peu hasardeuse, n'aurait pas laissé de réussir si je l'eusse conduite. On me rappela à Athènes pour une sottise, pour ces Hermès mutilés[1]. Après mon départ, Lamachus périt comme un étourdi. Nicias était un grand indolent, toujours craintif et irrésolu. Les gens qui craignent tant ont plus à craindre que les autres, car ils perdent les avantages que la fortune leur présente, et ils laissent venir tous les inconvénients qu'ils ont prévus. On m'accusera encore d'avoir, par dérision, avec les libertins[2], représenté dans une débauche les mystères de Cérès. On disait que j'y faisais le principal personnage, qui était celui du sacrificateur; mais tout cela, chansons: on ne pouvait m'en convaincre.

MERCURE. Chansons! D'où vient donc que tu n'osais jamais te présenter et répondre aux accusations?

1. Voyez ci-dessus, p. 58.

2. Les mots de *libertin*, *libertinage* qui désignent aujourd'hui le dérèglement moral, et une vie débauchée s'appliquaient particulièrement, sous le règne de Louis XIV, au mépris de la religion. Voyez MOLIÈRE, *Tartufe*, acte I, sc. 6, et BOILEAU en divers endroits.

ALCIBIADE. Je me serais livré à eux, s'il eût été question de toute autre chose : mais, comme il s'agissait de ma vie, je ne l'aurais pas confiée à ma propre mère.

MERCURE. Voilà une lâche réponse. N'as-tu point de honte de me la faire? Toi qui savais hasarder ta vie à la merci d'un charretier brutal[1], dès ta plus tendre enfance, tu n'as point osé mettre ta vie entre les mains des juges pour sauver ton honneur dans un âge mûr ! O mon ami, il fallait que tu te sentisses coupable.

ALCIBIADE. C'est qu'un enfant qui joue dans un chemin, et qui ne veut pas interrompre son jeu pour laisser passer un charrette, fait, par dépit et par mutinerie, ce qu'un homme ne fait point par raison. Mais enfin vous direz ce qu'il vous plaira, je craignis mes envieux et la sottise du peuple, qui se met en fureur quand il est question de toutes vos divinités.

MERCURE. Voilà un langage de libertin, et je parierais que tu t'étais moqué des mystères de Cérès d'Éleusine[2]. Pour mes figures, je n'en doute point, tu les avais mutilées.

CARON. Je ne veux point recevoir dans ma barque cet ennemi des dieux, cette peste du genre humain.

ALCIBIADE. Il faut bien que tu me reçoives : où veux-tu donc que j'aille?

CARON. Retourne à la lumière pour tourmenter les vivants et faire encore du bruit sur la terre. C'est ici le séjour du silence et du repos.

ALCIBIADE. Hé! de grâce, ne me laisse point errer sur les rives du Styx comme les morts privés de la sépulture : mon nom a été trop grand parmi les hommes pour recevoir un tel affront. Après tout, puisque j'ai reçu les honneurs funèbres, je puis contraindre Caron à me passer dans sa barque. Si j'ai mal vécu, les juges

1. Allusion à un trait de la vie d'Alcibiade (PLUT., *in Alcibiade*, c. 2).

2. *Cérès Eleusine*, ou *Cérès d'Eleusis*. *Elusis* est le nom de la ville, d'où l'on a tiré l'adjectif *Eleusinus ;* toutefois la ville s'ap- aussi *Eleusin, inis*.

des enfers me puniront; mais, pour ce vieux fantasque, je l'obligerai bien....

Caron. Puisque tu le prends sur un ton aussi haut, je veux savoir comment tu as été inhumé; car on parle de ta mort bien confusément. Les uns disent que tu as été poignardé dans le sein d'une courtisane. Belle mort pour un homme qui fait le grand personnage! D'autres disent qu'on te brûla. Jusqu'à ce que le fait soit éclairci, je me moque de ta fierté; non, tu n'entreras point ici.

Alcibiade. Je n'aurai point de peine à raconter ma dernière aventure; elle est à mon honneur, et elle couronne une belle vie. Lysander, sachant combien j'avais fait de mal aux Lacédémoniens en servant ma patrie dans les combats, et en négociant pour elle auprès des Perses, résolut de demander à Pharnabaze de me faire mourir. Ce Pharnabaze commandait sur la côte d'Asie au nom du grand roi. Pour moi, ayant vu que les chefs athéniens se conduisaient avec témérité, et qu'ils ne voulaient pas même écouter mes avis, pendant que leur flotte était dans la rivière de la Chèvre près de l'Hellespont, je leur prédis leur ruine, qui arriva bientôt après, et je me retirai dans un lieu de Phrygie que les Perses m'avaient donné pour ma subsistance. Là je vivais content, désabusé de la fortune qui m'avait tant de fois trompé, et je ne songeais plus qu'à me réjouir. La courtisane Timandra était avec moi. Pharnabaze n'osa refuser ma mort aux Lacédémoniens : il envoya son frère Magéus pour me faire couper la tête et pour brûler mon corps. Mais il n'osa, avec tous ses Perses, entrer dans la maison où je demeurais : ils mirent le feu tout autour, aucun d'eux n'ayant le courage d'entrer pour m'attaquer. Dès que je m'aperçus de leur dessein, je jetai sur le feu mes habits, toutes les hardes que je trouvai, et même les tapis qui étaient dans la maison; puis je mis mon manteau plié autour de ma main gauche, et, de la

droite tenant mon épée nue, je me jetai hors de la maison au travers de mes ennemis, sans que le feu me fît aucun mal; à peine brûla-t-il un peu de mes habits. Tous ces barbares s'enfuirent dès que je parus; mais, en fuyant, ils me tirèrent tant de traits, que je tombai percé de coups. Quand ils se furent retirés, Timandra alla prendre mon corps, l'enveloppa, et lui donna la sépulture le plus honorablement qu'elle put.

Mercure. Cette Timandra n'est-elle pas la mère de la fameuse courtisane de Corinthe nommé Laïs?

Alcibiade. C'est elle-même. Voilà l'histoire de ma mort et de ma sépulture. Vous reste-t-il quelque difficulté?

Caron. Oui, sans doute, une grande, que je te défie de lever.

Alcibiade. Explique-la, nous verrons.

Caron. Tu n'as pu te sauver de cette maison brûlée qu'en te jetant comme un désespéré au travers de tes ennemis; et tu veux que Timandra, qui demeura dans les ruines de cette maison tout en feu, n'ait souffert aucun mal! De plus, j'entends dire à plusieurs ombres que les Lacédémoniens ni les Perses ne t'ont point fait mourir: on assure que tu avais séduit une jeune femme d'une maison très-noble, selon ta coutume; que les frères de cette femme voulurent se venger de ce déshonneur, et te firent brûler.

Alcibiade. Quoi qu'il en soit, suivant ce conte même, tu ne peux douter que je n'aie été brûlé comme les autres morts.

Caron. Mais tu n'as pas reçu les honneurs de la sépulture. Tu cherches des subtilités. Je vois bien que tu as été un dangereux brouillon.

Alcibiade. J'ai été brûlé comme les autres morts, et cela suffit. Veux-tu donc que Timandra vienne t'apporter mes cendres, ou qu'elle t'envoie un certificat? Mais,

si tu veux encore contester, je m'en rapporte aux trois juges d'ici-bas. Laisse-moi passer pour plaider ma cause devant eux.

Caron. Bon! tu l'aurais gagnée si tu passais. Voici un homme bien rusé!

Mercure. Il faut avouer la vérité : en passant, j'ai vu l'urne où la courtisane avait, dit-on, mis les cendres de son amant. Un homme qui savait si bien enchanter les femmes ne pouvait manquer de sépulture : il a eu des honneurs, des regrets, des larmes, plus qu'il ne méritait.

Alcibiade. Je prends acte que Mercure a vu mes cendres dans une urne. Maintenant je somme Caron de me recevoir dans sa barque; il n'est plus en droit de me refuser.

Mercure. Je le plains d'avoir à se charger de toi. Méchant homme, tu as mis le feu partout : c'est toi qui as allumé cette horrible guerre dans toute la Grèce. Tu es cause que les Athéniens et les Lacédémoniens ont été vingt-huit ans en armes les uns contre les autres, par mer et par terre.

Alcibiade. Ce n'est pas moi qui en suis la cause; il faut s'en prendre à mon oncle Périclès.

Mercure. Périclès, il est vrai, engagea cette funeste guerre, mais ce fut par ton conseil. Ne te souviens-tu pas d'un jour que tu allas heurter à sa porte? Ses gens te dirent qu'il n'avait pas le temps de te voir, parce qu'il était embarrassé pour les comptes qu'il devait rendre aux Athéniens de l'administration des revenus de la république. Alors tu répondis : « Au lieu de songer à rendre compte, il ferait bien mieux de songer à quelque expédient pour n'en rendre jamais. » L'expédient que tu lui fournis fut de brouiller les affaires, d'allumer la guerre, et de tenir le peuple dans la confusion. Périclès fut assez corrompu pour te croire : il alluma la guerre; il y

périt. Ta patrie y est presque périe[1] aussi; elle y a perdu la liberté. Après cela faut-il s'étonner si Archestrate disait que la Grèce entière n'était pas assez puissante pour supporter deux Alcibiade ? Timon le misanthrope n'était pas moins plaisant dans son chagrin[2]; il était indigné contre tous les Athéniens, dans lesquels il ne voyait plus de trace de vertu; te rencontrant un jour dans la rue, il te salua et te prit par la main en te disant : « Courage, mon enfant! pourvu que tu croisses encore en autorité, tu donneras bientôt à ces gens-ci tous les maux qu'ils méritent. »

Alcibiade. Faut-il s'amuser aux discours d'un mélancolique qui haïssait tout le genre humain.

Mercure. Laissons là ce mélancolique. Mais le conseil que tu donnas à Périclès, n'est-ce pas le conseil d'un voleur ?

Alcibiade. O mon pauvre Mercure ! ce n'est point à toi à parler de voleur; on sait que tu en as fait longtemps le métier : un dieu filou n'est pas propre à corriger les hommes sur la mauvaise foi en affaires d'argent.

Mercure. Caron, je te conjure de le passer le plus vite que tu pourras; car nous ne gagnerons rien avec lui. Prends garde seulement qu'il ne surprenne les trois juges, et Pluton même : avertis-les de ma part que c'est un scélérat capable de faire révolter tous les morts, et de renverser le plus paisible de tous les empires. La punition qu'il mérite, c'est de ne voir aucune femme, et de se taire toujours. Il a trop abusé de sa beauté et de son éloquence; il a tourné tous ses grands talents à faire du mal.

Caron. Je donnerai de bons mémoires contre lui, et je crois qu'il passera fort mal son temps parmi les ombres, s'il n'a plus de mauvaises intrigues à y faire.

1. Nous disons aujourd'hui : *y a péri*. 2. Plutarque, *Vie d'Alcibiade*.

---

21. DENYS, PYTHIAS ET DAMON[1].

La véritable vertu ne peut aimer que la vertu.

Denys. Ho ! dieux ! qu'est-ce qui se présente à mes yeux ? C'est Pythias[2] qui arrive ; oui, c'est Pythias lui-même. Je ne l'aurais jamais crû. Ah ! c'est lui ; il vient pour mourir et pour dégager son ami.

Pythias. Oui, c'est moi. Je n'étais parti que pour payer aux dieux ce que je leur avais voué, régler mes affaires domestiques selon la justice, et dire adieu à mes enfants, pour mourir avec plus de tranquillité.

Denys. Mais pourquoi reviens-tu ? Quoi donc ! ne crains-tu point la mort ? Viens-tu la chercher comme un désespéré, un furieux ?

Pythias. Je viens la souffrir, quoique je ne l'aie point méritée ; car je ne puis me résoudre à laisser mourir mon ami en ma place.

Denys. Tu l'aimes donc plus que toi-même ?

Pythias. Non ; je l'aime comme moi ; mais je trouve que je dois périr plutôt que lui, puisque c'est moi que tu as eu intention de faire mourir : il ne serait pas juste qu'il souffrît, pour me délivrer de la mort, le supplice que tu m'as préparé.

Denys. Mais tu prétends ne mériter pas plus la mort que lui.

Pythias. Il est vrai ; nous sommes tous deux également innocents, et il n'est pas plus juste de me faire mourir que lui.

Denys. Pourquoi dis-tu donc qu'il ne serait pas juste qu'il mourût au lieu de toi ?

1. Ces trois personnages sont supposés vivants. Le dialogue entier n'est, au reste, que le développement d'un fait rapporté par Cicéron (*Offic.*, lib. III. c. 10 ; *Tusc.*, lib. V, c. 22), par Valère Maxime (lib. IV, c. 7, extern. 1), par Lactance (*Div. Inst.* lib. V, c. 17), et par quelques autres auteurs anciens.

2. Cicéron et Valère Maxime l'appellent *Phyntias*.

Pythias. Il est également injuste à toi de faire mourir Damon, ou bien de me faire mourir; mais Pythias serait injuste s'il laissait souffrir à Damon une mort que le tyran n'a préparée qu'à Pythias.

Denys. Tu ne viens donc, au jour marqué, que pour sauver la vie à ton ami, en perdant la tienne?

Pythias. Je viens à ton égard souffrir une injustice qui est ordinaire aux tyrans; et, à l'égard de Damon, faire une action de justice en le retirant d'un péril où il s'est mis par générosité pour moi.

Denys. Et toi, Damon, ne craignais-tu pas, dis la vérité, que Pythias ne reviendrait point, et que tu payerais pour lui[1] ?

Damon. Je ne savais que trop que Pythias reviendrait ponctuellement, et qu'il craindrait bien plus de manquer à sa parole que de perdre la vie. Plût aux dieux que ses proches et ses amis l'eussent retenu malgré lui! Maintenant il serait la consolation des gens de bien, et j'aurais celle de mourir pour lui.

Denys. Quoi! la vie te déplaît-elle?

Damon. Oui, elle me déplaît quand je vois un tyran.

Denys. Eh bien! tu ne le verras plus. Je vais te faire mourir tout à l'heure.

Pythias. Excuse le transport d'un homme qui regrette son ami prêt à mourir; mais souviens-toi que c'est moi seul que tu as destiné à la mort. Je viens la souffrir pour dégager mon ami; ne me refuse pas cette consolation dans ma dernière heure.

Denys. Je ne puis souffrir deux hommes qui méprisent la vie et ma puissance.

Damon. Tu ne peux donc souffrir la vertu?

Denys. Non, je ne puis souffrir cette vertu fière et

1. *Ne revînt* et *tu payasses*. Ce solécisme du conditionnel au lieu de l'imparfait du subjonctif, se retrouve souvent dans les écrits de Fénelon, et jusque dans *Télémaque*. La phrase est d'ailleurs incomplète; il faut *ne* devant le dernier verbe.

dédaigneuse qui méprise la vie, qui ne craint aucun supplice, qui est insensible aux richesses et aux plaisirs.

DAMON. Du moins, tu vois qu'elle n'est point insensible à l'honneur, à la justice et à l'amitié.

DENYS. Ça, qu'on emmène Pythias au supplice; nous verrons si Damon continuera à mépriser mon pouvoir.

DAMON. Pythias, en revenant se soumettre à tes ordres, a mérité de toi que tu le laisses vivre; et moi, en me livrant pour lui à ton indignation, je t'ai irrité : contente-toi, fais-moi mourir.

PYTHIAS. Non, non, Denys; souviens-toi que je suis le seul qui t'a déplu : Damon n'a pu....

DENYS. Hélas! que vois-je? où suis-je? Que je suis malheureux, et digne de l'être! Non, je nai rien connu jusqu'ici : j'ai passé ma vie dans les ténèbres et dans l'égarement. Toute ma puissance m'est inutile pour me faire aimer : je ne puis pas me vanter d'avoir acquis, depuis plus de trente ans de tyrannie, un seul ami dans toute la terre. Ces deux hommes, dans une condition privée, s'aiment tendrement, se confient l'un à l'autre sans réserve, sont heureux en s'aimant, et veulent mourir l'un pour l'autre.

PYTHIAS. Comment auriez-vous des amis, vous qui n'avez jamais aimé personne? Si vous aviez aimé les hommes, ils vous aimeraient. Vous les avez craints, ils vous craignent, ils vous haïssent.

DENYS. Damon, Pythias, daignez me recevoir entre vous deux, pour être le troisième ami d'une si parfaite société; je vous laisse vivre; et je vous comblerai de biens.

DAMON. Nous n'avons pas besoin de tes biens; et pour ton amitié, nous ne pouvons l'accepter que quand tu seras bon et juste. Jusque-là tu ne peux avoir que des esclaves tremblants et de lâches flatteurs. Il faut

être vertueux, bienfaisant, sociable, sensible à l'amitié, prêt à entendre la vérité, et savoir vivre dans une espèce d'égalité avec de vrais amis, pour être aimé par des hommes libres.

---

22. DION ET GÉLON.

Dans un souverain, ce n'est pas l'homme qui doit régner, ce sont les lois.

DION. Il y a longtemps, ô merveilleux homme! que je désire te voir; je sais que Syracuse te dut autrefois sa liberté.

GÉLON. Et moi je sais que tu n'as pas eu assez de sagesse pour la lui rendre. Tu n'avais pas mal commencé contre le tyran, quoiqu'il fût ton beau-frère; mais, dans la suite, l'orgueil, la mollesse et la défiance, vices d'un tyran, corrompaient peu à peu tes mœurs. Aussi les tiens mêmes t'ont fait périr.

DION. Peut-on gouverner la république sans être exposé aux traîtres et aux envieux?

GÉLON. Oui, sans doute; j'en suis une belle preuve. Je n'étais pas Syracusain; quoique étranger, on me vint chercher pour me faire roi; on me fit accepter le diadème : je le portai avec tant de douceur et de modération pour le bonheur des peuples, que mon nom est encore aimé et révéré par les citoyens, quoique ma famille, qui a régné après moi, m'ait déshonoré par ses vices. On les a soufferts pour l'amour de moi. Après cet exemple, il faut avouer qu'on peut commander sans se faire haïr. Mais ce n'est pas à moi qu'il faut cacher tes fautes : la prospérité t'avait fait oublier la philosophie de ton ami Platon.

DION. Hé! quel moyen d'être philosophe, quand on

est le maître de tout, et qu'on a des passions qu'aucune crainte ne retient !

Gélon. J'avoue que les hommes qui gouvernent les autres me font pitié; cette grande puissance de faire le mal est un horrible poison. Mais enfin j'étais homme comme toi, et cependant j'ai vécu dans l'autorité royale jusqu'à une extrême vieillesse sans abuser de ma puissance.

Dion. Je reviens toujours là : il est facile d'être philosophe dans une condition privée ; mais quand on est au-dessus de tout....

Gélon. Hé ! c'est quand on se voit au-dessus de tout qu'on a un plus grand besoin de philosophie pour soi et pour les autres qu'on doit gouverner. Alors il faut être doublement sage, et borner au dedans par sa raison une puissance que rien ne borne au dehors.

Dion. Mais j'avais vu le vieux Denys, mon beau-père, qui avait fini ses jours paisiblement dans la tyrannie ; je m'imaginais qu'il n'y avait qu'à faire de même.

Gélon. Ne vois-tu pas que tu avais commencé comme un homme de bien qui veut rendre la liberté à sa patrie ? Espérais-tu qu'on te souffrirait dans la tyrannie, puisqu'on ne s'était confié à toi qu'afin de renverser le tyran ? C'est un hasard quand les méchants évitent les dangers qui les environnent : encore même sont-ils assez punis par le besoin où ils se trouvent de se précautionner contre ces périls. En répandant le sang humain, en désolant les républiques, ils n'ont aucun moment de repos ni de sûreté; ils ne peuvent jamais goûter ni le plaisir de la vertu, ni la douceur de l'amitié, ni celle de la confiance et d'une bonne réputation. Mais toi, qui étais l'espérance des gens de bien, qui promettais des vertus sincères, qui avais voulu établir la république de Platon, tu commençais à vivre en tyran, et tu croyais qu'on te laisserait vivre !

DION. Ho bien ! si je retournais au monde, je laisserais les hommes se gouverner eux-mêmes comme ils pourraient. J'aimerais mieux m'aller cacher dans quelque île déserte que de me charger de gouverner une république. Si on est méchant, on a tout à craindre ; si on est bon, on a trop à souffrir.

GÉLON. Les bons rois, il est vrai, ont bien des peines à souffrir ; mais ils jouissent d'une tranquillité et d'un plaisir pur au dedans d'eux-mêmes, que les tyrans ignorent toute leur vie. Sais-tu bien le secret de régner ainsi ? Tu devrais le savoir ; car tu l'as souvent ouï dire à Platon.

DION. Redis-le-moi de grâce, car la bonne fortune me l'a fait oublier.

GÉLON. Il ne faut pas que l'homme règne ; il faut qu'il se contente de faire régner les lois. S'il prend la royauté pour lui, il la gâte, et se perd lui-même ; il ne doit l'exercer que pour le maintien des lois et le bien des peuples.

DION. Cela est bien aisé à dire, mais difficile à faire.

GÉLON. Difficile, il est vrai, mais non pas impossible. Celui qui en parle l'a fait comme il te le dit. Je ne cherchai point l'autorité ; elle me vint chercher ; je la craignis ; j'en connus tous les embarras ; je ne l'acceptai que pour le bien des hommes. Je ne leur fis jamais sentir que j'étais le maître ; je leur fis seulement sentir qu'eux et moi nous devions céder à la raison et à la justice. Une vieillesse respectée, une mort qui a mis toute la Silice en deuil, une réputation sans tache et éternelle, une vertu récompensée ici-bas par le bonheur des Champs Élysiens, sont le fruit de cette philosophie si longtemps conservée sur le trône.

DION. Hélas ! je savais tout ce que tu me dis ; je prétendais en faire autant ; mais je ne me défiais point de

mes passions, et elles m'ont perdu. De grâce, souffre que je ne te quitte plus.

GÉLON. Non, tu ne peux être admis parmi ces âmes bienheureuses qui ont bien gouverné. Adieu.

---

23. PLATON ET DENYS LE TYRAN[1].

Un prince ne peut trouver de véritable bonheur et de sûreté que dans l'amour de ses sujets.

DENYS. Hé! bonjour, Platon; te voilà comme je t'ai vu en Sicile.

PLATON. Pour toi, il s'en faut bien que tu sois ici aussi brillant que sur ton trône.

DENYS. Tu n'étais qu'un philosophe chimérique; ta république n'était qu'un beau songe[2].

PLATON. Ta tyrannie n'a pas été plus solide que ma république; elle est tombée par terre.

DENYS. C'est ton ami Dion qui m'a trahi.

PLATON. C'est toi qui te trahis toi-même. Quand on se fait haïr, on a tout à craindre.

DENYS. Mais aussi, quel plaisir de se faire aimer! Pour y parvenir, il faut contenter les autres. Ne vaut-il pas mieux se contenter soi-même, au hasard d'être haï?

PLATON. Quand on se fait haïr pour contenter ses passions, on a autant d'ennemis que de sujets; on n'est jamais en sûreté. Dis-moi la vérité; dormais-tu en repos?

DENYS. Non, je l'avoue. C'est que je n'avais pas encore fait mourir assez de gens.

PLATON. Hé! ne vois-tu pas que la mort des uns t'at-

1. C'est Denys le jeune.

2. Fénelon juge très-justement ici la *République* de Platon. Mais dans le dialogue précédent, il l'a donnée comme le type des bons gouvernements. Voyez aussi le dialogue 18, p. 70.

tirait la haine des autres; que ceux qui voyaient massacrer leurs voisins attendaient de périr[1] à leur tour, et ne pouvaient se sauver qu'en te prévenant? Il faut, ou tuer jusqu'au dernier des citoyens, ou abandonner la rigueur des peines, pour tâcher de se faire aimer. Quand les peuples vous aiment, vous n'avez plus besoin de gardes; vous êtes au milieu de votre peuple comme un père qui ne craint rien au milieu de ses propres enfants.

Denys. Je me souviens que tu me disais toutes ces raisons, quand je fus sur le point de quitter la tyrannie pour être ton disciple; mais un flatteur m'en empêcha. Il faut avouer qu'il est bien difficile de renoncer à la puissance souveraine.

Platon. N'aurait-il pas mieux valu la quitter volontairement pour être philosophe, que d'en être honteusement dépossédé, pour aller gagner sa vie à Corinthe par le métier de maître d'école?

Denys. Mais je ne prévoyais pas qu'on me chasserait.

Platon. Hé! comment pouvais-tu espérer de demeurer le maître en un lieu où tu avais mis tout le monde dans la nécessité de te perdre pour éviter ta cruauté?

Denys. J'espérais qu'on n'oserait jamais m'attaquer.

Platon. Quand les hommes risquent davantage en vous laissant vivre qu'en vous attaquant[2], il s'en trouve toujours qui vous préviennent: vos propres gardes ne peuvent sauver leur vie qu'en vous arrachant la vôtre. Mais parle-moi franchement: n'as-tu pas vécu avec plus de douceur dans ta pauvreté de Corinthe que dans ta splendeur de Syracuse?

Denys. A Corinthe, le maître d'école mangeait et dormait assez bien; le tyran, à Syracuse, avait toujours des craintes et des défiances: il fallait égorger

1. Nous dirions aujourd'hui: *S'attendaient à périr.*

2. *Davantage que* est tout à fait rejeté aujourd'hui. On le trouve dans Voltaire (*Essai sur la poésie épique*, ch. 1); mais il ne vaut pas mieux.

quelqu'un, ravir des trésors, faire des conquêtes. Les plaisirs n'étaient plus plaisirs : ils étaient usés pour moi, et ne laissaient pas de m'agiter avec trop de violence. Dis-moi aussi, philosophe, te trouvais-tu bien malheureux quand je te fis vendre?

PLATON. J'avais dans l'esclavage le même repos que tu goûtais à Corinthe, avec cette différence que j'avais l'honneur de souffrir pour la vertu par l'injustice du tyran, et que tu étais le tyran honteusement dépossédé de sa tyrannie.

DENYS. Va, je ne gagne rien à disputer contre toi; si jamais je retourne au monde, je choisirai une condition privée, ou bien je me ferai aimer par le peuple que je gouvernerai.

---

24. PLATON ET ARISTOTE.

Critique de la philosophie d'Aristote; solidité des idées éternelles de Platon.

ARISTOTE. Avez-vous oublié votre ancien disciple? Ne me connaissez-vous plus? J'aurais besoin de votre réminiscence [1].

PLATON. Je n'ai garde de reconnaître en vous mon disciple. Vous n'avez jamais songé qu'à paraître le maître de tous les philosophes, et qu'à faire tomber dans l'oubli tous ceux qui vous ont précédé [2].

ARISTOTE. C'est que j'ai dit des choses originales, et que les ai expliquées fort clairement. Je n'ai point pris le style poétique; en cherchant le sublime, je ne suis

1. De votre souvenir. *Avoir besoin du souvenir ou de la réminiscence de quelqu'un* est d'ailleurs une mauvaise expression.

2. Cette accusation a été souvent portée contre Aristote; cependant quelque sujet qu'il traite, il nomme ses devanciers, rapporte leurs opinions, et les discute avec beaucoup de soin : si bien qu'il est encore la source la plus riche pour l'histoire des sciences dans l'antiquité grecque.

point tombé dans le galimatias : je n'ai point donné dans les idées éternelles [1].

Platon. Tout ce que vous avez dit était tiré de livres que vous avez tâché de supprimer. Vous avez parlé, j'en conviens, d'une manière nette, précise, pure, mais sèche, et incapable de faire sentir la sublimité des vérités divines. Pour les idées éternelles, vous vous en moquerez tant qu'il vous plaira; mais vous ne sauriez vous en passer, si vous voulez établir quelques vérités certaines. Quel moyen d'assurer ou de nier une chose d'une autre, à moins qu'il n'y ait des idées de ces deux choses, qui ne changent point? Qu'est-ce que la raison, sinon nos idées? Si nos idées changeaient, la raison serait aussi changeante. Aujourd'hui le tout serait plus grand que la partie ; demain la mode en serait passée, et la partie serait plus grande que le tout [2]. Ces idées éternelles, que vous voulez tourner en ridicule, ne sont donc que les premiers principes de la raison, qui demeurent toujours les mêmes [3]. Bien loin que nous puissions juger de ces premières vérités, ce sont elles qui nous jugent, et qui nous corrigent quand nous nous trompons. Si je dis une chose extravagante, les autres hommes en rient d'abord, et j'en suis honteux. C'est que ma raison et celle de mes voisins est une règle au-dessus de moi, qui vient me redresser, malgré moi, comme une règle véritable redresserait une ligne tortue que j'aurais tracée. Faute de remonter aux idées qui sont les premières et les simples notions de chaque chose, vous n'avez point eu de principes assez fermes, et vous n'alliez qu'à tâtons.

1. Platon supposait que les idées générales, comme celles du beau, du juste, etc., existaient de toute éternité dans le sein de la Divinité, d'où elles s'infusaient, en quelque sorte, dans les intelligences humaines, par la participation de celles-ci avec l'essence divine. Voyez dans l'*Orator* de Cicéron (ch. 3) un exposé très-élégant et très-succinct de cette doctrine.

2. Ce n'est pas une conséquence. Nos idées peuvent se former d'une manière constante par suite de l'expérience que nous avons des choses, si les choses restent les mêmes et que nos facultés nous permettent de les percevoir telles qu'elles sont.

3. C'est plus que cela : ce sont ces idées nous parvenant par infusion divine, tandis qu'Aristote disait que nous les formons nous-mêmes par abstraction.



Aristote. Y a-t-il rien de plus clair que ma morale[1] ?

Platon. Elle est claire, elle est belle, je l'avoue ; votre logique est subtile, méthodique, exacte, ingénieuse ; mais votre physique n'est qu'un amas de termes abstraits qui n'expliquent point la nature des corps : c'est une physique *métaphysiquée*, ou, pour mieux dire, des noms vagues, pour accoutumer les esprits à se payer de mots, et à croire entendre ce qu'ils n'entendent pas. C'est en cette occasion que vous auriez eu grand besoin d'idées claires pour éviter le galimatias que vous reprochez aux autres. Un ignorant sensé avoue de bonne foi qu'il ne sait ce que c'est que la matière première. Un de vos disciples croit dire des merveilles, en disant qu'elle n'est ni quoi, ni quel, ni combien, ni aucune des choses par lesquelles l'être est déterminé. Avec ce jargon un homme se croit grand philosophe, et méprise le vulgaire[2]. Les épicuriens, venus après vous, ont raisonné plus sensément que vous sur les figures et sur le mouvement des petits corps[3] qui forment par leurs assemblage tous les composés que nous voyons. Au moins c'est une physique vraisemblable. Il est vrai qu'ils n'ont jamais remonté jusqu'à l'idée et à la nature de ces petits corps ; ils supposent, toujours sans preuve, des règles toutes faites, et sans savoir par qui ; puis ils en tirent, comme ils peuvent, la composition de toute la nature sensible. Cette philosophie est imparfaite, il est vrai ; mais enfin elle sert à entendre beaucoup de choses dans la nature. Votre philosophie n'enseigne que des mots ; ce n'est pas une philosophie, ce n'est qu'une langue bizarre. Tirésias[4] vous menace qu'un jour il viendra

1. Nouvel exemple de ces passages inattendus d'un sujet à l'autre. Aristote, qui avait si beau jeu pour attaquer le système de Platon, abandonne sans raison ce terrain pour se jeter sur la morale.

2. La physique de Platon, exposée dans le *Timée*, est bien plus absurde encore.

3. Les atomes. Les épicuriens ne sont pas les inventeurs de ce système adopté aujourd'hui par tous les physiciens. C'est Leucippe, et après lui Démocrite, tous deux antérieurs à Aristote, et dont celui-ci expose les idées avec beaucoup d'exactitude dans son *de Generatione et corruptione*, lib. I, ch. 8, qui l'ont imaginé.

4. Célèbre devin, né à Thèbes.

d'autres philosophes[1] qui vous déposséderont des écoles où vous aurez régné longtemps, et qui feront tomber de bien haut votre réputation.

Aristote. Je voulais cacher mes principes; c'est ce qui m'a fait envelopper ma physique.

Platon. Vous y avez si bien réussi que personne ne vous entend; ou du moins, si on vous entend, on trouve que vous ne dites rien.

Aristote. Je ne pouvais rechercher toutes les vérités, ni faire toutes les expériences.

Platon. Personne ne le pouvait aussi commodément que vous : vous aviez l'autorité et l'argent d'Alexandre. Si j'avais eu les mêmes avantages, j'aurais fait de belles découvertes [2].

Aristote. Que ne ménagiez-vous Denys le tyran, pour en tirer le même parti ?

Platon. C'est que je n'étais ni courtisan ni flatteur. Mais vous, qui trouvez qu'on doit ménager les princes, n'avez-vous pas perdu les bonnes grâces de votre disciple par vos entreprises trop ambitieuses ?

Aristote. Hélas! il n'est que trop vrai. Ici-bas même, il ne daigne plus me reconnaître; il me regarde de travers.

Platon. C'est qu'il n'a point trouvé dans votre conduite la pure morale de vos écrits. Dites la vérité; vous ne ressembliez point à votre Magnanime [3].

Aristote. Et vous, n'avez-vous point parlé du mépris de toutes les choses terrestres et passagères, pendant que vous viviez magnifiquement?

Platon. Je l'avoue; mais j'étais considérable dans ma patrie. J'y ai vécu avec modération et honneur. Sans

1. Il s'agit ici surtout de Descartes et de ses principaux disciples, dont presque toute la France, au XVII[e] siècle, avait adopté la philosophie.

2. Il ne suffit pas d'être bien payé pour faire ces découvertes; il faut avoir le génie de l'observation qu'on n'a jamais reconnu à Platon, et qu'Aristote avait à un haut degré. Voyez Cuvier, *Hist. des sc. nat.*

3. C'est-à-dire au portrait qu'Aristote fait de l'homme magnanime dans ses *Ethiques*, liv. IV, ch. 7 et 8.

autorité ni ambition, je me suis fait révérer des Grecs. Le philosophe venu de Stagire, qui veut tout brouiller dans le royaume de son disciple, est un personnage qui, en bonne philosophie, doit être fort odieux.

---

25. ALEXANDRE ET ARISTOTE.

Quelque grandes que soient les qualités naturelles d'un jeune prince, il a tout à craindre s'il n'éloigne les flatteurs, s'il ne s'accoutume de bonne heure à combattre ses passions et à aimer ceux qui auront le courage de lui dire la vérité.

Aristote. Je suis ravi de voir mon disciple. Quelle gloire pour moi d'avoir instruit le vainqueur de l'Asie !

Alexandre. Mon cher Aristote, je te revois avec plaisir. Je ne t'avais point vu depuis que je quittai la Macédoine; mais je ne t'ai jamais oublié pendant mes conquêtes : tu le sais bien.

Aristote. Te souviens-tu de ta jeunesse, qui était si aimable ?

Alexandre. Oui; il me semble que je suis encore à Pella ou à Pydne; que tu viens de Stagire pour m'enseigner la philosophie.

Aristote. Mais tu avais un peu négligé mes préceptes, quand la trop grande prospérité enivra ton cœur.

Alexandre. Je l'avoue : tu sais bien que je suis sincère. Maintenant, que je ne suis plus que l'ombre d'Alexandre, je reconnais qu'Alexandre était trop hautain et trop superbe pour un mortel.

Aristote. Tu n'avais point pris mon Magnanime pour te servir de modèle.

Alexandre. Je n'avais garde : ton Magnanime n'est

qu'un pédant; il n'a rien de vrai ni de naturel; il est guindé et outré en tout [1].

Aristote. Mais n'étais-tu pas outré dans ton héroïsme? Pleurer de n'avoir pas encore subjugué un monde, quand on disait qu'il y en avait plusieurs; parcourir des royaumes immenses pour les rendre à leurs rois après les avoir vaincus; ravager l'univers pour faire parler de toi; se jeter seul sur les remparts d'une ville ennemie; vouloir passer pour une divinité! Tu es plus outré que mon Magnanime.

Alexandre. Me voilà donc revenu à ton école? Tu me dis toutes mes vérités, comme si nous étions encore à Pella. Il n'aurait pas été trop sûr de me parler si librement sur les bords de l'Euphrate; mais, sur les bords du Styx, on écoute un censeur patiemment. Dis-moi donc, mon pauvre Aristote, toi qui sais tout, d'où vient que certains princes sont si jolis dans leur enfance, et qu'ensuite ils oublient toutes les bonnes maximes qu'ils ont apprises, lorsqu'il serait question d'en faire quelque usage? A quoi sert-il qu'ils parlent dans leur jeunesse comme des perroquets, pour approuver tout ce qui est bon, et que la raison, qui devrait croître en eux avec l'âge, semble s'enfuir dès qu'ils sont entrés dans les affaires?

Aristote. En effet, ta jeunesse fut merveilleuse; tu entretenais avec politesse les ambassadeurs qui venaient chez Philippe; tu aimais les lettres, tu lisais les poëtes, tu étais charmé d'Homère; ton cœur s'enflammait au récit des vertus et des grandes actions des héros. Quand tu pris Thèbes, tu respectas la maison de Pindare; ensuite tu allas, en entrant dans l'Asie, voir le tombeau d'Achille et les ruines de Troie. Tout cela marque un naturel humain et sensible aux belles choses.

1. Ce jugement paraît tout contraire à celui que Fénelon a porté dans le dialogue précédent, où Platon donne ce Magnanime comme un modèle.

On vit encore ce beau naturel quand tu confias ta vie au médecin Philippe; mais surtout lorsque tu traitas si bien la famille de Darius, que ce roi mourant se consolait dans son malheur, pensant que tu serais le père de sa famille. Voilà ce que la philosophie et le beau naturel avaient mis en toi; mais le reste, je n'ose le dire....

ALEXANDRE. Dis, dis, mon cher Aristote; tu n'as plus rien à ménager.

ARISTOTE. Ce faste, ces mollesses, ces soupçons, ces cruautés, ces colères, ces emportements furieux contre tes amis, cette crédulité pour les lâches flatteurs qui t'appelaient un dieu....

ALEXANDRE. Ah! tu dis vrai. Je voudrais être mort après avoir vaincu Darius.

ARISTOTE. Quoi! tu voudrais n'avoir point subjugué le reste de l'Orient?

ALEXANDRE. Cette conquête m'est moins glorieuse qu'il ne m'est honteux d'avoir succombé à mes prospérités, et d'avoir oublié la condition humaine. Mais, dis-moi donc, d'où vient qu'on est si sage dans l'enfance, et si peu raisonnable quand il serait temps de l'être?

ARISTOTE. C'est que, dans la jeunesse, on est instruit, excité, corrigé par des gens de bien. Dans la suite, on s'abandonne à trois sortes d'ennemis: à sa présomption, à ses passions, et aux flatteurs.

---

26. ALEXANDRE ET CLITUS.

Funeste délicatesse des grands, qui ne peuvent souffrir d'être avertis de leurs défauts, même par leurs plus fidèles serviteurs.

CLITUS. Bonjour, grand roi. Depuis quand es-tu descendu sur ces rives sombres?

ALEXANDRE. Ah ! Clitus ; retire-toi ; je ne puis supporter ta vue ; elle me reproche ma faute.

CLITUS. Pluton veut que je demeure devant tes yeux, pour te punir de m'avoir tué injustement [1]. J'en suis fâché ; car je t'aime encore, malgré le mal que tu m'as fait ; mais je ne puis plus te quitter.

ALEXANDRE. Oh ! la cruelle compagnie ! Voir toujours un homme qui rappelle le souvenir de ce qu'on a eu tant de honte d'avoir fait !

CLITUS. Je regarde bien mon meurtrier : pourquoi ne saurais-tu pas regarder un homme que tu as fait mourir ? Je vois bien que les grands sont plus délicats que les autres hommes ; ils ne veulent voir que des gens contents d'eux, qui les flattent, et qui fassent semblant de les admirer. Mais il n'est plus temps d'être délicat sur les bords du Styx. Il fallait quitter cette délicatesse en quittant la grandeur royale. Tu n'as plus rien à donner ici, et tu ne trouveras plus de flatteurs.

ALEXANDRE. Ah ! quel malheur ! sur la terre j'étais un dieu, ici je ne suis plus qu'une ombre, et on m'y reproche sans pitié mes fautes.

CLITUS. Pourquoi les faisais-tu ?

ALEXANDRE. Quand je te tuai, j'avais trop bu.

CLITUS. Voilà une belle excuse pour un héros et pour un dieu ! Celui qui devait être assez raisonnable pour gouverner la terre entière perdait, par l'ivresse, toute sa raison, et se rendait semblable à une bête féroce ! Mais, avoue de bonne foi la vérité, tu étais encore plus enivré par la mauvaise gloire et par la colère, que par le vin ; tu ne pouvais souffrir que je condamnasse ta vanité, qui te faisait recevoir les honneurs divins et oublier les services qu'on t'avait rendus. Réponds-moi ; je ne crains plus que tu me tues.

1. Voyez, sur ce meurtre, QUINTE-CURCE, liv. VIII, ch. 1, n. 28 et suivants.

Alexandre. O dieux cruels! que ne puis-je me venger de vous! Mais, hélas ! je ne puis pas même me venger de cette ombre de Clitus, qui vient m'insulter brutalement.

Clitus. Te voilà aussi colère et aussi fougueux que tu l'étais parmi les vivants; mais personne ne te craint ici : pour moi, tu me fais pitié.

Alexandre. Quoi ! le grand Alexandre faire pitié à un homme vil tel que Clitus ! Que ne puis-je, ou le tuer, ou me tuer moi-même!

Clitus. Tu ne peux plus ni l'un ni l'autre; les ombres ne meurent point : te voilà immortel; mais autrement que tu ne l'avais prétendu. Il faut te résoudre à n'être qu'une ombre comme moi, et comme le dernier des hommes. Tù ne trouveras plus ici de provinces à ravager, ni de rois à fouler aux pieds, ni de palais à brûler dans ton ivresse, ni de fables ridicules à conter, pour te vanter d'être le fils de Jupiter.

Alexandre. Tu me traites comme un misérable.

Clitus. Non, je te reconnais pour un grand conquérant, d'un naturel sublime, mais gâté par de trop grands succès. Te dire la vérité avec affection, est-ce t'offenser? Si la vérité t'offense, retourne sur la terre chercher tes flatteurs.

Alexandre. A quoi donc me servira toute ma gloire, si Clitus même ne m'épargne pas?

Clitus. C'est ton emportement qui a terni ta gloire parmi les vivants. Veux-tu la conserver pure dans les enfers, il faut être modeste avec des ombres qui n'ont rien à perdre ni à gagner avec toi.

Alexandre. Mais tu disais que tu m'aimais.

Clitus. Oui, j'aime ta personne sans aimer tes défauts.

Alexandre. Si tu m'aimes, épargne-moi.

Clitus. Parce que je t'aime, je ne t'épargnerai point.

Quand tu parus si chaste à la vue de la femme et de la fille de Darius; quand tu montras tant de générosité pour ce prince vaincu, tu méritas de grandes lonanges; je te les donne. Ensuite la gloire te fit tourner la tête. Je te quitte, adieu.

---

27. ALEXANDRE ET DIOGÈNE.

Combien la flatterie est pernicieuse aux princes.

DIOGÈNE. Ne vois-je pas Alexandre parmi les morts?

ALEXANDRE. Tu ne te trompes pas, Diogène.

DIOGÈNE. Eh ! comment ! les dieux meurent-ils ?

ALEXANDRE. Non pas les dieux, mais les hommes mortels par leur nature.

DIOGÈNE. Mais crois-tu n'être qu'un simple homme ?

ALEXANDRE. Hé ! pourrais-je avoir un autre sentiment de moi-même ?

DIOGÈNE. Tu es bien modeste après ta mort. Rien n'aurait manqué à ta gloire, Alexandre, si tu l'avais été autant pendant ta vie.

ALEXANDRE. En quoi donc me suis-je si fort oublié ?

DIOGÈNE. Tu le demandes, toi qui, non content d'être le fils d'un grand roi qui s'était rendu maître de la Grèce entière, prétendais venir de Jupiter? On te faisait la cour, en te disant qu'un serpent s'était approché d'Olympias. Tu aimais mieux avoir ce monstre pour père, parce que cela flattait davantage ta vanité, que d'être descendu de plusieurs rois de Macédoine, parce que tu ne trouvais rien dans cette naissance au-dessus de l'humanité. Ne souffrais-tu pas les basses et honteuses flatteries de la prêtresse de Jupiter Ammon ? Elle répondit que tu blasphémais, en supposant que ton père pouvait avoir des meurtriers; tu sus profiter de ses salutaires

avis, et tu évitas avec un grand soin de tomber, dans la suite, dans de pareilles impiétés. O homme trop faible pour supporter les talents que tu avais reçus du ciel!

ALEXANDRE. Crois-tu, Diogène, que j'aie été assez insensé pour ajouter foi à toutes ces fables?

DIOGÈNE. Pourquoi donc les autorisais-tu?

ALEXANDRE. C'est qu'elles m'autorisaient moi-même. Je les méprisais, et je m'en servais, parce qu'elles me donnaient un pouvoir absolu sur les hommes. Ceux qui auraient peu considéré le fils de Philippe tremblaient devant le fils de Jupiter. Les peuples ont besoin d'être trompés : la vérité est faible auprès d'eux; le mensonge est tout-puissant sur leur esprit. La seule réponse de la prêtresse, dont tu parles avec dérision, a plus avancé mes conquêtes que mon courage et toutes les ressources de mon esprit. Il faut connaître les hommes, se proportionner à eux, et les mener par les voies par lesquelles ils sont capables de marcher.

DIOGÈNE. Les hommes du caractère que tu dépeins sont dignes de mépris, comme l'erreur à laquelle ils sont livrés; et, pour être estimé de ces hommes si vils [1], tu as eu recours au mensonge, qui t'a rendu plus indigne qu'eux.

---

28. DENYS L'ANCIEN ET DIOGÈNE.

Un prince qui fait consister son bonheur et sa gloire à satisfaire ses passions, n'est heureux ni en cette vie ni en l'autre.

DENYS. Je suis ravi de voir un homme de ta réputation. Alexandre m'a parlé de toi depuis qu'il est descendu en ces lieux.

1. Il ne s'agissait pas précisément d'être estimé d'eux; mais de se rendre maître, sans coup férir, de royaumes entiers qui, sans cela peut-être, auraient coûté beaucoup de batailles et fait couler des fleuves de sang.

DIOGÈNE. Pour moi, je n'avais que trop entendu parler de toi sur la terre. Tu y faisais du bruit, comme les torrents qui ravagent tout.

DENYS. Est-il vrai que tu étais heureux dans ton tonneau ?

DIOGÈNE. Une marque certaine que j'y étais heureux, c'est que je ne cherchai jamais rien, et que je méprisai même les offres de ce jeune Macédonien dont tu parles. Mais n'est-il pas vrai que tu n'étais point heureux en possédant Syracuse et la Sicile, puisque tu voulais encore entrer par Rhége dans toute l'Italie?

DENYS. Ta modération n'était que vanité et affectation de vertu.

DIOGÈNE. Ton ambition n'était que folie, qu'un orgueil forcené, qui ne peut faire justice ni à soi ni aux autres.

DENYS. Tu parles bien hardiment.

DIOGÈNE. Et toi, t'imagines-tu être encore tyran ici?

DENYS. Hélas! je ne sens que trop que je ne le suis plus! Je tenais les Syracusains, comme je m'en suis vanté bien des fois, dans des chaînes de diamant; mais le ciseau des Parques a coupé ces chaînes avec le fil de mes jours.

DIOGÈNE. Je t'entends soupirer, et je suis sûr que tu soupirais aussi dans ta gloire. Pour moi, je ne soupirais point dans mon tonneau; et je n'ai que faire de soupirer ici-bas, car je n'ai laissé, en mourant, aucun bien digne d'être regretté. O mon pauvre tyran, que tu as perdu à être si riche, et que Diogène a gagné à ne posséder rien!

DENYS. Tous les plaisirs en foule venaient s'offrir à moi : ma musique était admirable; j'avais une table exquise, des esclaves sans nombre, des parfums, des meubles d'or et d'argent, des tableaux, des statues, des spectacles de toutes les façons, des gens d'esprit pour

m'entretenir et pour me louer, des armées pour vaincre tous mes ennemis.

DIOGÈNE. Et par-dessus tout cela des soupçons, des alarmes et des fureurs, qui t'empêchaient de jouir de tant de biens.

DENYS. Je l'avoue. Mais aussi quel moyen de vivre dans un tonneau?

DIOGÈNE. Eh! qui t'empêchait de vivre paisiblement en homme de bien, comme un autre dans ta maison, et d'embrasser une douce philosophie? Mais est-il vrai que tu croyais toujours voir un glaive suspendu sur ta tête au milieu de tous les plaisirs[1].

DENYS. N'en parlons plus, tu veux m'insulter.

DIOGÈNE. Souffriras-tu une autre question aussi forte que celle-là?

DENYS. Il faut bien la souffrir; je n'ai plus de menaces à te faire pour t'en empêcher; je suis ici bien désarmé.

DIOGÈNE. Avais-tu promis des récompenses à tous ceux qui inventeraient de nouveaux plaisirs? C'était une étrange rage pour la volupté. Oh! que tu t'étais bien mécompté! Avoir tout renversé dans son pays pour être heureux, et être si misérable et si affamé de plaisirs!

DENYS. Il fallait bien tâcher d'en faire inventer de nouveaux, puisque tous les plaisirs ordinaires étaient usés pour moi.

DIOGÈNE. La nature entière ne te suffisait donc pas? Eh! qu'est-ce qui aurait pu apaiser tes passions furieuses? Mais les plaisirs nouveaux auraient-ils pu guérir tes défiances, et étouffer les remords de tes crimes?...

DENYS. Non; mais les malades cherchent comme ils peuvent à se soulager dans leurs maux. Ils essayent de

1. Allusion à l'histoire de Damoclès, rapportée par Cicéron (*Tusc.*, lib. V, c. 21), et rappelée par Horace (*Carm.*, III, 1, v. 17) et par plusieurs autres.

nouveaux remèdes pour se guérir, et de nouveaux mets pour se ragoûter.

DIOGÈNE. Tu étais donc dégoûté et affamé tout ensemble : dégoûté de tout ce que tu avais, affamé de tout ce que tu ne pouvais avoir. Voilà un bel état ! et c'est là ce que tu as pris tant de peine à acquérir et à conserver ! Voilà une belle recette pour se faire heureux ! C'est bien à toi de te moquer de mon tonneau, où un peu d'eau, de pain et de soleil me rendait content ! Quand on sait goûter ces plaisirs simples de la pure nature, ils ne s'usent jamais et on n'en manque point ; mais quand on les méprise, on a beau être riche et puissant, on manque de tout, car on ne peut jouir de rien.

DENYS. Ces vérités que tu dis m'affligent ; car je pense à mon fils, que j'ai laissé tyran après moi : il serait plus heureux si je l'avais laissé pauvre artisan, accoutumé à la modération et instruit par la mauvaise fortune ; au moins il aurait quelques vrais plaisirs, que la nature ne refuse point dans les conditions médiocres[1].

DIOGÈNE. Pour lui rendre l'appétit, il faudrait lui faire souffrir la faim ; et, pour lui ôter l'ennui de son palais doré, le mettre dans mon tonneau, vacant depuis ma mort[2].

DENYS. Encore ne saurait-il pas se soutenir dans cette puissance que j'ai eu tant de peine à lui préparer[3].

DIOGÈNE. Eh ! que veux-tu que sache un homme né dans la mollesse d'une trop grande prospérité ? A peine sait-il prendre le plaisir quand il vient à lui. Il faut que tout le monde se tourmente pour le divertir.

1. Denys le jeune est mort en 356 avant J.-C. Diogène le Cynique est mort trente-trois ans plus tard, en 323. Comment, lorsqu'il est dans les enfers, Denys l'Ancien peut-il manifester des craintes sur ce que son fils devient sur la terre ? C'est encore un anachronisme qui accuse la précipitation dans la composition de ces dialogues.

2. Même observation. Ajoutons que le moyen proposé par Diogène ne serait pas du goût de tout le monde.

3. Toujours la même erreur.

29. PYRRHON[1] ET SON VOISIN.

Absurdité du pyrrhonisme.

Le Voisin. Bonjour, Pyrrhon. On dit que vous avez bien des disciples, et que votre école a une haute réputation. Voudriez-vous bien me recevoir et m'instruire?

Pyrrhon. Je le veux, ce me semble.

Le Voisin. Pourquoi donc ajoutez-vous, ce me semble? est-ce que vous ne savez pas ce que vous voulez? Si vous ne le savez pas, qui le saura donc? Et que savez-vous donc, vous qui passez pour un si savant homme?

Pyrrhon. Moi, je ne sais rien.

Le Voisin. Qu'apprend-on donc à vous écouter?

Pyrrhon. Rien, rien du tout.

Le Voisin. Pourquoi donc vous écoute-t-on?

Pyrrhon. Pour se convaincre de son ignorance. N'est-ce pas savoir beaucoup, que de savoir qu'on ne sait rien.

Le Voisin. Non, ce n'est pas savoir grand'chose. Un paysan, bien grossier et bien ignorant, connaît son ignorance, et il n'est pourtant ni philosophe ni habile homme; et il connaît pourtant mieux son ignorance que vous la vôtre : car vous vous croyez au-dessus de tout le genre humain en affectant d'ignorer toutes choses. Cette ignorance affectée ne vous ôte point la présomption; au lieu que le paysan, qui connaît son ignorance, se défie de lui-même en toutes choses, et de bonne foi.

1. Pyrrhon, après avoir accompagné Alexandre dans ses campagnes avec son maître Anaxarque, devint prêtre à Elis, sa patrie. Il soutint, comme Socrate, que la vertu seule est précieuse; et que nous ne pouvons avoir de rien une connaissance certaine. C'est là ce qu'on a appelé le *scepticisme* et le *pyrrhonisme*. Cette doctrine, qu'il est très-difficile de renverser par le raisonnement, prête assez à la plaisanterie pour que Molière l'ait tournée en ridicule dans son *Mariage forcé* (sc. 8). Mais dans un dialogue où il n'est pas question de faire rire, on aurait vu avec plaisir cette question traitée plus à fond. Il eût fallu expliquer les raisons de ce doute et les difficultés de l'opinion contraire. Du reste, les personnages sont supposés vivants.

Pyrrhon. Le paysan ne croit ignorer que certaines choses élevées, et qui demandent de l'étude; mais il ne croit pas ignorer qu'il marche, qu'il parle, qu'il vit. Pour moi, j'ignore tout cela, et par principes.

Le Voisin. Quoi! vous ignorez tout cela de vous? Beaux principes, de n'en admettre aucun!

Pyrrhon. Oui, j'ignore si je vis, si je suis : en un mot, j'ignore toutes choses sans exception.

Le Voisin. Mais ignorez-vous que vous pensez?

Pyrrhon. Oui, je l'ignore.

Le Voisin. Ignorer toutes choses, c'est douter de toutes choses et ne trouver rien de certain : n'est-il pas vrai?

Pyrrhon. Il est vrai, si quelque chose le peut être.

Le Voisin. Ignorer et douter, c'est la même chose; douter et penser sont encore la même chose : donc vous ne pouvez douter sans penser. Votre doute est donc la preuve certaine que vous pensez : donc il y a quelque chose de certain, puisque votre doute même prouve la certitude de votre pensée.

Pyrrhon. J'ignore même mon ignorance. Vous voilà bien attrapé.

Le Voisin. Si vous ignorez votre ignorance, pourquoi en parlez-vous? pourquoi la défendez-vous? pourquoi voulez-vous la persuader à vos disciples, et les détromper de tout ce qu'ils ont jamais cru? Si vous ignorez jusqu'à votre ignorance, il n'en faut plus donner des leçons, ni mépriser ceux qui croient savoir la vérité.

Pyrrhon. Toute la vie n'est peut-être qu'un songe continuel. Peut-être que le moment de la mort sera un réveil soudain, où l'on découvrira l'illusion de tout ce que l'on a cru de plus réel, comme un homme qui s'éveille voit disparaître tous les fantômes qu'il croyait voir et toucher pendant ses songes.

Le Voisin. Vous craignez donc de dormir et de rêver

les yeux ouverts ? Vous dites de toutes choses : Peut-être ; mais ce Peut-être que vous dites est une pensée. Votre songe, tout faux qu'il est, est pourtant le songe d'un homme qui rêve. Tout au moins il est sûr que vous rêvez ; car il faut être quelque chose et quelque chose de pensant, pour avoir des songes. Le néant ne peut ni dormir, ni rêver, ni se tromper, ni ignorer, ni douter, ni dire : Peut-être. Vous voilà donc, malgré vous, condamné à savoir quelque chose, qui est votre rêverie, et à être tout au moins un être rêveur et pensant.

PYRRHON. Cette subtilité m'embarrasse. Je ne veux point d'un disciple si subtil et si incommode dans mon école.

LE VOISIN. Vous voulez donc, et vous ne voulez pas ? En vérité, tout ce que vous dites et tout ce que vous faites dément votre doute affecté : votre secte est une secte de menteurs. Si vous ne voulez point de moi pour disciple, je veux encore moins de vous pour maître.

---

30. PYRRHUS ET DÉMÉTRIUS POLIORCÈTE.

La vertu seule fait les héros.

DÉMÉTRIUS. Je viens saluer ici le plus grand héros que la Grèce ait eu après Alexandre.

PYRRHUS. N'est-ce pas là Démétrius que j'aperçois ? Je le reconnais au portrait qu'on m'en a fait ici.

DÉMÉTRIUS. Avez-vous entendu parler des grandes guerres que j'ai eu à soutenir ?

PYRRHUS. Oui ; mais j'ai entendu parler de votre mollesse et de votre lâcheté pendant la paix.

DÉMÉTRIUS. Si j'ai eu un peu de mollesse, mes grandes actions l'ont assez réparée.

PYRRHUS. Pour moi, dans toutes les guerres que j'ai faites, j'ai toujours été ferme. J'ai montré aux Romains que je savais soutenir mes alliés ; car, lorsqu'ils attaquèrent les Tarentins, je passai à leur secours avec une armée formidable, et fis sentir aux Romains la force de mon bras.

DÉMÉTRIUS. Mais Fabricius eut enfin bon marché de vous ; et on voyait bien que vos troupes n'étaient pas des meilleures, puisque vos éléphants furent cause de votre victoire. Ils troublèrent les Romains, qui n'étaient pas accoutumés à cette manière de combattre. Mais dès le second combat, l'avantage fut égal de part et d'autre. Dans le troisième, les Romains remportèrent une pleine victoire ; vous fûtes contraint de repasser en Épire, et enfin vous mourûtes de la main d'une femme.

PYRRHUS. Je mourus en combattant ; mais pour vous, je sais ce qui vous a mis au tombeau : ce sont vos débauches et votre gourmandise. Vous avez soutenu de rudes guerres, je l'avoue, et même vous avez eu de l'avantage ; mais, au milieu de ces guerres, vous étiez environné d'un troupeau de courtisanes qui vous suivaient incessamment, comme des moutons suivent leur berger. Pour moi, je me suis montré ferme en toutes sortes d'occasions, même dans mes malheurs, et je crois en cela avoir surpassé Alexandre même.

DÉMÉTRIUS. Oui ! ses actions ont bien surpassé les vôtres aussi. Passer le Danube sur des peaux de boucs ; forcer le passage du Granique avec très-peu de troupes, contre une multitude infinie de soldats ; battre toujours les Perses en plaine et en défilé ; prendre leurs villes ; percer jusqu'aux Indes ; enfin subjuguer toute l'Asie : cela est bien plus grand qu'entrer en Italie, et être obligé d'en sortir honteusement.

PYRRHUS. Par ses grandes conquêtes, Alexandre s'at-

tira la mort[1]; car on prétend qu'Antipater, qu'il avait laissé en Macédoine, le fit empoisonner à Babylone pour avoir tous ses États.

Démétrius. Son espérance fut vaine, et mon père lui montra bien qu'il se jouait à plus fort que lui.

Pyrrhus. J'avoue que je donnai un mauvais exemple à Alexandre[2]; car j'avais dessein de conquérir l'Italie. Mais lui, il voulait se faire roi du monde; et il aurait été bien plus heureux en demeurant roi de Macédoine, qu'en courant par toute l'Asie comme un insensé[3].

---

31. DÉMOSTHÈNE ET CICÉRON.

Parallèle de ces deux orateurs.

Démosthène. Il y a longtemps que je souhaitais de vous voir : j'ai entendu parler de votre éloquence; César, qui est arrivé ici depuis peu, m'en a instruit.

Cicéron. Il est vrai que ç'a été un de mes plus grands talents.

Démosthène. Parlez-m'en en détail, je vous en prie.

Cicéron. D'abord, j'ai défendu plusieurs gens accusés injustement; j'ai fait bannir Verrès, préteur de Sicile; j'ai parlé pour et contre des lois; j'ai abattu Catilina et son parti; j'ai plaidé pour Sextius, tribun du peuple, qui avait toujours été pour moi, même pendant mon exil; enfin j'ai couronné ma vie par ces *Philippiques* si célèbres, qui....

Démosthène. J'entends, qui ont surpassé les miennes.

1. *S'attirer la mort* est une expression que l'usage n'autorise pas aujourd'hui.

2. Anachronisme inexcusable. Alexandre est mort en 324 avant notre ère, Pyrrhus n'a été roi qu'en 295; la guerre des Tarentins contre Rome est de 282, quarante-deux ans après la mort d'Alexandre. Comment cette expédition aurait-elle été un mauvais exemple pour lui!

3. Boil., *Sat.* viii, v. 99; *Epît.* i, v. 61.

Je ne pensais pas que vous eussiez apporté ici votre vanité; mais laissons cela. Comment vous êtes-vous gouverné dans la rhétorique[1] ?

CICÉRON. J'ai fait des ouvrages qui dureront éternellement; j'ai parlé des orateurs les plus célèbres; j'ai.... [2]

DÉMOSTHÈNE. Je vois bien que vous voulez toujours revenir à vos oraisons. Ne croyez pas me tromper; j'en sais autant qu'un autre; et....

CICÉRON. Tout beau : vous me reprenez de ma vanité, et vous vous louez vous-même !

DÉMOSTHÈNE. Il est vrai; j'ai tort, je l'avoue; je me suis laissé emporter; mais vous avouerez vous-même que vous vous louez un peu trop partout. Y a-t-il rien de plus fade que la louange que vous vous donnez au commencement de la troisième *Catilinaire,* lorsque vous dites que « puisque l'on a élevé au rang des dieux Romulus, fondateur de la ville de Rome, que ne fera-t-on point à celui qui a conservé cette même ville fondée et augmentée ? »

CICÉRON. Mais, dans le fond, ne fallait-il pas nous vanter, pour nous défendre contre de tels ennemis ? Nous avons tous deux eu affaire à des gens très-puissants. Vous aviez Philippe, roi de Macédoine, contre vous, et moi, Marc-Antoine, qui depuis partagea l'empire avec Auguste en deux parties, et qui a eu, sans contredit, la plus belle et la plus florissante.

DÉMOSTHÈNE. Oui; mais lorsque vous avez parlé contre lui, il n'était que triumvir; votre peuple vous regardait comme une merveille, et vous croyait. Moi, j'ai eu à persuader un peuple faible, superstitieux, incapable de choses sérieuses; de plus, j'ai parlé avec force. Vous,

1. Expression bien difficile à entendre clairement.

2. Je ne comprends pas l'interruption. Cicéron répond très-exactement à ce qui lui est demandé; et Démosthène lui coupe la parole pour lui reprocher de revenir à ses oraisons, dont il ne dit pas un mot. Au reste, c'est le défaut saillant de tout ce dialogue que les idées ne s'y enchaînent pas du tout. Il est vrai qu'il est fort court.

vous avez eu de la force, je l'avoue; mais vous y ajoutiez trop d'ornements. La véritable éloquence va à cacher son art : ou il faut ne point parler, ou il faut étudier la vraie et solide éloquence.

---

32. CICÉRON ET DÉMOSTHÈNE.

Parallèle de ces deux orateurs; caractères de la véritable éloquence.

CICÉRON. Quoi! prétends-tu que j'ai été un orateur médiocre?

DÉMOSTHÈNE. Non, pas médiocre; car ce n'est pas sur une personne médiocre que je prétends avoir la supériorité. Tu as été sans doute un orateur célèbre; tu avais de grandes parties; mais souvent tu t'es écarté du point en quoi consiste la perfection.

CICÉRON. Et toi, n'as-tu point eu de défauts?

DÉMOSTHÈNE. Je crois qu'on ne peut m'en reprocher aucun pour l'éloquence.

CICÉRON. Peux-tu comparer la richesse de ton génie à la mienne, toi qui es sec, sans ornement; qui es toujours contraint par des bornes étroites et resserrées; toi qui n'étends aucun sujet; toi à qui on ne peut rien retrancher, tant la manière dont tu traites les sujets, si j'ose me servir de ce terme, est affamée [1]! au lieu que je donne aux miens une étendue qui fait paraître une abondance et une fertilité de génie qui a fait dire qu'on ne pouvait rien ajouter à mes ouvrages.

DÉMOSTHÈNE. Celui à qui on ne peut rien retrancher n'a rien dit que de parfait [2].

1. Cicéron est ici sacrifié à Démosthène; c'est le goût de Fénelon, et il n'y a rien à dire : mais il n'aurait pas dû prêter à l'orateur romain des jugements tout contraires à ceux qu'il a toujours exprimés sur son modèle (*de Orat.*, lib. III, c. 19; *Brut.*, c. 9, 84; *Orat.*, c. 2, 29, 31; *de opt. gen. Orat.*, c. 2.)

2. Que de nécessaire. La perfection suppose d'autres mérites que celui de ne mettre rien de trop.

CICÉRON. Celui à qui on ne peut rien ajouter n'a rien omis de tout ce qui pouvait embellir son ouvrage.

DÉMOSTHÈNE. Ne trouves-tu pas tes discours plus remplis de traits d'esprit que les miens? Parle de bonne foi, n'est-ce pas là la raison pour laquelle tu t'élèves au-dessus de moi ?

CICÉRON. Je veux bien te l'avouer, puisque tu me parles ainsi. Mes pièces sont infiniment plus ornées que les tiennes; elles marquent bien plus d'esprit, de tour, d'art, de facilité. Je fais paraître la même chose sous vingt manières différentes. On ne pouvait s'empêcher, en entendant mes oraisons, d'admirer mon esprit, d'être continuellement surpris de mon art, de s'écrier sur moi, de m'interrompre pour m'applaudir et me donner des louanges. Tu devais être écouté fort tranquillement, et apparemment tes auditeurs ne t'interrompaient pas.

DÉMOSTHÈNE. Ce que tu dis de nous deux est vrai : tu ne te trompes que dans la conclusion que tu en tires. Tu occupais l'assemblée de toi-même; et moi je ne l'occupais que des affaires dont je parlais. On t'admirait; et moi j'étais oublié par mes auditeurs, qui ne voyaient que le parti que je voulais leur faire prendre. Tu réjouissais par les traits de ton esprit; et moi je frappais, j'abattais, j'atterrais par des coups de foudre. Tu faisais dire : Ah! qu'il parle bien! et moi je faisais dire : Allons, marchons contre Philippe. On te louait : on était trop hors de soi pour me louer quand je haranguais. Tu paraissais orné : on ne découvrait en moi aucun ornement; il n'y avait dans mes pièces que des raisons précises, fortes, claires, ensuite des mouvements semblables à des foudres auxquels on ne pouvait résister. Tu as été un orateur parfait quand tu as été, comme moi, simple, grave, austère, sans art apparent, en un mot, quand tu as été démosthénique; et lorsqu'on a senti en

tes discours l'esprit, le tour et l'art, alors tu n'étais que Cicéron, t'éloignant de la perfection autant que tu t'éloignais de mon caractère.

---

33. CICÉRON ET DÉMOSTHÈNE.

Différence entre l'orateur et le philosophe.

Cicéron. Pour avoir vécu du temps de Platon, et avoir même été son disciple, il me semble que vous avez bien peu profité de cet avantage.

Démosthène. N'avez-vous donc rien remarqué dans mes oraisons, vous qui les avez si bien lues, qui sentît les maximes de Platon et sa manière de persuader ?

Cicéron. Ce n'est pas ce que je veux dire. Vous avez été le plus grand orateur des Grecs ; mais enfin vous n'avez été qu'orateur. Pour moi, quoique je n'aie jamais connu Platon que dans ses écrits, et que j'aie vécu environ trois cents ans après lui, je me suis efforcé de l'imiter dans la philosophie : je l'ai fait connaître aux Romains, et j'ai le premier introduit chez eux ce genre d'écrire ; en sorte que j'ai rassemblé, autant que j'en ai été capable, en une même personne, l'éloquence et la philosophie.

Démosthène. Et vous croyez avoir été un grand philosophe ?

Cicéron. Il suffit, pour l'être, d'aimer la sagesse et de travailler à acquérir la science et la vertu. Je crois me pouvoir donner ce titre sans trop de vanité.

Démosthène. Pour orateur, j'en conviens, vous avez été le premier de votre nation : et les Grecs mêmes de votre temps vous ont admiré ; mais pour philosophe, je ne puis en convenir : on ne l'est pas à si bon marché.

Cicéron. Vous ne savez pas ce qu'il m'en a coûté,

mes veilles, mes travaux, mes méditations; les livres que j'ai lus, les maîtres que j'ai écoutés, les traités que j'ai composés.

DÉMOSTHÈNE. Tout cela n'est point la philosophie[1].

CICÉRON. Que faut-il donc de plus?

DÉMOSTHÈNE. Il faut faire ce que vous avez dit de Caton, en vous moquant de lui : étudier la philosophie, non pour en discourir, comme la plupart des hommes, mais pour la réduire en pratique[2].

CICÉRON. Et ne l'ai-je pas fait? n'ai-je pas vécu conformément à la doctrine de Platon et d'Aristote, que j'avais embrassée?

DÉMOSTHÈNE. Laissons Aristote : je lui disputerais peut-être la qualité de philosophe[3]; et je ne puis avoir grande opinion d'un Grec qui s'est attaché à un roi, et encore à Philippe. Pour Platon, je vous maintiens que vous n'avez jamais suivi ses maximes.

CICÉRON. Il est vrai que dans ma jeunesse et pendant la plus grande partie de ma vie, j'ai suivi la vie active et laborieuse de ceux que Platon appelle *politiques ;* mais quand j'ai vu que ma patrie avait changé de face et que je ne pouvais plus lui être utile par les grands emplois, j'ai cherché à la servir par les sciences, et je me suis retiré dans mes maisons de campagne pour m'adonner à la contemplation et à l'étude de la vérité.

DÉMOSTHÈNE. C'est-à-dire que la philosophie a été votre pis-aller quand vous n'avez plus eu de part au gouvernement, et que vous avez voulu vous distinguer par vos études : car vous y avez plus cherché la gloire que la vérité.

1. C'est la philosophie, quoi qu'en dise Fénelon; ce n'est pas la sagesse, sans doute; mais assurément celui-là est philosophe qui voit le fond de toutes les questions, quand bien même il ne sait pas modérer ses passions ni borner ses désirs.

2. C'est alors la sagesse. Mais la spéculation a aussi sa valeur, et fait la science.

3. Même erreur, et poussée à l'excès le plus incroyable. N'est-il pas évident que refuser le titre de philosophe à celui que les siècles se sont accordés à nommer le *prince des philosophes*, c'est changer gratuitement le sens des termes?

CICÉRON. Il ne faut point mentir; j'ai toujours aimé la gloire comme une suite de la vertu.

DÉMOSTHÈNE. Dites mieux, beaucoup la gloire, et peu la vertu.

CICÉRON. Sur quels fondements jugez-vous si mal de moi?

DÉMOSTHÈNE. Sur vos propres discours. Dans le même temps que vous faisiez le philosophe, n'avez-vous pas prononcé ces beaux discours où vous flattiez César, votre tyran, plus bassement que Philippe ne l'était par ses esclaves[1]? Cependant on sait comme vous l'aimiez; il y a bien paru après sa mort, et de son vivant vous ne l'épargniez pas dans vos lettres à Atticus.

CICÉRON. Il fallait bien s'accommoder au temps, et tâcher d'adoucir le tyran, de peur qu'il ne fît encore pis.

DÉMOSTHÈNE. Vous parlez en bon rhéteur et en mauvais philosophe. Mais que devint votre philosophie après sa mort? qui vous obligea de rentrer dans les affaires?

CICÉRON. Le peuple romain, qui me regardait comme son unique appui.

DÉMOSTHÈNE. Votre vanité vous le fit croire et vous livra à un jeune homme dont vous étiez la dupe. Mais enfin, revenons au point : vous avez toujours été orateur et jamais philosophe[2].

CICÉRON. Vous, avez-vous jamais été autre chose?

DÉMOSTHÈNE. Non, je l'avoue; mais aussi n'ai-je jamais fait autre profession : je n'ai trompé personne. J'ai compris de bonne heure qu'il fallait choisir entre la rhétorique et la philosophie, et que chacune demandait un homme entier. Le désir de la gloire m'a touché; j'ai cru qu'il était beau de gouverner un peuple par mon éloquence, et de résister à la puissance de Philippe, n'é-

1. *L'était*, c'est-à-dire *était flatté*, tandis qu'il n'y a devant lui que *flattiez*. C'est un nouvel exemple de ce zeugme composé, déjà blâmé, p. 9.

2. Cette phrase, quoique usitée, n'est pas parfaitement correcte. Il faut devant *jamais* une négation qui n'est exprimée nulle part, et dont il est difficile d'expliquer l'absence.

tant qu'un simple citoyen, fils d'un artisan. J'aimais le bien public et la liberté de la Grèce; mais, je l'avoue à présent, je m'aimais encore plus moi-même, et j'étais fort sensible au plaisir de recevoir une couronne en plein théâtre, et de laisser ma statue dans la place publique avec une belle inscription. Maintenant je vois les choses d'une autre manière, et je comprends que Socrate avait raison quand il soutenait à Gorgias que « l'éloquence n'était pas une si belle chose qu'il pensait, dût-il arriver à sa fin, et rendre un homme maître absolu dans sa république. » Nous y sommes arrivés vous et moi; avouez que nous n'en avons pas été plus heureux.

Cicéron. Il est vrai que notre vie n'a été pleine que de travaux et de périls. Je n'eus pas sitôt défendu Roscius d'Amérie, qu'il fallut m'enfuir en Grèce pour éviter l'indignation de Sylla. L'accusation de Verrès m'attira bien des ennemis. Mon consulat, le temps de ma plus grande gloire, fut aussi le temps de mes plus grands travaux et de mes plus grands périls : je fus plusieurs fois en danger de ma vie, et la haine dont je me chargeai alors éclata ensuite par mon exil. Enfin, ce n'est que mon éloquence qui a causé ma mort; et si j'avais moins poussé Antoine, je serais encore en vie. Je ne vous dis rien de vos malheurs, vous les savez mieux que moi; mais il ne nous en faut prendre, l'un et l'autre, qu'au destin, ou, si vous voulez, à la fortune, qui nous a fait naître dans des temps si corrompus, qu'il était impossible de redresser nos républiques, ni même d'empêcher leur ruine.

Démosthène. C'est en quoi nous avons manqué de jugement, entreprenant l'impossible : car ce n'est point notre peuple qui nous a forcés à prendre soin des affaires publiques, et nous n'y étions point engagés par notre naissance. Je pardonne à un prince né dans la

pourpre de gouverner le moins mal qu'il peut un État que les dieux lui ont confié en le faisant naître d'une certaine race, puisqu'il ne lui est pas libre de l'abandonner, en quelque mauvais état qu'il se trouve : mais un simple particulier ne doit songer qu'à se régler lui-même et gouverner sa famille; il ne doit jamais désirer les charges publiques, moins encore les rechercher. Si on le force à les prendre, il peut les accepter par l'amour de la patrie; mais dès qu'il voit qu'il n'a plus la liberté de bien faire, et que ses citoyens n'écoutent plus les lois ni la raison, il doit rentrer dans la vie privée et se contenter de déplorer les calamités publiques qu'il ne peut détourner[1].

CICÉRON. A votre compte, mon ami Pomponius Atticus était plus sage que moi, et que Caton même, que nous avons tant vanté.

DÉMOSTHÈNE. Oui, sans doute. Atticus était un vrai philosophe[2]. Caton s'opiniâtra mal à propos à vouloir redresser un peuple qui ne voulait plus vivre en liberté, et vous cédâtes trop facilement à la fortune de César; du moins vous ne conservâtes pas assez votre dignité.

CICÉRON. Mais, enfin, l'éloquence n'est-elle pas une bonne chose et un grand présent des dieux?

DÉMOSTHÈNE. Elle est très-bonne en elle-même : il n'y a que l'usage qui en peut être mauvais, comme de flatter les passions du peuple, ou de contenter les nôtres[3]. Et que faisions-nous autre chose[4] dans nos déclamations amères contre nos ennemis; moi contre Midias ou Eschine; vous contre Pison, Vatinius ou Antoine? Combien nos passions et nos intérêts nous ont-ils fait offenser la vérité et la justice! Le véritable usage de

1. Tous ces principes sont très-contestables en morale. On ne peut pas faire aux hommes qui ont du talent pour les affaires publiques un devoir de l'apathie stoïcienne : ce serait le moyen de remettre le gouvernement entre les mains des ignorants et des incapables, c'est-à-dire de ruiner à tout jamais l'avenir des peuples.

2. Même faute que tout à l'heure : c'était un sage, et non un philosophe, s'il ne s'occupait pas de philosophie.

3, 4. Phrases embarrassées.

l'éloquence est de mettre la vérité en son jour, et de persuader aux autres ce qui leur est véritablement utile, c'est-à-dire la justice et les autres vertus; c'est l'usage qu'en a fait Platon, que nous n'avons imité ni l'un ni l'autre.[1]

---

34. MARCUS CORIOLANUS ET F. CAMILLUS[2].

Les hommes ne naissent pas indépendants, mais soumis aux lois de leur patrie.

CORIOLANUS. Et bien! vous avez senti comme moi l'ingratitude de la patrie. C'est une étrange chose que de servir un peuple insensé. Avouez-le de bonne foi, et excusez un peu ceux à qui la patience échappe.

CAMILLUS. Pour moi, je trouve qu'il n'y a jamais d'excuse pour ceux qui s'élèvent contre leur patrie. On peut se retirer, céder à l'injustice, attendre des temps moins rigoureux; mais c'est une impiété que de prendre les armes contre la mère qui nous a fait naître[3].

CORIOLANUS. Ces grands noms de mère et de patrie ne sont que des noms. Les hommes naissent libres et indépendants; les sociétés, avec toutes leurs subordinations et leurs polices, sont des institutions humaines qui ne peuvent jamais détruire la liberté essentielle à l'homme. Si la société d'hommes dans laquelle nous sommes nés manque à la justice et à la bonne foi, nous ne lui devons plus rien, nous rentrons dans les droits naturels de notre liberté, et nous pouvons aller chercher quelque autre société plus raisonnable pour y vivre en

1. Fénelon confond ici l'éloquence de la tribune et l'art de l'écrivain. Si Démosthène et Cicéron avaient imité le genre d'éloquence de Platon, on ne les aurait pas supportés à la tribune.

2. Nous disons Coriolan et Camille.

3. C'est une grande question que notre auteur va traiter là; il aurait bien fait de fortifier les raisons qu'il prête à Camille, puisque c'est son sentiment qu'il veut faire adopter, et que ce sentiment contrarie nos passions et notre orgueil.

repos, comme un voyageur passe de ville en ville, selon son goût et sa commodité. Toutes ces belles idées de patrie ont été données par des esprits artificieux et pleins d'ambition, pour nous dominer; les législateurs nous en ont bien fait accroire. Mais il faut toujours revenir au droit naturel, qui rend chaque homme libre et indépendant. Chaque homme étant né dans cette indépendance à l'égard des autres, il n'engage sa liberté, en se mettant dans la société d'un peuple, qu'à condition qu'il sera traité équitablement; dès que la société manque à la condition, le particulier rentre dans ses droits, et la terre entière est à lui aussi bien qu'aux autres. Il n'a qu'à se garantir d'une force supérieure à la sienne, et qu'à jouir de sa liberté.

Camillus. Vous voilà devenu bien subtil philosophe ici-bas; on dit que vous étiez moins adonné au raisonnement pendant que vous étiez vivant. Mais ne voyez-vous pas votre erreur? Ce pacte avec une société peut avoir quelque vraisemblance quand un homme choisit un pays pour y vivre; encore même est-on en droit de le punir selon les lois de la nation, s'il s'y est agrégé et qu'il n'y vive pas selon les mœurs de la république. Mais les enfants qui naissent dans un pays ne choisissent point leur patrie : les dieux la leur donnent, ou plutôt les donnent à cette société d'hommes qui est leur patrie, afin que cette patrie les possède, les gouverne, les récompense, les punisse comme ses enfants. Ce n'est point le choix, la police, l'art, l'institution arbitraire, qui assujettit les enfants à un père; c'est la nature qui l'a décidé. Les pères joints ensemble font la patrie, et ont une pleine autorité sur les enfants qu'ils ont mis au monde. Oseriez-vous en douter?

Coriolanus. Oui, je l'ose. Quoiqu'un homme soit mon père, je suis un homme aussi bien que lui, et aussi libre que lui par la règle essentielle de l'huma-

nité. Je lui dois de la reconnaissance et du respect; mais enfin la nature ne m'a point fait dépendant de lui.

Camillus. Vous établissez là de belles règles pour la vertu ! Chacun se croira en droit de vivre selon ses pensées ; il n'y aura plus sur la terre ni police, ni sûreté, ni subordination, ni société réglée, ni principes certains de bonnes mœurs.

Coriolanus. Il y aura toujours la raison et la vertu imprimées par la nature dans le cœur des hommes. S'ils abusent de leur liberté, tant pis pour eux; mais, quoique leur liberté mal prise puisse se tourner en libertinage, il est pourtant certain que par leur nature ils sont libres.

Camillus. J'en conviens. Mais il faut avouer aussi que tous les hommes les plus sages ayant senti l'inconvénient de cette liberté, qui ferait autant de gouvernements bizarres qu'il y a de têtes mal faites, ont conclu que rien n'était si capital au repos du genre humain, que d'assujettir la multitude aux lois établies en chaque lieu. N'est-il pas vrai que c'est là le règlement que les hommes sages ont fait en tous les pays, comme le fondement de toute société ?

Coriolanus. Il est vrai.

Camillus. Ce règlement était nécessaire.

Coriolanus. Il est vrai encore.

Camillus. Non-seulement il est sage, juste et nécessaire en lui-même, mais encore il est autorisé par le consentement presque universel, ou du moins du plus grand nombre. S'il est nécessaire pour la vie humaine, il n'y a que les hommes indociles et déraisonnables qui le rejettent.

Coriolanus. J'en conviens; mais il n'est qu'arbitraire.

Camillus. Ce qui est si essentiel à la société, à la paix, à la sûreté des hommes; ce que la raison demande

nécessairement, doit être fondé dans la nature raisonnable même, et n'est point arbitraire. Donc cette subordination n'est point une invention pour mener les esprits faibles ; c'est, au contraire, un lien nécessaire que la raison fournit pour régler, pour pacifier, pour unir les hommes entre eux. Donc il est vrai que la raison, qui est la vraie nature des animaux raisonnables, demande qu'ils s'assujettissent à des lois et à certains hommes qui sont en la place des premiers législateurs ; qu'en un mot, ils obéissent ; qu'ils concourent tous ensemble aux besoins et aux intérêts communs ; qu'ils n'usent de leur liberté que selon la raison, pour affermir et perfectionner la société. Voilà ce que j'appelle être bon citoyen, aimer la patrie et s'attacher à la république.

CORIOLANUS. Vous, qui m'accusiez de subtilité, vous êtes plus subtil que moi.

CAMILLUS. Point du tout. Rentrons, si vous voulez, dans le détail : par quelle proposition vous ai-je surpris ? La raison est la nature de l'homme. Celle-là est-elle vraie ?

CORIOLANUS. Oui, sans doute.

CAMILLUS. L'homme n'est point libre pour aller contre la raison. Que dites-vous de celle-là ?

CORIOLANUS. Il n'y a pas moyen de l'empêcher de passer.

CAMILLUS. La raison veut qu'on vive en société et, par conséquent, avec subordination. Répondez.

CORIOLANUS. Je le crois comme vous.

CAMILLUS. Donc il faut qu'il y ait des règles inviolables de société, que l'on nomme lois, et des hommes gardiens des lois, qu'on nomme magistrats, pour punir ceux qui les violeront : autrement il y aurait autant de gouvernements arbitraires que de têtes, et les têtes les plus mal faites seraient celles qui voudraient le plus renverser les mœurs et les lois, pour gouverner, ou du moins se gouverner selon leurs caprices.

CORIOLANUS. Tout cela est clair.

CAMILLUS. Donc il est de la nature raisonnable d'assujettir sa liberté aux lois et aux magistrats de la société où l'on vit.

CORIOLANUS. Cela est certain. Mais on est libre de quitter cette société.

CAMILLUS. Si chacun est libre de quitter la sienne où il est né, bientôt il n'y aura plus de société réglée sur la terre.

CORIOLANUS. Pourquoi ?

CAMILLUS. Le voici : c'est que le nombre des mauvaises têtes étant le plus grand, toutes les mauvaises têtes croiront pouvoir secouer le joug de leur patrie et aller ailleurs vivre sans règle et sans joug ; ce plus grand nombre deviendra indépendant, et détruira bientôt partout toute autorité. Ils iront même hors de leur patrie chercher des armes contre la patrie même. Dès ce moment, il n'y a plus de société de peuple qui soit constante et assurée. Ainsi, vous renverseriez les lois et la société, que la raison, selon vous, demande, pour flatter une liberté effrénée, ou plutôt le libertinage des fous et des méchants, qui ne se croient libres que quand ils peuvent impunément mépriser la raison et les lois.

CORIOLANUS. Je vois bien maintenant toute la suite de votre raisonnement, et je commence à le goûter.

CAMILLUS. Ajoutez que cet établissement de républiques et de lois étant ensuite autorisé par le consentement et la pratique universelle du genre humain, excepté de quelques peuples brutaux et sauvages, la nature humaine entière, pour ainsi dire, s'est livrée aux lois depuis des siècles innombrables, par une absolue nécessité. Les fous mêmes et les méchants, pourvu qu'ils ne le soient qu'à demi, sentent et reconnaissent ce besoin de vivre en commun et d'être sujets à des lois.

CORIOLANUS. J'entends bien ; et vous voulez que, la

patrie ayant ce droit, qui est sacré et inviolable, on ne puisse s'armer contre elle.

Camillus. Ce n'est pas seulement moi qui le veux, c'est la nature qui le commande. Quand Volumnia, votre mère, et Véturia, votre femme[1], vous parlèrent pour Rome, que vous dirent-elles? que sentîtes-vous au fond de votre cœur?

Coriolanus. Il est vrai que la nature me parlait pour ma mère; mais elle ne me parlait pas de même pour Rome.

Camillus. Eh bien! votre mère vous parlait pour Rome, et la nature vous parlait par la bouche de votre mère. Voilà les liens naturels qui nous attachent à la patrie. Pouviez-vous attaquer la ville de votre mère, de tous vos parents, de tous vos amis, sans violer les droits de la nature? Je ne vous demande là-dessus aucun raisonnement; c'est votre sentiment sans réflexion que je consulte.

Coriolanus. Il est vrai: on agit contre la nature toutes les fois que l'on combat contre sa patrie; mais, s'il n'est pas permis de l'attaquer, du moins avouez qu'il est permis de l'abandonner quand elle est injuste et ingrate.

Camillus. Non, je ne l'avouerai jamais. Si elle vous exile, si elle vous rejette, vous pouvez aller chercher un asile ailleurs. C'est lui obéir que de sortir de son sein quand elle nous chasse; mais il faut encore loin d'elle la respecter, souhaiter son bien, être prêt à y retourner, à la défendre et à mourir pour elle.

Coriolanus. Où prenez-vous toutes ces belles idées d'héroïsme? Quand ma patrie m'a renoncé et ne veut plus me rien devoir, le contrat est rompu entre nous, je la renonce réciproquement et ne lui dois plus rien.

Camillus. Vous avez déjà oublié que nous avons mis

1. Fénelon transpose les deux noms. *Véturie* était la mère et *Volumnie* l'épouse de Coriolan (Liv., *Histor.*, lib. II, c. 41). Plutarque (*Coriol.*, ch. 33 et suiv.), appelle la mère *Volumnie* et la femme *Vergilie*. Il fallait suivre entièrement l'un ou l'autre.

la patrie en la place de nos parents, et qu'elle a sur nous l'autorité des lois; faute de quoi il n'y aurait plus aucune société fixe et réglée sur la terre.

Coriolanus. Il est vrai; je conçois qu'on doit regarder comme une vraie mère cette société qui nous a donné la naissance, les mœurs, la nourriture; qui a acquis de si grands droits sur nous par nos parents et par nos amis qu'elle porte dans son sein. Je veux bien qu'on lui doive ce qu'on doit à une mère; mais....

Camillus. Si ma mère m'avait abandonné et maltraité, pourrais-je la méconnaître et la combattre?

Coriolanus. Non; mais vous pourriez....

Camillus. Pourrais-je la mépriser et l'abandonner, si elle revenait à moi et me montrait un vrai déplaisir de m'avoir maltraité?

Coriolanus. Non.

Camillus. Il faut donc être toujours prêt à reprendre les sentiments de la nature pour sa patrie, ou plutôt ne les perdre jamais, et revenir à son service toutes les fois qu'elle vous en ouvre le chemin.

Coriolanus. J'avoue que ce parti me paraît le meilleur; mais la fierté et le dépit d'un homme qu'on a poussé à bout ne lui laissent pas faire tant de réflexions. Le peuple romain insolent foulait aux pieds les patriciens; je ne pus souffrir cette indignité : le peuple furieux me contraignit de me retirer chez les Volsques. Quand je fus là, mon ressentiment et le désir de me faire valoir chez ce peuple ennemi des Romains m'engagèrent à prendre les armes contre mon pays. Vous m'avez fait voir, mon cher Furius, qu'il aurait fallu demeurer paisible dans mon malheur.

Camillus. Nous avons ici-bas les ombres de plusieurs grands hommes qui ont fait ce que je vous dis. Thémistocle, ayant fait la faute de s'en aller en Perse, aima mieux mourir et s'empoisonner en buvant du sang de

taureau, que de servir le roi de Perse contre les Athéniens. Scipion, vainqueur de l'Afrique, ayant été traité indignement à Rome, à cause qu'on accusait son frère d'avoir pris de l'argent dans sa guerre contre Antiochus, se retira à Linternum, où il passa dans la solitude le reste de ses jours, ne pouvant se résoudre, ni à vivre au milieu de sa patrie ingrate, ni à manquer à la fidélité qu'il lui devait : voilà ce que nous avons appris de lui depuis qu'il est descendu dans le royaume de Pluton.

Coriolanus. Vous citez les autres exemples, et vous ne dites rien du vôtre, qui est le plus beau de tous.

Camillus. Il est vrai que l'injustice qu'on m'avait faite me rendait inutile. Les autres capitaines mêmes avaient perdu toute autorité; on ne faisait plus que flatter le peuple ; et vous savez combien il est funeste à un État que ceux qui le gouvernent se repaissent toujours d'espérances vaines et flatteuses. Tout à coup les Gaulois, auxquels on avait manqué de parole, gagnèrent la bataille d'Allia; c'était fait de Rome, s'ils eussent poursuivi les Romains. Vous savez que la jeunesse se renferma dans le Capitole, et que les sénateurs se mirent dans leurs siéges curules, où ils furent tués. Il n'est pas nécessaire de raconter le reste, que vous avez ouï dire cent fois. Si je n'eusse étouffé mon ressentiment pour sauver ma patrie, tout était perdu sans ressource. J'étais à Ardée quand j'appris le malheur de Rome; j'armai les Ardéates. J'appris par des espions que les Gaulois, se croyant les maîtres de tout, étaient ensevelis dans le vin et dans la bonne chère. Je les surpris la nuit, j'en fis un grand carnage. A ce coup, les Romains, comme les gens ressuscités qui sortent du tombeau, m'envoient prier d'être leur chef. Je répondis qu'ils ne pouvaient représenter la patrie, ni moi les reconnaître, et que j'attendrais les ordres des jeunes patriciens qui défendaient le Capitole, parce que ceux-ci étaient le

vrai corps de la république; qu'il n'y avait qu'eux à qui je dusse obéir pour me mettre à la tête de leurs troupes. Ceux qui étaient dans le Capitole m'élurent dictateur. Cependant les Gaulois se consumaient par des maladies contagieuses, après un siége de sept mois devant le Capitole. La paix fut faite; et dans le moment qu'on pesait l'argent moyennant lequel ils promettaient de se retirer, j'arrive. Je rends l'or aux Romains : « Nous ne gardons point notre ville, dis-je alors aux Gaulois, avec l'or, mais avec le fer : retirez-vous. » Ils sont surpris, ils se retirent. Le lendemain, je les attaque dans leur retraite, et je les taille en pièces.

---

35. F. CAMILLUS ET FABIUS MAXIMUS.

La générosité et la bonne foi sont plus utiles dans la politique, que la finesse et les détours.

Fabius. C'est aux trois juges à nous régler pour le rang, puisque vous ne voulez pas me céder; ils décideront, et je les crois assez justes pour préférer les grandes actions de la guerre Punique, où la république était déjà puissante et admirée de toutes les nations éloignées, aux petites guerres de Rome naissante, pendant lesquelles on combattait toujours aux portes de la ville.

Camillus. Ils n'auront pas grand'peine à décider entre un Romain qui a été cinq fois dictateur, quoiqu'il n'ait jamais été consul, qui a triomphé quatre fois, qui a mérité le titre de second fondateur de Rome, et un autre citoyen qui n'a fait que temporiser par finesse, et fuir devant Annibal.

Fabius. J'ai plus mérité que vous le titre de second fondateur : car Annibal, et toute la puissance des Carthaginois, dont j'ai délivré Rome, étaient un mal plus

redoutable que l'incursion d'une foule de barbares que vous avez dissipés. Vous serez bien embarrassé quand il faudra comparer la prise de Véies, qui était un village, avec celle de la superbe et belliqueuse Tarente, cette seconde Lacédémone, dont elle était une colonie.

Camillus. Le siége de Véies était plus important aux Romains que celui de Tarente. Il n'en faut pas juger par la grandeur de la ville, mais par les maux qu'elle causait à Rome. Véies était alors, à proportion, plus forte pour Rome naissante, que Tarente ne le fut, dans la suite, pour Rome qui avait augmenté sa puissance par tant de prospérités.

Fabius. Mais cette petite ville de Véies, vous demeurâtes dix ans à la prendre; ce siége dura autant que celui de Troie. Aussi entrâtes-vous dans Rome, après cette conquête, sur un chariot triomphal traîné par quatre chevaux blancs. Il vous fallut même des vœux pour parvenir à ce grand succès : vous promîtes aux dieux la dixième partie du butin. Sur cette parole, ils vous firent prendre la ville; mais dès qu'elle fut prise, vous oubliâtes vos bienfaiteurs et vous donnâtes le pillage aux soldats, quoique les dieux méritassent la préférence.

Camillus. Ces fautes-là se font sans mauvaise volonté, dans le transport que cause une victoire remportée. Mais les dames romaines payèrent mon vœu : car elles donnèrent tout l'or de leur joyaux pour faire une coupe d'or du poids de huit talents, qu'on offrit au temple de Delphes. Aussi le sénat ordonna qu'on ferait l'éloge public de chacune de ces généreuses femmes après sa mort.

Fabius. Je consens à leur éloge, et [1] point au vôtre.

1. Incorrection analogue à celle que nous avons signalée, p. 120; *point*, dans le sens négatif, exige devant lui l'adverbe de négation *ne*, qui n'est exprimé nulle part.

C'est vous qui avez violé votre vœu ; c'est elles [1] qui l'ont accompli.

Camillus. On ne peut point me reprocher d'avoir jamais manqué volontairement à la bonne foi ; j'en ai donné une belle marque.

Fabius. Je vois déjà venir de loin notre maître d'école tant de fois rebattu.

Camillus. Ne pensez pas vous en moquer ; ce maître d'école me fait grand honneur. Les Falériens avaient, à la mode des Grecs, un homme instruit des lettres pour élever leurs enfants en commun, afin que la société, l'émulation et les maximes du bien public les rendissent encore plus les enfants de la république que de leurs parents ; ce traître me vint livrer toute la jeunesse des Falériens. Il ne tenait qu'à moi de subjuguer ce peuple, ayant de si précieux otages ; mais j'eus horreur du traître et de la trahison. Je ne fis pas comme ceux qui ne sont qu'à demi gens de bien, et qui aiment la trahison, quoiqu'ils détestent le traître : je recommandai aux licteurs de déchirer les habits du maître d'école ; je lui fis lier les mains derrière le dos, et je chargeai les enfants mêmes de le ramener en le fouettant jusque dans leur ville. Est-ce aimer la bonne foi ? Qu'en croyez-vous, Fabius ? Parlez.

Fabius. Je crois que cette action est belle, et elle vous relève plus que la prise de Véies.

Camillus. Mais savez-vous la suite ? Elle marque bien ce que fait la vertu, et combien la générosité est plus utile, pour la politique même, que la finesse.

Fabius. N'est-ce pas que les Falériens, touchés de votre bonne foi, vous envoyèrent des ambassadeurs pour se mettre, eux et leur ville, à votre discrétion,

1. Nous disons aujourd'hui : *ce sont elles*. Mais la règle n'est pas aussi absolue qu'on le croirait d'abord. On trouve *c'est*, suivi d'un pluriel, dans Racine (*Androm.*, acte I, sc. 2) ; Voltaire (*Henriade*, chant X, v. 221), Massillon (*Petit-Careme*, dernier sermon, à la fin ; M. Lamartine (*Harm. poét.*, n° 13, § 3), etc.; enfin dans l'Académie.

disant qu'ils ne pouvaient rien faire de meilleur pour leur patrie, que de la soumettre à un homme si juste et si ennemi du crime?

CAMILLUS. Il est vrai; mais je renvoyai leurs ambassadeurs à Rome, afin que le sénat et le peuple décidassent.

FABIUS. Vous craigniez l'envie et la jalousie de vos concitoyens.

CAMILLUS. N'avais-je pas raison? Plus on pratique la vertu au-dessus des autres, plus on doit craindre d'irriter leur jalousie; d'ailleurs je devais cette déférence à la république. Mais enfin on ne voulut point décider, on me renvoya les ambassadeurs; et je finis l'affaire comme je l'avais commencée, par un procédé généreux. Je laissai les Falériens en liberté se gouverner eux-mêmes selon leurs lois; je fis avec eux une paix juste et honorable pour leur ville.

FABIUS. J'ai ouï dire que les soldats de votre armée furent bien irrités de cette paix; car ils espéraient un grand pillage.

CAMILLUS. Ne devais-je pas préférer la gloire de Rome et mon honneur à l'avarice des soldats?

FABIUS. J'en conviens. Mais revenons à notre question. Vous ne savez peut-être pas que j'ai donné des marques de probité plus fortes que l'affaire de votre maître d'école?

CAMILLUS. Non, je ne le sais point, et je ne saurais me le persuader.

FABIUS. J'avais réglé avec Annibal qu'on échangerait dans les deux armées les prisonniers, et que ceux qui ne pourraient être échangés seraient rachetés deux cent cinquante drachmes pour chaque homme. L'échange achevé, on trouva qu'il y avait encore, au delà du nombre des Carthaginois, deux cent cinquante Romains qu'il fallait racheter. Le sénat désapprouve mon traité

et refuse le payement : j'envoie mon fils à Rome pour vendre mon bien, et je paye à mes dépens toutes ces rançons que le sénat ne voulait point payer. Vous n'étiez généreux qu'aux dépens de la république; mais moi je l'ai été sur mon propre compte : vous ne l'avez été que de concert avec le sénat; je l'ai été contre le sénat même.

Camillus. Il n'est pas difficile à un homme de cœur de sacrifier un peu d'argent pour se procurer tant de gloire. Pour moi, j'ai montré ma générosité en sauvant ma patrie ingrate : sans moi, les Gaulois ne vous auraient pas même laissé une ville de Rome à défendre. Allons trouver Minos, afin qu'il finisse notre contestation et règle nos rangs.

---

36. FABIUS MAXIMUS ET ANNIBAL.

Un général d'armée doit sacrifier sa réputation au salut public.

Annibal. Je vous ai fait passer de mauvais jours et de mauvaises nuits; avouez-le de bonne foi.

Fabius. Il est vrai; mais j'ai eu ma revanche.

Annibal. Pas trop; vous ne faisiez que reculer devant moi, que rechercher des campements inaccessibles sur des montagnes; vous étiez toujours dans les nues. C'était mal relever la réputation des Romains que de montrer tant d'épouvante.

Fabius. Il faut aller au plus pressé. Après tant de batailles perdues, j'eusse achevé la ruine de la république de hasarder de nouveaux combats. Il fallait relever le courage de nos troupes, les accoutumer à vos armes, à vos éléphants, à vos ruses, à votre ordre de bataille; vous laisser amollir dans les plaisirs de Capoue, et attendre que vous usassiez peu à peu vos forces.

Annibal. Mais cependant vous vous déshonoriez par votre timidité. Belle ressource pour la patrie, après tant de malheurs, qu'un capitaine qui n'ose rien tenter, qui a peur de son ombre comme un lièvre, qui ne trouve point de rochers assez escarpés pour y faire grimper ses troupes toujours tremblantes! C'était entretenir la lâcheté dans votre camp, et augmenter l'audace dans le mien.

Fabius. Il valait mieux se déshonorer par cette lâcheté, que faire massacrer toute la fleur des Romains, comme Terentius Varro le fit à Cannes. Ce qui aboutit à sauver la patrie et à rendre les victoires des ennemis inutiles, ne peut déshonorer un capitaine; on voit qu'il a préféré le salut public à sa propre réputation, qui lui est plus chère que sa vie, et ce sacrifice de sa réputation doit lui en attirer une grande: encore même n'est-il pas question de sa réputation; il ne s'agit que des discours téméraires de certains critiques qui n'ont pas des vues assez étendues pour prévoir de loin combien cette manière lente de faire la guerre sera enfin avantageuse. Il faut laisser parler les gens qui ne regardent que ce qui est présent et que ce qui brille. Quand vous aurez, par votre patience, obtenu un bon succès, les gens mêmes qui vous ont le plus condamné seront les plus empressés à vous applaudir. Ils ne jugent que par les succès: ne songez qu'à réussir; si vous y parvenez, ils vous accableront de louanges.

Annibal. Mais que vouliez-vous que pensassent vos alliés?

Fabius. Je les laissais penser tout ce qui leur plaisait, pourvu que je sauvasse Rome, comptant que je serais bien justifié sur toutes leurs critiques, après que j'aurais prévalu sur vous.

Annibal. Sur moi! vous n'avez jamais eu cette gloire. Une seule fois j'ai décampé devant vous, et en cela j'ai

montré que je savais me jouer de toute votre science dans l'art militaire : car avec des feux attachés aux cornes d'un grand nombre de bœufs, je vous donnai le change, et je décampai la nuit, pendant que vous vous imaginiez que j'étais auprès de votre camp.

Fabius. Ces ruses-là peuvent surprendre tout le monde; mais elles n'ont rien décidé entre nous. Enfin vous ne pouvez désavouer que je vous ai affaibli, que j'ai repris des places, que j'ai relevé de leurs chutes les troupes romaines, et, si le jeune Scipion ne m'en eût dérobé la gloire, je vous aurais chassé de l'Italie. Si Scipion en est venu à bout, c'est qu'il y avait encore une Rome, sauvée par la lenteur de Fabius. Cessez donc de vous moquer d'un homme qui, en reculant un peu devant vous, est cause que vous avez abandonné toute l'Italie et fait périr Carthage. Il n'est pas question d'éblouir par des commencements avantageux ; l'essentiel est de bien finir.

---

37. RHADAMANTE, CATON LE CENSEUR ET SCIPION L'AFRICAIN [1].

Les plus grandes vertus sont gâtées par une humeur chagrine et caustique.

Rhadamante. Qui es-tu donc, vieux Romain ? Dis-moi ton nom. Tu as la physionomie assez mauvaise, un visage dur et rébarbatif. Tu as l'air d'un vilain rousseau[2], du moins, je crois que tu l'as été pendant ta jeunesse. Tu avais, si je ne me trompe, plus de cent ans quand tu es mort.

1. Ce dialogue est certainement un des meilleurs du recueil. Le caractère de Caton y est peint avec une grande vérité.

2. Cette injure de mauvais goût est déplacée dans la bouche d'un juge qui ne sait pas encore à qui il parle.

Caton. Point : je n'en avais que quatre-vingt-dix, et j'ai trouvé ma vie bien courte; car j'aimais fort à vivre, et je me portais à merveille. Je m'appelle Caton. N'as-tu pas ouï parler de moi, de ma sagesse, de mon courage contre les méchants ?

Rhadamante. Ho ! je te reconnais sans peine, sur le portrait qu'on m'avait fait de toi. Le voilà tout juste, cet homme toujours prêt à se vanter et à mordre les autres. Mais j'ai un procès à régler entre toi et le grand Scipion, qui vainquit Annibal. Holà, Scipion ! hâtez-vous de venir : voici Caton qui arrive enfin; je prétends juger tout à l'heure votre vieille querelle. Çà, que chacun défende sa cause.

Scipion. Pour moi, j'ai à me plaindre de la jalousie maligne de Caton; elle était indigne de sa haute réputation. Il se joignit à Fabius Maximus, et ne fut son ami que pour m'attaquer. Il voulait m'empêcher de passer en Afrique. Ils étaient tous deux timides dans leur politique; d'ailleurs, Fabius ne savait que sa vieille méthode de temporiser à la guerre, d'éviter les batailles, de camper dans les nues; d'attendre que les ennemis se consumassent d'eux-mêmes. Caton, qui aimait par pédanterie les vieilles gens, s'attacha à Fabius, et fut jaloux de moi, parce que j'étais jeune et hardi. Mais la principale cause de son entêtement fut son avarice : il voulait qu'on fît la guerre avec épargne, comme il plantait ses choux et ses oignons. Pour moi, je voulais qu'on fît vivement la guerre, pour la finir bientôt avec avantage; qu'on regardât, non ce qu'il en coûterait, mais les actions que je ferais. Le pauvre Caton était désolé : car il voulait toujours gouverner la république comme sa petite chaumière, et remporter des victoires à juste prix. Il ne voyait pas que le dessein de Fabius ne pouvait réussir. Jamais il n'aurait chassé Annibal d'Italie. Annibal était assez habile pour y subsister toujours aux dépens du

pays, et pour conserver des alliés; il aurait même toujours fait venir de nouvelles troupes d'Afrique par mer. Si Néron n'eût défait Asdrubal avant qu'il pût se joindre à son frère, tout était perdu; Fabius le temporiseur eût été mal dans ses affaires. Cependant Rome, pressée de si près par un tel ennemi, aurait succombé à la longue. Mais Caton ne voyait point cette nécessité de faire une puissante diversion pour transporter à Carthage la guerre qu'Annibal avait su porter jusqu'à Rome. Je demande donc réparation de tous les torts que Caton a eus contre moi, et des persécutions qu'il a faites à ma famille.

Caton. Et moi je demande récompense d'avoir soutenu la justice et le bien public contre ton frère Lucius, qui était un brigand. Laissons là cette guerre d'Afrique, où tu fus plus heureux que sage. Venons au fait. N'est-ce pas une chose indigne que tu aies arraché à la république un commandement d'armée pour ton frère, qui en était incapable? Tu promis de le suivre et de servir sous lui : tu étais son pédagogue. Dans cette guerre contre Antiochus, ton frère fit toutes sortes d'injustices et de concussions. Tu fermais les yeux pour ne pas les voir; la passion fraternelle t'avait aveuglé.

Scipion. Mais, quoi! cette guerre ne finit-elle pas glorieusement? Le grand Antiochus fut défait, chassé et repoussé des côtes d'Asie. C'est le dernier ennemi qui ait pu nous disputer la suprême puissance. Après lui, tous les royaumes venaient tomber les uns sur les autres aux pieds des Romains.

Caton. Il est vrai qu'Antiochus pouvait bien les embarrasser, s'il eût cru les conseils d'Annibal; mais il ne fit que s'amuser, que se déshonorer par d'infâmes plaisirs. Il épousa dans sa vieillesse une jeune Grecque. Philopémen disait alors que s'il eût été préteur des Achéens, il eût voulu sans peine défaire toute l'armée

d'Antiochus en la surprenant dans les cabarets. Ton frère et toi, Scipion, vous n'eûtes pas grand'peine à vaincre des ennemis qui s'étaient déjà ainsi vaincus eux-mêmes par leur mollesse.

Scipion. La puissance d'Antiochus était pourtant formidable.

Caton. Mais revenons à notre affaire. Lucius, ton frère, n'a-t-il pas enlevé, pillé, ravagé ? Oserais-tu dire qu'il a gouverné en homme de bien ?

Scipion. Après ma mort, tu as eu la dureté de le condamner à une amende, et de vouloir le faire prendre par des licteurs.

Caton. Il le méritait bien ; et toi, qui avais....

Scipion. Pour moi, je pris mon parti avec courage. Quand je vis que le peuple se tournait contre moi, au lieu répondre à l'accusation je dis : Allons au Capitole remercier les dieux de ce qu'en un jour semblable à celui-ci, je vainquis Annibal et les Carthaginois ! Après quoi je ne m'exposai plus à la fortune ; je me retirai à Linternum, loin d'une patrie ingrate, dans une solitude tranquille, et respecté de toutes les honnêtes gens, où j'attendis la mort en philosophe. Voilà ce que Caton, censeur implacable, me contraignit de faire. Voilà de quoi je demande justice.

Caton. Tu me reproches ce qui fait ma gloire. Je n'ai épargné personne pour la justice. J'ai fait trembler tous les plus illustres Romains. Je voyais combien les mœurs se corrompaient de jour en jour par le faste et par les délices. Par exemple, peut-on me refuser d'immortelles louanges pour avoir chassé du sénat Lucius Quintius, qui avait été consul, et qui était frère de T. Q. Flaminius, vainqueur de Philippe, roi de Macédoine, qui eut la cruauté de faire tuer un homme devant un jeune garçon qu'il aimait, pour contenter la curiosité de cet enfant par un si horrible spectacle !

Scipion. J'avoue que cette action est juste, et que tu as souvent puni le crime. Mais tu étais trop ardent contre tout le monde; et quand tu avais fait une bonne action, tu t'en vantais trop grossièrement. Te souviens-tu d'avoir dit une fois que Rome te devait plus que tu ne devais à Rome? Ces paroles sont ridicules dans la bouche d'un homme grave.

Rhadamante. Que réponds-tu, Caton, à ce qu'il te reproche?

Caton. Que j'ai, en effet, soutenu la république romaine contre la mollesse et le faste des femmes qui en corrompaient les mœurs; que j'ai tenu les grands dans la crainte des lois; que j'ai pratiqué moi-même ce que j'ai enseigné aux autres; et que la république ne m'a pas soutenu de même contre les gens qui n'étaient mes ennemis qu'à cause que je les avais attaqués pour l'intérêt de la patrie. Comme mon bien de campagne était dans le voisinage de celui de Manius Curius, je me proposai dès ma jeunesse d'imiter ce grand homme pour la simplicité des mœurs, pendant que, d'un autre côté, je me proposais Démosthène pour mon modèle d'éloquence. On m'appelait même le Démosthène latin. On me voyait tous les jours marchant nu avec mes esclaves, pour aller labourer la terre. Mais ne croyez pas que cette application à l'agriculture et à l'éloquence me détournât de l'art militaire. Dès l'âge de dix-sept ans, je me montrai intrépide dans les guerres contre Annibal. Bientôt mon corps fut tout couvert de cicatrices. Quand je fus envoyé préteur en Sardaigne, je rejetai le luxe que tous les autres préteurs avaient introduit avant moi; je ne songeai qu'à soulager le peuple, qu'à maintenir le bon ordre, qu'à rejeter tous les présents. Ayant été fait consul, je gagnai en Espagne, au deçà du Bétis, une bataille contre les barbares. Après cette victoire, je pris plus de villes en Espagne que je n'y demeurai de jours.

Scipion. Autre vanterie insupportable. Mais nous la connaissons déjà; car tu l'as souvent faite, et plusieurs morts venus ici depuis vingt ans me l'avaient racontée pour me réjouir. Mais, mon pauvre Caton, ce n'est pas devant moi qu'il faut parler ainsi; je connais l'Espagne et tes belles conquêtes.

Caton. Il est certain que quatre cents villes se rendirent presque en même temps; et tu n'en as jamais tant fait.

Scipion. Carthage seule vaut mieux que tes quatre cents villages.

Caton. Mais que diras-tu de ce que je fis sous Manius Acilius, pour aller, au travers des précipices, surprendre Antiochus dans les montagnes entre la Macédoine et la Thessalie?

Scipion. J'approuve cette action, et il serait injuste de lui refuser des louanges. On t'en doit aussi pour avoir réprimé les mauvaises mœurs. Mais on ne te peut excuser sur ton avarice sordide.

Caton. Tu parles ainsi, parce que c'est toi qui as accoutumé les soldats à vivre délicieusement. Mais il faut se représenter que je me suis vu dans une république qui se corrompait tous les jours. Les dépenses y augmentaient sans mesure. On y achetait un poisson plus cher qu'un bœuf n'avait été vendu quand j'entrai dans les affaires publiques. Il est vrai que les choses qui étaient au plus bas prix me paraissaient encore trop chères quand elles étaient inutiles. Je disais aux Romains : A quoi vous sert de gouverner les nations, si vos femmes vaines et corrompues vous gouvernent? Avais-je tort de parler ainsi? On vivait sans pudeur, chacun se ruinait, et vivait avec toute sorte de bassesse et de mauvaise foi, pour avoir de quoi soutenir ses folles dépenses. J'étais censeur; j'avais acquis de l'autorité par ma vieillesse et par ma vertu : pouvais-je me taire?

Scipion. Mais pourquoi être encore le délateur universel à quatre-vingt-dix ans ? C'est un beau métier à cet âge !

Caton. C'est le métier d'un homme qui n'a rien perdu de sa vigueur ni de son zèle pour la république, et qui se sacrifie pour l'amour d'elle à la haine des grands, qui veulent être impunément dans le désordre.

Scipion. Mais tu as été accusé aussi souvent que tu as accusé les autres. Il me semble que tu l'as été jusqu'à cinquante fois, et jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans.

Caton. Il est vrai, et je m'en glorifie. Il n'était pas possible que les méchants ne fissent, par des calomnies, une guerre continuelle à un homme qui ne leur a jamais rien pardonné.

Scipion. Ce ne fut pas sans peine que tu te défendis contre les dernières accusations.

Caton. Je l'avoue : faut-il s'en étonner ? Il est bien malaisé de rendre compte de toute sa vie devant des hommes d'un autre siècle que celui où l'on a vécu. J'étais un pauvre vieillard exposé aux insultes de la jeunesse, qui croyait que je radotais, et qui comptait pour des fables tout ce que j'avais fait autrefois. Quand je le racontais, ils ne faisaient que bâiller et que se moquer de moi comme d'un homme qui se louait sans cesse.

Scipion. Ils n'avaient pas grand tort. Mais, enfin, pourquoi aimais-tu tant à reprendre les autres ? Tu étais comme un chien qui aboie contre tous les passants.

Caton. J'ai trouvé toute ma vie que j'apprenais beaucoup plus des fous que des sages. Les sages ne le sont qu'à demi, et ne donnent que de faibles leçons ; mais les fous sont bien fous, et il n'y a qu'à les voir pour savoir comment il ne faut pas faire.

Scipion. J'en conviens : mais toi, qui étais si sage, pourquoi étais-tu d'abord si ennemi des Grecs, et, dans

la suite, pourquoi pris-tu tant de peine, dans ta vieillesse[1], pour apprendre leur langue ?

Caton. C'est que je craignais que les Grecs nous communiqueraient[2] bien plus leurs arts que leur sagesse, et leurs mœurs dissolues que leurs sciences. Je n'aimais point tous ces joueurs d'instruments, ces musiciens, ces poëtes, ces peintres, ces sculpteurs; tout cela ne sert qu'à la curiosité et à une vie voluptueuse. Je trouvais qu'il valait mieux garder notre simplicité rustique, notre vie pauvre et laborieuse dans l'agriculture; être plus grossier et mieux vivre; moins discourir sur la vertu et la pratiquer davantage.

Scipion. Pourquoi donc appris-tu le grec?

Caton. A la fin, je me laissai enchanter par les Sirènes comme les autres. Je prêtai l'oreille aux muses grecques. Mais je crains bien que tous ces petits sophistes grecs, qui viennent affamés à Rome pour faire fortune, achèveront[3] de corrompre les mœurs romaines.

Scipion. Ce n'est pas sans sujet que tu le crains; mais tu aurais dû craindre aussi de corrompre les mœurs romaines par ton avarice.

Caton. Moi avare, j'étais bon ménager; je ne voulais laisser rien perdre; mais je ne dépensais que trop!

Rhadamante. Oh! voilà le langage de l'avarice, qui croit toujours être prodigue.

Scipion. N'est-il pas honteux que tu aies abandonné l'agriculture pour te jeter dans l'usure la plus infâme? Tu ne trouvais pas sur tes vieux jours, à ce que j'ai ouï dire, que les terres et les troupeaux rapportassent assez de revenu, tu devins usurier. Est-ce là le métier d'un censeur qui veut réformer la ville? Qu'as-tu à répondre?

1. *Dans la suite, dans ta vieillesse,* mauvais pléonasme.

2. Nous avons déjà blâmé (p. 89) l'emploi de ce conditionnel, après le verbe *craindre*, c'est une forme ancienne qui, aujourd'hui, n'est plus usitée que dans quelques-unes de nos provinces.

3. Même observation. Il y a des verbes comme *dire*, *croire*, *penser*, etc., qui recevront très-bien ce futur. Avec *craindre*, dont le sens exprime un doute, il faut toujours le subjonctif.

RHADAMANTE. Tu n'oses parler, et je vois bien que tu es coupable. Voici une cause assez difficile à juger. Il faut, mon pauvre Caton, te punir et te récompenser tout ensemble : tu m'embarrasses fort. Voici ma décision. Je suis touché de tes vertus et de tes grandes actions pour ta république : mais aussi quelle apparence de mettre un usurier dans les Champs Élysées ! ce serait un trop grand scandale. Tu demeureras donc, s'il te plaît, à la porte ; mais ta consolation sera d'empêcher les autres d'y entrer. Tu contrôleras tous ceux qui se présenteront ; tu seras censeur ici-bas comme tu l'étais à Rome. Tu auras, pour menus plaisirs, toutes les vertus du genre humain à critiquer. Je te livre Lucius Scipion et L. Quintius, et tous les autres, pour répandre sur eux ta bile ; tu pourras même l'exercer sur tous les autres morts qui viendront en foule de tout l'univers : citoyens romains, grands capitaines, rois barbares, tyrans des nations, tous seront soumis à ton chagrin et à ta satire. Mais prends garde à Lucius Scipion, car je l'établis pour te censurer à son tour impitoyablement. Tiens, voilà de l'argent pour en prêter à tous les morts qui n'en auront point dans la bouche pour passer la barque de Caron[1]. Si tu prêtes à quelqu'un à usure, Lucius ne manquera pas de m'en avertir, et je te punirai comme les plus infâmes voleurs.

---

38. SCIPION ET ANNIBAL.

La vertu trouve en elle-même sa récompense par le plaisir pur qui l'accompagne.

ANNIBAL. Nous voici rassemblés, vous et moi,

1. Comment le pourra-t-il faire ? Les ombres étaient obligées de payer avant d'entrer dans la barque, et ce n'est qu'après le débarquement que Caton aurait pu leur prêter. Ajoutons d'ailleurs que cette plaisanterie n'est pas de très-bon goût.

comme nous le fûmes en Afrique un peu avant la bataille de Zama.

Scipion. Il est vrai; mais la conférence d'aujourd'hui est bien différente de l'autre. Nous n'avons plus de gloire à acquérir, ni de victoires à remporter. Il ne nous reste qu'une ombre vaine et légère de ce que nous avons été, avec un souvenir de nos aventures qui ressemble à un songe. Voilà ce qui met d'accord Annibal et Scipion. Les mêmes dieux qui ont mis Carthage en poudre ont réduit à un peu de cendre le vainqueur de Carthage que vous voyez.

Annibal. Sans doute c'est dans votre solitude de Linternum que vous avez appris toute cette belle philosophie.

Scipion. Quand je ne l'aurais pas apprise dans ma retraite, je l'apprendrais ici : car la mort donne les plus grandes leçons pour désabuser de tout ce que le monde croit merveilleux.

Annibal. La disgrâce et la solitude ne vous ont pas été inutiles pour faire ces sages réflexions.

Scipion. J'en conviens; mais vous n'avez pas eu moins que moi ces instructions de la fortune. Vous avez vu tomber Carthage; il vous a fallu abandonner votre patrie; et après avoir fait trembler Rome, vous avez été contraint de vous dérober à sa vengeance par une vie errante de pays en pays.

Annibal. Il est vrai; mais je n'ai abandonné ma patrie que quand je ne pouvais plus la défendre, et qu'elle ne pouvait plus me sauver du supplice : je l'ai quittée pour épargner sa ruine entière, et pour ne voir point sa servitude. Au contraire, vous avez été réduit à quitter votre patrie au plus haut point de sa gloire, et d'une gloire qu'elle tenait de vous. Y a-t-il rien de si amer? Quelle ingratitude!

Scipion. C'est ce qu'il faut attendre des hommes quand on les sert le mieux. Ceux qui font le bien par

ambition sont toujours mécontents ; un peu plus tôt, un peu plus tard, la fortune les trahit, et les hommes sont ingrats pour eux. Mais quand on fait le bien par l'amour de la vertu, la vertu qu'on aime récompense toujours assez par le plaisir qu'il y a à la suivre, et elle fait mépriser toutes les autres récompenses dont on est privé.

---

39. ANNIBAL ET SCIPION.

L'ambition ne connaît point de bornes.

SCIPION. Il me semble que je suis encore à notre conférence avant la bataille de Zama ; mais nous ne sommes pas ici dans la même situation. Nous n'avons plus de différend : toutes nos guerres sont éteintes dans les eaux du fleuve d'oubli. Après avoir conquis l'un et l'autre tant de provinces, une urne a suffi à recueillir nos cendres.

ANNIBAL. Tout cela est vrai ; notre gloire passée n'est plus qu'un songe [1], nous n'avons plus rien à conquérir ici : pour moi, je m'en ennuie.

SCIPION. Il faut avouer que vous étiez bien inquiet et bien insatiable.

ANNIBAL. Pourquoi ! je trouve que j'étais bien modéré.

SCIPION. Modéré ! quelle modération ! D'abord les Carthaginois ne songeaient qu'à se maintenir en Sicile, dans la partie occidentale. Le sage roi Gélon, et puis le tyran Denys, leur avaient donné bien de l'exercice.

ANNIBAL. Il est vrai ; mais dès lors nous songions à subjuguer toutes ces villes florissantes qui se gouvernaient en république, comme Léonte, Agrigente, Sélinonte.

1. Tout ce commencement est exactement le même que celui du dialogue précédent : si bien qu'on croirait que le premier n'est qu'un canevas du second.

Scipion. Mais enfin les Romains et les Carthaginois, étant vis-à-vis les uns des autres, la mer entre deux, se regardaient d'un œil jaloux, et se disputaient l'île de Sicile, qui était au milieu des deux peuples prétendants. Voilà à quoi se bornait votre ambition.

Annibal. Point du tout. Nous avions encore nos prétentions du côté de l'Espagne. Carthage la Neuve nous donnait en ce pays-là un empire presque égal à celui de l'ancienne au milieu de l'Afrique.

Scipion. Tout cela est vrai. Mais c'était par quelque port pour vos marchandises que vous aviez commencé à vous établir sur les côtes d'Espagne; les facilités que vous y trouvâtes vous donnèrent peu à peu la pensée de conquérir ces vastes régions.

Annibal. Dès le temps de notre première guerre contre les Romains, nous étions puissants en Espagne; et nous en aurions été bientôt les maîtres sans votre république.

Scipion. Enfin, le traité que nous conclûmes avec les Carthaginois les obligeait à renoncer à tous les pays qui sont entre les Pyrénées et l'Èbre.

Annibal. La force nous réduisit à cette paix honteuse; nous avions fait des pertes infinies sur terre et sur mer. Mon père ne songea qu'à nous relever après cette chute. Il me fit jurer sur les autels, à l'âge de neuf ans, que je serais jusqu'à la mort ennemi des Romains. Je le jurai; je l'ai accompli. Je suivis mon père en Espagne; après sa mort, je commandai l'armée carthaginoise, et vous savez ce qui arriva.

Scipion. Oui, je le sais, et vous le savez bien aussi à vos dépens. Mais si vous fîtes bien du chemin, c'est que vous trouvâtes la fortune qui venait partout au-devant de vous pour vous solliciter à la suivre. L'espérance de vous joindre aux Gaulois, nos anciens ennemis, vous fit passer les Pyrénées. La victoire que vous remportâtes sur

nous au bord du Rhône vous encouragea à passer les Alpes : vous y perdîtes beaucoup de soldats, de chevaux et d'éléphants. Quand vous fûtes passé, vous défîtes sans peine nos troupes étonnées, que vous surprîtes à Ticinum. Une victoire en attire une autre, en consternant les vaincus et en procurant aux vainqueurs beaucoup d'alliés : car tous les peuples du pays se donnent en foule aux plus forts.

Annibal. Mais la bataille de Trébie, qu'en pensez-vous ?

Scipion. Elle vous coûta peu, venant après tant d'autres. Après cela vous fûtes le maître de l'Italie. Trasimène et Cannes furent plutôt des carnages[1] que des batailles. Vous perçâtes toute l'Italie. Dites la vérité, vous n'aviez pas d'abord espéré de si grands succès.

Annibal. Je ne savais pas bien jusqu'où je pourrais aller ; mais je voulais tenter la fortune. Je déconcertai les Romains par un coup si hardi et si imprévu. Quand je trouvai la fortune si favorable, je crus qu'il fallait en profiter : le succès me donna des desseins que je n'aurais jamais osé concevoir[2].

Scipion. Eh bien ! n'est-ce pas ce que je disais ? La Sicile, l'Espagne, l'Italie, n'étaient plus rien pour vous. Les Grecs, avec lesquels vous vous étiez ligué, auraient bientôt subi votre joug.

Annibal. Mais, vous qui parlez, n'avez-vous pas fait précisément ce que vous nous reprochez d'avoir été capables de faire ? L'Espagne, la Sicile, Carthage même et l'Afrique ne furent rien : bientôt toute la Grèce, la Macédoine, toutes les îles, l'Égypte, l'Asie, tombèrent à vos pieds ; et vous aviez encore bien de la peine à souffrir que les Parthes et les Arabes fussent libres. Le

1. Ce pluriel est rare.
2. Il semble qu'Annibal aurait pu, sans manquer à la modestie, donner de ses actions et des causes de sa fortune une idée plus élevée que celle qui nous reste après avoir lu cet entretien.

monde entier était trop petit pour ces Romains qui, pendant cinq cents ans, avaient été bornés à vaincre autour de leur ville les Volsques, les Sabins et les Samnites.

---

40. LUCULLUS ET CRASSUS [1].

Contre le luxe de la table.

LUCULLUS. Jamais je n'ai vu un souper si délicat et si somptueux.

CRASSUS. Et moi je n'ai pas oublié que j'en ai fait de bien meilleurs dans votre salle d'Apollon.

LUCULLUS. Point; je n'ai jamais fait meilleure chère. Mais voulez-vous que je vous parle sur un ton libre et gai? ne vous en fâcherez-vous point [2]?

CRASSUS. Non; j'entends raillerie.

LUCULLUS. Quoi! un souper pendant lequel nous avons eu une comédie atellane [3], des pantomimes, plusieurs parasites bien affamés et bien impudents, qui, par jalousie, ont pensé se battre : c'est une fête merveilleuse!

CRASSUS. J'aime le spectacle, et je sais que vous l'aimez aussi; j'ai voulu vous faire ce plaisir.

LUCULLUS. Mais, quoi! ces grandes murènes, ces poules d'Ionie, ces jeunes paons si tendres, ces sangliers tout entiers, ces olives de Vénafre, ces vins de Massique, de Cécube, de Falerne, de Chio! J'admirai ces tables de citronnier de Numidie, ces lits d'argent couverts de pourpre.

CRASSUS. Tout cela n'était pas trop pour vous.

1. Ces deux interlocuteurs sont vivants.
2. Cette précaution semble bien inutile, puisque Lucullus ne fait que louer Crassus de tout ce qu'il a vu chez lui.
3. Farces ou parades souvent improvisées, et qui étaient toujours en langue osque. Leur nom venait d'Atella, chef-lieu des Osques, où elles avaient été inventées.

LUCULLUS. Et ces jeunes garçons si bien frisés qui donnaient à boire ! ils servaient du nectar, et c'étaient autant de Ganymèdes.

CRASSUS. Eussiez-vous voulu être servi par des eunuques vieux et laids, ou par des esclaves de Sardaigne? De tels objets salissent un repas[1].

LUCULLUS. Il est vrai; mais où aviez-vous pris ce joueur de flûte, et cette jeune Grecque avec sa lyre dont les accords égalent ceux d'Apollon même? Elle était gracieuse comme Vénus, et passionnée dans le chant de ses odes comme Sapho.

CRASSUS. Je savais combien vous avez l'oreille délicate.

LUCULLUS. Mais enfin je reviens d'Asie, où l'on apprend à raffiner sur les plaisirs. Mais pour vous, qui n'êtes pas encore parti pour y aller, comment pouvez-vous en savoir tant?

CRASSUS. Votre exemple m'a instruit; vous donnez du goût à ceux qui vous fréquentent.

LUCULLUS. Mais je ne puis revenir de mon étonnement sur ces synthèses[2] des plus fines étoffes de Cos, avec des ornements phrygiens d'or et d'argent, dont elles étaient bordées; chaque convié avait la sienne, et on en a encore trouvé de reste pour toutes les ombres[3]. Les trois lits étaient pleins : la grande compagnie vous plaît-elle?

CRASSUS. Je vous ai ouï dire qu'elle ne convient pas, et qu'il vaut mieux être peu de gens bien choisis.

LUCULLUS. Venons au fait. Combien vous coûte ce repas?

CRASSUS. Cent cinquante grands sesterces[4].

LUCULLUS. Vous n'hésitez point à répondre, et vous

1. *Déparent* plutôt que *salissent*.
2. Robes dont on se servait dans les festins.
3. Convives amenés par leurs amis, sans invitation du maître de la maison.
4. 31,500 fr. en poids. Et comme l'argent était alors cinq ou six fois plus rare qu'à présent, cette somme représentait pour les Romains ce que seraient pour nous 150 ou 180,000 fr.

savez bien votre compte; ce souper se fit hier au soir, et vous savez déjà à quoi se monte toute la dépense. Sans doute elle vous tient au cœur.

Crassus. Il est vrai que je regrette ces dépenses superflues et excessives.

Lucullus. Pourquoi donc les faites-vous?

Crassus. Je ne les fais pas souvent.

Lucullus. Si j'étais en votre place, je ne les ferais jamais. Votre inclination ne vous y porte point: qu'est-ce qui vous y oblige?

Crassus. Une mauvaise honte, et la crainte de passer chez vous pour avare. Les prodigues prennent toujours la frugalité pour une avarice infâme.

Lucullus. Vous avez donc donné un souper magnifique comme un poltron va au combat, en désespéré?

Crassus. Pas tout à fait de même, car je ne prétends pas être avare : je crois même, en bonne foi, que je ne suis pas assez épargnant.

Lucullus. Tous les avares en croient autant d'eux-mêmes. Mais enfin pourquoi ne vous êtes-vous pas tenu dans la médiocrité, puisque l'excès de la dépense vous choque tant?

Crassus. C'est que, ne sachant point comment ces sortes de dépenses se font, j'ai pris le parti de ne ménager rien, à condition de n'y retourner pas souvent.

Lucullus. Bon; je vous entends : vous allez épargner pour réparer cette dépense, et vous vous en dédommagerez en Asie en pillant les peuples [1].

1. C'est Fénelon qui parle ici : ce n'est plus Lucullus qui ne peut pas quitter avec une injure aussi grossière et que rien n'amène, celui qui vient de le régaler. Ajoutons que le dialogue ne conclut pas du tout, comme semble l'annoncer l'argument, contre le luxe de la table, mais contre la vanité de ceux qui, n'y étant pas accoutumés, veulent de temps en temps se permettre de grandes dépenses.

---

41. SYLLA, CATILINA ET CÉSAR.

Les funestes suites du vice ne corrigent point les princes corrompus.

SYLLA. Je viens à la hâte vous donner un avis, César, et je mène avec moi un bon second pour vous persuader : c'est Catilina. Vous le connaissez, et vous n'avez été que trop de sa cabale. N'ayez point de peur de nous; les ombres ne font point de mal [1].

CÉSAR. Je me passerais bien de votre visite; vos figures sont tristes, et vos conseils le seront peut-être encore davantage. Qu'avez-vous donc de si pressé à me dire?

SYLLA. Qu'il ne faut point que vous aspiriez à la tyrannie.

CÉSAR. Pourquoi? N'y avez-vous pas aspiré vous-même?

SYLLA. Sans doute, et c'est pour cela que nous sommes plus croyables quand nous vous conseillons d'y renoncer.

CÉSAR. Pour moi, je veux vous imiter en tout : chercher la tyrannie comme vous l'avez cherchée, et ensuite revenir comme vous de l'autre monde après ma mort, pour désabuser les tyrans qui viendront en ma place [2].

SYLLA. Il n'est pas question de ces gentillesses et de ces jeux d'esprit; nous autres ombres, nous ne voulons rien que de sérieux. Venons au fait. J'ai quitté volontairement la tyrannie, et m'en suis bien trouvé. Catilina s'est efforcé d'y parvenir, et a succombé malheureusement. Voilà deux exemples bien instructifs pour vous.

CÉSAR. Je n'entends point tous ces beaux exemples; vous avez tenu la république dans les fers, et vous avez

1. On voit par ces mots que César est supposé vivant, tandis que Sylla et Catilina sont déjà morts. Cette combinaison, assez neuve, aurait son mérite si l'intervention de ces deux personnages était un peu mieux expliquée.

2. Voilà la meilleure critique de la donnée première de ce dialogue.

été assez malhabile homme pour vous dégrader vous-même. Après avoir quitté la suprême puissance, vous êtes demeuré avili, obscur, inutile, abattu; l'homme fortuné fut abandonné de la fortune. Voilà déjà un de vos deux exemples que je ne comprends point. Pour l'autre, Catilina a voulu se rendre le maître, et a bien fait jusque-là; il n'a pas su bien prendre ses mesures : tant pis pour lui. Quant à moi, je ne tenterai rien qu'avec de bonnes précautions.

Catilina. J'avais pris les mêmes mesures que vous : flatter la jeunesse, la corrompre par des plaisirs, l'engager dans des crimes, l'abîmer par la dépenses et par les dettes, s'autoriser par des femmes d'un esprit intrigant et brouillon. Pouvez-vous mieux faire?

César. Vous dites là des choses que je ne connais point [1] : chacun fait comme il peut.

Catilina. Vous pouvez éviter les maux où je suis tombé, et je suis venu vous en avertir.

Sylla. Pour moi, je vous le dis encore : je me suis bien trouvé d'avoir renoncé aux affaires avant ma mort.

César. Renoncer aux affaires! Faut-il abandonner la république dans ses besoins?

Sylla. Hé! ce n'est pas ce que je vous dis : il y a bien de la différence entre la servir ou la tyranniser.

César. Hé! pourquoi donc avez-vous cessé de la servir?

Sylla. Oh! vous ne voulez pas m'entendre. Je dis qu'il faut servir la patrie jusqu'à la mort; mais qu'il ne faut ni chercher la tyrannie ni s'y maintenir quand on y est parvenu.

1. Il est singulier que César déclare ici ne point connaître les moyens qu'il donne plus bas (dial. 45, p. 168) à Pompée comme étant les seuls bons et utiles.

42. CÉSAR ET CATON.

Le pouvoir despotique, loin d'assurer le repos et l'autorité des princes, les rend malheureux et entraîne inévitablement leur ruine.

César. Hélas! mon cher Caton, te voilà en pitoyable état. L'horrible plaie !

Caton. Je me perçai moi-même à Utique, après la bataille de Thapse, pour ne point survivre à la liberté ; mais toi, à qui je fais pitié, d'où vient que tu m'as suivi de si près ? Qu'est-ce que j'aperçois ? Combien de plaies sur ton corps ! Attends, que je les compte. En voilà vingt-trois !

César. Tu seras bien surpris quand tu sauras que j'ai été percé de tant de coups au milieu du sénat par mes meilleurs amis. Quelle trahison !

Caton. Non, je n'en suis pas surpris. N'étais-tu pas le tyran de tes amis aussi bien que du reste des citoyens? Ne devaient-ils pas prêter leur bras à la vengeance de la patrie opprimée ? Il faudrait immoler non-seulement son ami, mais encore son propre frère, à l'exemple de Timoléon, et ses propres enfants, comme fit l'ancien Brutus.

César. Un de ses descendants n'a que trop suivi cette belle leçon. C'est Brutus, que j'aimais tant, et qui passait pour être mon fils, qui a été le chef de la conjuration pour me massacrer.

Caton. O heureux Brutus, qui a rendu Rome libre, et qui a consacré ses mains dans le sang d'un nouveau Tarquin, plus impie et plus superbe que celui qui fut chassé par Junius [1] !

1. Je suis toujours surpris de voir Fénelon louer sans restriction l'assassinat de ceux qu'il appelle des tyrans. Il semble que ce nom, bien ou mal appliqué, fasse disparaître à l'instant ce qu'il y a de criminel dans l'action.

César. Tu as toujours été prévenu contre moi, et outré dans tes maximes de vertu.

Caton. Qu'est-ce qui m'a prévenu contre toi ? Ta vie dissolue, prodigue, artificieuse, efféminée ; tes dettes, tes brigues, ton audace ; voilà ce qui a prévenu Caton contre cet homme dont la ceinture, la robe traînante, l'air de mollesse, ne promettaient rien qui fût digne des anciennes mœurs. Tu ne m'as point trompé, je t'ai connu dès ta jeunesse. Oh ! si l'on m'avait cru !...

César. Tu m'aurais enveloppé dans la conjuration de Catilina pour me perdre.

Caton. Alors tu vivais en femme, et tu n'étais homme que contre ta patrie. Que ne fis-je point pour te convaincre ! Mais Rome courait à sa perte, et elle ne voulait pas connaître ses ennemis.

César. Ton éloquence me fit peur, je l'avoue, et j'eus recours à l'autorité. Mais tu ne peux désavouer que je me tirai d'affaire en habile homme.

Caton. Dis en habile scélérat. Tu éblouissais les plus sages par tes discours modérés et insinuants ; tu favorisais les conjurés sous prétexte de ne pousser pas la rigueur trop loin. Moi seul je résistai en vain. Dès lors, les dieux étaient irrités contre Rome.

César. Dis-moi la vérité : tu craignis, après la bataille de Thapse, de tomber entre mes mains ; tu aurais été fort embarrassé de paraître devant moi. Hé ! ne savais-tu pas que je ne voulais que vaincre et pardonner ?

Caton. C'est le pardon du tyran, c'est la vie même ; oui, la vie de Caton due à César, que je craignais. Il valait mieux mourir que te voir.

César. Je t'aurais traité généreusement, comme je traitai ton fils. Ne valait-il pas mieux secourir encore la république ?

Caton. Il n'y a plus de république, dès qu'il n'y a plus de liberté.

César. Mais, quoi! être furieux contre soi-même!

Caton. Mes propres mains m'ont mis en liberté malgré le tyran, et j'ai méprisé la vie qu'il m'eût offerte. Pour toi, il a fallu que tes propres amis t'aient déchiré comme un monstre.

César. Mais si la vie était si honteuse pour un Romain après ma victoire, pourquoi m'envoyer ton fils? Voulais-tu le faire dégénérer?

Caton. Chacun prend son parti selon son cœur pour vivre ou pour mourir. Caton ne pouvait que mourir; son fils, moins grand que lui, pouvait encore supporter la vie, et espérer, à cause de sa jeunesse, des temps plus libres et plus heureux. Hélas! que ne souffrais-je point lorsque je laissais aller mon fils vers le tyran!

César. Mais pourquoi me donnes-tu le nom de tyran? Je n'ai jamais pris le titre de roi.

Caton. Il est question de la chose, et non pas du nom. De plus, combien de fois te vit-on prendre divers détours pour accoutumer le sénat et le peuple à ta royauté! Antoine même, dans la fête des Lupercales, fut assez impudent pour te mettre, sous une apparence de jeu, un diadème autour de la tête. Ce jeu parut trop sérieux, et fit horreur. Tu sentis bien l'indignation publique, et tu renvoyas à Jupiter un honneur que tu n'osais accepter. Voilà ce qui acheva de déterminer les conjurés à ta perte. Eh bien! ne savons-nous pas ici-bas d'assez bonnes nouvelles?

César. Trop bonnes! Mais tu ne me fais pas justice. Mon gouvernement a été doux; je me suis comporté en vrai père de la patrie : on en peut juger par la douleur que le peuple témoigna après ma mort. C'est un temps où tu sais que la flatterie n'est plus de saison. Hélas! ces pauvres gens, quand on leur présenta ma robe san-

glante, voulurent me venger. Quels regrets! quelle pompe au Champ de Mars à mes funérailles! Qu'as-tu à répondre?

CATON. Que le peuple est toujours peuple, crédule, grossier, capricieux, aveugle, ennemi de son véritable intérêt. Pour avoir favorisé les successeurs du tyran, et persécuté ses libérateurs, qu'est-ce que ce peuple n'a pas souffert! On a vu ruisseler le plus pur sang des citoyens par d'innombrables proscriptions. Les triumvirs ont été plus barbares que les Gaulois mêmes qui prirent Rome. Heureux qui n'a point vu ces jours de désolation! Mais enfin, parle-moi, ô tyran! pourquoi déchirer les entrailles de Rome ta mère? Quel fruit te reste-t-il d'avoir mis ta patrie dans les fers? Est-ce de la gloire que tu cherchais? N'en aurais-tu pas trouvé une plus pure et plus éclatante à conserver la liberté et la grandeur de cette ville, reine de l'univers, comme les Fabricius, les Fabius, les Marcellus, les Scipions? Te fallait-il une vie douce et heureuse : l'as-tu trouvée dans les horreurs inséparables de la tyrannie? Tous les jours de ta vie étaient pour toi aussi périlleux que celui où tant de bons citoyens immortalisèrent leur vertu en te massacrant[1]. Tu ne voyais aucun vrai Romain dont le courage ne dût te faire pâlir d'effroi. Est-ce donc là cette vie tranquille et heureuse que tu as achetée par tant de peines et de crimes? Mais, que dis-je? Tu n'as pas eu même le temps de jouir du fruit de ton impiété. Parle, parle, tyran; tu as maintenant autant de peine à soutenir mes regards, que j'en aurais eu à souffrir ta présence odieuse quand je me donnai la mort à Utique. Dis, si tu l'oses, que tu as été heureux.

CÉSAR. J'avoue que je ne l'étais pas; mais c'étaient tes semblables qui troublaient mon bonheur[2].

1. Toujours louer l'assassinat.
2. Il est étonnant que César ne trouve rien autre chose à répondre à ce que Caton lui dit là.

CATON. Dis plutôt que tu le troublais toi-même. Si tu avais aimé la patrie, la patrie t'aurait aimé. Celui que la patrie aime n'a pas besoin de garde; la patrie entière veille autour de lui. La vraie sûreté est de ne faire que du bien et d'intéresser le monde entier à sa conservation. Tu as voulu régner et te faire craindre. Eh bien! tu as régné, on t'a craint; mais les hommes se sont délivrés du tyran et de la crainte tout ensemble. Ainsi périssent ceux qui, voulant être craints de tous les hommes, ont eux-mêmes tout à craindre de tous les hommes intéressés à les prévenir et à se délivrer.

CÉSAR. Mais cette puissance, que tu appelles tyrannique, était devenu nécessaire. Rome ne pouvait plus soutenir sa liberté; il lui fallait un maître. Pompée commençait à l'être : je ne pus souffrir qu'il le fût à mon préjudice.

CATON. Il fallait abattre le tyran, sans aspirer à la tyrannie. Après tout, si Rome était assez lâche pour ne pouvoir plus se passer d'un maître, il valait mieux laisser faire ce crime à un autre. Quand un voyageur va tomber entre les mains de scélérats qui se préparent à le voler, faut-il les prévenir en se hâtant de faire une action si horrible[1]? Mais la trop grande autorité de Pompée t'a servi de prétexte. Ne sait-on pas ce que tu dis, en allant en Espagne, dans une petite ville où divers citoyens briguaient la magistrature? Crois-tu qu'on ait oublié ce vers grec[2] qui était si souvent dans ta bouche? De plus, si tu connaissais la misère et l'infamie de la tyrannie, que ne la quittais-tu?

CÉSAR. Hé! quel moyen de la quitter? Le sentier par où l'on y monte est rude et escarpé; mais il n'y a point

1. La comparaison n'est pas exacte.

2. Ce sont deux vers des *Phéniciennes* d'Euripide, dont le sens est que, « s'il faut violer la justice pour posséder un trône, il est beau d'être injuste; que partout ailleurs il faut observer la piété. » C'est Cicéron qui rapporte (*Offic.*, liv. III, ch. 21) que César répétait souvent ces deux vers.

de chemin pour en descendre : on n'en sort qu'en tombant dans le précipice.

Caton. Malheureux ! pourquoi donc y aspirer ? Pourquoi tout renverser pour y parvenir ? Pourquoi verser tant de sang, et n'épargner pas le tien même, qui fut encore répandu trop tard ? Tu cherches de vaines excuses.

César. Et toi, tu ne me réponds pas : je te demande comment on peut avec sûreté quitter la tyrannie.

Caton. Va le demander à Sylla, et tais-toi. Consulte ce monstre affamé de sang ; son exemple te fera rougir. Adieu ; je crains que l'ombre de Brutus ne soit indignée si elle me voyait parlant avec toi.

---

43. CATON ET CICÉRON.

Comparaison de ces deux philosophes : vertu farouche et austère de l'un ; caractère faible de l'autre.

Caton. Il y a longtemps, grand orateur, que je vous attendais ici. Il y a longtemps que vous deviez arriver. Mais vous y êtes venu le plus tard qu'il vous a été possible.

Cicéron. J'y suis venu après une mort pleine de courage. J'ai été la victime de la république ; car depuis les temps de la conjuration de Catilina, où j'avais sauvé Rome, personne ne pouvait plus être ennemi de la république sans me déclarer aussitôt la guerre.

Caton. J'ai pourtant su que vous aviez trouvé grâce auprès de César par vos soumissions, que vous lui prodiguiez les plus magnifiques louanges, que vous étiez l'ami intime de tous ses lâches favoris, et que vous leur

persuadiez même, dans vos lettres, d'avoir recours à sa clémence pour vivre en paix au milieu de Rome dans la servitude. Voilà à quoi sert l'éloquence.

CICÉRON. Il est vrai que j'ai harangué César pour obtenir la grâce de Marcellus et de Ligarius.

CATON. Hé! ne vaut-il pas mieux se taire que d'employer son éloquence à flatter un tyran? O Cicéron! j'ai su plus que vous : j'ai su me taire, et mourir.

CICÉRON. Vous n'avez pas vu une belle observation que j'ai faite dans mes *Offices*, qui est que chacun doit suivre son caractère. Il y a des hommes d'un naturel fier et intraitable, qui doivent soutenir cette vertu austère et farouche jusqu'à la mort : il ne leur est pas permis de supporter la vue du tyran; ils n'ont d'autre ressource que celle de se tuer. Il y a une autre vertu, plus douce et plus sociable, de certaines personnes modérées, qui aiment mieux la république que leur propre gloire : ceux-là doivent vivre, et ménager le tyran pour le bien public; ils se doivent à leurs citoyens, et il ne leur est pas permis d'achever par une mort précipitée la ruine de la patrie.

CATON. Vous avez bien rempli ce devoir; et s'il faut juger de votre amour pour Rome par votre crainte de la mort, il faut avouer que Rome vous doit beaucoup. Mais les gens qui parlent si bien devraient ajuster toutes leurs paroles avec assez d'art pour ne se pas contredire eux-mêmes. Ce Cicéron qui a élevé jusques au ciel César, et qui n'a point eu de honte de prier les dieux de n'envier pas un si grand bien aux hommes, de quel front a-t-il pu dire ensuite que les meurtiers de César étaient les libérateurs de la patrie? Quelle grossière contradiction! quelle lâcheté infâme! Peut-on se fier à la vertu d'un homme qui parle ainsi selon le temps?

CICÉRON. Il fallait bien s'accommoder aux besoins de la république. Cette souplesse valait encore mieux que

la guerre d'Afrique entreprise par Scipion et par vous, contre toutes les règles de la prudence. Pour moi, je l'avais bien prédit (et on n'a qu'à lire mes lettres), que vous succomberiez. Mais votre naturel inflexible et âpre ne pouvait souffrir aucun tempérament; vous étiez né pour les extrémités.

Caton. Et vous pour tout craindre, comme vous l'avez souvent avoué vous-même. Vous n'étiez capable que de prévoir des inconvénients. Ceux qui prévalaient vous entraînaient toujours, jusqu'à vous faire dédire de vos premiers sentiments. Ne vous a-t-on pas vu admirer Pompée, et exhorter tous vos amis à se livrer à lui? Ensuite n'avez-vous pas cru que Pompée mettrait Rome dans la servitude s'il surmontait César? Comment, disiez-vous, croira-t-il les gens de bien, s'il est le maître, puisqu'il ne veut croire aucun de nous pendant la guerre où il a besoin de notre secours? Enfin n'avez-vous pas admiré César? n'avez-vous pas recherché et loué Octave?

Cicéron. Mais j'ai attaqué Antoine. Qu'y a-t-il de plus véhément que mes harangues contre lui, semblables à celles de Démosthène contre Philippe?

Caton. Elles sont admirables; mais Démosthène savait mieux que vous comment il faut mourir. Antipater ne put lui donner ni la mort ni la vie. Fallait-il fuir comme vous fîtes, sans savoir où vous alliez, et attendre la mort des mains de Popilius? J'ai mieux fait de me la donner moi-même à Utique.

Cicéron. Et moi, j'aime mieux n'avoir point désespéré de la république jusqu'à la mort, et l'avoir soutenue par des conseils modérés, que d'avoir fait une guerre faible et imprudente, et d'avoir fini par un coup de désespoir.

Caton. Vos négociations ne valaient pas mieux que ma guerre d'Afrique : car Octave, tout jeune qu'il était,

s'est joué de ce grand Cicéron qui était la lumière de Rome. Il s'est servi de vous pour s'autoriser [1]; ensuite il vous a livré à Antoine. Mais vous qui parlez de guerre, l'avez-vous jamais su faire? Je n'ai pas encore oublié votre belle conquête de Pindenisse, petite ville des détroits de la Cilicie : un parc de moutons n'est guère plus facile à prendre. Pour cette belle expédition, il vous fallait un triomphe, si on eût voulu vous en croire; les supplications ordonnées par le sénat ne suffisaient pas pour de tels exploits. Voici ce que je répondis aux sollicitations que vous me fîtes là-dessus : Vous devez être plus content, disais-je, des louanges du sénat que vous avez méritées par votre bonne conduite, que d'un triomphe : car le triomphe marquerait moins la vertu du triomphateur, que le bonheur dont les dieux auraient accompagné ses entreprises. C'est ainsi qu'on tâche d'amuser comme on peut les hommes vains et incapables de se faire justice.

Cicéron. Je reconnais que j'ai toujours été passionné pour les louanges; mais faut-il s'en étonner? N'en ai-je pas mérité de grandes par mon consulat, par mon amour pour la république, par mon éloquence, enfin par mon amour pour la philosophie? Quand je ne voyais plus de moyen de servir Rome dans ses malheurs, je me consolais, dans une honnête oisiveté, à raisonner et à écrire sur la vertu.

Caton. Il valait mieux la pratiquer dans les périls qu'en écrire. Avouez-le franchement, vous n'étiez qu'un faible copiste des Grecs : vous mêliez Platon avec Épicure, l'ancienne Académie avec la nouvelle; et après avoir fait l'historien sur leurs dogmes, dans des dialogues où un homme parlait presque toujours seul [2], vous

1. Se donner de l'autorité, affermir son autorité. On ne prendrait pas aujourd'hui ce mot dans ce sens.

2. Les dialogues de Cicéron sont des chefs-d'œuvre de composition et de style, et l'épigramme lancée contre lui par un auteur qui écrit aussi des dialogues, paraîtra sans doute déplacée.

ne pouviez presque jamais rien conclure. Vous étiez toujours étranger dans la philosophie, et vous ne songiez qu'à orner votre esprit de ce qu'elle a de beau. Enfin, vous avez toujours été flottant en politique et en philosophie.

CICÉRON. Adieu, Caton; votre mauvaise humeur va trop loin. A vous voir si chagrin, on croirait que vous regrettez la vie. Pour moi, je suis consolé de l'avoir perdue, quoique je n'aie point tant fait le brave. Vous vous en faites trop accroire, pour avoir fait, en mourant, ce qu'ont fait beaucoup d'esclaves avec autant de courage que vous.

---

44. CÉSAR ET ALEXANDRE.

Comparaison d'un tyran avec un prince qui, étant doué des qualités propres à faire un grand roi, s'abandonne à son orgueil et à ses passions.

ALEXANDRE. Qui est donc ce Romain nouvellement venu? Il est percé de bien des coups. Ah! j'entends qu'on dit que c'est César. Je te salue, grand Romain: on disait que tu devais aller vaincre les Parthes, et conquérir tout l'Orient; d'où vient que nous te voyons ici?

CÉSAR. Mes amis m'ont assassiné dans le sénat.

ALEXANDRE. Pourquoi étais-tu devenu leur tyran, toi qui n'étais qu'un simple citoyen de Rome?

CÉSAR. C'est bien à toi à parler ainsi! N'as-tu pas fait l'injuste conquête de l'Asie? N'as-tu pas mis la Grèce dans la servitude?

ALEXANDRE. Oui; mais les Grecs étaient des peuples étrangers [1] et ennemis de la Macédoine. Je n'ai point mis, comme toi, dans les fers ma propre patrie; au con-

1. Alexandre ne peut pas dire cela; il s'est toujours fait honneur d'être Grec, et l'on sait que Philippe, pour remplacer les Phocéens dans le conseil des Amphictyons, avait été obligé de prouver qu'il descendait d'Hercule.

traire, j'ai donné aux Macédoniens une gloire immortelle avec l'empire de tout l'Orient.

César. Tu as vaincu des hommes efféminés, et tu es devenu aussi efféminé qu'eux. Tu as pris les richesses des Perses, et les richesses des Perses t'ont vaincu en te corrompant. As-tu porté jusqu'aux enfers cet orgueil insensé qui te fit croire que tu étais un dieu?

Alexandre. J'avoue mes fautes et mes erreurs. Mais est-ce à toi à me reprocher ma mollesse? Ne sait-on pas ta vie infâme en Bithynie, ta corruption à Rome, où tu n'obtins les honneurs que par des intrigues honteuses? Sans tes infamies, tu n'aurais jamais été qu'un particulier dans ta république. Il est vrai aussi que tu vivrais encore.

César. Le poison fit contre toi à Babylone ce que le fer a fait contre moi dans Rome.

Alexandre. Mes capitaines n'ont pu m'empoisonner sans crime; tes concitoyens, en te poignardant, sont les libérateurs de leur patrie[1] : ainsi nos morts sont bien différentes[2]. Nos jeunesses le sont encore davantage : la mienne fut chaste, noble, ingénue; la tienne fut sans pudeur et sans probité.

César. Ton ombre n'a rien perdu de l'orgueil et de l'emportement qui ont paru dans ta vie.

Alexandre. J'ai été emporté par mon orgueil, je l'avoue. Ta conduite a été plus mesurée que la mienne; mais tu n'as point imité ma candeur et ma franchise. Il fallait être honnête homme avant que d'aspirer à la gloire de grand homme. J'ai été souvent faible et vain, mais au moins j'étais meilleur pour ma patrie et moins injuste que toi.

César. Tu fais grand cas de la justice sans l'avoir suivie. Pour moi, je crois que le plus habile homme doit se rendre le maître, et puis gouverner sagement.

1. Toujours le même principe sur le meurtre des tyrans. D'ailleurs César fut-il réellement le tyran de Rome?

2. Fénelon suppose ici, et dial. 30, p. 114, qu'Alexandre a été empoisonné; il est plus probable qu'il mourut de son intempérance.

Alexandre. Je ne l'ai que trop cru comme toi. Éaque, Rhadamante et Minos m'en ont sévèrement repris, et ont condamné mes conquêtes. Je n'ai pourtant jamais cru, dans mes égarements, qu'il fallût mépriser la justice. Tu te trouves mal de l'avoir violée.

César. Les Romains ont beaucoup perdu en me tuant ; j'avais fait des projets pour les rendre heureux.

Alexandre. Le meilleur projet eût été d'imiter Sylla, qui, ayant été tyran comme toi, leur rendit la liberté[1]; tu aurais fini ta vie en paix comme lui. Mais tu ne peux me croire, et je t'attends devant les trois juges qui te vont juger.

---

45. POMPÉE ET CÉSAR [2].

Rien n'est plus dangereux, dans un État libre, que la corruption des femmes et la prodigalité de ceux qui aspirent à la tyrannie.

Pompée. Je m'épuise en dépenses pour plaire aux Romains, et j'ai bien de la peine à y parvenir. A l'âge de vingt-cinq ans j'avais déjà triomphé. J'ai vaincu Sertorius, Mithridate, les pirates de Cilicie. Ces trois triomphes m'ont attiré mille envieux. Je fais sans cesse des largesses; je donne des spectacles ; j'attire par mes bienfaits des clients innombrables : tout cela n'apaise point l'envie. Ce chagrin Caton refuse même mon alliance. Mille autres me traversent dans mes desseins. Mon beau-père, que pensez-vous là-dessus? Vous ne dites rien.

César. Je pense que vous prenez de fort mauvais moyens pour gouverner la république.

Pompée. Comment donc? que voulez-vous dire? En

1. Cette prétendue liberté a-t-elle fait le bonheur des Romains? Elle a amené les guerres civiles et les proscriptions, et comme seul moyen de repos, le retour à la royauté sous le nom d'empire.

2. Ils sont supposés vivants.

avez-vous de meilleurs que de donner à pleines mains aux particuliers pour enlever tous les suffrages, et que de tenir tout le peuple par des gladiateurs, par des combats de bêtes farouches, par des mesures de blé et de vin, enfin d'avoir beaucoup de cliens zélés par les sportules[1] que je donne? Marius, Cinna, Fimbria, Sylla, tous les autres les plus habiles, n'ont-ils pas pris ce chemin?

César. Tout cela ne va point au but, et vous n'y entendez rien. Catilina était de meilleur sens que tous ces gens-là.

Pompée. En quoi? Vous me surprenez; je crois que vous voulez rire.

César. Non, je ne ris point : je ne fus jamais si sérieux.

Pompée. Quel est donc votre secret pour apaiser l'envie, pour guérir les soupçons, pour charmer les patriciens et les plébéiens?

César. Le voulez-vous savoir, faites comme moi : je ne vous conseille que ce que je pratique moi-même.

Pompée. Quoi! flatter le peuple sous une apparence de justice et de liberté? faire le tribun ardent et zélé, le Gracchus?

César. C'est quelque chose, mais ce n'est pas tout : il y a quelque chose de bien plus sûr.

Pompée. Quoi donc? est-ce quelque enchantement magique, quelque invocation de génie, quelque science des astres?

César. Bon! tout cela n'est rien; ce ne sont que contes de vieilles.

Pompée. Ho, ho! vous êtes bien méprisant. Vous avez donc quelque commerce avec les dieux, comme Numa, Scipion, et plusieurs autres?

1. Corbeilles pleines de viandes et de fruits (ou l'équivalent en argent), que les grands donnaient à ceux qui venaient le matin leur faire la cour.

César. Non, tous ces artifices-là sont usés.

Pompée. Quoi donc enfin ? Ne me tenez plus en suspens.

César. Voici les deux points fondamentaux de ma doctrine : premièrement, corrompre toutes les femmes pour entrer dans le secret le plus intime de toutes les familles; secondement, emprunter et dépenser toujours sans mesure, ne payer jamais rien. Chaque créancier est intéressé à avancer votre fortune, pour ne perdre point l'argent que vous lui devez. Ils vous donnent leurs suffrages; ils remuent ciel et terre pour vous procurer ceux de leurs amis. Plus vous avez de créanciers, plus votre brigue est forte. Pour me rendre maître de Rome, je travaille à être le débiteur universel de toute la ville. Plus je suis ruiné, plus je suis puissant. Il n'y a qu'à dépenser, les richesses nous viennent comme un torrent[1].

---

46. CICÉRON ET AUGUSTE.

Obliger les ingrats, c'est se perdre soi-même.

Auguste. Bonjour, grand orateur. Je suis ravi de vous revoir : car je n'ai pas oublié toutes les obligations que je vous ai.

Cicéron. Vous pouvez vous en souvenir ici-bas, mais vous ne vous en souveniez guère dans le monde.

Auguste. Après votre mort même je trouvai un jour un de mes petits-fils qui lisait vos ouvrages : il craignit que je ne blâmasse cette lecture, il fut embarrassé ; mais je le rassurai en disant de vous : C'était un grand homme,

1. Principe aussi faux que dangereux. Ces moyens, pour réussir, supposent d'abord un immense talent. C'est donner de César une bien fausse idée, que de le présenter comme ne devant sa puissance qu'à ses vices.

et qui aimait bien sa patrie. Vous voyez que je n'ai pas attendu la fin de ma vie pour bien parler de vous.

Cicéron. Belle récompense de tout ce que j'ai fait pour vous élever! Quand vous parûtes, jeune et sans autorité, après la mort de Jules, je vous donnai mes conseils, mes amis, mon crédit.

Auguste. Vous le faisiez moins pour l'amour de moi que pour contre-balancer l'autorité d'Antoine, dont vous craigniez la tyrannie.

Cicéron. Il est vrai; je craignis moins un enfant que cet homme puissant et emporté. En cela je me trompai; car vous étiez plus dangereux que lui. Mais enfin vous me devez votre fortune. Que ne disais-je point au sénat, pendant ce siége de Modène où les deux consuls Hirtius et Pansa, victorieux, périrent! Leur victoire ne servit qu'à vous mettre à la tête de l'armée. C'était moi qui avais fait déclarer la république contre Antoine, par mes harangues, qu'on a nommées *Philippiques*. Au lieu de combattre pour ceux qui vous avaient mis les armes à la main, vous vous unîtes lâchement avec votre ennemi Antoine et avec Lépide, le dernier des hommes, pour mettre Rome dans les fers. Quand ce monstrueux triumvirat fut formé, vous vous demandâtes des têtes les uns aux autres. Chacun, pour obtenir des crimes de son compagnon, était obligé d'en commettre. Antoine fut contraint de sacrifier à votre vengeance L. César, son propre oncle, pour obtenir de vous ma tête : vous m'abandonnâtes indignement à sa fureur.

Auguste. Il est vrai; je ne pus résister à un homme dont j'avais besoin pour me rendre maître du monde. Cette tentation est violente, et il faut l'excuser.

Cicéron. Il ne faut jamais excuser une si noire ingratitude. Sans moi, vous n'auriez jamais paru dans le gouvernement de la république. Oh! que j'ai de regret aux louanges que je vous ai données! Vous êtes devenu

un tyran cruel; vous n'étiez qu'un ami trompeur et perfide.

Auguste. Voilà un torrent d'injures. Je crois que vous allez faire contre moi une Philippique plus véhémente que celles que vous avez faites contre Antoine.

Cicéron. Non; j'ai laissé mon éloquence en passant les ondes du Styx. Mais la postérité saura que je vous ai fait tout ce que vous avez été, et que c'est vous qui m'avez fait mourir pour flatter la passion d'Antoine. Mais ce qui me fâche le plus est que votre lâcheté, en vous rendant odieux à tous les siècles, me rendra méprisable aux hommes critiques : ils diront que j'ai été la dupe d'un jeune homme qui s'est servi de moi pour contenter son ambition. Obligez les hommes mal nés, il ne vous en revient que la douleur et la honte.

---

47. SERTORIUS ET MERCURE.

Les fables et les illusions font plus sur la populace crédule que la vérité et la vertu.

Mercure. Je suis bien pressé de m'en retourner vers l'Olympe; et j'en suis fort fâché, car je meurs d'envie de savoir par où tu as fini ta vie.

Sertorius. En deux mots je vous l'apprendrai. Le jeune apprenti et la bonne vieille ne pouvaient me vaincre. Perpenna, le traître, me fit périr. Sans lui, j'aurais fait voir bien du pays à mes ennemis.

Mercure. Qui appelles-tu le jeune apprenti et la bonne vieille?

Sertorius. Hé! ne savez-vous pas? C'est Pompée et Métellus. Métellus était mou, appesanti, incertain, trop vieux et usé; il perdait les occasions décisives par

sa lenteur. Pompée était, au contraire, sans expérience. Avec des barbares ramassés, je me jouais de ces deux capitaines et de leurs légions.

MERCURE. Je ne m'en étonne pas. On dit que tu étais magicien, que tu avais une biche qui venait dans ton camp te dire tous les desseins de tes ennemis, et tout ce que tu pouvais entreprendre contre eux.

SERTORIUS. Tandis que j'ai eu besoin de ma biche, je n'en ai découvert le secret à personne ; mais maintenant que je ne puis plus m'en servir, j'en dirai tout haut le mystère.

MERCURE. Eh bien! était-ce quelque enchantement?

SERTORIUS. Point du tout : c'était une sottise qui m'a plus servi que mon argent, que mes troupes, que les débris du parti de Marius contre Sylla, que j'avais recueillis dans un coin des montagnes d'Espagne et de Lusitanie. Une illusion faite bien à propos mène loin les peuples crédules.

MERCURE. Mais cette illusion n'était-elle pas bien grossière ?

SERTORIUS. Sans doute ; mais les peuples pour qui elle était préparée étaient encore plus grossiers.

MERCURE. Quoi! ces barbares croyaient tout ce que tu racontais de ta biche?

SERTORIUS. Tout : et il ne tenait qu'à moi d'en dire encore davantage, ils l'auraient cru. Avais-je découvert par des coureurs ou des espions la marche des ennemis, c'était la biche qui me l'avait dit à l'oreille ; avais-je été battu, la biche me parlait pour déclarer que les dieux allaient relever mon parti. La biche ordonnait aux habitants du pays de me donner toutes leurs forces, faute de quoi la peste et la famine devaient les désoler. Ma biche était-elle perdue depuis quelques jours, et ensuite retrouvée secrètement, je la faisais tenir bien cachée, et je déclarais, par un pressentiment ou sur quelque

présage, qu'elle allait revenir; après quoi je la faisais rentrer dans le camp, où elle ne manquait pas de me rapporter des nouvelles de vous autres dieux. Enfin ma biche faisait tout, et elle seule réparait tous mes malheurs.

MERCURE. Cet animal t'a bien servi. Mais tu nous servais mal : car de telles impostures décrient les immortels et font grand tort à tous nos mystères. Franchement, tu étais un impie.

SERTORIUS. Je ne l'étais pas plus que Numa avec sa nymphe Égérie, que Lycurgue et Solon avec leur commerce secret des dieux; que Socrate avec son esprit familier; enfin, que Scipion avec sa façon mystérieuse d'aller au Capitole consulter Jupiter, qui lui inspirait toutes ses entreprises de guerre contre Carthage. Tous ces gens-là ont été aussi imposteurs que moi.

MERCURE. Mais ils ne l'étaient que pour établir de bonnes lois, ou pour rendre la patrie victorieuse.

SERTORIUS. Et moi pour me défendre contre le parti du tyran Sylla, qui avait opprimé Rome, et qui avait envoyé des citoyens changés en esclaves, pour me faire périr comme le dernier soutien de la liberté.

MERCURE. Quoi donc! la république entière, tu ne la regardes que comme le parti de Sylla? De bonne foi, tu étais demeuré seul contre tous les Romains. Mais enfin tu trompais ces pauvres barbares par des mystères de religion.

SERTORIUS. Il est vrai; mais comment faire autrement avec les sots? Il faut bien les amuser par des sottises, et aller à son but. Si on ne leur disait que des vérités solides, ils ne les croiraient pas. Racontez des fables, flattez, amusez; grands et petits courent après vous[1].

1. Fénelon semble approuver ici le moyen employé par Sertorius; et dans le dialogue 27, entre Alexandre et Diogène (p. 105), il a résolu d'une manière toute contraire une question absolument semblable.

---

48. LE JEUNE POMPÉE ET MÉNAS, AFFRANCHI DE SON PÈRE[1].

Caractère d'un homme qui, n'aimant pas la vertu pour elle-même, n'est ni assez bon pour ne vouloir pas profiter d'un crime, ni assez méchant pour vouloir le commettre.

MÉNAS. Voulez-vous que je fasse un beau coup?

POMPÉE. Quoi donc? Parle. Te voilà tout troublé; tu as l'air d'une sibylle dans son antre, qui étouffe, qui écume, qui est forcenée.

MÉNAS. C'est de joie. Oh! l'heureuse occasion! Si c'était mon affaire, tout serait déjà achevé. Le voulez-vous? Un mot : oui, ou non.

POMPÉE. Quoi? Tu ne m'expliques rien, et tu demandes une réponse! Dis donc, si tu veux ; parle clairement.

MÉNAS. Vous avez là Octave et Antoine couchés à cette table dans votre vaisseau; ils ne songent qu'à faire bonne chère.

POMPÉE. Crois-tu que je n'ai pas des yeux pour le voir?

MÉNAS. Mais avez-vous des oreilles pour m'entendre? Le beau coup de filet!

POMPÉE. Quoi! voudrais-tu que je les trahisse? Moi, manquer à la foi donnée à mes ennemis! Le fils du grand Pompée agir en scélérat! Ah! Ménas, tu me connais mal.

MÉNAS. Vous m'entendez encore plus mal. Ce n'est pas vous qui devez faire ce coup. Voilà la main qui le prépare. Tenez votre parole en grand homme, et laissez faire Ménas, qui n'a rien promis.

POMPÉE. Mais tu veux que je te laisse faire, moi à qui on s'est confié? Tu veux que je le sache, et que je le souffre? Ah! Ménas, mon pauvre Ménas, pour-

1. Ces deux personnages sont supposés vivants.

quoi me l'as-tu dit? Il fallait le faire sans me le dire.

Ménas. Mais vous n'en saurez rien. Je couperai la corde des ancres; nous irons en pleine mer; les deux tyrans de Rome sont dans vos mains. Les mânes de votre père seront vengés des deux héritiers de César. Rome sera en liberté. Qu'un vain scrupule ne vous arrête pas; Ménas n'est pas Pompée. Pompée sera fidèle à sa parole, généreux, tout couvert de gloire; Ménas l'affranchi, Ménas fera le crime, et le vertueux Pompée en profitera.

Pompée. Mais Pompée ne peut savoir le crime et le permettre, sans y participer. Ah! malheureux! tu as tout perdu en me parlant. Que je regrette ce que tu pouvais faire!

Ménas. Si vous le regrettez, pourquoi ne le permettez-vous pas? Et, si vous ne le pouvez permettre, pourquoi le regrettez-vous? Si la chose est bonne, il faut la vouloir hardiment, et n'en faire point de façon; si elle est mauvaise, pourquoi vouloir qu'elle fût faite, et ne vouloir pas qu'on la fasse? Vous êtes contraire à vous-même. Un fantôme de vertu vous rend ombrageux; et vous me faites bien sentir la vérité de ce qu'on dit, qu'il faut une âme forte pour oser faire les grands crimes.

Pompée. Il est vrai, Ménas. Je ne suis ni assez bon pour ne vouloir pas profiter d'un crime, ni assez méchant pour oser le commettre moi-même. Je me vois dans un entre-deux qui n'est ni vertu ni vice. Ce n'est pas le vrai honneur, c'est une mauvaise honte qui me retient. Je ne puis autoriser un traître; et je n'aurais point d'horreur de la trahison, si elle était faite pour me rendre maître du monde [1].

1. Ce dialogue si court est un des plus profonds et des meilleurs du recueil; il serait difficile de représenter plus au vif ces caractères flottants, si communs dans le monde, qui n'aiment ou ne haïssent le bien ou le mal qu'en vue de l'opinion publique.

---

49. HORACE ET VIRGILE.

Caractères de ces deux poëtes.

VIRGILE. Que nous sommes tranquilles et heureux sur ces gazons toujours fleuris, au bord de cette onde si pure, auprès de ce bois odoriférant!

HORACE. Si vous n'y prenez garde, vous allez faire une églogue. Les ombres n'en doivent point faire. Voyez Homère, Hésiode, Théocrite : couronnés de laurier, ils entendent chanter leurs vers; mais ils n'en font plus.

VIRGILE. J'apprends avec joie que les vôtres sont encore, après tant de siècles, les délices des gens de lettres. Vous ne vous trompiez pas quand vous disiez dans vos odes, d'un ton si assuré : « Je ne mourrai pas tout entier. »

HORACE. Mes ouvrages ont résisté au temps, il est vrai; mais il faut vous aimer autant que je le fais pour n'être point jaloux de votre gloire. On vous place d'abord après Homère.

VIRGILE. Nos muses ne doivent point être jalouses l'une de l'autre : leurs genres sont si différents! Ce que vous avez de merveilleux, c'est la variété. Vos *Odes* sont tendres, gracieuses, souvent véhémentes, rapides, sublimes. Vos *Satires* sont simples, naïves, courtes; pleines de sel; on y trouve une profonde connaissance de l'homme, une philosophie très-sérieuse, avec un tour plaisant qui redresse les mœurs des hommes, et qui les instruit en se jouant. Votre *Art poétique* montre que vous aviez toute l'étendue des connaissances acquises et toute la force de génie nécessaire pour exécuter les plus grands ouvrages, soit pour le poëme épique, soit pour la tragédie.

HORACE. C'est bien à vous à parler de variété, vous qui avez mis dans vos *Églogues* la tendresse naïve de

Théocrite ! Vos *Géorgiques* sont pleines des peintures les plus riantes ; vous embellissez et vous passionnez toute la nature. Enfin dans votre *Énéide,* le bel ordre, la magnificence, la force et la sublimité d'Homère éclatent partout.

VIRGILE. Mais je n'ai fait que le suivre pas à pas.

HORACE. Vous n'avez point suivi Homère quand vous avez traité les amours de Didon. Ce quatrième livre est tout original. On ne peut pas même vous ôter la louange d'avoir fait la descente d'Énée aux enfers plus belle que n'est l'évocation des âmes qui est dans l'*Odyssée.*

VIRGILE. Mes derniers livres sont négligés. Je ne prétendais pas les laisser si imparfaits. Vous savez que je voulus les brûler.

HORACE. Quel dommage si vous l'eussiez fait ! C'était une délicatesse excessive : on voit bien que l'auteur des *Géorgiques* aurait pu finir l'*Énéide* avec le même soin. Je regarde moins cette dernière exactitude que l'essor du génie, la conduite de tout l'ouvrage, la force et la hardiesse des peintures. A vous parler ingénument, si quelque chose vous empêche d'égaler Homère, c'est d'être plus poli, plus châtié, plus fini, mais moins simple, moins fort, moins sublime : car, d'un seul trait, il met la nature toute nue devant les yeux.

VIRGILE. J'avoue que j'ai dérobé quelque chose à la simple nature, pour m'accommoder au goût d'un peuple magnifique et délicat sur toutes les choses qui ont rapport à la politesse. Homère semble avoir oublié le lecteur pour ne songer qu'à peindre en tout la vraie nature. En cela je lui cède.

HORACE. Vous êtes toujours ce modeste Virgile qui eut tant de peine à se produire à la cour d'Auguste. Je vous ai dit librement ce que je pense sur vos ouvrages ; dites-moi de même les défauts des miens. Quoi donc ! me croyez-vous incapable de les reconnaître ?

VIRGILE. Il y a, ce me semble, quelques endroits de vos *Odes* qui pourraient être retranchés sans rien ôter au sujet, et qui n'entrent point dans votre dessein. Je n'ignore pas le transport que l'ode doit avoir; mais il y a des choses écartées qu'un beau transport ne va point chercher. Il y a aussi quelques endroits passionnés et merveilleux, où vous remarquerez peut-être quelque chose qui manque, ou pour l'harmonie, ou pour la simplicité de la passion. Jamais homme n'a donné un tour plus heureux que vous à la parole, pour lui faire signifier un beau sens avec brièveté et délicatesse : les mots deviennent tout nouveaux par l'usage que vous en faites. Mais tout n'est pas également coulant : il y a des choses que je croirais un peu trop tournées.

HORACE. Pour l'harmonie, je ne m'étonne pas que vous soyez si difficile. Rien n'est si doux et si nombreux que vos vers; leur cadence seule attendrit et fait couler les larmes des yeux.

VIRGILE. L'ode demande une autre harmonie toute différente, que vous avez trouvée presque toujours, et qui est plus variée que la mienne.

HORACE. Enfin, je n'ai fait que de petits ouvrages. J'ai blâmé ce qui est mal, j'ai montré les règles de ce qui est bien; mais je n'ai rien exécuté de grand comme votre poëme héroïque.

VIRGILE. En vérité, mon cher Horace, il y a déjà trop longtemps que nous nous donnons des louanges : pour d'honnêtes gens, j'en ai honte. Finissons.

---

50. CALIGULA ET NÉRON.

Dangers du pouvoir absolu dans un souverain qui a la tête faible.

CALIGULA. Je suis ravi de te voir : tu es une rareté. On a voulu me donner de la jalousie contre toi, en m'as-

surant que tu m'as surpassé en prodiges; mais je n'en crois rien.

Néron. Belle comparaison! tu étais un fou. Pour moi, je me suis joué des hommes et je leur ai fait voir des choses qu'ils n'avaient jamais vues. J'ai fait périr ma mère, ma femme, mon gouverneur, mon précepteur; j'ai brûlé ma patrie. Voilà des coups d'un grand courage qui s'élève au-dessus de la faiblesse humaine. Le vulgaire appelle cela cruauté; moi je l'appelle mépris de la nature entière et grandeur d'âme.

Caligula. Tu fais le fanfaron. As-tu étouffé comme moi ton père mourant. As-tu caressé comme moi ta femme en lui disant : Jolie petite tête, que je ferai couper quand il me plaira!

Néron. Tout cela n'est que gentillesse : pour moi, je n'avance rien qui ne soit solide. Hé! vraiment, j'avais oublié un des beaux endroits de ma vie : c'est d'avoir fait mourir mon frère Britannicus.

Caligula. C'est quelque chose, je l'avoue. Sans doute, tu l'as fait pour imiter la vertu du grand fondateur de Rome, qui, pour le bien public, n'épargna pas même le sang de son frère. Mais tu n'étais qu'un musicien.

Néron. Pour toi, tu avais des prétentions plus hautes; tu voulais être dieu, et massacrer tous ceux qui en auraient douté[1].

Caligula. Pourquoi non? pouvait-on mieux employer la vie des hommes que de la sacrifier à ma divinité? C'étaient autant de victimes immolées sur mes autels.

Néron. Je ne donnais pas dans de telles visions; mais j'étais le plus grand musicien et le comédien le plus parfait de l'empire : j'étais même bon poëte.

Caligula. Du moins tu le croyais; mais les autres n'en croyaient rien : on se moquait de ta voix et de tes vers.

1. Mot équivoque. Néron semble indiquer ceux qui auraient douté que Caligula ne *voulût être dieu*, et c'étaient ceux qui doutaient qu'il *ne le fût*.

NÉRON. On ne s'en moquait pas impunément. Lucain se repentit d'avoir voulu me surpasser.

CALIGULA. Voilà un bel honneur pour un empereur romain, que de monter sur le théâtre comme un bouffon, d'être jaloux des poëtes, et de s'attirer la dérision publique!

NÉRON. C'est le voyage que je fis dans la Grèce qui m'échauffa la cervelle sur le théâtre et sur toutes les représentations.

CALIGULA. Tu devais demeurer en Grèce pour y gagner ta vie en comédien, et laisser faire un autre empereur à Rome, qui en soutînt mieux la majesté.

NÉRON. N'avais-je pas ma maison dorée, qui devait être plus grande que les plus grandes villes? Oui-dà, je m'entendais en magnificence.

CALIGULA. Si on l'eût achevée, cette maison, il aurait fallu que les Romains fussent allés [1] loger hors de Rome. Cette maison était proportionnée au colosse qui te représentait, et non pas à toi, qui n'étais pas plus grand qu'un autre homme.

NÉRON. C'est que je visais au grand.

CALIGULA. Non; tu visais au gigantesque et au monstrueux. Mais tous ces beaux desseins furent renversés par Vindex.

NÉRON. Et les tiens par Chéréas, comme tu allais au théâtre.

CALIGULA. A n'en point mentir, nous fîmes tous deux une fin assez malheureuse, et dans la fleur de notre jeunesse.

NÉRON. Il faut dire la vérité; peu de gens étaient intéressés à faire des vœux pour nous et à nous souhaiter une longue vie. On passe mal son temps à se croire toujours entre des poignards.

CALIGULA. De la manière que tu en parles [2], tu ferais

1. *Allassent loger*. Nouvel exemple de l'abus des temps composés. Voyez p. 65, 60.

2. Lisez : *à la manière dont tu en parles*. La phrase de Fénelon ne peut se construire.

croire que si tu retournais au monde, tu changerais de vie.

Néron. Point du tout, je ne pourrais gagner sur moi de me modérer. Vois-tu bien, mon pauvre ami (et tu l'as senti aussi bien que moi), c'est une étrange chose que de pouvoir tout. Quand on a la tête un peu faible, elle tourne bien vite dans cette puissance sans bornes. Tel serait sage dans une condition médiocre, qui devient fou quand il est le maître du monde.

Caligula. Cette folie serait bien jolie si elle n'avait rien à craindre; mais les conjurations, les troubles, les remords, les embarras d'un grand empire gâtent le métier. D'ailleurs la comédie est courte; ou plutôt c'est une horrible tragédie qui finit tout à coup. Il faut venir compter ici avec ces trois vieillards chagrins et sévères, qui n'entendent point raillerie, et qui punissent comme des scélérats ceux qui se faisaient adorer sur la terre. Je vois venir Domitien, Commode, Caracalla et Héliogabale, chargés de chaînes, qui vont passer leur temps aussi mal que nous [1].

---

51. ANTONIN PIE ET MARC-AURÈLE.

Il faut aimer sa patrie plus que sa famille.

Marc-Aurèle. O mon père, j'ai grand besoin de venir me consoler avec toi. Je n'eusse jamais cru pouvoir sentir une si vive douleur, ayant été nourri dans la vertu insensible des stoïciens, et étant descendu dans ces demeures bienheureuses, où tout est si tranquille.

Antonin. Hélas! mon cher fils, quel malheur te jette

1. Cet assaut de scélératesse entre deux hommes qui commettent des crimes pour le seul amour du crime, est tout à fait contre nature. C'est une déclamation de rhéteur, plutôt que la leçon d'un philosophe.

dans ce trouble? Tes larmes sont bien indécentes pour un stoïcien. Qu'y a-t-il donc?

MARC-AURÈLE. Ah! c'est mon fils Commode que je viens de voir; il a déshonoré notre nom, si aimé du peuple. C'est une femme débauchée qui l'a fait massacrer, pour prévenir ce malheureux, parce qu'il l'avait mise dans une liste de gens qu'il prétendait faire mourir.

ANTONIN. J'ai su qu'il a mené [1] une vie infâme. Mais pourquoi as-tu négligé son éducation ? Tu es cause de son malheur; il a bien plus à se plaindre de ta négligence qui l'a perdu, que tu n'as à te plaindre de ses désordres.

MARC-AURÈLE. Je n'avais pas le loisir de penser à un enfant : j'étais toujours accablé de la multitude des affaires d'un si grand empire, et des guerres étrangères; je n'ai pourtant pas laissé d'en prendre quelque soin. Hélas! si j'eusse été un simple particulier, j'aurais moi-même instruit et formé mon fils; je l'aurais laissé honnête homme : mais je lui ai laissé trop de puissance pour lui laisser [2] de la modération et de la vertu.

ANTONIN. Si tu prévoyais que l'empire dût le gâter, il fallait s'abstenir de le faire empereur, et pour l'amour de l'empire qui avait besoin d'être bien gouverné, et pour l'amour de ton fils qui eût mieux valu dans une condition médiocre.

MARC-AURÈLE. Je n'ai jamais prévu qu'il se corromprait.

ANTONIN. Mais ne devais-tu pas le prévoir? N'est-ce point que la tendresse paternelle t'a aveuglé? Pour moi, je choisis en ta personne un étranger, foulant aux pieds tous les intérêts de famille [3]. Si tu en avais fait autant,

1. *Je sais qu'il a mené*, ou *j'ai su qu'il menait* ou *avait mené*.

2. Style négligé. *Laisser* est répété quatre fois en cinq lignes.

3. Cela n'est exact. Antonin avait perdu ses deux fils. Il ne lui restait que sa fille Faustine, qu'il maria à Marc-Aurèle. En laissant l'empire à celui-ci, il faisait donc sa fille impératrice. Il a mauvaise grâce à se vanter d'*avoir foulé aux pieds tous les intérêts de famille*. Marc-Aurele le lui rappele un peu plus tard. C'est ici qu'il devait lui répondre : *J'ai suivi l'exemple que tu m'as donné*.

tu n'aurais pas tant de déplaisir; mais ton fils te fait autant de honte que tu m'as fait d'honneur. Mais dis-moi la vérité : ne voyais-tu rien de mauvais dans ce jeune homme ?

Marc-Aurèle. J'y voyais d'assez grands défauts; mais j'espérais qu'il se corrigerait.

Antonin. C'est-à-dire que tu en voulais faire l'expérience aux dépens de l'empire. Si tu avais sincèrement aimé la patrie plus que ta famille, tu n'aurais pas voulu hasarder le bien public pour soutenir la grandeur particulière de ta maison.

Marc-Aurèle. Pour te parler ingénument, je n'ai jamais eu d'autre intention que celle de préférer l'empire à mon fils; mais l'amitié que j'avais pour mon fils m'a empêché de l'observer d'assez près. Dans le doute, je me suis flatté, et l'espérance a séduit mon cœur.

Antonin. Oh! quel malheur, que les meilleurs hommes soient si imparfaits, et qu'ayant tant de peine à faire du bien, ils fassent souvent sans le vouloir des maux irréparables!

Marc-Aurèle. Je le voyais bien fait, adroit à tous les exercices du corps, environné de sages conseillers qui avaient eu ma confiance, et qui pouvaient modérer sa jeunesse. Il est vrai que son naturel était léger, violent, adonné au plaisir.

Antonin. Ne connaissais-tu dans Rome aucun homme plus digne de l'empire du monde ?

Marc-Aurèle. J'avoue qu'il y en avait plusieurs; mais je croyais pouvoir préférer mon fils, pourvu qu'il eût de bonnes qualités

Antonin. Que signifiait donc ce langage de vertu si héroïque, quand tu écrivais à Faustine que si Avidius Cassius était plus digne de l'empire que toi et ta famille, il fallait consentir qu'il prévalût et que ta famille pérît avec toi? Pourquoi ne suivre point ces grandes

maximes, lorsqu'il s'agissait de te choisir un successeur? Ne devais-tu pas à la patrie de préférer le plus digne?

Marc-Aurèle. J'avoue ma faute; mais la femme que tu m'avais donnée avec l'empire, et dont j'ai souffert les désordres par reconnaissance pour toi, ne m'a jamais permis de suivre la pureté de ces maximes. En me donnant cette femme avec l'empire, tu fis deux fautes : en me donnant ta fille, tu fis la première faute, dont la mienne a été la suite; tu me fis deux présents, dont l'un gâtait l'autre, et m'a empêché d'en faire un bon usage. J'avais de la peine à m'excuser en te blâmant; mais enfin tu me presses trop. N'as-tu pas fait pour ta fille ce que tu me reproches d'avoir fait pour mon fils?

Antonin. En te reprochant ta faute, je n'ai garde de désavouer la mienne. Mais je t'avais donné une femme qui n'avait aucune autorité; elle n'avait que le nom d'impératrice : tu pouvais et tu devais la répudier, selon les lois, quand elle eut une mauvaise conduite. Enfin, il fallait au moins t'élever au-dessus des importunités d'une femme. De plus, elle était morte, et tu étais libre quand tu laissas l'empire à ton fils; tu as reconnu le naturel léger et emporté de ce fils : il n'a songé qu'à donner des spectacles, qu'à tirer de l'arc, qu'à percer des bêtes farouches, qu'à se rendre aussi farouche qu'elles, qu'à devenir un gladiateur, qu'à égarer son imagination, allant tout nu avec une peau de lion comme s'il eût été Hercule, qu'à se plonger dans des vices qui font horreur, et qu'à suivre tous ses soupçons avec une cruauté monstrueuse. O mon fils! cesse de t'excuser; un homme si insensé et si méchant ne pouvait tromper un homme aussi éclairé que toi, si la tendresse n'avait point affaibli ta prudence et ta vertu.

---

52. LÉGER[1] ET ÉBROIN[2].

La vie simple et solitaire n'a point de charmes pour un ambitieux.

ÉBROIN. Ma consolation dans mes malheurs est de vous trouver dans cette solitude.

LÉGER. Et moi je suis fâché de vous y voir : car on y est sans fruit, quand on y est malgré soi.

ÉBROIN. Pourquoi désespérez-vous donc de ma conversion ? Peut-être que vos exemples et vos conseils me rendront meilleur que vous ne pensez. Vous qui êtes si charitable, vous devriez bien dans ce loisir prendre un peu soin de moi.

LÉGER. On ne m'a mis ici qu'afin que je ne me mêle de rien : je suis assez chargé d'avoir à me corriger moi-même.

ÉBROIN. Quoi ! en entrant dans la solitude on renonce à la charité ?

LÉGER. Point du tout : je prierai Dieu pour vous.

ÉBROIN. Ho ! je le vois bien, c'est que vous m'abandonnez comme un homme indigne de vos instructions. Mais vous en répondrez, et vous ne me faites pas justice. J'avoue que j'ai été fâché de venir ici ; mais, maintenant, je suis assez content d'y être. Voici le plus beau désert qu'on puisse voir. N'admirez-vous pas ces ruisseaux qui tombent des montagnes, ces rochers escarpés et en partie couverts de mousse, ces vieux arbres qui paraissent aussi anciens que la terre où ils sont plantés?

1. Saint Léger, évêque d'Autun, ministre d'Etat sous Clotaire III, naquit vers l'an 616. Il fut appelé par la reine sainte Bathilde à faire partie du conseil de régence créé pendant la minorité de Clotaire III ; et après la mort de ce prince, il contribua, en déjouant les intrigues d'Ebroin, à l'élection de Childéric II, roi d'Austrasie. Après avoir souffert une longue persécution sous le règne suivant, il fut enfin privé de son évêché et décapité en 680, dans une forêt de l'ancienne province d'Artois.

2. Maire du palais sous Clotaire III et Thierry I[er], au VII[e] siècle, il causa par son ambition et ses crimes tous les troubles qui agitèrent la France à cette époque. Il fut tué en 681, par un seigneur nommé Hermanfroi, qu'il avait dépouillé de ses biens et qu'il menaçait de la mort.

Ces deux personnages, du reste, sont supposés vivants.

La nature a ici je ne sais quoi de brut et d'affreux qui plaît et qui fait rêver agréablement.

LÉGER. Toutes ces choses sont bien fades à qui a le goût de l'ambition, et qui n'est point désabusé des choses vaines. Il faut avoir le cœur innocent et paisible pour être sensible à ces beautés champêtres.

ÉBROIN. Mais j'étais las du monde et de ses embarras, quand on m'a mis ici.

LÉGER. Il paraît que vous en étiez fort las, puisque vous en êtes sorti par force.

ÉBROIN. Je n'aurais pas eu le courage d'en sortir; mais j'en étais pourtant dégoûté.

LÉGER. Dégoûté comme un homme qui y retournerait encore avec joie, et qui ne cherche qu'une porte pour y rentrer. Je connais votre cœur; vous avez beau dissimuler : avouez votre inquiétude; soyez au moins de bonne foi.

ÉBROIN. Mais, saint prélat, si nous rentrions, vous et moi, dans les affaires, nous y ferions des biens infinis. Nous nous soutiendrions l'un l'autre pour protéger la vertu; nous abattrions de concert tout ce qui s'opposerait à nous.

LÉGER. Confiez-vous à vous-même tant qu'il vous plaira sur vos expériences passées; cherchez des prétextes pour flatter vos passions : pour moi, qui suis ici depuis plus de temps que vous, j'y ai eu le loisir d'apprendre à me défier de moi et du monde. Il m'a trompé une fois, ce monde ingrat : il ne me trompera plus. J'ai tâché de lui faire du bien : il ne m'a jamais rendu que du mal. J'ai voulu aider une reine bien intentionnée : on l'a décréditée et réduite à se retirer. On m'a rendu ma liberté en croyant me mettre en prison : trop heureux de n'avoir plus d'autre affaire que celle de mourir en paix dans ce désert!

ÉBROIN. Mais vous n'y songez pas : si nous voulons

nous réunir, nous pouvons encore être les maîtres absolus.

Léger. Les maîtres de quoi ? De la mer, des vents et des flots ? Non ; je ne me rembarque plus après avoir fait naufrage. Allez chercher la fortune : tourmentez-vous, soyez malheureux dès cette vie ; hasardez tout, périssez à la fleur de votre âge, damnez-vous pour troubler le monde et pour faire parler de vous : vous le méritez bien, puisque vous ne pouvez demeurer en repos.

Ébroin. Mais quoi ! est-il bien vrai que vous ne désirez plus la fortune ? L'ambition est-elle bien éteinte dans les derniers replis de votre cœur ?

Léger. Me croiriez-vous si je vous le disais ?

Ébroin. En vérité, j'en doute fort. J'aurais bien de la peine ; car enfin....

Léger. Je ne vous le dirai donc pas : il est inutile de vous parler non plus qu'aux sourds. Ni les peines infinies de la prospérité, ni les adversités affreuses qui l'ont suivie, n'ont pu vous corriger. Allez, retournez à la cour : gouvernez ; faites le malheur du monde, et trouvez-y le vôtre.

---

53. LE PRINCE DE GALLES ET RICHARD SON FILS.

Caractère d'un prince faible.

Le Prince. Hélas ! mon cher fils, je te revois avec douleur : j'espérais pour toi une vie plus longue et un règne plus heureux. Qui est-ce qui a rendu ta mort si prompte ? N'as-tu point fait la même faute que moi, en ruinant ta santé par un excès de travail dans la guerre contre les Français ?

Richard. Non, mon père ; ma santé n'a point manqué : d'autres malheurs ont fini ma vie.

Le Prince. Quoi donc ? Quelque traître a-t-il trempé ses mains dans ton sang ? Si cela est, l'Angleterre, qui ne m'a pas oublié, vengera ta mort.

Richard. Hélas ! mon père, toute l'Angleterre a été de concert pour me déshonorer, pour me dégrader, pour me faire périr.

Le Prince. O ciel ! qui l'aurait pu croire ? A qui se fier désormais ? Mais qu'as-tu donc fait, mon fils ? N'as-tu point de tort ? Dis la vérité à ton père.

Richard. A mon père ? Ils disent que vous ne l'êtes pas, et que je suis fils d'un chanoine de Bordeaux.

Le Prince. C'est de quoi personne ne peut répondre ; mais je ne saurais le croire. Ce n'est pas la conduite de ta mère qui leur donne cette pensée ; mais n'est-ce point la tienne qui leur fait tenir ce discours ?

Richard. Ils disent que je prie Dieu comme un chanoine ; que je ne sais ni conserver l'autorité sur les peuples, ni exercer la justice, ni faire la guerre.

Le Prince. O mon enfant ! tout cela est-il vrai ? Il aurait mieux valu pour toi passer ta vie moine à Westminster, que d'être sur le trône avec tant de mépris.

Richard. J'ai eu de bonnes intentions ; j'ai donné de bons exemples ; j'ai eu même quelquefois assez de vigueur. Par exemple, je fis enlever et exécuter le duc de Glocester, mon oncle, qui ralliait tous les mécontents contre moi, et qui m'aurait détrôné si je ne l'eusse prévenu.

Le Prince. Ce coup était hardi et peut-être nécessaire : car je connaissais bien mon frère, qui était dissimulé, artificieux, entreprenant, ennemi de l'autorité légitime, propre à rallier une cabale dangereuse. Mais, mon fils, ne lui avais-tu donné aucune prise sur toi ? D'ailleurs, ce coup était-il assez mesuré ? L'as-tu bien soutenu ?

Richard. Le duc de Glocester m'accusait d'être trop

uni avec les Français, anciens ennemis de notre nation : mon mariage avec la fille de Charles VI, roi de France, servit au duc à éloigner de moi les cœurs des Anglais.

Le Prince. Quoi ! mon fils, tu t'es rendu suspect aux tiens par une alliance avec les ennemis irréconciliables de l'Angleterre ! Et que t'ont-ils donné pour ce mariage ? As-tu joint le Poitou et la Touraine à la Guienne, pour unir tous nos États de France jusqu'à la Normandie ?

Richard. Nullement ; mais j'ai cru qu'il était bon d'avoir hors de l'Angleterre un appui contre les Anglais factieux.

Le Prince. Oh ! malheur de l'État ! oh ! déshonneur de la maison royale ! Tu vas mendier le secours de tes ennemis, qui auront toujours un intérêt capital de rabaisser ta puissance ! Tu veux affermir ton règne en prenant des intérêts contraires à la grandeur de ta propre nation ! Tu ne te contentes pas d'être aimé de tes sujets comme leur père ; tu veux être craint comme un ennemi qui s'entend avec les étrangers pour les opprimer ! Hélas ! que sont devenus ces beaux jours où je mis en fuite le roi de France dans les plaines de Créci, inondées du sang de trente mille Français, et où je pris un autre roi de cette nation aux portes de Poitiers ? Oh ! que les temps sont changés ! Non, je ne m'étonne plus qu'on t'ait pris pour le fils d'un chanoine. Mais qui est-ce qui t'a détrôné ?

Richard. Le comte d'Erby.

Le Prince. Comment ? A-t-il assemblé une armée ? A-t-il gagné une bataille ?

Richard. Rien de tout cela. Il était en France à cause d'une querelle avec le grand maréchal, pour laquelle je l'avais chassé : l'archevêque de Cantorbéry y passa secrètement, pour l'inviter à entrer dans une conspiration.

Il passa par la Bretagne, arriva à Londres pendant que je n'y étais pas, trouva le peuple prêt à se soulever. La plupart des mutins prirent les armes; leurs troupes montèrent jusqu'à soixante mille hommes : tout m'abandonna. Le comte vint me trouver dans un château où je me renfermai; il eut l'audace d'y entrer presque seul : je pouvais alors le faire périr.

Le Prince. Pourquoi ne le fis-tu pas, malheureux?

Richard. Les peuples, que je voyais en armes dans toute le campagne, m'auraient massacré.

Le Prince. Hé! ne valait-il pas mieux mourir en homme de courage?

Richard. Il y eut d'ailleurs un présage qui me découragea

Le Prince. Qu'était-ce?

Richard. Ma chienne, qui n'avait jamais voulu caresser que moi seul, me quitta d'abord pour aller en ma présence caresser le comte : je vis bien ce que cela signifiait, et je le dis au comte même.

Le Prince. Voilà une belle naïveté! Un chien a donc décidé de ton autorité, de ton honneur, de ta vie, et du sort de toute l'Angleterre! Alors que fis-tu?

Richard. Je priai le comte de me mettre en sûreté contre la fureur de ce peuple.

Le Prince. Hélas! il ne te manquait plus que de demander lâchement la vie à l'usurpateur. Te la donna-t-il au moins?

Richard. Oui, d'abord. Il me renferma dans la Tour, où j'aurais vécu encore assez doucement; mais mes amis me firent plus de mal que mes ennemis : ils voulurent se rallier pour me tirer de captivité et pour renverser l'usurpateur. Alors il se défit de moi malgré lui : car il n'avait pas envie de se rendre coupable de ma mort.

Le Prince. Voilà un malheur complet. Mon fils est

faible et inégal; sa vertu mal soutenue le rend méprisable; il s'allie avec ses ennemis et soulève ses sujets; il ne prévoit point l'orage; il se décourage dès qu'il éclate; il perd les occasions de punir l'usurpateur; il demande lâchement la vie, et il ne l'obtient pas. O ciel, vous vous jouez de la gloire des princes et de la prospérité des États! Voilà le petit-fils d'Édouard qui a vaincu Philippe et ravagé son royaume! Voilà mon fils, de moi qui ai pris Jean et fait trembler la France et l'Espagne!

---

54. CHARLES VII ET JEAN, DUC DE BOURGOGNE.

La cruauté et la perfidie augmentent les périls, loin de les diminuer.

Le Duc. Maintenant que toutes nos affaires sont finies, et que nous n'avons plus d'intérêt parmi les vivants, parlons, je vous prie, sans passion. Pourquoi me faire assassiner? Un Dauphin faire cette trahison à son propre sang, à son cousin, qui....

Charles. A son cousin, qui voulait tout brouiller, et qui pensa ruiner la France. Vous prétendiez me gouverner comme vous aviez gouverné les deux Dauphins mes frères, qui étaient avant moi.

Le Duc. Mais, quoi! assassiner! Cela est infâme.

Charles. Assassiner est le plus sûr.

Le Duc. Quoi! dans un lieu où vous m'aviez attiré par les promesses les plus solennelles! J'entre dans la barrière (il me semble que j'y suis encore) avec Noailles, frère du captal de Buch : ce perfide Tanneguy du Châtel me massacre inhumainement avec ce pauvre Noailles.

Charles. Vous déclamerez tant qu'il vous plaira, mon cousin, je m'en tiens à ma première maxime : quand on a affaire à un homme aussi violent et aussi brouillon que vous l'étiez, assassiner est le plus sûr.

Le Duc. Le plus sûr! vous n'y songez pas.

Charles. J'y songe; c'est le plus sûr, vous dis-je.

Le Duc. Est-ce le plus sûr de se jeter dans tous les périls où vous vous êtes précipité en me faisant périr? Vous vous êtes fait plus de mal en me faisant assassiner que je n'aurais pu vous en faire.

Charles. Il y a bien à dire. Si vous ne fussiez mort, j'étais perdu, et la France avec moi.

Le Duc. Avais-je intérêt de ruiner la France? Je voulais la gouverner, et point la détruire[1] ni l'abattre; il aurait mieux valu souffrir quelque chose de ma jalousie et de mon ambition. Après tout, j'étais de votre sang, assez près de succéder à la couronne : j'avais un très-grand intérêt d'en conserver la grandeur. Jamais je n'aurais pu me résoudre à me liguer contre la France avec les Anglais ses ennemis; mais votre trahison et mon massacre mirent mon fils, quoiqu'il fût bon homme, dans une espèce de nécessité de venger ma mort et de s'unir aux Anglais. Voilà le fruit de votre perfidie : c'était[2] de former une ligue de la maison de Bourgogne avec la reine votre mère et avec les Anglais, pour renverser la monarchie française. La cruauté et la perfidie, bien loin de diminuer les périls, les augmentent sans mesure. Jugez-en par votre propre expérience : ma mort, en vous délivrant d'un ennemi, vous en fit de bien plus terribles, et mit la France dans un état cent fois plus déplorable. Toutes les provinces furent en feu; toute la campagne était au pillage; et il a fallu des miracles pour vous tirer de l'abîme où cet exécrable assassinat vous avait jeté. Après cela, venez encore me dire d'un ton décisif : « Assassiner est le plus sûr. »

Charles. J'avoue que vous m'embarrassez par le raisonnement, et je vois que vous êtes bien subtil en poli-

1. Remarque semblable à celles des pages 132 et 120 : il fallait et *non la détruire*.

2. *Ce fut* plutôt que *c'était*, puisque c'est la suite de ce qui a précédé.

tique ; mais j'aurai ma revanche par les faits. Pourquoi croyez-vous qu'il n'est pas bon d'assassiner ? N'avez-vous pas fait assassiner mon oncle le duc d'Orléans ? Alors vous pensiez sans doute comme moi, et vous n'étiez pas encore si philosophe.

Le Duc. Il est vrai, et je m'en suis mal trouvé, comme vous voyez. Une bonne preuve que l'assassinat est un mauvais expédient, est de voir combien il m'a réussi mal[1]. Si j'eusse laissé vivre le duc d'Orléans, vous n'auriez jamais songé à m'ôter la vie, et je m'en serais fort bien trouvé. Celui qui commence de telles affaires doit prévoir qu'elles finiront par lui ; dès qu'il entreprend sur la vie des autres, la sienne n'a plus un quart d'heure d'assuré.

Charles. Eh bien ! mon cousin, nous avons tous deux tort. Je n'ai pas été assassiné à mon tour comme vous, mais j'ai souffert d'étranges malheurs.

---

55. LOUIS XI ET LE CARDINAL BESSARION.

Un savant qui n'est pas propre aux affaires, vaut encore mieux qu'un esprit inquiet et artificieux qui ne peut souffrir ni la justice ni la bonne foi.

Louis. Bonjour, monsieur le cardinal. Je vous recevrai aujourd'hui plus civilement que quand vous vîntes me voir de la part du pape. Le cérémonial ne peut plus nous brouiller ; toutes les ombres sont ici pêle-mêle et *incognito ;* les rangs sont confondus.

Bessarion. J'avoue que je n'ai pas encore oublié votre

1. Ce n'est pas là une preuve ; il pourrait mal réussir à l'un et bien réussir à l'autre. La vérité est qu'on doit avoir horreur de l'assassinat, non pas tant parce que c'est un mauvais expédient, que parce que c'est un crime odieux.

insulte, quand vous me prîtes par la barbe dès le commencement de ma harangue.

Louis. Cette barbe grecque me surprit, et je voulais couper court pour la harangue, qui eût été longue et superflue.

Bessarion. Pourquoi cela? Ma harangue était des plus belles: je l'avais composée sur le modèle d'Isocrate, de Lysias, d'Hypéride et de Périclès.

Louis. Je ne connais point tous ces messieurs-là. Vous aviez été voir le duc de Bourgogne mon vassal, avant que de venir chez moi; il aurait bien mieux valu ne lire pas tant de vos vieux auteurs, et savoir mieux les règles du siècle présent: vous vous conduisîtes comme un pédant qui n'a aucune connaissance du monde.

Bessarion. J'avais pourtant étudié à fond les lois de Dracon, celles de Lycurgue et de Solon, les *Lois* et la *République* de Platon, tout ce qui nous reste des anciens rhéteurs qui gouvernaient le peuple; enfin les meilleurs scoliastes d'Homère, qui ont parlé de la police d'une république.

Louis. Et moi je n'ai jamais rien lu de tout cela; mais je sais bien qu'il ne fallait pas qu'un cardinal, envoyé par le pape pour faire rentrer le duc de Bourgogne dans mes bonnes grâces, allât le voir avant que de venir chez moi.

Bessarion. J'avais cru pouvoir suivre l'*usteron proteron* des Grecs[1]; je savais même, par la philosophie, que *ce qui est le premier quant à l'intention, est le dernier quant à l'exécution.*

Louis. Oh! laissons là votre philosophie: venons au fait.

Bessarion. Je vois en vous toute la barbarie des Latins, chez qui la Grèce désolée, après la prise de Con-

1. Ou *hystero-proteron*, figure ou défaut d'arrangement dans le discours, qui fait placer d'abord la circonstance qui devrait venir après, comme quand Virgile a dit (*Énéide*, liv. II, v. 353): « Mourons et précipitons-nous au milieu de l'armée ennemie. » *Mourons* devrait être placé après *précipitons-nous*.

stantinople, a essayé en vain de défricher l'esprit et les lettres.

Louis. L'esprit ne consiste que dans le bon sens, et point dans le grec; la raison est de toutes les langues. Il fallait garder l'ordre, et mettre le seigneur devant son vassal. Les Grecs, que vous vantez tant, n'étaient que des sots, s'ils ne savaient pas ce que savent les hommes les plus grossiers. Mais je ne puis m'empêcher de rire quand je me souviens comment vous voulûtes négocier: dès que je ne convenais pas de vos maximes, vous ne me donniez pour toute raison que des passages de Sophocle, de Lycophron et de Pindare. Je ne sais comment j'ai retenu ces noms, dont je n'avais ouï parler qu'à vous; mais je les ai retenus à force d'être choqué de vos citations. Il était question des places de la Somme, et vous me citiez un vers de Ménandre ou de Callimaque. Je voulais demeurer uni aux Suisses et au duc de Lorraine contre le duc de Bourgogne; vous me prouviez, par le *Gorgias* de Platon que ce n'était pas mon véritable intérêt. Il s'agissait de savoir si le roi d'Angleterre serait pour ou contre moi, vous m'alléguiez l'exemple d'Épaminondas. Enfin vous me consolâtes de n'avoir jamais guère étudié. Je disais en moi-même : « Heureux celui qui ne sait point tout ce que les autres ont dit, et qui sait un peu ce qu'il faut dire ! »

Bessarion. Vous m'étonnez par votre mauvais goût. Je croyais que vous aviez assez bien étudié : on m'avait dit que le roi votre père vous avait donné un assez bon précepteur, et qu'ensuite vous aviez pris plaisir en Flandre, chez le duc de Bourgogne, à faire raisonner tous les jours les philosophes.

Louis. J'étais encore bien jeune quand je quittai le roi mon père et mon précepteur; je passai à la cour de Bourgogne, où l'inquiétude et l'ennui me réduisirent à écouter un peu quelques savants. Mais j'en fus bientôt

dégoûté ; ils étaient pédants et imbéciles, comme vous ; ils n'entendaient point les affaires ; ils ne connaissaient point les divers caractères des hommes ; ils ne savaient ni dissimuler, ni se taire, ni s'insinuer, ni entrer dans les passions d'autrui, ni trouver des ressources dans les difficultés, ni deviner les desseins des autres ; ils étaient vains, indiscrets, disputeurs, toujours occupés de mots et de faits inutiles, pleins de subtilités qui ne persuadent personne, incapables d'apprendre à vivre et de se contraindre. Je ne pus souffrir de tels animaux.

Bessarion. Il est vrai que les savants ne sont pas d'ordinaire trop propres à l'action, parce qu'ils aiment le repos des muses ; il est vrai aussi qu'ils ne savent guère se contraindre ni dissimuler, parce qu'ils sont au-dessus des passions grossières des hommes, et de la flatterie que les tyrans demandent.

Louis. Allez, grande barbe, pédant hérissé de grec ; vous perdez le respect qui m'est dû.

Bessarion. Je ne vous en dois point. Le sage, suivant les stoïciens et toute la secte du Portique, est plus roi que vous. Vous ne l'avez jamais été que par le rang et par la puissance ; vous ne le fûtes jamais, comme le sage, par un véritable empire sur vos passions. D'ailleurs, vous n'avez plus qu'une ombre de royauté ; d'ombre à ombre, je ne vous cède point.

Louis. Voyez l'insolence de ce vieux pédant !

Bessarion. J'aime encore mieux être pédant que fourbe, tyran, et ennemi du genre humain. Je n'ai pas fait mourir mon frère ; je n'ai pas tenu en prison mon fils ; je n'ai employé ni le poison ni l'assassinat pour me défaire de mes ennemis ; je n'ai point eu une vieillesse affreuse, semblable à celle des tyrans que la Grèce a tant détestés. Mais il faut vous excuser : avec beaucoup de finesse et de vivacité, vous aviez beaucoup de choses d'une tête un peu démontée. Ce n'était pas pour rien

que vous étiez fils d'un homme qui s'était laissé mourir de faim, et petit-fils d'un autre qui avait été renfermé tant d'années. Votre fils même n'a la cervelle guère assurée; et ce sera un grand bonheur pour la France si la couronne passe, après lui, dans une branche plus sensée.

Louis. J'avoue que ma tête n'était pas tout à fait bien réglée; j'avais des faiblesses, des visions noires, des emportements furieux; mais j'avais de la pénétration, du courage, de la ressource dans l'esprit, des talents pour gagner les hommes et pour accroître mon autorité; je savais fort bien laisser à l'écart un pédant inutile à tout, et découvrir les qualités utiles dans les sujets les plus obscurs. Dans les langueurs mêmes de ma dernière maladie, je conservai encore assez de fermeté d'esprit pour travailler à faire une paix avec Maximilien. Il attendait ma mort, et ne cherchait qu'à éluder la conclusion. Par mes émissaires secrets, je soulevai les Gantois contre lui; je le réduisis à faire, malgré lui, un traité de paix avec moi, où il me donnait, pour mon fils, Marguerite sa fille avec trois provinces. Voilà mon chef-d'œuvre de politique dans ces derniers jours où l'on me croyait fou. Allez, vieux pédant; allez chercher vos Grecs, qui n'ont jamais su autant de politique que moi; allez chercher vos savants, qui ne savent que lire et parler de leurs livres, qui ne savent ni agir ni vivre avec les hommes.

Bessarion. J'aime encore mieux un savant qui n'est pas propre aux affaires et qui ne sait que ce qu'il a lu, qu'un esprit inquiet, artificieux et entreprenant, qui ne peut souffrir ni la justice ni la bonne foi, et qui renverse tout le genre humain[1].

1. Bessarion a le dernier dans cette discussion. Mais Fénelon a donné le beau rôle à Louis XI; s'il voulait le faire blâmer par le lecteur, il n'y a pas trop bien réussi.

56. LOUIS XI ET LE CARDINAL BALUE.

Un prince fourbe et méchant rend ses sujets traîtres et infidèles.

Louis. Comment osez-vous, scélérat, vous présenter encore devant moi après toutes vos trahisons?

Balue. Où voulez-vous donc que je m'aille cacher? Ne suis-je pas assez caché dans la foule des ombres? Nous sommes tous égaux ici-bas.

Louis. C'est bien à vous à parler ainsi, vous qui n'étiez que le fils d'un meunier de Verdun!

Balue. Hé! c'était un mérite auprès de vous que d'être de basse naissance : votre compère le prévôt Tristan, votre médecin Coctier, votre barbier Olivier le Diable, étaient vos favoris et vos ministres. Janfredy, avant moi, avait obtenu la pourpre par votre faveur. Ma naissance valait à peu près celle de ces gens-là.

Louis. Aucun d'eux n'a fait des trahisons aussi noires que vous.

Balue. Je n'en crois rien : s'ils n'avaient pas été de malhonnêtes gens, vous ne les auriez ni bien traités ni employés.

Louis. Pourquoi voulez-vous que je ne les aie pas choisis pour leur mérite?

Balue. Parce que le mérite vous était toujours suspect et odieux; parce que la vertu vous faisait peur, et que vous n'en saviez faire aucun usage; parce que vous ne vouliez vous servir que d'âmes basses et vénales, prêtes à entrer dans vos intrigues, dans vos tromperies, dans vos cruautés. Un homme honnête, qui aurait eu horreur de tromper et de faire du mal, ne vous aurait été bon à rien, à vous qui ne vouliez que tromper et que nuire, pour contenter votre ambition sans bornes. Puisqu'il faut parler franchement dans le pays de vérité, j'avoue que j'ai été un malhonnête homme; mais

c'était par là que vous m'aviez préféré à d'autres. Ne vous ai-je pas bien servi avec adresse pour jouer les grands et les peuples? Avez-vous trouvé un fourbe plus souple que moi pour tous les personnages?

Louis. Il est vrai; mais en trompant les autres pour m'obéir, il ne fallait pas me tromper moi-même. Vous étiez d'intelligence avec le pape pour me faire abolir la pragmatique, contre les véritables intérêts de la France.

Balue. Hé! vous êtes-vous jamais soucié ni de la France ni de ses véritables intérêts? Vous n'avez jamais regardé que les vôtres; vous vouliez tirer parti du pape, et lui sacrifier les canons pour votre intérêt. Je n'ai fait que vous servir à votre mode.

Louis. Mais vous m'aviez mis dans la tête toutes ces visions, contre l'intérêt véritable de ma couronne même, à laquelle était attachée ma véritable grandeur.

Balue. Point : je voulais que vous vendissiez chèrement cette pancarte crasseuse à la cour de Rome. Mais allons plus loin. Quand même je vous aurais trompé, qu'auriez-vous à me dire?

Louis. Comment! à vous dire? Je vous trouve bien plaisant. Si nous étions encore vivants, je vous remettrais bien en cage.

Balue. Oh! j'y ai assez demeuré. Si vous me fâchez, je ne dirai plus mot. Savez-vous bien que je ne crains guère les mauvaises humeurs d'une ombre de roi? Quoi donc? vous croyez être au Plessis-lez-Tours[1] avec vos assassins?

Louis. Non; je sais que je n'y suis pas, et bien vous en vaut. Mais enfin, je veux bien vous entendre, pour la rareté du fait. Ça, prouvez-moi, par vives raisons, que vous avez dû trahir votre maître.

1. *Lez*, vieille préposition, qui signifiait *à côté*, *près de*. Elle subsiste dans beaucoup de noms de lieux : *la Chapelle-lez-Paris*, *Saint-Germain-lez-Prés*, *le Péage-lez-Romans*, où ceux qui ne la connaissent pas la remplacent au hasard par *les*, *des*, *près*.

BALUE. Ce paradoxe vous surprend ; mais je m'en vais vous le vérifier à la lettre.

LOUIS. Voyons ce qu'il veut dire.

BALUE. N'est-il pas vrai qu'un pauvre fils de meunier, qui n'a jamais eu d'autre éducation que celle de la cour d'un grand roi, a dû suivre les maximes qui y passaient pour les plus utiles et pour les meilleures, d'un commun consentement ?

LOUIS. Ce que vous dites a quelque vraisemblance.

BALUE. Mais répondez oui ou non, sans vous fâcher.

LOUIS. Je n'ose nier une chose qui paraît si bien fondée, ni avouer ce qui peut m'embarrasser par ses conséquences.

BALUE. Je vois bien qu'il faut que je prenne votre silence pour un aveu forcé. La maxime fondamentale de tous vos conseils, que vous aviez répandue dans toute votre cour, était de faire tout pour vous seul. Vous ne comptiez pour rien les princes de votre sang ; ni la reine, que vous teniez captive et éloignée ; ni le Dauphin, que vous éleviez dans l'ignorance et en prison ; ni le royaume, que vous désoliez par votre politique dure et cruelle, aux intérêts duquel vous préfériez sans cesse la jalousie pour l'autorité tyrannique : vous ne comptiez même pour rien les favoris et les ministres les plus affidés dont vous vous serviez pour tromper les autres. Vous n'en avez jamais aimé aucun ; vous ne vous êtes jamais confié à aucun d'eux que pour le besoin : vous cherchiez à les tromper à leur tour, comme le reste des hommes ; vous étiez prêt à les sacrifier sur le moindre ombrage, ou pour la moindre utilité. On n'avait jamais un seul moment d'assuré avec vous ; vous vous jouiez de la vie des hommes. Vous n'aimiez personne : qui vouliez-vous qui vous aimât ? Vous vouliez tromper tout le monde : qui vouliez-vous qui se livrât à vous de bonne foi et de bonne amitié, et sans intérêt ? Cette fidélité

désintéressée, où l'aurions-nous apprise? La méritiez-vous? L'espériez-vous? La pouvait-on pratiquer auprès de vous et dans votre cour? Aurait-on pu durer huit jours chez vous avec un cœur droit et sincère? N'était-on pas forcé d'être un fripon dès qu'on vous approchait? N'était-on pas déclaré scélérat dès qu'on parvenait à votre faveur, puisqu'on n'y parvenait jamais que par la scélératesse? Ne deviez-vous pas vous le tenir pour dit? Si on avait voulu conserver quelque honneur et quelque conscience, on se serait bien gardé d'être jamais connu de vous : on serait allé au bout du monde, plutôt que de vivre à votre service. Dès qu'on est fripon, on l'est pour tout le monde. Voudriez-vous qu'une âme que vous avez gangrenée et à qui vous n'avez inspiré que scélératesse pour tout le genre humain, n'ait jamais que vertu pure et sans tache, que fidélité désintéressée et héroïque pour vous seul? Étiez-vous assez dupe pour le penser? Ne comptiez-vous pas que tous les hommes seraient pour vous comme vous pour eux? Quand même on aurait été bon et sincère pour tous les hommes, on aurait été forcé de devenir faux et méchant à votre égard. En vous trahissant, je n'ai donc fait que suivre vos leçons, que marcher sur vos traces, que vous rendre ce que vous nous donniez tous les jours, que faire ce que vous attendiez de moi, que prendre pour principe de ma conduite le principe que vous regardiez comme le seul qui doit animer tous les hommes. Vous auriez méprisé un homme qui aurait connu d'autre intérêt que le sien propre. Je n'ai pas voulu mériter votre mépris, et j'ai mieux aimé vous tromper, que d'être un sot selon vos principes.

Louis. J'avoue que votre raisonnement me presse et m'incommode. Mais pourquoi vous entendre avec mon frère le duc de Guienne, et avec le duc de Bourgogne, mon plus cruel ennemi?

BALUE. C'est parce qu'ils étaient vos plus dangereux ennemis que je me liai avec eux, pour avoir une ressource contre vous, si votre jalousie ombrageuse vous portait à me perdre. Je savais que vous compteriez sur mes trahisons, et que vous pourriez les croire sans fondement : j'aimais mieux vous trahir pour me sauver de vos mains, que périr dans vos mains sur des soupçons, sans vous avoir trahi. Enfin j'étais bien aise, selon vos maximes, de me faire valoir dans les deux partis, et de tirer de vous, dans l'embarras des affaires, la récompense de mes services, que vous ne m'auriez jamais accordée de bonne grâce dans un temps de paix. Voilà ce que doit attendre de ses ministres un prince ingrat, défiant, trompeur, qui n'aime que soi.

LOUIS. Mais voici tout de même ce que doit attendre un traître qui vend son roi : on ne le fait pas mourir quand il est cardinal; mais on le tient onze ans en prison, on le dépouille de ses grands trésors.

BALUE. J'avoue mon unique faute : elle fut de ne vous tromper pas avec assez de précaution, et de laisser intercepter mes lettres. Remettez-moi dans l'occasion, je vous tromperai encore selon vos mérites; mais je vous tromperais plus subtilement, de peur d'être découvert.

---

57. LOUIS XI ET PHILIPPE DE COMMINES.

Les faiblesses et les crimes des rois ne sauraient être cachés.

LOUIS. On dit que vous avez écrit mon histoire.

COMMINES. Il est vrai, sire; et j'ai parlé en bon domestique[1].

1. Serviteur attaché à la famille. Ce mot alors n'entraînait pas l'idée de fonctions basses ou serviles. Nous verrons ci-dessous Marie de Médicis l'appliquer à Richelieu.

Louis. Mais on assure que vous avez raconté bien des choses dont je me passerais volontiers.

Commines. Cela peut être; mais en gros j'ai fait de vous un portrait fort avantageux. Voudriez-vous que j'eusse été un flatteur perpétuel, au lieu d'être un historien?

Louis. Vous deviez parler de moi comme un sujet comblé des grâces de son maître.

Commines. C'eût été le moyen de n'être cru de personne. La reconnaissance n'est pas ce qu'on recherche dans un historien; au contraire, c'est ce qui le rend suspect.

Louis. Pourquoi faut-il qu'il y ait des gens qui aient la démangeaison d'écrire? Il faut laisser les morts en paix, et ne flétrir point leur mémoire.

Commines. La vôtre était étrangement noircie; j'ai tâché d'adoucir les impressions déjà faites; j'ai relevé toutes vos bonnes qualités; je vous ai déchargé de toutes les choses odieuses qu'on vous imputait sans preuves décisives. Que pouvais-je faire de mieux?

Louis. Ou vous taire, ou me défendre en tout. On dit que vous avez représenté toutes mes grimaces, toutes mes contorsions lorsque je parlais tout seul, toutes mes intrigues avec de petites gens. On dit que vous avez parlé du crédit de mon prévôt, de mon médecin, de mon barbier et de mon tailleur; vous avez étalé mes vieux habits. On dit que vous n'avez pas oublié mes petites dévotions, surtout à la fin de mes jours; mon empressement à ramasser des reliques; à me faire frotter, depuis la tête jusqu'aux pieds, de l'huile de la sainte ampoule, et à faire des pèlerinages où je prétendais toujours avoir été guéri. Vous avez fait mention de ma barrette chargée de petits saints, et ma petite Notre-Dame de plomb, que je baisais dès que je voulais faire un mauvais coup; enfin de la croix de Saint-Lô, par laquelle je n'osais jurer sans vouloir garder mon serment, parce que j'au-

rais cru mourir dans l'année si j'y avais manqué. Tout cela est fort ridicule.

COMMINES. Tout cela n'est-il pas vrai? pouvais-je le taire?

LOUIS. Vous pouviez n'en rien dire.

COMMINES. Vous pouviez n'en rien faire.

LOUIS. Mais cela était fait, et il ne fallait pas le dire.

COMMINES. Mais cela était fait, et je ne pouvais le cacher à la postérité.

LOUIS. Quoi! ne peut-on pas cacher certaines choses?

COMMINES. Hé! croyez-vous qu'un roi puisse être caché après sa mort comme vous cachiez certaines intrigues pendant votre vie? Je n'aurais rien sauvé pour vous par mon silence, et je me serais déshonoré. Contentez-vous[1] que je pouvais dire bien pis et être cru : mais je ne l'ai pas voulu faire.

LOUIS. Quoi! l'histoire ne doit-elle pas respecter les rois?

COMMINES. Les rois ne doivent-ils pas respecter l'histoire et la postérité, à la censure de laquelle ils ne peuvent échapper? Ceux qui veulent qu'on ne parle pas mal d'eux n'ont qu'une seule ressource, qui est de bien faire.

---

58. LOUIS XI ET CHARLES, DUC DE BOURGOGNE.

Les méchants, à force de tromper et de se défier des autres, sont trompés eux-mêmes.

LOUIS. Je suis fâché, mon cousin, des malheurs qui vous sont arrivés.

CHARLES. C'est vous qui en êtes cause; vous m'avez trompé.

LOUIS. C'est votre orgueil et votre emportement qui

1. *De ce que; se contenter* veut après lui la préposition *de*.

vous trompaient. Avez-vous oublié que je vous avertis qu'un homme m'avait offert de vous faire périr?

CHARLES. Je ne pus le croire; je m'imaginai que si la chose eût été vraie, vous n'auriez pas eu assez de probité pour m'en avertir, et que vous l'aviez inventée pour me faire peur, en me rendant suspects tous ceux dont je me servais : cette fourberie était assez de votre caractère, et je n'avais pas grand tort de vous l'attribuer. Qui n'eût pas été trompé comme moi dans une occasion où vous étiez bon et sincère?

LOUIS. Je conviens qu'il n'était pas à propos de se fier souvent à ma sincérité; mais encore valait-il mieux se fier à moi qu'au traître Campobache, qui vous vendit si cruellement.

CHARLES. Voulez-vous que je parle ici franchement, puisqu'il ne s'agit plus de politique chez Pluton? Nous étions tous deux dans d'étranges maximes; nous ne connaissons, ni vous ni moi, aucune vertu. En cet état, à force de se défier, on persécute souvent les gens de bien; puis on se livre, par une espèce de nécessité, au premier venu; et ce premier venu est d'ordinaire un scélérat qui s'insinue par la flatterie. Mais, dans le fond, mon naturel était meilleur que le vôtre; j'étais prompt et d'une humeur un peu farouche; mais je n'étais ni trompeur ni cruel comme vous. Avez-vous oublié qu'à la conférence de Conflans vous m'avouâtes que j'étais un vrai gentilhomme, et que je vous avais bien tenu la parole que j'avais donnée à l'archevêque de Narbonne?

LOUIS. Bon! c'étaient des paroles flatteuses que je vous dis alors pour vous amuser et pour vous détacher des autres chefs de la ligue du bien public. Je savais bien qu'en vous louant je vous prendrais pour dupe.

---

59. LOUIS XI ET LOUIS XII.

La générosité et la bonne foi sont de plus sûres maximes en politique que la cruauté et la finesse.

Louis XI. Voilà, si je ne me trompe, un de mes successeurs. Quoique les ombres n'aient plus ici-bas aucune majesté, il me semble que celle-ci pourrait bien être quelque roi de France, car je vois que ces autres ombres la respectent et lui parlent français. Qui es-tu? Dis-le moi, je te prie.

Louis XII. Je suis le duc d'Orléans, devenu roi sous le nom de Louis XII.

Louis XI. Comment as-tu gouverné mon royaume?

Louis XII. Tout autrement que toi. Tu te faisais craindre, je me suis fait aimer. Tu as commencé par charger les peuples; je les ai soulagés, et j'ai préféré leur repos à la gloire de vaincre mes ennemis.

Louis XI. Tu savais donc bien mal l'art de régner. C'est moi qui ai mis mes successeurs dans une autorité sans bornes; c'est moi qui ai dissipé les ligues des princes et des seigneurs; c'est moi qui ai levé des sommes immenses. J'ai découvert les secrets des autres; j'ai su cacher les miens. La finesse, la hauteur et la sévérité sont les vraies maximes du gouvernement. J'ai grande peur que tu auras tout gâté[1], et que ta mollesse aura détruit tout mon ouvrage.

Louis XII. J'ai montré, par les succès de mes maximes, que les tiennes étaient fausses et pernicieuses. Je me suis fait aimer; j'ai vécu en paix sans manquer de parole, sans répandre de sang, sans ruiner mon peuple. Ta mémoire est odieuse; la mienne est respectée. Pendant ma vie on m'a été fidèle; après ma mort

1. *Que tu n'aies tout gâté, et que ta mollesse n'ait détruit.* Voyez p. 89, 144.

on me pleure, et on craint de ne trouver jamais un aussi bon roi. Quand on se trouve si bien de la générosité et de la bonne foi, on doit bien mépriser la cruauté et la finesse.

Louis XI. Voilà une belle philosophie, que tu auras sans doute apprise dans cette longue prison où l'on m'a dit que tu as langui avant que de monter sur le trône.

Louis XII. Cette prison a été moins honteuse que la tienne de Péronne[1]. Voilà à quoi sert la finesse et la tromperie : on se fait prendre par son ennemi. La bonne foi n'exposerait pas à de si grands périls.

Louis XI. Mais j'ai su, par adresse, me tirer des mains du duc de Bourgogne.

Louis XII. Oui, à force d'argent[2], dont tu corrompis ses domestiques, et en le suivant honteusement à la ruine de tes alliés les Liégeois, qu'il te fallut aller voir périr.

Louis XI. As-tu étendu le royaume comme je l'ai fait? J'ai réuni à la couronne le duché de Bourgogne, le comté de Provence, et la Guienne même.

Louis XII. Je t'entends : tu savais l'art de te défaire d'un frère pour avoir son partage; tu as profité du malheur du duc de Bourgone, qui courut à sa perte; tu gagnas le conseiller du comte de Provence pour attraper sa succession. Pour moi, je me suis contenté d'avoir la Bretagne par une alliance légitime avec l'héritière de cette maison, que j'aimais, et que j'épousai après la mort de ton fils. D'ailleurs, j'ai moins songé à avoir de nouveaux sujets, qu'à rendre fidèles et heureux ceux que j'avais déjà. J'ai éprouvé même, par les guerres de Naples et de Milan, combien les conquêtes éloignées nuisent à un État.

1. Tournure à rejeter. Dites *la tienne à Péronne*. *Tien, tienne* est pour *de toi*, et *la prison de toi de Péronne* forme évidemment une mauvaise construction.

2. *Argent* n'ayant pas d'article, ne peut être déterminé par *dont*, etc. Il faudrait : *Oui, grâce à l'argent dont tu corrompis*; ou bien : *A force d'argent, tu corrompis ses domestiques*. Voyez la *Gramm. de Port-Royal*, partie II, ch. 10, les *Remarques* de Duclos et Fromant sur le même chapitre, et DUMARSAIS, *Encyclop.*, mot *Article*.

Louis XI. Je vois bien que tu manquais d'ambition et de génie.

Louis XII. Je manquais de ce génie faux et trompeur qui t'avait tant décrié, et de cette ambition qui met l'honneur à compter pour rien la sincérité et la justice.

Louis IX. Tu parles trop.

Louis XII. C'est toi qui as souvent trop parlé. As-tu oublié le marchand de Bordeaux, établi en Angleterre[1], et le roi Édouard, que tu convias à venir à Paris ? Adieu.

---

60. LOUIS XI ET L'EMPEREUR MAXIMILIEN[2].

Malheurs où tombe un prince ombrageux et soupçonneux.

Maximilien. Serons-nous encore après notre mort aussi jaloux l'un de l'autre qu'après la bataille de Guinegate ?

Louis. Non ; il n'est plus question de rien : il n'y a plus ici ni conquête ni mariage qui puisse nous inquiéter. Il est vrai que j'ai craint le progrès de votre maison ; vous aviez déjà l'Empire : c'était bien assez pour des comtes de Hapsbourg en Suisse[3]. Je n'ai pu vous voir joindre à vos États d'Allemagne la comté de Bourgogne, avec tous les Pays-Bas réunis sur la tête de ma cousine

1. Duclos, dans son *Histoire de Louis XI*, rapporte de la manière suivante le fait auquel Fénelon fait ici allusion : « Louis XI ne pouvait cacher la joie qu'il avait de se voir délivré des Anglais. Il plaisantait un jour sur la facilité avec laquelle il les renvoyait ; en tournant la tête, il aperçut un marchand gascon établi en Angleterre qui pouvait l'avoir entendu : il alla à lui et lui demanda ce qu'il voulait : le marchand le pria de lui accorder un passe-port pour conduire en Angleterre une certaine quantité de vin dont il faisait commerce. Le roi lui accorda sa demande ; mais, pour l'empêcher de retourner en Angleterre, il lui donna un emploi en France, et mille livres pour faire venir sa femme : *Ainsi*, dit Commines, *se condamna le roi en cette amende, connaissant qu'il avait trop parlé.*

2. Empereur d'Allemagne, archiduc d'Autriche et roi des Romains, né en 1459 de Frédéric III et d'Eléonore de Portugal.

3. Rodolphe Ier, empereur d'Allemagne, fondateur de la maison d'Autriche, était né en 1218, du comte de Hapsbourg, Albert le Sage.

que vous avez épousée, sans craindre cet excès de puissance. Cela n'est-il pas naturel ?

Maximilien. Sans doute; mais si vous craigniez tant cette puissance, pourquoi ne l'avez-vous pas prévenue ? Il ne tenait qu'à vous de marier avec votre Dauphin la princesse que j'ai épousée : elle le souhaitait ardemment; ses sujets le souhaitaient comme elle : il vous était capital d'unir à votre monarchie une puissance qui avait pensé lui être fatale; vous ne deviez point perdre l'occasion d'agrandir vos États du côté où la frontière était trop voisine de Paris, centre de votre royaume. Vous coupiez la racine de toutes les guerres, et vous ne laissiez dans l'Europe aucune puissance qui pût faire le contre-poids de la vôtre.

Louis. Il est vrai, et j'ai vu tout cela aussi clairement que vous pouvez le voir.

Maximilien. Hé ! qu'est-ce donc qui vous a arrêté ? Étiez-vous ensorcelé ? Y avait-il quelque enchantement qui empêchât, malgré toute votre politique raffinée, de faire ce que le génie le plus borné aurait fait ? Je vous remercie de cette faute; car elle a fait toute la grandeur de notre maison.

Louis. L'extrême disproportion d'âge m'empêcha de marier mon fils avec ma cousine : elle avait neuf ou dix ans plus que lui; mon fils était malsain, bossu, et si petit, que c'eût été le perdre.

Maximilien. Il n'y avait qu'à les marier, pour mettre les choses en sûreté; vous les eussiez tenus séparés jusqu'à ce que le Dauphin fût devenu plus grand et plus robuste : cependant, vous auriez été en possession de tout. Avouez-le de bonne foi : vous ne me dites pas vos véritables raisons, et vous usez encore de dissimulation après votre mort.

Louis. Oh bien ! puisque vous me pressez tant, et que nous sommes ici hors de toute intrigue, je vais vous dé-

couvrir tout mon mystère. Je craignais fort un étranger qui épouserait cette grande héritière, et qui ferait sortir tant de beaux États de la maison de France; mais, à parler franchement, je craignais encore davantage un prince de mon sang, sur l'expérience [1] des derniers ducs de Bourgogne. De là vient que je ne voulus écouter aucune proposition sur aucun des princes de la maison royale. Pour mon fils, je le craignais plus qu'aucun autre prince; je n'avais pas oublié toutes les peines dans lesquelles j'avais fait mourir mon père, quoique je n'eusse aucun pays dont je fusse le maître. Je disais en moi-même : Mon fils pourrait me faire bien pis, s'il était souverain des deux Bourgognes et des dix-sept provinces des Pays-Bas : il serait bien plus redoutable pour moi dans ma vieillesse que le duc Charles de Bourgogne, qui avait pensé me détrôner; tous mes sujets, qui me haïssaient, se seraient attachés à lui. Il était doux, commode, propre à se faire aimer, facile pour écouter toutes sortes de conseils : s'il eût été si puissant, c'était fait de moi.

Maximilien. Je vois bien maintenant ce qui vous a arrêté sur ce mariage : vous avez préféré votre sûreté à l'accroissement de votre monarchie. Mais pourquoi refusâtes-vous encore Jeanne, héritière de Castille et fille du roi Henri IV? Son droit était incontestable, et sa tante Isabelle, qui avait épousé le prince Ferdinand d'Aragon, ne pouvait lui disputer la couronne. Henri, en mourant, avait déclaré qu'elle était sa fille, et qu'il n'avait jamais abandonné la reine, sa femme, à Bertrand de la Cueva. Les lois décidaient clairement pour Jeanne; le roi de Portugal, son oncle, la soutenait; la plupart des Castillans étaient pour le bon parti : on vous offrait cette princesse pour votre Dauphin; si vous l'eussiez ac-

1. D'après l'expérience que j'avais faite des ducs de Bourgogne.

ceptée, Ferdinand et Isabelle n'auraient osé prétendre[1] la succession; la Castille était acquise à la France; c'était une occupation éloignée pour votre Dauphin; il eût régné loin de vous, et sans impatience de vous succéder. La Castille ne devait pas vous donner les mêmes inquiétudes que la Flandre et la Bourgogne, qui sont des pairies de votre couronne, et aux portes de Paris. Que ne faisiez-vous ce mariage? Pour ne l'avoir pas fait, vous avez achevé de mettre au comble la grandeur de ma maison; car mon fils a épousé la fille unique de Ferdinand et d'Isabelle; par là, il a uni l'Espagne avec tous nos États d'Allemagne, et avec tous ceux de la maison de Bourgogne : ce qui met notre puissance fort au-dessus de celle de votre maison.

Louis. Je n'avais pas prévu le mariage de votre fils, qui est encore plus redoutable que le vôtre pour la liberté de l'Europe. Mais je vous ai dit ce qui m'a déterminé pour tous ces mariages : ce n'est point le ressentiment que j'avais contre la mémoire du duc de Bourgogne qui m'a éloigné d'accepter sa fille; ce n'est point le désir de réunir par un mariage la Bretagne à la France qui m'a fait penser à Anne de Bretagne : je n'ai pas même songé à marier mon fils pendant ma vie; je n'ai pensé qu'à me défier de lui, qu'à l'élever dans l'ignorance et dans la timidité, qu'à le tenir enfermé à Amboise le plus longtemps que je pourrais. La couronne de Castille, qu'il aurait eue sans peine, lui aurait donné trop d'autorité en France, où j'étais universellement haï. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un père vieux, soupçonneux, jaloux de son autorité, qui a donné à son fils un mauvais exemple contre son père : son ombre lui fait peur.

Maximilien. Je vous entends. Vous étiez bien malheureux dans vos alarmes. Quand on a abandonné le

1. *Prétendre* dans le sens de *avoir des prétentions sur, vouloir s'attribuer à titre de propriété*, prend aujourd'hui la préposition *à*.

chemin de la probité, on ne marche plus qu'entre des précipices dans sa propre famille : on est misérable, et on le mérite.

---

61. LE CONNÉTABLE DE BOURBON ET BAYARD.

Il n'est jamais permis de prendre les armes contre sa patrie.

BOURBON. N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe et percé d'un grand coup ? Oui, c'est lui-même. Hélas ! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes : Vandenesse et lui. Ces deux Français étaient deux ornements de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah ! mon pauvre Bayard, c'est avec douleur que je te vois en cet état.

BAYARD. C'est avec douleur que je vous vois aussi.

BOURBON. Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre. Mais je ne veux point te traiter en prisonnier : je veux te garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison comme si tu étais mon pauvre frère. Ainsi tu ne dois pas être fâché de me voir.

BAYARD. Hé ! croyez-vous que je ne sois pas fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France ? Ce n'est point de ma captivité ni de ma blessure dont je suis en peine [1]. Je meurs : dans un moment la mort va me délivrer de vos mains.

1. Lisez : *que je suis en peine*. Ce pléonasme qui consiste à redoubler l'expression du rapport exprimé par une préposition, se trouve plus fréquemment qu'on ne croit dans les auteurs. Ainsi, BOILEAU, *Sat.* IX, v. 1 ; MOLIÈRE, *Misanthrope*, acte II, sc. 5, v. 68 ; ROUSSEAU, *les Aïeux chimériques*, acte I, sc. 1, v. 112 ; le même, *Ode à la Fortune*, v. 21 et 22. Nicole a dit de même : « *De* quelque honnêteté *dont* les comédies tâchent de la couvrir » (*de la Comédie*, ch. 3). Buffon : « C'est *de* ce sens *dont* il faut nous servir » (*Hist. Nat.*, t. IV, p. 151, édit. in-12 de 1769). Helvétius : « C'est *de* la vraie probité *dont* il s'agit dans ce chapitre » (*de l'Esprit*, disc. II, ch. 11). Malgré toutes ces autorités, ces pléonasmes sont de véritables solécismes, qu'on doit éviter avec soin. Voyez BEAUZÉE, *Encyclop.*, mots *Pleonasme*, *Perissologie*.

Bourbon. Non, mon cher Bayard; j'espère que nos soins réussiront pour le guérir.

Bayard. Ce n'est point là ce que je cherche, et je suis content de mourir.

Bourbon. Qu'as-tu donc? Est-ce que tu ne saurais te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet? Ce n'est pas ta faute, c'est la sienne : les armes sont journalières. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les Impériaux ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières contre eux.

Bayard. Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses propres mains sa patrie et le royaume de ses ancêtres.

Bourbon. Quoi! Bayard, te loue, et tu me condamnes! je te plains, et tu m'insultes!

Bayard. Si vous me plaignez, je vous plains aussi; et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie sans tache; j'ai sacrifié la mienne à mon devoir; je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France, et regretté de tous les bons Français. Mon état est digne d'envie.

Bourbon. Et moi je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé; je me venge de lui; je le chasse du Milanez; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu en me poussant à bout : appelles-tu cela être à plaindre?

Bayard. Oui; on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir : il vaut mieux périr en combattant pour la patrie, que la vaincre et triompher d'elle. Ah ! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays!

Bourbon. Mais ma patrie a été ingrate après tant de

services que je lui avais rendus. Madame[1] m'a fait traiter indignement, par un dépit d'amour. Le roi, par faiblesse pour elle, m'a fait une injustice énorme en me dépouillant de mon bien. On a détaché de moi jusqu'à mes domestiques, Martignon et d'Argouges. J'ai été contraint, pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul. Que voulais-tu que je fisse ?

BAYARD. Que vous souffrissiez toutes sortes de maux, plutôt que de manquer à la France et à la grandeur de votre maison. Si la persécution était trop violente, vous pouviez vous retirer; mais il valait mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté et dans le plus misérable exil.

BOURBON. Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette extrémité ? J'ai voulu que le roi se repentît de m'avoir traité si mal.

BAYARD. Il fallait l'en faire repentir par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.

BOURBON. Mais le roi, étant si injuste et si aveuglé par sa mère, méritait-il que j'eusse de si grands égards pour lui ?

BAYARD. Si le roi ne le méritait pas, la France entière le méritait. La dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers, le méritait. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France, dont vous pouvez être un jour roi.

BOURBON. Eh bien ! j'ai tort, je l'avoue; mais ne sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment?

BAYARD. Je le sais bien; mais le vrai courage consiste à y résister. Si vous connaissez votre faute, hâtez-

1. Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, mère de François Ier.

vous de la réparer. Pour moi, je meurs; et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités, que moi dans mes souffrances. Quand l'empereur ne vous tromperait pas, quand même il vous donnerait sa sœur en mariage et qu'il partagerait la France avec vous, il n'effacerait point la tache qui déshonore votre vie. Le connétable de Bourbon rebelle! Ah! quelle honte! Écoutez Bayard mourant comme il a vécu, et ne cessant de dire la vérité.

---

62. LOUIS XII ET FRANÇOIS Ier.

Il vaut mieux être père de la patrie en gouvernant paisiblement son royaume, que de l'agrandir par des conquêtes.

Louis. Mon cher cousin, dites-moi des nouvelles de la France. J'ai toujours aimé mes sujets comme mes enfants; j'avoue que j'en suis en peine. Vous étiez bien jeune en toute manière quand je vous laissai la couronne. Comment avez-vous gouverné mon pauvre royaume?

François. J'ai eu quelques malheurs; mais si vous voulez que je vous parle franchement, mon règne a donné à la France bien plus d'éclat que le vôtre.

Louis. Hé, mon Dieu! c'est cet éclat que j'ai toujours craint. Je vous ai connu dès votre enfance d'un naturel à ruiner les finances, à hasarder tout pour la guerre, à ne rien soutenir avec patience, à renverser le bon ordre au dedans de l'État, et à tout gâter pour faire parler de vous.

François. C'est ainsi que les vieilles gens sont toujours préoccupés contre ceux qui doivent être leurs successeurs. Mais voici le fait. J'ai soutenu une horrible guerre contre Charles-Quint, empereur et roi d'Es-

pagne. J'ai gagné en Italie les fameuses batailles de Marignan contre les Suisses, et de Cérisoles contre les Impériaux. J'ai vu le roi d'Angleterre ligué avec l'empereur contre la France, et j'ai rendu leurs efforts inutiles. J'ai cultivé les sciences : j'ai mérité d'être immortalisé par les gens de lettres; j'ai fait revivre le siècle d'Auguste au milieu de ma cour. J'y ai mis la magnificence, la politesse, l'érudition et la galanterie : avant moi tout était grossier, pauvre, ignorant, gaulois. Enfin je me suis fait nommer le Père des lettres.

Louis. Cela est beau, et je ne veux point en diminuer la gloire; mais j'aimerais encore mieux que vous eussiez été le père du peuple que le père des lettres. Avez-vous laissé les Français dans la paix et dans l'abondance?

François. Non; mais mon fils, qui est jeune, soutiendra la guerre, et ce sera à lui à soulager enfin les peuples épuisés. Vous les ménagiez plus que moi; mais aussi vous faisiez faiblement la guerre.

Louis. Vous l'avez donc faite sans doute avec de grands succès. Quelles sont vos conquêtes? Avez-vous pris le royaume de Naples?

François. Non, j'ai eu d'autres expéditions à faire.

Louis. Du moins vous avez conservé le Milanez?

François. Il m'est arrivé bien des accidents imprévus.

Louis. Quoi donc? Charles-Quint vous l'a enlevé? Avez-vous perdu quelque bataille? Parlez... : vous n'osez tout dire.

François. J'y fus pris dans une bataille à Pavie.

Louis. Comment! pris? Hélas! en quel abîme s'est-il jeté par de mauvais conseils!... C'est donc ainsi que vous m'avez surpassé à la guerre! Vous avez plongé la France dans les malheurs qu'elle souffrit sous le roi Jean. O pauvre France, que je te plains! Je l'avais bien

prévu. Eh bien! je vous entends, il a fallu rendre des provinces entières et payer des sommes immenses. Voilà à quoi aboutit ce faste, cette hauteur, cette témérité, cette ambition. Et la justice.... comment va-t-elle?

François. Elle m'a donné de grandes ressources. J'ai vendu les charges de magistrature.

Louis. Et les juges qui les ont achetées vendront à leur tour la justice! Mais tant de sommes levées sur le peuple ont-elles été bien employées pour lever et faire subsister les armées avec économie?

François. Il en a fallu une partie pour la magnificence de ma cour.

Louis. Je parie que vos maîtresses y ont eu une plus grande part que les meilleurs officiers d'armée : si bien donc que le peuple est ruiné, la guerre encore allumée, la justice vénale, la cour livrée à toutes les folies des femmes galantes, tout l'État en souffrance. Voilà ce règne si brillant qui a effacé le mien. Un peu de modération vous aurait fait bien plus d'honneur.

François. Mais j'ai fait plusieurs grandes choses qui m'ont fait louer comme un héros. On m'appelle le grand roi François.

Louis. C'est-à-dire que vous avez été flatté pour votre argent, et que vous vouliez être héros aux dépens de l'État, dont la seule prospérité devait faire toute votre gloire.

François. Non, les louanges qu'on m'a données étaient sincères.

Louis. Hé! y a-t-il quelque roi si faible et si corrompu à qui on n'ait pas donné autant de louanges que vous en avez reçu? Donnez-moi le plus indigne de tous les princes, on lui donnera tous les éloges qu'on vous a donnés. Après cela, achetez des louanges par tant de sang et par tant de sommes qui ruinent un royaume!

François. Du moins j'ai eu la gloire de me soutenir avec constance dans mes malheurs.

LOUIS. Vous auriez mieux fait de ne vous mettre jamais dans le besoin de faire éclater cette constance : le peuple n'avait que faire de cet héroïsme. Le héros ne s'est-il point ennuyé en prison?

FRANÇOIS. Oui, sans doute : et j'achetai la liberté bien chèrement[1].

---

63. FRANÇOIS Ier ET LE CONNÉTABLE DE BOURBON.

Toutes les passions doivent céder à l'amour de la patrie.

FRANÇOIS Ier. Bonjour, mon cousin. Hé bien, sommes-nous raccommodés à présent?

BOURBON. Oui; je n'ai point porté mon inimitié jusques ici.

FRANÇOIS Ier. J'avoue que j'ai eu tort en faisant gagner à ma mère un méchant procès contre vous, et que vous êtes sorti de France par ma faute[2].

BOURBON. Cette sincérité me fait oublier davantage tous nos anciens démêlés; et je voudrais être encore en vie pour pouvoir vous demander le pardon que je n'avais pas pourtant mérité.

FRANÇOIS Ier. Je vous l'aurais facilement accordé, et j'allais tâcher de vous regagner par toutes sortes de moyens; mais votre mort me prévint[3].

BOURBON. Pour moi, j'avoue de bonne foi que je n'avais pas les mêmes sentiments, et que j'aurais voulu devenir prince souverain en Italie. Je me mis pour cela au service de Charles-Quint.

1. Ce dialogue est remarquable par la justesse des idées qui y sont exprimées.

2. Le connétable de Bourbon avait été, au mépris de toutes les lois, dépouillé par la duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, animée de ressentiments personnels contre lui, non-seulement de toutes ses dignités, mais encore de tous les biens qu'il tenait de sa femme Suzanne de Beaujeu.

3. Il fut tué au siége de Rome, le 6 mai 1537.

François Ier. Quoi ! ne regrettiez-vous point votre patrie ? et n'aviez-vous point envie de la revoir ?

Bourbon. L'ambition était chez moi la passion dominante, et je voulais m'enrichir ; de plus, j'appréhendais que vous ne tinssiez encore pour votre mère, qui avait été la cause de ma disgrâce.

François Ier. Mais il valait mieux aller dans vos terres et demeurer premier prince du sang, éloigné de la cour, que de commander les armées de l'ennemi capital du chef de votre famille.

Bourbon. Je reconnais à présent ma faute, et j'en suis touché sincèrement.

François Ier. Mais qu'est-ce qui vous fit entreprendre le pillage de Rome ?

Bourbon. Il vous faut découvrir ici tout le mystère. Lorsque je fus entré au service de Charles-Quint, François Sforce était duc de Milan ; l'empereur voulait s'emparer de ce duché. Le duc n'était pas assez fort pour lui résister : il n'y avait que son chancelier, nommé Moron, homme expérimenté, homme qui découvrait tout, et empêchait le duc de tomber dans les panneaux qu'on lui tendait. L'empereur, croyant qu'on ne pourrait exécuter son entreprise tant que cet homme serait auprès du duc, le fit prendre, et lui fit faire son procès sur de fausses accusations, par lequel [1] il fut condamné à mort. Comme on le menait au supplice, il me fit promettre une grande somme d'argent, et me fit dire qu'il me découvrirait des choses importantes si je lui sauvais la vie. Je fus ébloui par ses promesses, et fis retarder l'exécution. Je le fis venir pour me découvrir ces choses d'importance : il me dit que je devais débaucher l'armée de l'empereur, et ensuite aller piller Florence ou Rome : ce qui

1. Mauvaise construction. *Par lequel* est trop loin de *procès*, auquel il se rapporte ; et, d'un autre côté, l'expression manque de justesse, parce qu'on n'est pas condamné par *un procès*, mais par un juge à l'occasion d'un procès.

me serait aisé, parce qu'elle était toute composée de luthériens. Mon ambition me fit trouver ces conseils excellents : je gagnai l'armée, et marchai à Rome, où je fus tué au commencement de l'attaque. Vous savez le reste.

François Ier. Vous étiez donc en même temps orgueilleux et avare : voilà de belles passions !

Bourbon. Vous étiez livré à vos passions aussi bien que moi ; car vous aviez [illegible]s maîtresses : vous désiriez être empereur, et l'on prétend que vous ne haïssiez pas l'argent. En cette occasion, c'est la pelle qui se moque du fourgon.

François Ier. Nous nous disons l'un à l'autre nos vérités sans rien craindre ; mais nous ne nous en fâchons point.

Bourbon. Pendant que nous vivions, nous ne les aurions pas supportées si facilement ; mais la mort ôte une grande partie des défauts.

François Ier. Mais avouez à présent que vous étiez beaucoup mieux connétable et premier prince du sang que général des armées de Charles-Quint ?

Bourbon. Il est vrai que j'y ai eu de grands dégoûts ; mais pourquoi n'avez-vous pas voulu que je vous aie [1] fait la révérence, après que vous fûtes pris à Pavie ?

François Ier. Je voulus soutenir la grandeur royale, même dans ma disgrâce ; et j'aurais plutôt souffert la mort que la vue d'un sujet rebelle ; mais ici-bas, il n'y a plus ni sujets ni princes, ni sujets rebelles ni soumis, ni jeunes ni vieux, ni sains ni malades.

1. *Que je vous fisse*. Fénelon emploie souvent certains temps où d'autres temps vaudraient mieux. Nous l'avons déjà vu pour plusieurs temps composés (p. 179, 65, 60). Ici le parfait du subjonctif est tout à fait déplacé, puisqu'il semble indiquer quelque chose d'antérieur au *vouloir* exprimé dans la phrase précédente, tandis que la révérence dont il s'agit y était subordonnée et, par conséquent, postérieure. Il n'y a peut-être pas de partie où la parfaite précision de notre langue éclate plus que dans le choix des temps de nos verbes. Seulement, ce juste choix n'est pas sans difficulté.

64. HENRI VII ET HENRI VIII D'ANGLETERRE.

Funestes effets de la passion de l'amour dans un prince.

HENRI VII. Eh bien ! mon fils, comment avez-vous régné après moi ?

HENRI VIII. Heureusement et avec gloire pendant trente-huit ans.

HENRI VII. Cela est beau ! Mais encore les autres ont-ils été aussi contents de vous que vous le paraissez de vous-même ?

HENRI VIII. Je ne dis que la vérité. Il est vrai que c'est vous qui êtes monté sur le trône par votre courage et par votre adresse ; vous me l'avez laissé paisible ; mais aussi que n'ai-je point fait ! J'ai tenu l'équilibre entre les deux plus grandes puissances de l'Europe, François Ier et Charles-Quint. Voilà mon ouvrage au dehors. Pour le dedans, j'ai délivré l'Angleterre de la tyrannie papale, et j'ai changé la religion, sans que personne ait osé résister. Après avoir fait un tel renversement, mourir en paix dans son lit, c'est une belle et glorieuse fin.

HENRI VII. Mais j'avais ouï dire que le pape vous avait donné le titre de défenseur de l'Église à cause d'un livre que vous aviez fait contre les sentiments de Luther. D'où vient que vous avez ensuite changé ?

HENRI VIII. J'ai reconnu combien l'Église romaine était injuste et superstitieuse.

HENRI VII. Vous a-t-elle traversé dans quelque dessein ?

HENRI VIII. Oui. Je voulais me démarier. Cette Aragonaise me déplaisait : je voulais épouser Anne de Boulen. Le pape Clément VII commit le cardinal Campegge pour cette affaire. Mais de peur de fâcher l'empereur, neveu de Catherine, il ne voulait que m'amu-

ser : Campegge demeura près d'un an à aller d'Italie en France.

Henri VII. Eh bien! que fîtes-vous ?

Henri VIII. Je rompis avec Rome; je me moquai de ses censures; j'épousai Anne de Boulen, et je me fis chef de l'Église anglicane.

Henri VII. Je ne m'étonne plus si j'ai vu tant de gens qui étaient sortis du monde fort mécontents de vous.

Henri VIII. On ne peut faire de si grands changements sans quelque rigueur.

Henri VII. J'entends dire de tout côté que vous avez été léger, inconstant, lascif, cruel et sanguinaire.

Henri VIII. Ce sont les papistes qui m'ont décrié.

Henri VII. Laissons là les papistes; mais venons au fait. N'avez-vous pas eu six femmes, dont vous avez répudié la première sans fondement, fait mourir la seconde, fait ouvrir le ventre à la troisième[1] pour sauver son enfant, fait mourir la quatrième, répudié la cinquième, et choisi si mal la dernière, qu'elle se remaria avec l'amiral peu de jours après votre mort ?

Henri VIII. Tout cela est vrai; mais si vous saviez quelles étaient ces femmes, vous me plaindriez au lieu de me condamner : l'Aragonaise était laide et ennuyeuse dans sa vertu; Anne de Boulen était une coquette scandaleuse; Jeanne Seymour ne valait guère mieux; N. Howard était très-corrompue; la princesse de Clèves était une statue sans agrément; la dernière m'avait paru sage; mais elle a montré après ma mort que je m'étais trompé. J'avoue que j'ai été la dupe de ces femmes.

Henri VII. Si vous aviez gardé la vôtre, tous ces malheurs ne vous seraient jamais arrivés : il est visible que Dieu vous a puni. Mais combien de sang avez-vous

1. Phrase incorrecte, parce que *dont* est le lien commun qui réunit tous ces membres, et qu'ici il est complément de *la troisième*, qui est précédée de la préposition *à*; or jamais *dont* ne peut être employé dans ce cas. On dit *celui dont j'exécute les ordres*; on ne dit pas *dont j'obéis aux ordres*, mais *aux ordres duquel j'obéis*.

répandu ! On parle de plusieurs milliers de personnes que vous avez fait mourir pour la religion, parmi lesquelles on compte beaucoup de nobles prélats et de religieux.

Henri VIII. Il l'a bien fallu pour secouer le joug de Rome.

Henri VII. Quoi ! pour soutenir la gageure, pour maintenir votre mariage avec cette Anne de Boulen que vous avez jugée vous-même digne du supplice !

Henri VIII. Mais j'avais pris le bien des églises, que je ne pouvais rendre.

Henri VII. Bon ! vous voilà bien justifié de votre schisme par vos mariages ridicules et par le pillage des églises !

Henri VIII. Puisque vous me pressez tant, je vous dirai tout. J'étais passionné pour les femmes ; et, volage dans mes amours, j'étais aussi prompt à me dégoûter qu'à prendre une inclination. D'ailleurs, j'étais né jaloux, soupçonneux, inconstant, âpre sur l'intérêt. Je trouvai que les chefs de l'Église anglicane flattaient mes passions, et autorisaient ce que je voulais faire : le cardinal Wolsey, archevêque d'York, m'encouragea à répudier Catherine d'Aragon ; Cranmer, archevêque de Cantorbéry, me fit faire tout ce que j'ai fait pour Anne de Boulen et contre l'Église romaine. Mettez-vous en la place d'un pauvre prince violemment tenté par ses passions et flatté par les prélats.

Henri VII. Eh bien ! ne saviez-vous pas qu'il n'y avait rien de si lâche ni de si prostitué que les prélats ambitieux qui s'attachent à la cour ? Il fallait les renvoyer dans leurs diocèses, et consulter des gens de bien. Les laïques sages et bons politiques ne vous auraient jamais conseillé, pour la sûreté même de votre royaume, de changer l'ancienne religion, et de diviser vos sujets en plusieurs communions opposées. N'est-il pas ridicule que vous vous plaigniez de la tyrannie du pape, et que vous vous fassiez pape

en sa place ; que vous vouliez réformer l'Église anglicane, et que cette réforme aboutisse à autoriser tous vos mariages monstrueux, et à piller tous les biens consacrés ? Vous n'avez achevé cet horrible ouvrage qu'en trempant vos mains dans le sang des personnes les plus vertueuses. Vous avez rendu votre mémoire à jamais odieuse, et vous avez laissé dans l'état une source de division éternelle. Voilà ce que c'est que d'écouter de méchants prêtres. Je ne dis point ceci par dévotion, vous savez que ce n'est pas là mon caractère ; je ne parle qu'en politique, comme si la religion était à compter pour rien. Mais, à ce que je vois, vous n'avez jamais fait que du mal.

Henri VIII. Je n'ai pu éviter d'en faire. Le cardinal Renauld de La Poule [1] fit contre moi avec les papistes une conspiration. Il fallut bien punir les conjurés pour la sûreté de ma vie.

Henri VII. Eh ! voilà le malheur qu'il y a à entreprendre des choses injustes. Quand on les a commencées, on les veut soutenir. On passe pour tyran, on est exposé aux conjurations. On soupçonne des innocents qu'on fait périr. On trouve des coupables, et on les a fait tels : car le prince qui gouverne mal met ses sujets en tentation de lui manquer de fidélité. En cet état, un roi est malheureux et digne de l'être ; il a tout à craindre ; il n'a pas un moment de libre ni d'assuré : il faut qu'il répande du sang ; plus il en répand, plus il est odieux et exposé aux conjurations. Mais, enfin, voyons ce que vous avez fait de louable.

Henri VIII. J'ai tenu la balance égale entre François I[er] et Charles-Quint.

Henri VII. Chose bien difficile ! Encore n'avez-vous pas su faire ce personnage. Wolsey vous jouait pour

1. Plus connu sous le nom de cardinal Polus.

plaire à Charles-Quint, dont il était la dupe, et qui lui promettait de le faire pape. Vous avez entrepris de faire des descentes en France, et n'avez eu aucune application pour y réussir[1]. Vous n'avez suivi aucune négociation. Vous n'avez su faire ni la paix ni la guerre. Il ne tenait qu'à vous d'être l'arbitre de l'Europe, et de vous faire donner des places des deux côtés; mais vous n'étiez capable ni de fatigue, ni de patience, ni de modération, ni de fermeté. Il ne vous fallait que vos maîtresses, des favoris, des divertissements; vous n'avez montré de vigueur que contre la religion, et en exerçant votre cruauté pour contenter vos passions honteuses. Hélas! mon fils, vous êtes une étrange leçon pour tous les rois qui viendront après vous[2].

---

65. CHARLES-QUINT ET UN JEUNE MOINE DE SAINT-JUST[3].

On cherche souvent la retraite par inquiétude, plutôt que par un véritable esprit de religion.

CHARLES-QUINT. Allons, mon frère, il est temps de se lever; vous dormez trop pour un jeune novice, qui doit être fervent.

LE MOINE. Quand voulez-vous que je dorme, sinon pendant que je suis jeune? Le sommeil n'est point incompatible avec la ferveur.

CHARLES-QUINT. Quand on aime l'office, on est bientôt éveillé.

LE MOINE. Oui, quand on est à l'âge de Votre Majesté; mais au mien, on dort tout debout.

1. C'est-à-dire, vous ne vous êtes appliqué à rien de ce qu'il fallait faire pour réussir.

2. Voilà encore un très-bon dialogue plein de la connaissance de l'histoire; il n'a que le défaut d'être un peu trop semblable à tous les autres par le plan général, par les questions et les réponses.

3. Ces deux personnages sont supposés vivants.

CHARLES-QUINT. Eh bien! mon frère, c'est aux gens de mon âge à éveiller la jeunesse trop endormie.

LE MOINE. Est-ce que vous n'avez plus rien de meilleur à faire? Après avoir si longtemps troublé le repos du monde entier, ne sauriez-vous me laisser le mien?

CHARLES-QUINT. Je trouve qu'en se levant ici de bon matin, on est encore bien en repos dans cette profonde solitude.

LE MOINE. Je vous entends, sacrée Majesté : quand vous vous êtes levé ici de bon matin, vous y trouvez la journée bien longue : vous êtes accoutumé à un plus grand mouvement; avouez-le sans façon. Vous vous ennuyez de n'avoir ici qu'à prier Dieu, qu'à monter vos horloges et qu'à éveiller de pauvres novices qui ne sont pas coupables de votre ennui.

CHARLES-QUINT. J'ai ici douze domestiques que je me suis réservés.

LE MOINE. C'est une triste conversation pour un homme qui était en commerce avec toutes les nations connues.

CHARLES-QUINT. J'ai un petit cheval pour me promener dans ce beau vallon orné d'orangers, de myrtes, de grenadiers, de lauriers et de mille fleurs, au pied de ces belles montagnes de l'Estramadure, couvertes de troupeaux innombrables.

LE MOINE. Tout cela est beau; mais tout cela ne parle point. Vous voudriez un peu de bruit et de fracas.

CHARLES-QUINT. J'ai cent mille écus de pension.

LE MOINE. Assez mal payés. Le roi votre fils n'en a guère de soin.

CHARLES-QUINT. Il est vrai qu'on oublie bientôt les gens qui se sont dépouillés et dégradés.

LE MOINE. Ne comptiez-vous pas là-dessus quand vous avez quitté vos couronnes?

CHARLES-QUINT. Je voyais bien que cela devait être ainsi.

LE MOINE. Si vous avez compté là-dessus, pourquoi

vous étonnez-vous de le voir arriver ? Tenez-vous-en à votre premier projet : renoncez à tout ; oubliez tout, ne désirez plus rien ; reposez-vous, et laissez reposer les autres.

Charles-Quint. Mais je vois que mon fils, après la bataille de Saint-Quentin, n'a pas su profiter de la victoire ; il devrait être déjà à Paris. Le comte d'Egmont lui a gagné une autre bataille à Gravelines ; et il laisse tout perdre. Voilà Calais repris par le duc de Guise sur les Anglais ; voilà ce même duc qui a pris Thionville pour couvrir Metz. Mon fils gouverne mal ; il ne suit aucun de mes conseils ; il ne me paye point ma pension ; il méprise ma conduite et les plus fidèles serviteurs dont je me suis servi. Tout cela me chagrine et m'inquiète.

Le Moine. Quoi ! n'étiez-vous venu chercher le repos dans cette retraite qu'à condition que le roi votre fils ferait des conquêtes, croirait tous vos conseils et achèverait d'exécuter tous vos projets ?

Charles-Quint. Non ; mais je croyais qu'il ferait mieux.

Le Moine. Puisque vous avez tout quitté pour être en repos, demeurez-y quoi qu'il arrive ; laissez faire le roi votre fils comme il voudra. Ne faites point dépendre votre tranquillité des guerres qui agitent le monde ; vous n'en êtes sorti que pour n'en plus entendre parler. Mais, dites la vérité, vous ne connaissiez guère la solitude quand vous l'avez cherchée ; c'est par inquiétude que vous avez désiré le repos.

Charles-Quint. Hélas, mon pauvre enfant ! tu ne dis que trop vrai ; et Dieu veuille que tu ne te sois point mécompté comme moi en quittant le monde dans ce noviciat [1] !

1. Voilà encore un des bons dialogues de ce recueil. Le caractère inquiet et remuant de Charles-Quint y est très-bien peint et sans prétention.

66. CHARLES-QUINT ET FRANÇOIS Ier.

La justice et le bonheur ne se trouvent que dans la bonne foi, la droiture et le courage.

CHARLES-QUINT. Maintenant que toutes nos affaires sont finies, nous ne ferions pas mal de nous éclaircir sur les déplaisirs que nous nous sommes donnés l'un à l'autre.

FRANÇOIS. Vous m'avez fait beaucoup d'injustices et de tromperies; je ne vous ai jamais fait de mal que par les droits de la guerre : vous m'avez arraché, pendant que j'étais en prison, l'hommage du comté de Flandre; le vassal s'est prévalu de la force pour donner la loi à son souverain.

CHARLES-QUINT. Vous étiez libre de ne renoncer pas.

FRANÇOIS. Est-on libre en prison?

CHARLES-QUINT. Les hommes faibles n'y sont pas libres; mais quand on a un vrai courage, on est libre partout. Si je vous eusse demandé votre couronne, l'ennui de votre prison vous aurait-il réduit à me la céder?

FRANÇOIS. Non, sans doute, j'aurais mieux aimé mourir que de faire cette lâcheté; mais, pour la mouvance du comté de Flandre, je vous l'abandonnai par lassitude, par ennui, par crainte d'être empoisonné, par l'intérêt de retourner dans mon royaume, où tout avait besoin de ma présence; enfin, par l'état de langueur qui me menaçait d'une mort prochaine. Et en effet, je crois que je serais mort sans l'arrivée de ma sœur.

CHARLES-QUINT. Non-seulement un grand roi, mais un vrai chevalier, aime mieux mourir que de donner une parole, à moins qu'il ne soit résolu de la tenir à

quelque prix que ce puisse être. Rien n'est si honteux que de dire qu'on a manqué de courage pour souffrir, et qu'on s'est délivré en promettant de mauvaise foi. Si vous étiez persuadé qu'il ne vous était pas permis de sacrifier la grandeur de votre État à la liberté de votre personne, il fallait savoir mourir en prison, mander à vos sujets de ne plus compter sur vous et de couronner votre fils : vous m'auriez bien embarrassé[1]. Un prisonnier qui a ce courage se met en liberté dans sa prison ; il échappe à ceux qui le tiennent.

FRANÇOIS. Ces maximes sont vraies. J'avoue que l'ennui et l'impatience m'ont fait promettre ce qui était contre l'intérêt de mon État, et que je ne pouvais exécuter ni éluder avec honneur. Mais est-ce à vous à me faire un tel reproche? Toute votre vie n'est-elle pas un continuel manquement de parole? D'ailleurs ma faiblesse ne vous excuse point. Un homme intrépide, il est vrai, se laisse égorger plutôt que de promettre ce qu'il ne peut pas tenir; mais un homme juste n'abuse point de la faiblesse d'un autre homme pour lui arracher, dans sa captivité, une promesse qu'il ne peut ni ne doit exécuter. Qu'auriez-vous fait, si je vous eusse retenu en France, quand vous y passâtes, quelque temps après ma prison, pour aller dans les Pays-Bas? J'aurais pu vous demander la cession du Milanez, que vous m'aviez usurpé[2].

CHARLES-QUINT. Je passais librement en France sur votre parole; vous n'étiez pas venu librement en Espagne sur la mienne.

FRANÇOIS. Il est vrai; je conviens de cette différence :

1. Dans le temps où Fénelon composa ce dialogue, on ignorait que François Ier eût eu en effet recours à cet expédient, qui ne contribua pas peu à accélérer sa délivrance. Ce fait important a été publié pour la première fois, en 1774, par l'abbé Garnier, continuateur de Velly, qui en fit la découverte dans les *Registres du parlement de Paris* (*Hist. de France*, t. XXIV, édit. de Versailles).

2. Il la lui demanda, ou du moins obtint une promesse analogue, comme Fénelon le dit plus bas; mais Charles-Quint une fois hors de France, déclara qu'il n'avait rien promis (HÉNAUT, *Abrégé chron.*, année 1539).

mais comme vous m'aviez fait une injustice, en m'arrachant, dans ma prison, un traité désavantageux, j'aurais pu réparer ce tort en vous arrachant à mon tour un autre traité plus équitable; d'ailleurs je pouvais vous arrêter chez moi jusqu'à ce que vous m'eussiez restitué mon bien, qui était le Milanez.

Charles-Quint. Attendez; vous joignez plusieurs choses qu'il faut que je démêle. Je ne vous ai jamais manqué de parole à Madrid; et vous m'en auriez manqué à Paris, si vous m'eussiez arrêté sous aucun prétexte de restitution, quelque juste qu'elle pût être. C'était à vous à ne permettre le passage qu'en me demandant le préliminaire de la restitution; mais comme vous ne l'avez point demandé, vous ne pouviez l'exiger en France sans violer votre promesse. D'ailleurs, croyez-vous qu'il soit permis de repousser la fraude par la fraude? Vous justifiez un malhonnête homme en l'imitant. Dès qu'une tromperie en attire une autre, il n'y a plus rien d'assuré parmi les hommes, et les suites funestes de cet engagement vont à l'infini. Le plus sûr pour vous-même est de ne vous venger du trompeur qu'en repoussant toutes ses ruses sans le tromper.

François. Voilà une sublime philosophie; voilà Platon tout pur. Mais je vois bien que vous avez fait vos affaires avec plus de subtilité que moi; mon tort est de m'être fié à vous. Le connétable de Montmorency aida à me tromper : il me persuada qu'il fallait vous piquer d'honneur en vous laissant passer sans condition. Vous aviez déjà promis dès lors de donner l'investiture du duché de Milan au plus jeune de mes trois fils : après votre passage en France, vous réitérâtes encore cette promesse toutes les fois que vous crûtes avoir besoin de m'en amuser. Si je n'eusse pas cru le connétable, je vous aurais fait rendre le Milanez avant que de vous

laisser passer dans les Pays-Bas. Jamais je n'ai pu pardonner ce mauvais conseil de mon favori ; je le chassai de ma cour.

CHARLES-QUINT. Plutôt que de rendre le Milanez, j'aurais traversé la mer.

FRANÇOIS. Votre santé, la saison, et les périls de la navigation vous ôtaient cette ressource. Mais enfin, pourquoi me jouer si indignement à la face de toute l'Europe, et abuser de l'hospitalité la plus généreuse ?

CHARLES-QUINT. Je voulais bien donner le duché de Milan à votre troisième fils : un duc de Milan de la maison de France ne m'aurait guère plus embarrassé que les autres princes d'Italie ; mais votre second fils, pour lequel vous demandiez cette investiture, était trop près de succéder à la couronne ; il n'y avait entre vous et lui que le Dauphin, qui mourut. Si j'avais donné l'investiture au second, il se serait bientôt trouvé tout ensemble roi de France et duc de Milan ; par là, toute l'Italie aurait été à jamais dans la servitude. C'est ce que j'ai prévu, et c'est ce que j'ai dû éviter.

FRANÇOIS. Servitude pour servitude, ne valait-il pas mieux rendre le Milanez à son maître légitime, qui était moi, que de le retenir dans vos mains sans aucune apparence de droit? Les Français, qui n'avaient plus un pouce de terre en Italie, étaient moins à craindre dans le Milanez pour la liberté publique, que la maison d'Autriche, revêtue du royaume de Naples et des droits de l'empire sur tous les fiefs qui relèvent de lui en ce pays-là. Pour moi, je dirai franchement, toute subtilité à part, la différence de nos deux procédés. Vous aviez toujours assez d'adresse pour mettre les formes de votre côté, et pour me tromper dans le fond : j'avais tout au contraire assez d'honneur pour aller droit dans le fond ; mais, par faiblesse, par impatience ou par lé-

gèreté, je ne prenais pas assez de précautions, et les formes étaient contre moi : ainsi je n'étais trompeur qu'en apparence, et vous l'étiez dans l'essentiel. Pour moi, j'ai été assez puni de mes fautes dans le temps où je les ai faites. Pour vous, j'espère que la fausse politique de votre fils me vengera assez de votre injuste ambition. Il vous a contraint de vous dépouiller pendant votre vie : vous êtes mort dégradé et malheureux, vous qui aviez prétendu mettre toute l'Europe dans les fers. Ce fils achèvera son ouvrage : sa jalousie et sa défiance tyrannique abattra toute vertu et toute émulation chez les Espagnols; le mérite, devenu suspect et odieux, n'osera paraître; l'Espagne n'aura plus ni grand capitaine, ni génie élevé dans les négociations, ni discipline militaire, ni bonne police dans les peuples. Ce roi, toujours caché et toujours impraticable[1], comme les rois de l'Orient, abattra le dedans de l'Espagne, et soulèvera les nations éloignées qui dépendent de cette monarchie. Ce grand corps tombera de lui-même, et ne servira plus que d'exemple de la vanité des trop grandes fortunes. Un État réuni[2] et médiocre, quand il est bien peuplé, bien policé, bien cultivé pour les arts et pour les sciences utiles; quand il est d'ailleurs gouverné selon ses lois, avec modération, par un prince qui rend lui-même la justice et qui va lui-même à la guerre[3], promet quelque chose de plus heureux qu'une vaste monarchie qui n'a plus de tête pour réunir le gouvernement. Si vous ne voulez pas m'en croire, attendez un peu; nos arrière-neveux vous en diront des nouvelles.

Charles-Quint. Hélas! je ne prévois que trop la vérité de vos prédictions. La prévoyance de ces malheurs, qui renverseront tous mes ouvrages, m'a découragé et

1. Inabordable et avec qui l'on ne peut vivre. Cette expression, aujourd'hui peu usitée, est cependant très-française.
2. Concentré, compacte.
3. Nous ne croyons pas aujourd'hui qu'il soit bon qu'un roi aille en personne faire la guerre, ni surtout qu'il rende la justice lui-même.

m'a fait quitter l'empire. Cette inquiétude troublait mon repos dans ma solitude de Saint-Just.

---

67. HENRI III ET LA DUCHESSE DE MONTPENSIER [1].

Caractère faible et dissimulé de Henri ; sa dévotion bizarre.

Henri. Bonjour, ma cousine. Ne sommes-nous pas raccommodés au moins après notre mort?

La Duchesse. Moins que jamais. Je ne saurais vous pardonner tous vos massacres, et surtout le sang de ma famille, cruellement répandu.

Henri. Vous m'avez fait plus de mal dans Paris avec votre Ligue, que je ne vous ai en fait par les choses que vous me reprochez. Faisons compensation, et soyons bons amis.

La Duchesse. Non, je ne serai jamais amie d'un homme qui a conseillé l'horrible massacre de Blois.

Henri. Mais le duc de Guise m'avait poussé à bout. Avez-vous oublié la journée des Barricades, où il vint faire le roi de Paris et me chasser du Louvre? Je fus contraint de me sauver par les Tuileries et par les Feuillants.

La Duchesse. Mais il s'était réconcilié avec vous par la médiation de la reine mère. On dit que vous aviez communié avec lui en rompant tous une même hostie, et que vous aviez juré sa conservation.

Henri. Mes ennemis ont dit bien des choses sans preuve, pour donner plus de crédit à la Ligue. Mais enfin je ne pouvais plus être roi si votre frère n'eût été abattu.

1. Sœur du duc de Guise, assassiné à Blois par ordre de Henri III.

La Duchesse. Quoi! vous ne pouviez plus être roi sans tromper et sans faire assassiner? Quels moyens de maintenir votre autorité! Pourquoi signer l'union? pourquoi la faire signer à tout le monde aux états de Blois? Il fallait résister courageusement : c'était la vraie manière d'être roi. La royauté bien entendue consiste à demeurer ferme dans la raison et à se faire obéir.

Henri. Mais je ne pouvais m'empêcher de suppléer à la force par l'adresse et par la politique.

La Duchesse. Vous vouliez ménager les huguenots et les catholiques, et vous vous rendiez méprisable aux uns et aux autres.

Henri. Non, je ne ménageais point les huguenots.

La Duchesse. Les conférences de la reine avec eux, et les soins que vous preniez de les flatter toutes les fois que vous vouliez contre-balancer le parti de l'union, vous rendaient suspect à tous les catholiques.

Henri. Mais d'ailleurs ne faisais-je pas tout ce qui dépendait de moi pour témoigner mon zèle sur la religion?

La Duchesse. Oui, mille grimaces ridicules, et qui étaient démenties par d'autres actions scandaleuses. Aller en masque le mardi gras, et le jour des cendres à la procession en sac de pénitent avec un grand fouet; porter à votre ceinture un grand chapelet long d'une aune avec des grains qui étaient de petites têtes de mort, et porter en même temps à votre cou un panier pendu à un ruban qui était plein de petits épagneuls, dont[1] vous faisiez tous les ans une dépense de cent mille écus; d'un côté faire des confréries, des vœux, des pèlerinages, des oratoires; passer sa vie avec des feuillants, des minimes, des hiéronymitains, qu'on fait venir d'Espagne; et de l'autre, passer sa vie avec ses infâmes

1. *Pour lesquels.* Voyez la note de la p. 221, sur la construction du mot *dont*. Ajoutez que *dont* signifie *de qui, duquel, desquels*, et que ce sens n'est pas celui qu'il faut ici. Ce n'est pas le seul exemple qui prouve que beaucoup de nos mots les plus usuels et les plus importants ont gagné en précision depuis le XVII[e] siècle.

favoris; découper, coller des images, et se jeter en même temps dans les curiosités de la magie, dans l'impiété, et dans la politique de Machiavel; enfin courir la bague en femme, puis faire le dévot, et chercher partout des ermitages : quelle disproportion! Aussi dit-on que votre médecin Miron assurait que cette humeur noire qui causait tant de bizarreries, ou vous ferait mourir bientôt, ou vous ferait tomber dans la folie.

Henri. Tout cela était nécessaire pour ménager les esprits; je donnais des plaisirs aux gens débauchés; et de la dévotion aux dévots, pour les tenir tous.

La Duchesse. Vous les avez fort bien tenus. C'est ce qui a fait dire que vous n'étiez bon qu'à tondre et à faire moine.

Henri. Je n'ai pas oublié ces ciseaux que vous montriez à tout le monde, disant que vous les portiez pour me tondre.

La Duchesse. Vous m'aviez assez outragée pour mériter cette insulte.

Henri. Mais enfin que pouvais-je faire? Il fallait ménager tous les partis.

La Duchesse. Ce n'est point les ménager que de montrer de la faiblesse, de la dissimulation et de l'hypocrisie de tous les côtés.

Henri. Chacun parle bien à son aise; mais on a besoin de bien des gens quand on trouve tant de gens prêts à se révolter.

La Duchesse. Voyez le roi de Navarre, votre cousin. Vous avez trouvé tout votre royaume soumis; et vous l'avez laissé tout en feu par une cruelle guerre civile; lui, sans dissimulation, massacre ni hypocrisie, a conquis le royaume entier qui refusait de le reconnaître; il a tenu dans ses intérêts les huguenots en quittant leur religion; il a attiré tous les catholiques, et dissipé la

Ligue si puissante. Ne cherchez point à vous excuser; les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

---

68. HENRI III ET HENRI IV.

Différence entre un roi qui se fait craindre et haïr par la cruauté et la finesse, et un roi qui se fait aimer par la sincérité et le désintéressement de son caractère.

HENRI III. Hé, mon pauvre cousin ! vous voilà tombé dans le même malheur que moi.

HENRI IV. Ma mort a été violente comme la vôtre; mais personne ne vous a regretté que vos favoris, à cause des biens immenses que vous répandiez sur eux avec profusion : pour moi, toute la France m'a pleuré comme le père de toutes les familles. On me proposera, dans la suite des siècles, comme le modèle d'un bon et sage roi. Je commençais à mettre le royaume dans le calme, dans l'abondance et dans le bon ordre.

HENRI III. Quand je fus tué à Saint-Cloud, j'avais déjà abattu la Ligue; Paris était prêt à se rendre : j'aurais bientôt rétabli mon autorité.

HENRI IV. Mais quel moyen de rétablir votre réputation si noircie? Vous passiez pour un fourbe, un hypocrite, un impie, un homme efféminé et dissolu. Quand on a une fois perdu la réputation de probité et de bonne foi, on n'a jamais une autorité tranquille et assurée. Vous vous étiez défait des deux Guises à Blois; mais vous ne pouviez jamais vous défaire de tous ceux qui avaient horreur de vos fourberies.

HENRI III. Hé! ne savez-vous pas que l'art de dissimuler est l'art de régner?

HENRI IV. Voilà les belles maximes que Du Guast et quelques autres vous avaient inspirées. L'abbé d'Elbène

et les autres Italiens vous avaient mis dans la tête la politique de Machiavel. La reine votre mère vous avait nourri dans ces sentiments. Mais elle eut bien sujet de s'en repentir; elle eut ce qu'elle méritait : elle vous avait appris à être dénaturé; vous le fûtes contre elle.

Henri III. Mais quel moyen d'agir sincèrement et de se confier aux hommes ? Ils sont tous déguisés et corrompus.

Henri IV. Vous le croyez, parce que vous n'avez jamais vu d'honnêtes gens, et vous ne croyez pas qu'il y en puisse avoir au monde. Mais vous n'en cherchiez pas : au contraire, vous les fuyiez, et il vous fuyaient; ils vous étaient suspects et incommodes. Ils vous fallait des scélérats qui vous inventassent de nouveaux plaisirs, qui fussent capables des crimes les plus noirs, et dans lesquels rien ne vous fît souvenir ni de la religion ni de la pudeur violée. Avec de telles mœurs, on n'a garde de trouver des gens de bien. Pour moi, j'en ai trouvé; j'ai su m'en servir dans mon conseil, dans les négociations étrangères, dans plusieurs charges : par exemple, Sully, Jeannin, d'Ossat, etc.

Henri III. A vous entendre parler, on vous prendrait pour un Caton; votre jeunesse a été aussi déréglée que la mienne.

Henri IV. Il est vrai, j'ai été inexcusable dans ma passion honteuse pour les femmes; mais, dans mes désordres, je n'ai jamais été ni trompeur, ni méchant, ni impie : je n'ai été que faible. Le malheur m'a beaucoup servi; car j'étais naturellement paresseux et trop adonné aux plaisirs. Si je fusse né roi, je me serais peut-être déshonoré; mais la mauvaise fortune à vaincre, et mon royaume à conquérir, m'ont mis dans la nécessité de m'élever au-dessus de moi-même.

Henri III. Combien avez-vous perdu de belles occasions de vaincre vos ennemis, pendant que vous vous

amusiez sur les bords de la Garonne à soupirer pour la comtesse de Guiche ! Vous étiez comme Hercule filant auprès d'Omphale.

Henri IV. Je ne puis le désavouer ; mais Coutras, Ivry, Arques, Fontaine-Française, réparent un peu....

Henri III. N'ai-je pas gagné les batailles de Jarnac et de Moncontour ?

Henri IV. Oui ; mais le roi Henri III soutint mal les espérances qu'on avait conçues du duc d'Anjou. Henri IV, au contraire, a mieux valu que le roi de Navarre.

Henri III. Vous croyez donc que je n'ai point ouï parler de la duchesse de Beaufort, de la marquise de Verneuil, de la.... Mais je ne puis les compter toutes, tant il y en a eu.

Henri IV. Je n'en désavoue aucune, et je passe condamnation. Mais je me suis fait aimer et craindre : j'ai détesté cette politique cruelle et trompeuse dont vous étiez si empoisonné, et qui a causé tous vos malheurs ; j'ai fait la guerre avec vigueur ; j'ai conclu au dehors une solide paix ; au dedans, j'ai policé l'État et je l'ai rendu florissant, j'ai rangé les grands à leur devoir, et même les plus insolents favoris, tout cela sans tromper, sans assassiner, sans faire d'injustice, me fiant aux gens de bien, et mettant toute ma gloire à soulager les peuples.

---

69. HENRI IV ET LE DUC DE MAYENNE[1].

Les malheurs font les héros et les bons rois.

Henri. Mon cousin, j'ai oublié tout le passé, et je suis bien aise de vous voir.

1. Les deux personnages sont supposés vivants. Le dialogue n'est d'ailleurs que le développement d'un trait de la vie de Henri IV.

Le Duc. Vous êtes trop bon, sire, d'oublier mes fautes; il n'y a rien que je ne voulusse faire pour en effacer le souvenir.

Henri. Promenons-nous dans cette allée entre ces deux canaux; et, en nous promenant, nous parlerons d'affaires.

Le Duc. Je suivrai avec joie Votre Majesté.

Henri. Hé bien! mon cousin, je ne suis plus ce pauvre Béarnais qu'on voulait chasser du royaume! Vous souvenez-vous du temps que nous étions à Arques, et que vous mandiez à Paris que vous m'aviez acculé au bord de la mer, et qu'il faudrait que je me précipitasse dedans pour pouvoir me sauver?

Le Duc. Il est vrai; mais il est vrai aussi que vous fûtes sur le point de céder à la mauvaise fortune, et que vous auriez pris le parti de vous retirer en Angleterre, si Biron ne vous eût représenté les suites d'un tel parti.

Henri. Vous parlez franchement, mon cousin, et je ne le trouve point mauvais. Allez, ne craignez rien, et dites tout ce que vous aurez sur le cœur.

Le Duc. Mais je n'en ai peut-être déjà que trop dit; les rois ne veulent point qu'on nomme les choses par leur nom. Ils sont accoutumés à la flatterie; ils en font une partie de leur grandeur. L'honnête liberté avec laquelle on parle aux autres hommes les blesse; ils ne veulent point qu'on ouvre la bouche que pour les louer et les admirer. Il ne faut pas les traiter en hommes; il faut dire qu'ils sont toujours et partout des héros.

Henri. Vous en parlez si savamment, qu'il paraît bien que vous en avez l'expérience. C'est ainsi que vous étiez flatté et encensé pendant que vous étiez le roi de Paris [1].

1. Le duc de Mayenne, frère du duc de Guise, fut placé à la tête de la Ligue, et régna en quelque sorte à Paris, sous le titre de *Lieutenant général de l'État et couronne de France*. Voyez l'*Esprit de la ligue* par Anquetil, et la *Satire ménippée*.

Le Duc. Il est vrai qu'on m'a amusé par beaucoup de vaines flatteries, qui m'ont donné de fausses espérances et fait faire de grandes fautes.

Henri. Pour moi, j'ai été instruit par mon malheur. De telles leçons sont rudes; mais elles sont bonnes, et il m'en restera toute ma vie d'écouter plus volontiers qu'un autre mes vérités. Dites-les-moi donc, mon cher cousin, si vous m'aimez.

Le Duc. Tous nos mécomptes sont venus de l'idée que nous avions conçue de vous dans votre jeunesse. Nous savions que les femmes vous amusaient partout; que la comtesse de Guiche vous avait fait perdre tous les avantages de la bataille de Coutras; que vous aviez été jaloux de votre cousin le prince de Condé, qui paraissait plus ferme, plus sérieux, et plus appliqué que vous aux grandes affaires, et qui avait, avec un bon esprit, une grande vertu. Nous vous regardions comme un homme mou et efféminé, que la reine mère avait trompé par mille intrigues d'amourettes, qui avait fait tout ce qu'on avait voulu dans le temps de la Saint-Barthélemy pour changer de religion, qui s'était encore soumis, après la conjuration de La Mole [1], à tout ce que la cour voulut. Enfin, nous espérions avoir bon marché de vous. Mais, en vérité, sire, je n'en puis plus; me voilà tout en sueur et hors d'haleine. Votre Majesté est aussi maigre et aussi légère que je suis gros et pesant : je ne puis plus la suivre.

Henri. Il est vrai, mon cousin, que j'ai pris plaisir à vous lasser; mais c'est aussi le seul mal que je vous ferai de ma vie. Achevez ce que vous avez commencé.

Le Duc. Vous nous avez bien surpris, quand nous vous avons vu, à cheval nuit et jour, faire des actions

1. La Mole fut décapité en 1574, comme convaincu d'avoir été le chef d'une conspiration qui avait pour but l'enlèvement du frère de Charles IX, le duc d'Alençon, que les conjurés devaient mettre à la tête du parti calviniste, avec le roi de Navarre et le prince Condé. Deux ans après, la mémoire de La Mole fut réhabilitée.

d'une vigueur et d'une intelligence incroyable, à Cahors, à Eause en Gascogne, à Arques en Normandie, à Ivry, devant Paris, à Arnay-le-Duc, et à Fontaine-Française. Vous avez su gagner la confiance des catholiques sans perdre les huguenots; vous avez choisi des gens capables et dignes de votre confiance pour les affaires; vous les avez consultés sans jalousie, et vous avez su profiter de leurs bons avis, sans vous laisser gouverner; vous nous avez prévenus partout; vous êtes devenu un autre homme : ferme, vigilant, laborieux, tout à vos devoirs.

Henri. Je vois bien que ces vérités si hardies, que vous me deviez dire, se tournent en louanges; mais il faut revenir à ce que je vous ai dit d'abord, qui est que je dois tout ce que je suis à ma mauvaise fortune. Si je me fusse trouvé d'abord sur le trône, environné de pompe, de délices et de flatteries, je me serais endormi dans les plaisirs. Mon naturel penchait à la mollesse; mais j'ai senti la contradiction des hommes, et le tort que mes défauts me pouvaient faire : il a fallu m'en corriger, m'assujettir, me contraindre, suivre de bons conseils, profiter de mes fautes, entrer dans toutes les affaires. Voilà ce qui redresse et forme les hommes.

---

70. SIXTE-QUINT ET HENRI IV.

Les grands hommes s'estiment malgré l'opposition de leurs intérêts.

Sixte-Quint. Il y a longtemps que j'étais curieux de vous voir. Pendant que nous étions tous deux en bonne santé, cela n'était guère possible; la mode des conférences entre les papes et les rois était déjà passée en notre temps. Cela était bon pour Léon X et François Ier, qui se virent à Bologne, et pour Clément VII avec le

même roi à Marseille, pour le mariage de Catherine de Médicis. J'aurais été ravi d'avoir de même avec vous une conférence; mais je n'étais pas libre, et votre religion ne me le permettait pas.

Henri. Vous voilà bien radouci; la mort, je le vois bien, vous a mis à la raison. Dites la vérité, vous n'étiez pas de même du temps que je n'étais encore que ce pauvre Béarnais excommunié.

Sixte-Quint. Voulez-vous que je vous parle sans déguisement? D'abord, je crus qu'il n'y avait qu'à vous pousser à toute extrémité. J'avais par là bien embarrassé votre prédécesseur; aussi le fis-je bien repentir d'avoir osé faire massacrer un cardinal de la sainte Église [1]. S'il n'eût fait tuer que le duc de Guise, il en eût eu meilleur marché; mais attaquer la sacrée pourpre, c'était un crime irrémissible; je n'avais garde de tolérer un attentat d'une si dangereuse conséquence. Il me parut capital, après la mort de votre cousin, d'user contre vous de rigueur comme contre lui, d'animer la Ligue, et de ne laisser point monter sur le trône de France un hérétique. Mais bientôt j'aperçus que vous prévaudriez sur la Ligue, et votre courage me donna bonne opinion de vous. Il y avait deux personnes dont je ne pouvais, avec aucune bienséance, être ami, et que j'aimais naturellement.

Henri. Qui étaient donc ces deux personnes qui avaient su vous plaire?

Sixte-Quint. C'était vous et la reine Élisabeth d'Angleterre.

Henri. Pour elle, je ne m'étonne pas qu'elle fût selon votre goût. Premièrement, elle était pape aussi bien que vous, étant chef de l'Église anglicane; et c'était un pape aussi fier que vous : elle savait se faire craindre et

1. Louis de Lorraine, cardinal de Guise, massacré au château de Blois en 1588, comme son frère le duc de Guise, par ordre de Henri III.

faire voler les têtes. Voilà sans doute ce qui lui a mérité l'honneur de vos bonnes grâces.

SIXTE-QUINT. Cela n'y a pas nui; j'aime les gens vigoureux, et qui savent se rendre maîtres des autres. Le mérite que j'ai reconnu en vous, et qui m'a gagné le cœur, c'est que vous avez battu la Ligne, ménagé la noblesse, tenu la balance entre les catholiques et les huguenots. Un homme qui sait faire tout cela est un homme, et je ne le méprise point comme son prédécesseur, qui perdait tout par sa mollesse, et qui ne se relevait que par des tromperies. Si j'eusse vécu, je vous aurais reçu à l'abjuration sans vous faire languir. Vous en auriez été quitte pour quelques petits coups de baguette, et pour déclarer que vous receviez la couronne du roi très-chrétien de la libéralité du saint-siége.

HENRI. C'est ce que je n'eusse jamais accepté : j'aurais plutôt recommencé la guerre.

SIXTE-QUINT. J'aime à vous voir cette fierté; mais, faute d'être assez appuyé de mes successeurs, vous avez été exposé à tant de conjurations, qu'enfin on vous a fait périr.

HENRI. Il est vrai; mais vous, avez-vous été épargné ? La cabale espagnole ne vous a pas mieux traité que moi; le fer ou le poison, cela est bien égal. Mais allons voir cette bonne reine que vous aimez tant; elle a su régner tranquillement, et plus longtemps que vous et moi.

---

71. PHILIPPE II[1] ET PHILIPPE III.

Rien de si pernicieux aux rois que de se laisser entraîner par l'ambition et la flatterie.

PHILIPPE II. Hé bien, mon fils, avez-vous gouverné

1. Roi d'Espagne, fils de Charles-Quint et d'Élisabeth de Portugal, né à Valladolid

l'Espagne selon mes maximes ?... Vous n'osez répondre; quoi donc! est-il arrivé quelque grand malheur? les Maures sont-ils entrés une seconde fois en Espagne?

Philippe III. Non, l'Espagne est tout entière.

Philippe II. Quoi donc! les Indes se sont-elles révoltées? parlez.

Philippe III. Non.

Philippe II. Henri IV a-t-il pris le royaume de Naples? j'appréhendais fort ce prince pendant ma vie.

Philippe III. Point du tout.

Philippe II. Je ne saurais comprendre ce qui est arrivé; éclaircissez-moi.

Philippe III. Je suis obligé d'avouer moi-même mon imbécillité; car en suivant vos maximes, j'ai ruiné l'Espagne. En voulant abaisser les grands, je leur ai donné de la jalousie; en sorte qu'ils se sont ligués et se sont élevés au-dessus de moi. Cela a fait que je suis tombé dans une si grande faiblesse que je n'avais presque plus d'autorité. Pendant ce temps-là, le prince Maurice a réduit sous sa puissance la meilleure partie des Pays-Bas, et j'ai été obligé de conclure avec lui un traité honteux, par lequel je lui laissais une partie de la Gueldre, la Hollande, la Zélande, Zutphen, Utrecht, West-Frise, Groningue et Over-Issel, etc.

Philippe II. Hélas, dans quels malheurs avez-vous jeté l'Espagne!

Philippe III. J'avoue qu'ils sont grands; mais ils ne sont arrivés qu'en suivant votre politique. En voulant rabaisser l'orgueil des grands, je l'ai élevé; vous avez vous-même donné commencement à la puissance des Hollandais par le commerce....

Philippe II. Comment?

Philippe. III. Lorsque vous conquîtes le Portugal,

en 1527, mort en 1595, après quarante-trois ans de règne. Avec ce prince finit la prépondérance que Charles-Quint avait donnée à l'Espagne.

les Portugais faisaient tout le commerce des Indes : quelque temps après, les Hollandais s'étant révoltés, vous voulûtes les empêcher de venir à Lisbonne. Ne sachant donc que devenir, ils allèrent prendre les marchandises à la source, et enfin, ruinèrent le commerce des Portugais.

PHILIPPE II. Pendant ma vie, mes courtisans m'élevaient cela jusqu'aux cieux [1] : je reconnais à présent mes fausses maximes et ma fausse politique, et qu'il n'y a rien de plus pernicieux aux rois que de se laisser entraîner par l'ambition et par la flatterie.

---

72. LES CARDINAUX XIMÉNÈS [2] ET DE RICHELIEU.

La vertu vaut mieux que la naissance.

XIMÉNÈS. Maintenant, que nous sommes ensemble, je vous conjure de me dire s'il est vrai que vous avez songé à m'imiter ?

RICHELIEU. Point. J'étais trop jaloux de la bonne gloire, pour vouloir être la copie d'un autre. J'ai toujours montré un caractère hardi et original.

XIMÉNÈS. J'avais ouï dire que vous aviez pris la Rochelle, comme moi Oran ; abattu les huguenots, comme je renversai les Maures de Grenade pour les convertir ; protégé les lettres, abaissé l'orgueil des grands, relevé l'autorité royale, établi la Sorbonne comme mon université d'Alcala de Hénarès, et même profité de la faveur de la reine Marie de Médicis, comme je fus élevé par celle d'Isabelle de Castille.

RICHELIEU. Il est vrai qu'il y a entre nous certaines

1. Phrase lourde et désagréable.
2. Né en 1437, mort en 1517. Régent d'Espagne pendant la minorité et l'absence de Charles-Quint.

ressemblances que le hasard a faites; mais je n'ai envisagé aucun modèle : je me suis contenté de faire les choses que le temps et les affaires m'ont offertes pour la gloire de la France. D'ailleurs, nos conditions étaient bien différentes. J'étais né à la cour; j'y avais été nourri; dès ma plus grande jeunesse, j'étais évêque de Luçon et secrétaire d'État, attaché à la reine et au maréchal d'Ancre. Tout cela n'a rien de commun avec un moine obscur et sans appui, qui n'entre dans le monde et dans les affaires qu'à soixante ans.

XIMÉNÈS. Rien ne me fait plus d'honneur que d'y être entré si tard. Je n'ai jamais eu de vues d'ambition ni d'empressement; je comptais d'achever[1] dans le cloître ma vie déjà bien avancée. Le cardinal de Mendoza, archevêque de Tolède, me fit confesseur de la reine; la reine, prévenue pour moi, me fit successeur de ce cardinal pour l'archevêché de Tolède, contre le désir du roi, qui voulait y mettre son bâtard; ensuite je devins le principal conseil de la reine dans ses peines à l'égard du roi. J'entrepris la conversion de Grenade, après que Ferdinand en eut fait la conquête. La reine mourut. Je me trouvai entre Ferdinand et son gendre Philippe d'Autriche. Je rendis de grands services à Ferdinand après la mort de Philippe. Je procurai l'autorité au beau-père. J'administrai les affaires, malgré les grands, avec vigueur. Je fis ma conquête d'Oran, où j'étais en personne, conduisant tout, et n'ayant point là de roi qui eût part à cette action, comme vous à la Rochelle et au Pas-de-Suse. Après la mort de Ferdinand, je fus régent dans l'absence[2] du jeune prince Charles. C'est moi qui empêchai les communautés d'Espagne de commencer la révolte qui arriva après ma mort : je fis changer le gouverneur et les officiers du second infant Ferdinand,

1. Nous supprimons aujourd'hui la préposition *de* : *je comptais achever.*

2. Nous dirions *en l'absence* ou *pendant l'absence.*

qui voulaient le faire roi au préjudice de son frère aîné. Enfin je mourus tranquille, ayant perdu toute autorité par l'artifice des Flamands, qui avaient prévenu le roi Charles contre moi. En tout cela, je n'ai jamais fait aucun pas vers la fortune; les affaires me sont venues trouver, et je n'y ai regardé que le bien public. Cela est plus honorable que d'être né à la cour, fils d'un grand prévôt, chevalier de l'ordre.

Richelieu. La naissance ne diminue jamais le mérite des grandes actions.

Ximénès. Non; mais, puisque vous me poussez, je vous dirai que le désintéressement et la modération valent mieux qu'un peu de naissance.

Richelieu. Prétendez-vous comparer votre gouvernement au mien? Avez-vous changé le système du gouvernement de toute l'Europe? J'ai abattu cette maison d'Autriche que vous avez servie, mis dans le cœur de l'Allemagne un roi de Suède victorieux, révolté la Catalogue, relevé le royaume de Portugal usurpé par les Espagnols, rempli la chrétienté de mes négociations.

Ximénès. J'avoue que je ne dois point comparer mes négociations aux vôtres; mais j'ai soutenu toutes les affaires les plus difficiles de Castille avec fermeté, sans intérêt, sans ambition, sans vanité, sans faiblesse. Dites-en autant, si vous le pouvez.

---

73. LA REINE MARIE DE MÉDICIS ET LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Vanité de l'astrologie.

Richelieu. Ne puis-je pas espérer, madame, de vous apaiser en me justifiant au moins après ma mort?

MARIE. Otez-vous de devant moi, ingrat, perfide, scélérat, qui m'avez brouillée avec mon fils, et qui m'avez fait finir une vie misérable hors du royaume. Jamais domestique[1] n'a dû tant de bienfaits à sa maîtresse et ne l'a traitée si indignement.

RICHELIEU. Je n'aurais jamais perdu votre confiance, si vous n'aviez pas écouté des brouillons. Bérulle, la du Fargis, les Marillac ont commencé. Ensuite, vous vous êtes livrée au P. Chanteloube, à Saint-Germain de Mourgues et à Fabroni, qui étaient des têtes mal faites et dangereuses. Avec de tels gens, vous n'aviez pas moins de peine à bien vivre avec Monsieur à Bruxelles, qu'avec le roi à Paris. Vous ne pouviez plus supporter ces beaux conseillers, et vous n'aviez pas le courage de vous en défaire.

MARIE. Je les aurais chassés pour me raccommoder avec le roi mon fils. Mais il fallait faire des bassesses, revenir sans autorité, et subir votre joug tyrannique : j'aimais mieux mourir.

RICHELIEU. Ce qui était le plus bas et le moins digne de vous, c'était de vous unir à la maison d'Autriche, dans des négociations publiques, contre l'intérêt de la France. Il aurait mieux valu vous soumettre au roi votre fils ; mais Fabroni vous en détournait toujours par des prédictions.

MARIE. Il est vrai qu'il m'assurait toujours que la vie du roi ne serait pas longue.

RICHELIEU. C'était une prédiction bien facile à faire : la santé du roi était très-mauvaise, et il la gouvernait très-mal. Mais votre astrologue aurait dû vous prédire que vous vivriez encore moins que le roi. Les astrologues ne disent jamais tout, et leurs prédictions ne font jamais prendre des mesures justes.

1. Serviteur attaché à la famille, comme nous l'avons dit à la page 201.

Marie. Vous vous moquez de Fabroni, comme un homme qui n'aurait jamais été crédule sur l'astrologie judiciaire. N'aviez-vous pas de votre côté le P. Campanelle, qui vous flattait par ses horoscopes ?

Richelieu. Au moins le P. Campanelle disait la vérité : car il me promettait que Monsieur ne règnerait jamais, et que le roi aurait un fils qui lui succèderait. Le fait est arrivé, et Fabroni vous a trompée.

Marie. Vous justifiez par ce discours l'astrologie judiciaire et ceux qui y ajoutent foi : car vous reconnaissez la vérité des prédictions du P. Campanelle. Si un homme instruit comme vous, et qui se piquait d'être un si fort génie, a été si crédule sur les horoscopes, faut-il s'étonner qu'une femme l'ait été aussi ? Ce qu'il y a de vrai et de plaisant, c'est que, dans l'affaire la plus sérieuse et la plus importante de toute l'Europe, nous nous déterminions de part et d'autre, non sur les vraies raisons de l'affaire, mais sur les promesses de nos astrologues. Je ne voulais point revenir, parce qu'on me faisait toujours attendre la mort du roi ; et vous, de votre côté, vous ne craigniez point de tomber dans mes mains ou dans celles de Monsieur à la mort du roi, parce que vous comptiez sur l'horoscope qui vous répondait de la naissance d'un Dauphin. Quand on veut faire le grand homme, on affecte de mépriser l'astrologie ; mais, quoiqu'on fasse en public l'esprit fort, on est curieux et crédule en secret.

Richelieu. C'est une faiblesse indigne d'une bonne tête. L'astrologie est la cause de tous vos malheurs, et a empêché votre réconciliation avec le roi. Elle a fait autant de mal à la France qu'à vous : c'est une peste dans toutes les cours. Les biens qu'elle promet ne servent qu'à enivrer les hommes et qu'à les endormir par de vaines espérances : les maux dont elle menace ne peuvent point être évités par la prédiction, et rendent par

avance une personne malheureuse. Il vaut donc mieux ignorer l'avenir, quand même on pourrait en découvrir quelque chose par l'astrologie.

MARIE. J'étais née Italienne, et au milieu des horoscopes. J'avais vu en France des prédictions véritables de la mort du roi mon mari.

RICHELIEU. Il était aisé d'en faire. Les restes d'un dangereux parti songeaient à le faire périr. Plusieurs parricides avaient déjà manqué leur coup. Le danger de la vie du roi était manifeste. Peut-être que les gens qui abusaient de votre confiance n'en savaient que trop de nouvelles. D'ailleurs les prédictions viennent après coup, et on n'en examine guère la date. Chacun est ravi de favoriser ce qui est extraordinaire.

MARIE. J'aperçois, en passant, que votre ingratitude s'étend jusque sur le pauvre maréchal d'Ancre, qui vous avait élevé à la cour. Mais venons au fait. Vous croyez donc que l'astrologie n'a point de fondement? Le P. Campanelle n'a-t-il pas dit la vérité? ne l'a-t-il pas dite contre la vraisemblance? Quelle apparence que le roi eût un fils après vingt-un ans de mariage sans en avoir? répondez.

RICHELIEU. Je réponds que le roi et la reine étaient encore jeunes, et que les médecins, plus dignes d'être crus que les astrologues, comptaient qu'ils pourraient avoir des enfants. De plus, examinez les circonstances. Fabroni, pour vous flatter, assurait que le roi mourrait bientôt sans enfants. Il avait d'abord bien pris ses avantages; il prédisait ce qui était le plus vraisemblable. Que restait-il à faire pour le P. Campanelle? Il fallait qu'il me donnât de son côté de grandes espérances, sans cela il n'y a pas de l'eau à boire dans ce métier. C'était à lui à dire le contraire de Fabroni et à soutenir la gageure. Pour moi, je voulais être sa dupe, et, dans l'incertitude de l'événement, l'opinion populaire, qui faisait espérer

un Dauphin contre la cabale de Monsieur, n'était pas inutile pour soutenir mon autorité. Enfin il n'est pas étonnant que parmi tant de prédictions frivoles dont on ne remarque point la fausseté, il s'en trouve une dans tout un siècle qui réussisse par un jeu du hasard. Mais remarquez le bonheur de l'astrologie : il fallait que Fabroni ou Campanelle fût confondu; du moins il aurait fallu donner d'étranges contorsions à leurs horoscopes pour les concilier, quoique le public soit si indulgent pour se payer des plus grossières équivoques sur l'accomplissement des prédictions. Mais enfin, en quelque péril que fût la réputation des deux astrologues, la gloire de l'astrologie était en pleine sûreté : il fallait que l'un des deux eût raison; c'était une nécessité que le roi eût des enfants ou qu'il n'en eût pas. Lequel des deux qui pût arriver[1], l'astrologie triomphait. Vous voyez par là qu'elle triomphe à bon marché. On ne manque pas de dire maintenant que les principes sont certains, mais que Campanelle avait mieux pris le moment de la nativité du roi que Fabroni.

Marie. Mais j'ai toujours ouï dire qu'il y a des règles infaillibles pour connaître l'avenir par les astres.

Richelieu. Vous l'avez ouï dire comme une infinité d'autres choses que la vanité de l'esprit humain a autorisées. Mais il est certain que cet art n'a rien que de faux et de ridicule.

Marie. Quoi! vous doutez que le cours des astres et leurs influences ne fassent les biens et les maux des hommes?

Richelieu. Non, je n'en doute point : car je suis convaincu que l'influence des astres n'est qu'une chimère. Le

1. Tournure vive, et qui vaut mieux que la locution ordinaire : *quel que fût celui des deux qui pût arriver*. Il faut remarquer, du reste, que ces adjectifs ne se rapportent à aucun substantif exprimé. Fénelon aurait dû mettre : *lequel des deux événements*; car il n'y a eu de nommé auparavant que des astrologues et des enfants, et il s'agit ici des deux événements, d'avoir des enfants ou de n'en avoir pas.

soleil influe sur nous par la chaleur de ses rayons; mais tous les autres astres, par leur distance, ne sont à notre égard que comme une étincelle de feu. Une bougie, bien allumée, a bien plus de vertu, d'un bout de chambre à l'autre, pour agir sur nos corps, que Jupiter et Saturne n'en ont pour agir sur le globe de la terre. Les étoiles fixes, qui sont infiniment plus éloignées que les planètes, sont encore bien plus hors de portée de nous faire du bien ou du mal. D'ailleurs, les principaux événements de la vie roulent sur nos volontés libres; les astres ne pourraient agir par leurs influences que sur nos corps, et indirectement sur nos âmes, qui seraient toujours libres de résister à leurs impressions et de rendre les prédictions fausses.

Marie. Je ne suis pas assez savante, et je ne sais si vous l'êtes assez vous-même pour décider cette question de philosophie : car on a toujours dit que vous étiez plus politique que savant. Mais je voudrais que vous eussiez entendu parler Fabroni sur les rapports qu'il y a entre les noms des astres et leurs propriétés.

Richelieu. C'est précisément le faible de l'astrologie. Les noms des astres et des constellations leur ont été donnés sur les métamorphoses et sur les fables les plus puériles des poëtes. Pour les constellations, elles ne ressemblent par leur figure à aucune des choses dont on leur a imposé le nom. Par exemple, la Balance ne ressemble pas plus à une balance qu'à un moulin à vent. Le Bélier, le Scorpion, le Sagittaire, les deux Ourses, n'ont aucun rapport raisonnable à ces noms. Les astrologues ont raisonné vainement sur ces noms imposés au hasard, par rapport aux fables des poëtes. Jugez s'il n'est pas ridicule de prétendre sérieusement fonder toute une science de l'avenir sur des noms appliqués au hasard, sans aucun rapport naturel à ces fables, dont on ne peut qu'endormir les enfants. Voilà le fond de l'astrologie.

MARIE. Il faut ou que vous soyez devenu bien plus sage que vous ne l'étiez, ou que vous soyez encore un grand fourbe, de parler ainsi contre vos sentiments : car personne n'a jamais été plus passionné que vous pour les prédictions. Vous en cherchiez partout, pour flatter votre ambition sans bornes. Peut-être que vous avez changé d'avis depuis que vous n'avez plus rien à espérer du côté des astres; mais, enfin, vous avez un grand désavantage pour me persuader, qui est d'avoir en cela, comme en tout le reste, toujours démenti vos paroles par votre conduite.

RICHELIEU. Je vois bien, madame, que vous avez oublié mes services d'Angoulême et de Tours[1], pour ne vous souvenir que de la journée des dupes[2] et du voyage de Compiègne[3]. Pour moi, je ne veux point oublier le respect que je vous dois, et je me retire. Aussi bien ai-je aperçu l'ombre pâle et bilieuse de M. d'Épernon, qui s'approche avec toute sa fierté gasconne. Je serais mal entre vous deux, et je vais chercher son fils le cardinal, qui était mon bon ami[4].

---

74. LE CARDINAL DE RICHELIEU ET LE CHANCELIER OXENSTIERN[5].

Différence entre un ministre qui agit par vanité et par hauteur, et celui qui agit pour l'amour de la patrie.

RICHELIEU. Depuis ma mort, on n'a point vu, dans l'Europe, de ministre qui m'ait ressemblé.

1. En 1619, la médiation de Richelieu, alors évêque de Luçon, opéra entre Louis XIII et Marie de Médicis, sa mère, un rapprochement qui fut suivi du traité d'Angoulême, et d'une entrevue en Touraine.

2. En 1630, au moment où Marie de Médicis pensait avoir ressaisi tout son ascendant sur l'esprit de son fils, et quand Richelieu se croyait lui-même perdu sans ressource, il fut mandé à Versailles par le roi qui, par un retour inopiné, lui rendit tout son crédit et tout son pouvoir. Ce revirement de fortune fut appelé *la journée des dupes*.

3. Louis XIII, à l'instigation de Richelieu, avait retenu sa mère prisonnière à Compiègne.

4. Ce dialogue est assurément un des meilleurs de ce recueil.

5. Axel, comte d'Oxenstiern, né en 1583, mort en 1654, sénateur et chancelier de Suède, premier ministre de Gustave-Adolphe.

OXENSTIERN. Non; aucun n'a eu tant d'autorité.

RICHELIEU. Ce n'est pas ce que je dis : je parle du génie pour le gouvernement; et je puis, sans vanité, dire de moi, comme je le dirais d'un autre qui serait en ma place, que je n'ai rien laissé qui ait pu m'égaler.

OXENSTIERN. Quand vous parlez ainsi, songez-vous que je n'étais ni marchand, ni laboureur, et que je me suis mêlé de politique autant que personne?

RICHELIEU. Vous! il est vrai que vous avez donné quelques conseils à votre roi; mais il n'a rien entrepris que sur les traités qu'il a faits avec la France, c'est-à-dire avec moi.

OXENSTIERN. Il est vrai; mais c'est moi qui l'ai engagé à faire ces traités.

RICHELIEU. J'ai été instruit des faits par le P. Joseph; puis j'ai pris mes mesures sur les choses que Charnacé avait vues de près.

OXENSTIERN. Votre P. Joseph était un moine visionnaire. Pour Charnacé, il était bon négociateur; mais sans moi on n'eût jamais rien fait. Le grand Gustave, qui manquait de tout, eut dans les commencements, il est vrai, besoin de l'argent de la France; mais dans la suite il battit les Bavarois et les Impériaux; il releva le parti protestant dans toute l'Allemagne. S'il eût vécu après la victoire de Lutzen, il aurait bien embarrassé la France même, alarmée de ses progrès, et aurait été la principale puissance de l'Europe. Vous vous repentiez déjà, mais trop tard, de l'avoir aidé; on vous soupçonna même d'être coupable de sa mort.

RICHELIEU. J'en étais aussi innocent que vous.

OXENSTIERN. Je veux le croire; mais il est bien fâcheux pour vous que personne ne mourût à propos pour vos intérêts, qu'aussitôt on ne crût que vous étiez auteur de sa mort. Ce soupçon ne vient que de l'idée que vous aviez donnée de vous par le fond de votre conduite,

dans laquelle vous avez sacrifié sans scrupule la vie des hommes à votre propre grandeur.

Richelieu. Cette politique est nécessaire en certains cas.

Oxenstiern. C'est de quoi les honnêtes gens douteront toujours.

Richelieu. C'est de quoi vous n'avez jamais douté non plus que moi. Mais, enfin, qu'avez-vous tant fait dans l'Europe, vous qui vous vantez jusqu'à comparer votre ministère au mien ? Vous avez été le conseiller d'un petit roi barbare, d'un Goth, chef de bandits, et aux gages du roi de France, dont j'étais le ministre.

Oxenstiern. Mon roi n'avait point une couronne égale à celle de votre maître ; mais c'est ce qui fait la gloire de Gustave et la mienne. Nous sommes sortis d'un pays sauvage et stérile, sans troupes, sans artillerie, sans argent ; nous avons discipliné nos soldats, formé des officiers, vaincu les armées triomphantes des Impériaux, changé la face de l'Europe, et laissé des généraux qui ont appris la guerre après nous à tout ce qu'il y a eu de grands hommes.

Richelieu. Il y a quelque chose de vrai à tout ce que vous dites ; mais, à vous entendre, on croirait que vous étiez aussi grand capitaine que Gustave.

Oxenstiern. Je ne l'étais pas autant que lui ; mais j'entendais la guerre, et je l'ai fait assez voir après la mort de mon maître.

Richelieu. N'aviez-vous pas Tortenson, Bannier et le duc de Weimar, sur qui tout roulait ?

Oxenstiern. Je n'étais pas seulement occupé des négociations pour maintenir la Ligue, j'entrais encore dans tous les conseils de guerre ; et ces grands hommes vous diront que j'ai eu la principale part à toutes les plus belles campagnes.

Richelieu. Apparemment vous étiez du conseil quand

on perdit la bataille de Nordlingue, qui abattit la Ligue.

Oxenstiern. J'étais dans les conseils; mais c'est au duc de Weimar à vous répondre sur cette bataille qu'il perdit. Quand elle fut perdue, je soutins le parti découragé. L'armée suédoise demeura étrangère dans un pays où elle subsistait par mes ressources. C'est moi qui ai fait par mes soins un petit État conquis, que le duc de Weimar aurait conservé s'il eût vécu, et que vous avez usurpé indignement après sa mort. Vous m'avez vu en France chercher du secours pour ma nation, sans me mettre en peine de votre hauteur, qui aurait nui aux intérêts de votre maître, si je n'eusse été plus modéré et plus zélé pour ma patrie que vous pour la vôtre. Vous vous êtes rendu odieux à votre nation; j'ai fait les délices et la gloire de la mienne. Je suis retourné dans les rochers sauvages d'où j'étais sorti : j'y suis mort en paix; et toute l'Europe est pleine de mon nom aussi bien que du vôtre. Je n'ai eu ni vos dignités, ni vos richesses, ni votre autorité, ni vos poëtes, ni vos orateurs pour me flatter. Je n'ai pour moi que la bonne opinion des Suédois, et celle de tous les habiles gens qui lisent les histoires et les négociations. J'ai agi suivant ma religion contre les Impériaux catholiques qui, depuis la bataille de Prague, tyrannisaient toute l'Allemagne : vous avez, en mauvais prêtre, relevé par nous les protestants et abattu les catholiques en Allemagne. Il est aisé de juger entre vous et moi.

Richelieu. Je ne pouvais éviter cet inconvénient sans laisser l'Europe entière dans les fers de la maison d'Autriche, qui visait à la monarchie universelle. Mais, enfin, je ne puis m'empêcher de rire de voir un chancelier qui se donne pour un grand capitaine.

Oxenstiern. Je ne me donne pas pour un grand capitaine, mais pour un homme qui a servi utilement les généraux dans les conseils de guerre. Je vous laisse la

gloire d'avoir paru à cheval avec des armes et un habit de cavalier au Pas-de-Suze. On dit même que vous vous êtes fait peindre à Richelieu à cheval avec un buffle[1], une écharpe, des plumes et un bâton de commandement.

RICHELIEU. Je ne puis plus souffrir votre insolence[2].

---

75. LES CARDINAUX DE RICHELIEU ET MAZARIN.

Caractère de ces deux ministres. Différence entre la vraie et la fausse politique.

RICHELIEU. Hé! vous voilà, seigneur Jules! On dit que vous avez gouverné la France après moi. Comment avez-vous fait? Avez-vous achevé de réunir toute l'Europe contre la maison d'Autriche? Avez-vous renversé le parti huguenot, que j'avais affaibli? Enfin, avez-vous achevé d'abaisser les grands?

MAZARIN. Vous aviez commencé tout cela; mais j'ai eu bien d'autres choses à démêler: il m'a fallu soutenir une régence orageuse.

RICHELIEU. Un roi inappliqué, et jaloux du ministre même qui le sert, donne bien plus d'embarras dans le cabinet, que la faiblesse et la confusion d'une régence. Vous aviez une reine assez ferme, et sous laquelle on pouvait plus facilement mener les affaires que sous un roi épineux, qui était toujours aigri contre moi par quelque favori naissant. Un tel prince ne gouverne ni ne laisse gouverner. Il faut le servir malgré lui, et on ne le fait qu'en s'exposant chaque jour à périr. Ma vie a été malheureuse par celui de qui je tenais toute mon autorité. Vous savez que de tous les rois qui traversèrent le

1. Justaucorps de peau de buffle. C'est une métonymie de la matière dont une chose est faite pour la chose elle même.

2. Nouvel exemple de ces terminaisons imprévues, et qui ne finissent rien. Le dialogue suivant est bien supérieur.

siége de la Rochelle, le roi mon maître fut celui qui me donna le plus de peine. Je n'ai pas laissé de donner le coup mortel au parti huguenot, qui avait tant de places de sûreté et tant de chefs redoutables. J'ai porté la guerre jusque dans le sein de la maison d'Autriche. On n'oubliera jamais la révolte de la Catalogne; le secret impénétrable avec lequel le Portugal s'est préparé à secouer le joug injuste des Espagnols; la Hollande soutenue par notre alliance dans une longue guerre contre la même puissance; tous nos alliés du Nord, de l'Empire et de l'Italie, attachés à moi personnellement, comme à un homme incapable de leur manquer; enfin, au dedans de l'État, les grands rangés à leur devoir. Je les avais trouvés intraitables, se faisant honneur de cabaler sans cesse contre tous ceux à qui le roi confiait son autorité, et ne croyant devoir obéir au roi même qu'autant qu'il les y engageait en flattant leur ambition et en leur donnant dans leurs gouvernements un pouvoir sans bornes.

Mazarin. Pour moi, j'étais un étranger : tout était contre moi; je n'avais de ressource que dans mon industrie. J'ai commencé par m'insinuer dans l'esprit de la reine; j'ai su écarter les gens qui avaient sa confiance; je me suis défendu contre les cabales des courtisans, contre le parlement déchaîné, contre la Fronde, parti animé par un cardinal audacieux et jaloux de ma fortune [1]; enfin, contre un prince qui se couvrait tous les ans de nouveaux lauriers, et qui n'employait la réputation de ses victoires qu'à me perdre avec plus d'autorité : j'ai dissipé tant d'ennemis. Deux fois chassé du royaume, j'y suis rentré deux fois triomphant. Pendant mon absence même, c'était moi qui gouvernais l'État.

1. Le cardinal de Retz. Mazarin lui donne ce titre par anticipation, car Retz ne fut nommé cardinal que le 27 février 1652, et le roi rentra à Paris le 21 octobre suivant. C'était surtout quand il n'était que coadjuteur que Retz avait combattu le ministre.

J'ai poussé jusqu'à Rome le cardinal de Retz ; j'ai réduit le prince de Condé à se sauver en Flandre ; enfin, j'ai conclu une paix glorieuse, et j'ai laissé en mourant un jeune roi en état de donner la loi à toute l'Europe. Tout cela s'est fait par mon génie fertile en expédients, par la souplesse de mes négociations, et par l'art que j'avais de tenir toujours les hommes dans quelque nouvelle espérance. Remarquez que je n'ai pas répandu une seule goutte de sang.

Richelieu. Vous n'aviez garde d'en répandre ; vous étiez trop faible et trop timide.

Mazarin. Timide ! hé ! n'ai-je pas fait mettre les trois princes à Vincennes[1] ? M. le Prince eut tout le temps de s'ennuyer dans sa prison.

Richelieu. Je parie que vous n'osiez ni le retenir en prison ni le délivrer, et que votre embarras fut la vraie cause de la longueur de sa prison. Mais venons au fait. Pour moi, j'ai répandu du sang ; il l'a fallu pour abaisser l'orgueil des grands, toujours prêts à se soulever. Il n'est pas étonnant qu'un homme qui a laissé tous les courtisans et tous les officiers d'armée reprendre leur ancienne hauteur n'ait fait mourir personne dans un gouvernement si faible.

Mazarin. Un gouvernement n'est point faible quand il mène les affaires au but par souplesse, sans cruauté. Il faut mieux être renard que lion ou tigre.

Richelieu. Ce n'est point cruauté que de punir des coupables dont le mauvais exemple en produirait d'autres. L'impunité attirant sans cesse des guerres civiles, elle[2] eût anéanti l'autorité du roi, eût ruiné l'État, et eût coûté le sang de je ne sais combien de milliers d'hommes ; au lieu que j'ai rétabli la paix et l'autorité en

1. Le prince de Condé, son frère le prince de Conti, et son beau-frère le duc de Longueville. Voyez l'*Esprit de la Fronde*, liv. VIII. ch. 4, ou Hénault, *Abrégé chron.*, année 1650.

2. *L'impunité, elle* ; mauvais pléonasme.

sacrifiant un petit nombre de têtes coupables : d'ailleurs, je n'ai jamais eu d'autres ennemis que ceux de l'État.

MAZARIN. Mais vous pensiez être l'État en personne. Vous supposiez qu'on ne pouvait être bon Français sans être à vos gages.

RICHELIEU. Avez-vous épargné le premier prince du sang, quand vous l'avez cru contraire à vos intérêts? Pour être bien à la cour, ne fallait-il pas être mazarin[1]? Je n'ai jamais poussé plus loin que vous les soupçons et la défiance. Nous servions tous deux l'État; en le servant, nous voulions l'un et l'autre tout gouverner. Vous tâchiez de vaincre vos ennemis par la ruse et par un lâche artifice; pour moi, j'ai abattu les miens à la force ouverte, et j'ai cru de bonne foi qu'ils ne cherchaient à me perdre que pour jeter encore une fois la France dans les calamités et dans la confusion d'où je venais de la tirer avec tant de peine. Mais enfin j'ai tenu ma parole, j'ai été ami et ennemi de bonne foi; j'ai soutenu l'autorité de mon maître avec courage et dignité. Il n'a tenu qu'à ceux que j'ai poussés à bout d'être comblés de grâces : j'ai fait toutes sortes d'avances vers eux[2]; j'ai aimé, j'ai cherché le mérite dès que je l'ai reconnu; je voulais seulement qu'ils ne traversassent pas mon gouvernement, que je croyais nécessaire au salut de la France. S'ils eussent voulu servir le roi selon leurs talents, sur mes ordres[3], ils eussent été mes amis.

MAZARIN. Dites plutôt qu'ils eussent été vos valets; des valets bien payés, à la vérité; mais il fallait s'accommoder d'un maître jaloux, impérieux, implacable sur tout ce qui blessait sa jalousie.

RICHELIEU. Eh bien! quand j'aurais été trop jaloux et trop impérieux, c'est un grand défaut, il est vrai; mais

1. Pendant la guerre de la Fronde, on avait fait du nom de *Mazarin* un adjectif appliqué à tous ceux que l'on croyait être du parti du ministre.

2. Je *leur* ai fait toutes sortes, etc.

3. D'*après* mes ordres.

combien avais-je de qualités qui marquent un génie étendu et une âme élevée! Pour vous, seigneur Jules, vous n'avez montré que de la finesse et de l'avarice. Vous avez bien fait pis aux Français que de répandre leur sang : vous avez corrompu le fond de leurs mœurs; vous avez rendu la probité gauloise[1] et ridicule. Je n'avais que réprimé l'insolence des grands; vous avez abattu leur courage, dégradé la noblesse, confondu toutes les conditions, rendu toutes les grâces vénales. Vous craigniez le mérite; on ne s'insinuait auprès de vous qu'en vous montrant un caractère d'esprit bas, souple, et capable de mauvaises intrigues. Vous n'avez même jamais eu la vraie connaissance des hommes; vous ne pouviez rien croire que le mal, et tout le reste n'était pour vous qu'une belle fable : il ne vous fallait que des esprits fourbes qui trompassent ceux avec qui vous aviez besoin de négocier, ou des trafiquants qui vous fissent argent de tout. Aussi votre nom demeure avili et odieux; au contraire, on m'assure que le mien croît tous les jours en gloire dans la nation française.

MAZARIN. Vous aviez les inclinations plus nobles que moi, un peu plus de hauteur et de fierté; mais vous aviez je ne sais quoi de vain et de faux. Pour moi, j'ai évité cette grandeur de travers, comme une vanité ridicule : toujours des poëtes, des orateurs, des comédiens! Vous étiez vous-même orateur, poëte, rival de Corneille; vous faisiez des livres de dévotion sans être dévot; vous vouliez être de tous les métiers, faire le galant, exceller en tout genre. Vous avaliez l'encens de tous les auteurs. Y a-t-il en Sorbonne une porte ou un panneau de vitres où vous n'ayez fait mettre vos armes?

RICHELIEU. Votre satire est assez piquante; mais elle n'est pas sans fondement. Je vois bien que la bonne

1. C'est-à-dire *passée de mode*, comme les mœurs et la langue des Gaulois. Ce mot se trouve employé avec cette acception dans le dialogue 62, p. 2[illegible]5.

gloire devrait faire fuir certains honneurs que la grossière vanité cherche, et qu'on se déshonore à force de vouloir trop être honoré. Mais enfin j'aimais les lettres; j'ai excité l'émulation pour les rétablir. Pour vous, vous n'avez jamais eu aucune attention, ni à l'Église, ni aux lettres, ni aux arts, ni à la vertu. Faut-il s'étonner qu'une conduite si odieuse ait soulevé tous les grands de l'État et tous les honnêtes gens contre un étranger?

Mazarin. Vous ne parlez que de votre magnanimité chimérique; mais, pour bien gouverner un État, il n'est question ni de générosité, ni de bonne foi, ni de bonté de cœur: il est question d'un esprit fécond en expédients, qui soit impénétrable dans ses desseins, qui ne donne rien à ses passions, mais tout à l'intérêt, qui ne s'épuise jamais en ressources pour vaincre les difficultés.

Richelieu. La vraie habileté consiste à n'avoir jamais besoin de tromper, et à réussir toujours par des moyens honnêtes. Ce n'est que par faiblesse, et faute de connaître le droit chemin, qu'on prend des sentiers détournés et qu'on a recours à la ruse. La vraie habileté consiste à ne s'occuper point de tant d'expédients, mais à choisir d'abord, par une vue nette et précise, celui qui est le meilleur en le comparant aux autres. Cette fertilité d'expédients vient moins d'étendue et de force de génie, que de défaut de force et de justesse pour savoir choisir. La vraie habileté consiste à comprendre qu'à la longue la plus grande de toutes les ressources dans les affaires est la réputation universelle de probité. Vous êtes toujours en danger quand vous ne pouvez mettre dans vos intérêts que des dupes ou des fripons; mais quand on compte sur votre probité, les bons et les méchants mêmes se fient à vous; vos ennemis vous crai-

1. *Multitude, quantité* plutôt que *fertilité*. La fertilité est une qualité de l'esprit qui produit, et il ne s'agit ici que de l'embarras dans le choix.

gnent bien, et vos amis vous aiment de même. Pour vous, avec tous vos personnages de Protée, vous n'avez su vous faire ni aimer, ni estimer, ni craindre. J'avoue que vous étiez un grand comédien, mais non pas un grand homme.

MAZARIN. Vous parlez de moi comme si j'avais été un homme sans cœur; j'ai montré en Espagne, pendant que j'y portais les armes, que je ne craignais point la mort. On l'a encore vu dans les périls où j'ai été exposé pendant les guerres civiles de France. Pour vous, on sait que vous aviez peur de votre ombre, et que vous pensiez toujours voir sous votre lit quelque assassin prêt à vous poignarder. Mais il faut croire que vous n'aviez ces terreurs paniques que dans certaines heures.

RICHELIEU. Tournez-moi en ridicule tant qu'il vous plaira : pour moi, je vous ferai toujours justice sur vos bonnes qualités. Vous ne manquiez pas de valeur à la guerre; mais vous manquiez de courage, de fermeté et de grandeur d'âme dans les affaires. Vous n'étiez souple que par faiblesse, et faute d'avoir dans l'esprit des principes fixes. Vous n'osiez résister en face; c'est ce qui vous faisait promettre trop facilement, et éluder ensuite toutes vos paroles par cent défaites captieuses. Ces défaites étaient pourtant grossières et inutiles; elles ne vous mettaient à couvert qu'à cause que vous aviez l'autorité, et un honnête homme aurait mieux aimé que vous lui eussiez dit nettement : J'ai eu tort de vous promettre, et je me vois dans l'impuissance d'exécuter ce que je vous ai promis, que d'ajouter au manquement de parole des pantalonnades pour vous jouer des malheureux. C'est peu que d'être brave dans un combat, si on est faible dans une conversation. Beaucoup de princes, capables de mourir avec gloire, se sont déshonorés comme les derniers des hommes par leur mollesse dans les affaires journalières.

MAZARIN. Il est bien aisé de parler ainsi ; mais quand on a tant de gens à contenter, on les amuse comme on peut. On n'a pas assez de grâces pour en donner à tous ; chacun d'eux est bien loin de se faire justice. N'ayant pas autre chose à leur donner, il faut bien au moins leur laisser de vaines espérances.

RICHELIEU. Je conviens qu'il faut laisser espérer beaucoup de gens. Ce n'est pas les tromper ; car chacun en son rang peut trouver sa récompense, et s'avancer même en certaines occasions au delà de ce qu'on aurait cru. Pour les espérances disproportionnées et ridicules, s'ils les prennent, tant pis poux eux. Ce n'est pas vous qui les trompez ; ils se trompent eux-mêmes, et ne peuvent s'en prendre qu'à leur propre folie. Mais leur donner dans la chambre des paroles dont vous riez dans le cabinet, c'est ce qui est indigne d'un honnête homme, et pernicieux à la réputation des affaires[1]. Pour moi, j'ai soutenu et agrandi l'autorité du roi, sans recourir à de si misérables moyens. Le fait est convaincant ; et vous disputez contre un homme qui est un exemple décisif contre vos maximes[2].

---

76. ARISTOTE ET DESCARTES.

Sur la philosophie cartésienne, et en particulier sur le système des bêtes-machines[3].

ARISTOTE. J'avais entendu parler ici de votre nouvelle métaphysique, et je suis bien aise de m'en éclaircir avec vous.

DESCARTES. J'ai avancé de nouveaux principes, je

1. Précepte digne d'un grand ministre.
2. Voyez dans la *Henriade*, chant VII, v. 327, un parallèle rapide entre ces deux ministres.
3. Fénelon traite ici une des questions les plus obscures de la philosophie ; et, malheureusement, il ne cherche pas à en bien faire comprendre la difficulté ; nous tâcherons, non pas de la résoudre, mais de l'exposer clairement.

l'avoue ; mais je n'ai rien avancé que de vrai, à ce qu'il me semble.

Aristote. Expliquez-moi un peu ici ces nouveaux principes.

Descartes. J'ai découvert aux hommes la chose la plus importante qu'on ait découverte et qu'on découvrira : c'est que les animaux ne sont que de simples machines et de purs ressorts qui sont montés pour toutes les actions qu'on leur voit faire [1].

Aristote. Oui ; mais nous leur en voyons faire plusieurs qui me paraissent difficiles à expliquer par la machine. Par exemple : lorsqu'un chien suit un lièvre, direz-vous que la machine est ainsi montée ?

Descartes. Auparavant que d'en venir à cette question, il faut convenir qu'il y a un être infini [2].

Aristote. Voyons un peu comment vous le pourrez prouver [3].

Descartes. N'est-il pas vrai que le corps n'est qu'une simple matière ?

Aristote. Oui.

Descartes. De même l'âme n'est qu'une substance qui pense ?

Aristote. Non [4].

1. La question de l'âme des bêtes était embarrassante, parce que les bêtes étant exposées dans ce monde à beaucoup de douleurs sans aucune rémunération après la mort, on en faisait une objection contre la souveraine justice de la Providence. (Voyez la *Philosophie de Lyon*, à la fin de la *Métaphysique*.) Descartes déclara donc que les bêtes étaient de pures machines, qui exécutaient, par suite de mouvements matériels, mais sans volonté et sans pensée, leurs actions les plus compliquées. (Voyez *OEuvres philosophiques de Descartes*, édition de M. Garnier, t. iv, p. 209.) Cette opinion fut embrassée et développée par les élèves de Descartes. Plus tard un abbé Jouanet y a consacré deux volumes in-12 (Paris, 1770). Cependant elle ne fut pas adoptée partout. La Fontaine la rejetait absolument. (*Fables* xi, 9, et surtout x, 1.) Fénelon ne s'explique pas clairement ni ici, ni dans son *Traité de l'existence de Dieu* (partie i, ch. 3). Il paraît au moins conserver bien des doutes.

2. On ne voit pas la liaison de cette pensée avec la précédente.

3. Aristote accepte ici le changement de sujet qui vient d'être proposé ; mais Descartes ne s'y tiendra pas.

4. C'est *oui* qu'il faudrait ici. La négation tombe sur la seconde partie de la phrase : *Non, l'âme n'est* (rien) *qu'une substance qui pense*. Mais cette construction n'est pas bonne ; et puisque Descartes a dit : *N'est-il pas vrai que*, etc. ; il fallait, pour tomber d'accord avec lui répondre *oui*, c'est-à-dire *cela est vrai*. Le *non* d'Aristote fait entendre le contraire, savoir qu'il nie que l'âme ne soit qu'une substance qui pense ; et ce n'est pas ce que veut dire Fénelon.

Descartes. Pour joindre cette matière et cette substance immatérielle, il est nécessaire [1] d'un lien. Or, ce lien ne peut point être matériel : donc il est nécessaire qu'il y ait un être tout-puissant et infini, qui lie cette matière et cette substance immatérielle.

Aristote. Pendant ma vie, je voyais bien qu'il fallait qu'il y eût quelque chose comme cela [2] ; mais cette connaissance n'était pas si distincte que vous me la rendez à présent.

Descartes. Pour revenir à notre chien, cet être infini et tout-puissant ne peut-il pas avoir fait des ressorts si délicats, que, touchés par les corpuscules qui sortent incessamment de ce lièvre, ils fassent agir les ressorts, en sorte que cela les tire vers le lièvre?

Aristote. Mais quand ce chien est en défaut, et que ces corpuscules ne viennent plus lui frapper le nez, qu'est-ce qui fait que ce chien cherche de tous côtés jusqu'à ce qu'il ait retrouvé la voie?

Descartes. Vous entrez dans de trop petits détails que l'on n'a pas approfondis [3].

Aristote. Cette question vous a embarrassé : je le vois bien.

Descartes. Mon principe fondamental est que nous ne voyons faire aux bêtes que des mouvements où l'on n'a besoin que de la machine.

Aristote. Quoi ! quand un chien a perdu son maître, et qu'il est dans un carrefour où il y a trois chemins, après avoir senti les deux premiers inutilement, il prend le troisième sans hésiter : en vérité, je ne vois que la simple machine puisse faire cela.

Descartes. Je vous ai déjà dit que ces détails étaient

1. *Il est besoin d'un lien*, ou *un lien est nécessaire*. La phrase de Fénelon est incorrecte.

2. Voyez ses traités *de l'Ame*, *de la Veille et du Sommeil*, *du Mouvement des animaux*.

3. Descartes ne peut pas traiter de *petits détails* des objections qui renversent absolument son système. Dès que Fénelon abordait cette objection, il devait y opposer la réponse sérieuse qu'ont tenté d'y faire les cartésiens.

de si petite conséquence, qu'on ne se donne point la peine de les approfondir [1]. Mais venons aux principes : les animaux sont de simples machines, ou bien ils ont une âme matérielle ou une spirituelle.

ARISTOTE. Pour la machine et l'âme spirituelle, je le nie [2].

DESCARTES. Vous revenez donc à l'âme matérielle ?

ARISTOTE. Elle est bien plus probable que la simple machine ; et, pour l'âme spirituelle, je crois qu'elle n'a été accordée qu'aux seuls hommes.

DESCARTES. J'ai gagné un grand point : n'est-il pas vrai que la matière ne pense pas ?

ARISTOTE. Non [3].

DESCARTES. Puisque la matière ne pense point, comment voulez-vous qu'elle soit une âme, qui n'est faite que pour penser ?

ARISTOTE. Eh bien ! ôtons-en la matière [4].

DESCARTES. La voilà devenue âme spirituelle.

ARISTOTE. J'avoue que cette forme matérielle n'est qu'un pur galimatias [5], et que je ne l'ai voulu soutenir que parce que mes écoliers l'enseignent ainsi. Mais en revenant à votre être infini et tout-puissant, nous devons conclure qu'il a pu donner aux animaux une âme spirituelle, et les a pu faire aussi de simples machines ; mais que, comme l'esprit des hommes est borné, il ne peut pas pénétrer jusqu'à cette science.

DESCARTES. Vous voilà tombé dans la possibilité [6], et c'est une carrière où il est facile de s'étendre. Dans cette

1. Même observation.

2. Il faudrait *je les nie.*

3. C'est *oui* qu'il faudrait. *Non* se rapporte à la seconde partie de la phrase : *non, la matière ne pense pas.* Mais, comme cette phrase est régie par une autre, il fallait répondre à la principale : *Oui, il est vrai que la matière ne pense pas.* Voyez, la note 4 de la page 264.

4. Aristote, après avoir supposé l'âme matérielle, ne peut pas proposer d'en ôter la matière. Il devrait avouer tout de suite, et sans hésiter, qu'il s'est trompé.

5. Les formes substantielles sont surtout devenues un pur galimatias depuis que l'on a abandonné la manière dont Aristote concevait la formation de nos idées. Fénelon ne paraît pas ici s'être bien rendu compte de la doctrine d'Aristote ; sans quoi, tout en la combattant, il lui aurait au moins prêté des raisons qui auraient eu quelque apparence.

6. Nous dirions aujourd'hui *dans les suppositions, les hypothèses.*

possibilité, vous trouverez les choses de raison, les hircocerfs[1], les hippocentaures[2], et mille autres figures bizarres.

ARISTOTE. Vous voudriez bien m'éloigner de la métaphysique, et me faire tomber sur les êtres de raison qui font partie de la logique[3].

DESCARTES. Vous tâchez de m'éblouir par vos vaines raisons.

ARISTOTE. Avouez, mon pauvre Descartes, que nous n'entendons guère tous deux ce que nous disons, et que nous plaidons une cause bien embrouillée.

DESCARTES. Embrouillées ! Je prétends qu'il n'y a rien ne plus clair que la mienne[4].

ARISTOTE. Croyez-moi; ne disputons pas davantage; nous y perdrions tous deux notre latin.

---

77. PARRHASIUS ET POUSSIN.

Sur la peinture des anciens, et sur le tableau des funérailles de Phocion, par le Poussin.

PARRHASIUS. Il y a déjà assez longtemps que l'on nous faisait attendre votre venue : il faut que vous soyez mort assez vieux.

POUSSIN. Oui, et j'ai travaillé jusque dans une vieillesse fort avancée.

1. En grec, les *tragélaphes*, animaux imaginaires, composés du bouc et du cerf, et que les Grecs donnaient souvent comme exemples de l'impossible.

2. C'est un composé de l'homme et du cheval; nous disons plus souvent *centaure*.

3. Mauvaise pensée et mauvais style. 1° A quel propos supposer qu'on veut l'éloigner de la métaphysique? 2° Des êtres de raison ne font pas plus partie de la logique qu'une cité ne fait partie de la politique. Les sciences traitent des objets et ne les contiennent pas. 3° Enfin les êtres de raison dont la logique s'occupe sont les abstractions, comme les genres, les espèces, les qualités, et non pas les chimères, comme les hircocerfs ou les hippocentaures.

4. Faute de style. Aristote, par *cause embrouillée*, a entendu la question débattue entre eux, et qui leur appartient à tous les deux. Descartes, en répondant qu'il n'est rien de plus clair que la *mienne*, entend, *que ma solution. La mienne* rappelle donc un mot précédent dans un tout autre sens que celui où on l'a pris. C'est un grave défaut.

PARRHASIUS. On vous a marqué ici un rang assez honorable à la tête des peintres français : si vous aviez été mis parmi les Italiens, vous seriez en meilleure compagnie ; mais ces peintres, que Vasari nous vante tous les jours, vous auraient fait bien des querelles. Il y a ces deux écoles lombarde et florentine, sans parler de celle qui se forma ensuite à Rome : tous ces gens-là nous rompent sans cesse la tête par leurs jalousies. Ils avaient pris pour juges de leurs différends Apelle, Zeuxis et moi ; mais nous aurions plus d'affaires que Minos, Éaque et Rhadamante, si nous les voulions accorder. Ils sont même jaloux des anciens, et osent se comparer à nous. Leur vanité est insupportable.

POUSSIN. Il ne faut point faire de comparaison ; car vos ouvrages ne restent point pour en juger ; et je crois que vous n'en faites plus sur les bords du Styx. Il y fait un peu trop obscur pour y exceller dans le coloris, dans la perspective, et dans la dégradation de lumière. Un tableau fait ici-bas ne pourrait être qu'une nuit ; tout y serait ombre. Pour revenir à vous autres anciens, je conviens que le préjugé général est en votre faveur. Il y a sujet de croire que votre art, qui est du même goût que la sculpture, avait éte poussé jusqu'à la même perfection, et que vos tableaux égalaient les statues de Praxitèle, de Scopas et de Phidias ; mais enfin il ne nous reste rien de vous, et la comparaison n'est plus possible : par là, vous êtes hors de toute atteinte, et vous nous tenez en respect. Ce qui est vrai, c'est que nous autres, peintres modernes, nous devons nos meilleurs ouvrages aux modèles antiques que nous avons étudiés dans les bas-reliefs. Ces bas-reliefs, quoiqu'ils appartiennent à la sculpture, font assez entendre avec quel goût on devait peindre dans ce temps-là. C'est une demi-peinture.

PARRHASIUS. Je suis ravi de trouver un peintre mo-

derne si équitable et si modeste. Vous comprenez bien que quand Zeuxis fit des raisins qui trompaient les petits oiseaux, il fallait que la nature fût bien imitée pour tromper la nature même. Quand je fis ensuite un rideau qui trompa les yeux si habiles du grand Zeuxis, il se confessa vaincu. Voyez jusqu'où nous avions poussé cette belle erreur [1]. Non, non, ce n'est pas pour rien que tous les siècles nous ont vantés. Mais dites-moi quelque chose de vos ouvrages. On a rapporté ici à Phocion que vous aviez fait de beaux tableaux où il est représenté. Cette nouvelle l'a réjoui. Est-elle véritable?

Poussin. Sans doute; j'ai représenté son corps que deux esclaves emportent de la ville d'Athènes. Ils paraissent tous deux affligés, et ces deux douleurs ne se ressemblent en rien. Le premier de ces esclaves est vieux, il est enveloppé dans une draperie négligée : le nu des bras et des jambes montre un homme fort et nerveux; c'est une carnation qui marque un corps endurci au travail. L'autre est jeune, couvert d'une tunique qui fait des plis assez gracieux. Les deux attitudes sont différentes dans la même action; et les deux airs des têtes sont fort variés, quoiqu'ils soient tous deux serviles [2].

Parrhasius. Bon; l'art n'imite bien la nature qu'autant qu'il attrape cette variété infinie dans ses ouvrages. Mais le mort....

Poussin. Le mort est caché sous une draperie confuse qui l'enveloppe. Cette draperie est négligée et pauvre. Dans ce convoi tout est capable d'exciter la pitié et la douleur.

1. Cette imitation si parfaite de la nature n'est pas à beaucoup près ce qu'il y a de plus louable dans la peinture. Marmontel a remarqué avec beaucoup de justesse et de profondeur, que l'illusion dans les arts ne devait pas être complète. Et, en effet, ces tableaux connus sous le nom de *trompe-l'œil*, sont loin d'avoir le même mérite que les beaux paysages ou les grands tableaux d'histoire.

2. Le défaut capital de ce dialogue et du suivant, c'est qu'on y juge les tableaux sur des descriptions verbales. C'est là une idée complétement fausse, et si contraire à ce que nous éprouvons tous les jours, qu'on ne peut trop s'étonner que Fénelon, au lieu d'en faire le sujet d'une description pure et simple, en ait fait l'objet d'un dialogue destiné à convaincre un ancien du grand talent d'un peintre moderne.

Parrhasius. On ne voit donc point le mort?

Poussin. On ne laisse pas de remarquer, sous cette draperie confuse, la forme de la tête et de tout le corps. Pour les jambes, elles sont découvertes : on y peut remarquer, non-seulement la couleur flétrie de la chair morte, mais encore la roideur et la pesanteur des membres affaissés. Ces deux esclaves, qui emportent ce corps le long d'un grand chemin, trouvent à côté du chemin de grandes pierres taillées en carré, dont quelques-unes sont élevées en ordre au-dessus des autres, en sorte qu'on croit voir les ruines de quelque majestueux édifice. Le chemin paraît sablonneux et battu.

Parrhasius. Qu'avez-vous mis aux deux côtés de ce tableau, pour accompagner vos figures principales?

Poussin. Au côté droit sont deux ou trois arbres dont le tronc est d'une écorce âpre et noueuse. Ils ont peu de branches, dont le vert, qui est un peu faible, se perd insensiblement dans le sombre azur du ciel. Derrière ces longues tiges d'arbres, on voit la ville d'Athènes.

Parrhasius. Il faut un contraste bien marqué dans le côté gauche.

Poussin. Le voici. C'est un terrain raboteux; on y voit des creux qui sont dans une ombre très-forte, et des pointes de roches fort éclairées. Là se présentent aussi quelques buissons assez sauvages. Il y a un peu au-dessus un chemin qui mène à un bocage sombre et épais : un ciel extrêmement clair donne encore plus de force à cette verdure sombre.

Parrhasius. Bon, voilà qui est bien. Je vois que vous savez le grand art des couleurs, qui est de fortifier l'une par son opposition avec l'autre.

Poussin. Au delà de ce terrain rude se présente un gazon frais et tendre. On y voit un berger appuyé sur sa houlette, et occupé à regarder ses moutons blancs comme la neige, qui errent en paissant dans une prai-

rie. Le chien du berger est couché et dort derrière lui. Dans cette campagne, on voit un autre chemin où passe un chariot traîné par des bœufs. Vous remarquez d'abord la force et la pesanteur de ces animaux, dont le cou est penché vers la terre, et qui marchent à pas lents. Un homme d'un air rustique est devant le chariot : une femme marche derrière, et elle paraît la fidèle compagne de ce simple villageois. Deux autres femmes voilées sont sur le chariot.

PARRHASIUS. Rien ne fait un plus sensible plaisir que ces peintures champêtres. Nous les devons aux poëtes. Ils ont commencé à chanter dans leurs vers les grâces naïves de la nature simple et sans art ; nous les avons suivis. Les ornements d'une campagne où la nature est belle font une image plus riante que toutes les magnificences que l'art a pu inventer.

POUSSIN. On voit au côté droit, dans ce chemin, sur un cheval alezan, un cavalier enveloppé dans un manteau rouge. Le cavalier et le cheval sont penchés en avant ; ils semblent s'élancer pour courir avec plus de vitesse. Les crins du cheval, les cheveux de l'homme, son manteau, tout est flottant et repoussé par le vent en arrière.

PARRHASIUS. Ceux qui ne savent que représenter des figures gracieuses n'ont atteint que le genre médiocre. Il faut peindre l'action et le mouvement, animer les figures et exprimer les passions de l'âme. Je vois que vous êtes bien entré dans le goût de l'antique.

POUSSIN. Plus avant on trouve un gazon sous lequel paraît un terrain de sable. Trois figures humaines sont sur cette herbe : il y en a une debout, couverte d'une robe blanche à grands plis flottants ; les deux autres sont assises auprès d'elle sur le bord de l'eau, et il y en a une qui joue de la lyre. Au bout de ce terrain, couvert de gazon, on voit un bâtiment carré, orné de bas-re-

liefs et de festons, d'un bon goût d'architecture simple et noble. C'est sans doute un tombeau de quelque citoyen qui était mort peut-être avec moins de vertu, mais plus de fortune que Phocion.

Parrhasius. Je n'oublie pas que vous m'avez parlé du bord de l'eau. Est-ce la rivière d'Athènes nommée Ilissus?

Poussin. Oui; elle paraît en deux endroits aux côtés de ce tombeau. Cette eau est pure et claire; le ciel serein, qui est peint dans cette eau, sert à la rendre encore plus belle. Elle est bordée de saules naissants et d'autres arbriseaux tendres dont la fraîcheur réjouit la vue.

Parrhasius. Jusque-là il ne reste rien à souhaiter. Mais vous avez encore un grand et difficile objet à me représenter; c'est là que je vous attends.

Poussin. Quoi?

Parrhasius. C'est la ville. C'est là qu'il faut montrer que vous savez l'histoire, le costume, l'architecture.

Poussin. J'ai peint cette grande ville d'Athènes sur la pente d'un long coteau pour la mieux faire voir. Les bâtiments y sont par degrés dans un amphithéâtre naturel. Cette ville ne paraît point grande du premier coup d'œil : on n'en voit près de soi qu'un morceau assez médiocre, mais le derrière qui s'enfuit découvre une grande étendue d'édifices.

Parrhasius. Y avez-vous évité la confusion?

Poussin. J'ai évité la confusion et la symétrie. J'ai fait beaucoup de bâtiments irréguliers; mais ils ne laissent pas de faire un assemblage gracieux, où chaque chose a sa place la plus naturelle. Tout se démêle et se distingue sans peine; tout s'unit et fait corps : ainsi il y a une confusion apparente, et un ordre véritable quand on l'observe de près.

Parrhasius. N'avez-vous pas mis sur le devant quelque principal édifice?

POUSSIN. J'y ai mis deux temples. Chacun a une grande enceinte comme il la doit avoir, où l'on distingue le corps du temple des autres bâtiments qui l'accompagnent. Le temple, qui est à la main droite, a un portail orné de quatre grandes colonnes de l'ordre corinthien, avec un fronton et des statues. Autour de ce temple on voit des festons pendants : c'est une fête que j'ai voulu représenter suivant la vérité de l'histoire. Pendant qu'on emporte Phocion hors de la ville vers le bûcher, tout le peuple en joie et en pompe fait une grande solennité autour du temple dont je vous parle. Quoique ce peuple paraisse assez loin, on ne laisse pas de remarquer sans peine une action de joie pour honorer les dieux. Derrière ce temple paraît une grosse tour très-haute, au sommet de laquelle est une statue de quelque divinité. Cette tour est comme une grosse colonne.

PARRHASIUS. Où est-ce que vous en avez pris l'idée ?

POUSSIN. Je ne m'en souviens plus ; mais elle est sûrement prise dans l'antique, car jamais je n'ai pris la liberté de rien donner à l'antiquité qui ne fût tiré de ses monuments. On voit aussi auprès de cette tour un obélisque.

PARRHASIUS. Et l'autre temple, n'en direz-vous rien?

POUSSIN. Cet autre temple est un édifice rond, soutenu de colonnes; l'architecture en paraît majestueuse et singulière. Dans l'enceinte on remarque divers grands bâtiments avec des frontons. Quelques arbres en dérobent une partie à la vue. J'ai voulu marquer un bois sacré.

PARRHASIUS. Mais venons au corps de la ville.

POUSSIN. J'ai cru y devoir marquer les divers temps de la république d'Athènes : sa première simplicité, à remonter jusque vers les temps héroïques; et sa magni ficence dans les siècles suivants, où les arts y ont fleuri. Ainsi j'ai fait beaucoup d'édifices ou ronds ou carrés. avec une architecture régulière; et beaucoup d'autres qui sentent cette antiquité rustique et guerrière. Tout y

est d'une figure bizarre : on ne voit que tours, que créneaux, que hautes murailles, que petits bâtiments inégaux et simples. Une chose rend cette ville agréable, c'est que tout y est mêlé de grands édifices et de bocages. J'ai cru qu'il fallait mettre de la verdure partout, pour représenter les bois sacrés des temples, et les arbres qui étaient, soit dans les gymnases ou dans les autres édifices publics. Partout j'ai tâché d'éviter de faire des bâtiments qui eussent rapport à ceux de mon temps et de mon pays, pour donner à l'antiquité un caractère facile à reconnaître.

Parrhasius. Tout cela est observé judicieusement. Mais je ne vois point l'Acropolis[1]. L'avez-vous oublié? ce serait dommage.

Poussin. Je n'avais garde. Il est derrière toute la ville, sur le sommet de la montagne, laquelle domine tout le coteau en pente. On voit à ses pieds de grands bâtiments fortifiés par des tours. La montagne est couverte d'une agréable verdure. Pour la citadelle, il paraît une assez grande enceinte avec une vieille tour qui s'élève jusque dans la nue. Vous remarquerez que la ville, qui va toujours en baissant vers le côté gauche, s'éloigne insensiblement et se perd entre un bocage fort sombre, dont je vous ai parlé, et un petit bouquet d'autres arbres d'un vert brun et enfoncé[2], qui est sur le bord de l'eau.

Parrhasius. Je ne suis pas encore content. Qu'avez-vous mis derrière toute cette ville ?

Poussin. C'est un lointain où l'on voit des montagnes escarpées et assez sauvages. Il y en a une, derrière ces beaux temples et cette pompe si riante dont je vous ai parlé, qui est un roc tout nu et affreux. Il m'a paru que je devais faire le tour de la ville cultivé et gracieux, comme celui des grandes villes l'est toujours ; mais j'ai donné une certaine beauté sauvage au lointain, pour me

1. Nous disons aujourd'hui *Acropole*. 2. Nous disons aujourd'hui *foncé*.

conformer à l'histoire, qui parle de l'Attique comme d'un pays rude et stérile.

PARRHASIUS. J'avoue que ma curiosité est bien satisfaite ; et je serais jaloux pour la gloire de l'antiquité, si on pouvait l'être d'un homme qui l'a imitée si modestement.

POUSSIN. Souvenez-vous au moins que si je vous ai longtemps entretenu de mon ouvrage, je l'ai fait pour ne vous rien refuser, et pour me soumettre à votre jugement.

PARRHASIUS. Après tant de siècles, vous avez fait plus d'honneur à Phocion que sa patrie n'aurait pu lui en faire le jour de sa mort par de somptueuses funérailles. Mais allons dans ce bocage ici près, où il est avec Timoléon et Aristide, pour lui apprendre de si agréables nouvelles.

---

78. LÉONARD DE VINCI ET POUSSIN.

Description d'un paysage peint par le Poussin.

LÉONARD. Votre conversation avec Parrhasius fait beaucoup de bruit en ce bas monde ; on assure qu'il est prévenu en votre faveur, et qu'il vous met au-dessus de tous les peintres italiens. Mais nous ne le souffrirons jamais....

POUSSIN. Le croyez-vous si facile à prévenir ? Vous lui faites tort ; vous vous faites tort à vous-même, et vous me faites trop d'honneur.

LÉONARD. Mais il m'a dit qu'il ne connaissait rien de si beau que le tableau que vous lui aviez représenté. A quel propos offenser tant de grands hommes pour en louer un seul, qui....

POUSSIN. Mais pourquoi croyez-vous qu'on vous offense en louant les autres ? Parrhasius n'a point fait de comparaison. De quoi vous fâchez-vous ?

Léonard. Oui, vraiment, un petit peintre français qui fut contraint de quitter sa patrie pour aller gagner sa vie à Rome !

Poussin. Oh ! puisque vous le prenez par là, vous n'aurez pas le dernier mot. Eh bien ! je quittai la France, il est vrai, pour aller vivre à Rome, où j'avais étudié les modèles antiques, et où la peinture était plus en honneur qu'en mon pays ; mais enfin, quoique étranger, j'étais admiré dans Rome. Et vous, qui étiez Italien, ne fûtes-vous pas obligé d'abandonner votre pays, quoique la peinture y fût si honorée, pour aller mourir à la cour de François Ier ?

Léonard. Je voudrais bien examiner un peu quelqu'un de vos tableaux, sur les règles de peinture que j'ai expliquées dans mes livres. On verrait autant de fautes que de coups de pinceau.

Poussin. J'y consens. Je veux croire que je ne suis pas aussi grand peintre que vous ; mais je suis moins jaloux de mes ouvrages. Je vais vous mettre devant les yeux toute l'ordonnance d'un de mes tableaux : si vous y remarquez des défauts, je vous les avouerai franchement ; si vous approuvez ce que j'ai fait, je vous contraindrai à m'estimer un peu plus que vous ne faites.

Léonard. Eh bien ! voyons donc. Mais je suis un sévère critique, souvenez-vous-en.

Poussin. Tant mieux. Représentez-vous un rocher qui est dans le côté gauche du tableau. De ce rocher tombe une source d'eau pure et claire, qui, après avoir fait quelques petits bouillons dans sa chute, s'enfuit au travers de la campagne. Un homme qui était venu puiser de cette eau est saisi par un serpent monstrueux ; le serpent se lie autour de son corps, et entrelace ses bras et ses jambes par plusieurs tours, le serre, l'empoisonne de son venin, et l'étouffe. Cet homme est déjà mort ; il est étendu ; on voit la pesanteur et la roideur de tous ses

membres ; sa chair est déjà livide ; son visage affreux représente une mort cruelle.

Léonard. Si vous ne nous présentez point d'autre objet, voilà un tableau bien triste.

Poussin. Vous allez voir quelque chose qui augmente encore cette tristesse. C'est un autre homme qui s'avance vers la fontaine : il aperçoit le serpent autour de l'homme mort, il s'arrête soudainement ; un de ses pieds demeure suspendu ; il lève un bras en haut, l'autre tombe en bas ; mais les deux mains s'ouvrent : elles marquent la surprise et l'horreur.

Léonard. Ce second objet, quoique triste, ne laisse pas d'animer le tableau, et de faire un certain plaisir semblable à ceux que goûtaient les spectateurs de ces anciennes tragédies où tout inspirait la terreur et la pitié ; mais nous verrons bientôt si vous avez....

Poussin. Ah ! ah ! vous commencez à vous humaniser un peu. Mais attendez la suite, s'il vous plaît ; vous jugerez selon vos règles quand j'aurai tout dit. Là auprès est un grand chemin, sur le bord duquel paraît une femme qui voit l'homme effrayé, mais qui ne saurait voir l'homme mort, parce qu'elle est dans un enfoncement, et que le terrain fait une espèce de rideau entre elle et la fontaine. La vue de cet homme effrayé fait en elle un contre-coup de terreur. Ces deux frayeurs sont, comme on dit, ce que les douleurs doivent être : les grandes se taisent, les petites se plaignent. La frayeur de cet homme le rend immobile ; celle de cette femme, qui est moindre, est plus marquée par la grimace de son visage : on voit en elle une peur de femme, qui ne peut rien retenir, qui exprime toute son alarme, qui se laisse aller à ce qu'elle sent : elle tombe assise ; elle laisse tomber et oublie ce qu'elle porte ; elle tend les bras, et semble crier. N'est-il pas vrai que ces divers degrés de crainte et de surprise font une espèce de jeu qui touche et plaît ?

Léonard. J'en conviens. Mais qu'est-ce que ce dessin ? Est-ce une histoire ? Je ne la connais pas. C'est plutôt un caprice.

Poussin. C'est un caprice. Ce genre d'ouvrage nous sied fort bien, pourvu que le caprice soit réglé, et qu'il ne s'écarte en rien de la vraie nature. On voit au côté gauche quelques grands arbres qui paraissent vieux, et tels que ces anciens chênes qui ont passé autrefois pour les divinités d'un pays. Leurs tiges vénérables ont une écorce rude et âpre qui fait fuir un bocage tendre et naissant placé derrière. Ce bocage a une fraîcheur délicieuse : on voudrait y être. On s'imagine un été brûlant, qui respecte ce bois sacré. Il est planté le long d'une eau claire, et semble se mirer dedans. On voit, d'un côté, un vert enfoncé ; de l'autre, une eau pure, où l'on découvre le sombre azur d'un ciel serein. Dans cette eau se présentent divers objets qui amusent la vue, pour la délasser de tout ce qu'elle a vu d'affreux. Sur le devant du tableau, les figures sont toutes tragiques. Mais dans ce fond, tout est paisible, doux et riant : ici, on voit de jeunes gens qui se baignent, et qui se jouent en nageant ; là, des pêcheurs dans un bateau : l'un se penche en avant et semble prêt à tomber, c'est qu'il tire un filet ; deux autres, penchés en arrière, rament avec effort. D'autres sont sur le bord de l'eau, et jouent à la mourre : il paraît dans les visages que l'un pense à un nombre pour surprendre son compagnon, qui paraît être attentif, de peur d'être surpris. D'autres se promènent au delà de cette eau sur un gazon frais et tendre. En les voyant dans un si beau lieu, peu s'en faut qu'on n'envie leur bonheur. On voit assez loin une femme qui va sur un âne à la ville voisine, et qui est suivie de deux hommes. Aussitôt on s'imagine voir ces bonnes gens qui, dans leur simplicité rustique, vont porter aux villes l'abondance des champs qu'ils ont cultivés.

Dans le même coin gauche paraît au-dessus du bocage une montagne assez escarpée, sur laquelle est un château.

LÉONARD. Le côté gauche de votre tableau me donne de la curiosité de voir le côté droit.

POUSSIN. C'est un petit coteau qui vient en pente sensible jusques au bord de la rivière. Sur cette pente, on voit en confusion des arbrisseaux et des buissons sur un terrain inculte. Au devant de ce coteau sont plantés de grands arbres, entre lesquels on aperçoit la campagne, l'eau et le ciel.

LÉONARD. Mais ce ciel, comment l'avez-vous fait ?

POUSSIN. Il est d'un bel azur, mêlé de nuages clairs, qui semblent être d'or et d'argent.

LÉONARD. Vous l'avez fait ainsi, sans doute, pour avoir la liberté de disposer à votre gré de la lumière, et pour la répandre sur chaque objet selon vos desseins.

POUSSIN. Je l'avoue; mais vous devez avouer aussi qu'il paraît par là que je n'ignore point vos règles que vous vantez tant.

LÉONARD. Qu'y a-t-il dans le milieu de ce tableau au delà de cette rivière ?

POUSSIN. Une ville dont j'ai déjà parlé. Elle est dans un enfoncement où elle se perd; un coteau plein de verdure en dérobe une partie. On voit de vieilles tours, des créneaux, de grands édifices, et une confusion de maisons dans une ombre très-forte : ce qui relève certains endroits éclairés par une certaine lumière douce et vive qui vient d'en haut. Au-dessus de cette ville paraît ce que l'on voit presque toujours au-dessus des villes dans un beau temps : c'est une fumée qui s'élève, et qui fait fuir les montagnes qui font le lointain. Ces montagnes, de figures bizarres, varient l'horizon, en sorte que les yeux sont contents.

LÉONARD. Ce tableau, sur ce que vous m'en dites, me paraît moins savant que celui de Phocion.

POUSSIN. Il y a moins de science d'architecture, il est vrai ; d'ailleurs, on n'y voit aucune connaissance de l'antiquité ; mais, en revanche, la science d'exprimer les passions y est assez grande ; de plus, tout ce paysage a des grâces et une tendresse que l'autre n'égale point.

LÉONARD. Vous seriez donc, à tout prendre, pour ce dernier tableau.

POUSSIN. Sans hésiter, je le préfère ; mais vous, qu'en pensez-vous sur ma relation ?

LÉONARD. Je ne connais pas assez le tableau de Phocion pour le comparer. Je vois que vous avez assez étudié les bons modèles du siècle passé, et mes livres ; mais vous louez trop vos ouvrages.

POUSSIN. C'est vous qui m'avez contraint d'en parler ; mais sachez que ce n'est ni dans vos livres ni dans les tableaux du siècle passé que je me suis instruit : c'est dans les bas-reliefs antiques, où vous avez étudié aussi bien que moi. Si je pouvais un jour retourner parmi les vivants, je peindrais bien la jalousie ; car vous m'en donnez ici d'excellents modèles. Pour moi, je ne prétends vous rien ôter de votre science ni de votre gloire ; mais je vous céderais avec plus de plaisir, si vous étiez moins entêté de votre rang. Allons trouver Parrhasius ; vous lui ferez votre critique : il décidera, s'il vous plaît ; car je ne vous cède, à vous autres messieurs les modernes, qu'à condition que vous céderez aux anciens [1]. Après que Parrhasius aura prononcé, je serai prêt à retourner sur la terre pour corriger mon tableau.

1. Cette condition n'est pas raisonnable dans les arts, il faut céder à ce qui est supérieur, parce que cela est supérieur, et non parce que l'auteur cédera à un autre.

DIALOGUE DES MORTS
DE BOILEAU.

LES HÉROS DE ROMAN.

PLUTON, MINOS, RHADAMANTE, DIOGÈNE, CYRUS, TOMYRIS, HORATIUS COCLÈS, CLÉLIE, LUCRÈCE, BRUTUS, SAPHO, ASTRATE, OSTORIUS, LA PUCELLE D'ORLÉANS, PHARAMOND, MERCURE, UN GARDE, UN FRANÇAIS.

MINOS, *sortant du lieu où il rend la justice, proche le palais de Pluton.* Maudit soit l'impertinent harangueur qui m'a tenu toute la matinée! Il s'agissait d'un méchant drap qu'on a dérobé à un savetier en passant le fleuve, et jamais je n'ai tant ouï parler d'Aristote. Il n'y a point de loi qu'il ne m'ait citée.

PLUTON. Vous voilà bien en colère, Minos.

MINOS. Ah! c'est vous, roi des enfers. Qui vous amène?

PLUTON. Je viens ici pour vous en instruire. Mais auparavant peut-on savoir quel est cet avocat qui vous a si doctement ennuyé ce matin? Est-ce que Huot et Martinet sont morts?

MINOS. Non, grâce au ciel; mais c'est un jeune mort qui a été sans doute à leur école. Bien qu'il n'ait dit que des sottises, il n'en a avancé pas une qu'il n'ait appuyée de l'autorité de tous les anciens; et, quoiqu'il les fît parler de la plus mauvaise grâce du monde, il leur a donné

à tous, en les citant, de la galanterie, de la gentillesse et de la bonne grâce. « Platon dit galamment[1] dans son *Timée*. Sénèque est joli dans son traité *des Bienfaits*. Ésope a bonne grâce dans un de ses apologues. »

PLUTON. Vous me peignez là un maître impertinent. Mais pourquoi le laissiez-vous parler si longtemps ? Que ne lui imposiez-vous silence ?

MINOS. Silence, lui[2] ? c'est bien un homme qu'on puisse faire taire quand il a commencé à parler ! J'ai eu beau faire semblant vingt fois de me vouloir lever de mon siége, j'ai eu beau lui crier : « Avocat, concluez, de grâce; concluez, avocat : » il a été jusqu'au bout, et a tenu à lui seul toute l'audience. Pour moi, je ne vis jamais une telle fureur de parler; et, si ce désordre-là continue, je crois que je serai obligé de quitter la charge.

PLUTON. Il est vrai que les morts n'ont jamais été si sots qu'aujourd'hui. Il n'est pas venu ici depuis longtemps une ombre qui eût le sens commun; et sans parler des gens de palais, je ne vois rien de si impertinent que ceux qu'ils nomment gens du monde. Ils parlent tous un certain langage, qu'ils appellent galanterie; et, quand nous leur témoignons, Proserpine et moi, que cela nous choque, ils nous traitent de bourgeois, et disent que nous ne sommes pas galants. On m'a assuré même que cette pestilente galanterie avait infecté tous les pays infernaux, et même les Champs Élysées; de sorte que les héros, et surtout les héroïnes qui les habitent, sont aujourd'hui les plus sottes gens du monde, grâce à certains auteurs qui leur ont appris, dit-on, ce beau langage, et qui en ont fait des amoureux transis. A vous dire le vrai, j'ai bien de la peine à le croire. J'ai bien de la peine, dis-je, à m'imaginer que les Cyrus et

1. Manière de parler de ce temps-là, fort commune dans le barreau.

2. *A lui* serait plus correct que *lui*, puisqu'on impose silence *à quelqu'un*.

les Alexandre soient devenus tout à coup, comme on veut me le faire entendre, des Thyrsis et des Céladon. Pour m'en éclaircir donc moi-même par mes propres yeux, j'ai donné ordre qu'on fît venir ici aujourd'hui des Champs Élysées et de toutes les autres régions de l'enfer, les plus célèbres d'entre ces héros; et j'ai fait préparer pour les recevoir ce grand salon où vous voyez que sont postés mes gardes. Mais où est Rhadamante?

MINOS. Qui? Rhadamante? il est allé dans le Tartare pour y voir entrer un lieutenant criminel[1] nouvellement arrivé de l'autre monde, où il a, dit-on, été, tant qu'il a vécu, aussi célèbre par sa grande capacité dans les affaires de judicature, que diffamé par son excessive avarice.

PLUTON. N'est-ce pas celui qui pensa se faire tuer une seconde fois pour une obole qu'il ne voulut pas payer à Caron en passant le fleuve?

MINOS. C'est celui-là même. Avez-vous vu sa femme? C'était une chose à peindre que l'entrée qu'elle fit ici. Elle était couverte d'un linceul de satin.

PLUTON. Comment! de satin! Voilà une grande magnificence.

MINOS. Au contraire, c'est une épargne : car tout cet accoutrement n'était autre chose que trois thèses cousues ensemble, dont on avait fait présent à son mari en l'autre monde. O la vilaine ombre! Je crains qu'elle n'empeste tout l'enfer. J'ai tous les jours les oreilles rebattues de ses larcins. Elle vola avant-hier la quenouille de Clothon; et c'est elle qui avait dérobé ce drap dont on m'a tant étourdi ce matin, à un savetier qu'elle attendait au passage. De quoi vous êtes-vous avisé, de charger les enfers d'une si dangereuse créature?

PLUTON. Il fallait bien qu'elle suivît son mari. Il n'au-

1. Le lieutenant criminel Tardieu et sa femme avaient été assassinés à Paris, l'année où Boileau fit ce dialogue, c'est à savoir en 1664. Voyez sa satire X, v. 253.

rait pas été bien damné[1] sans elle. Mais, à propos de Rhadamante, le voici lui-même, si je ne me trompe, qui vient à nous. Qu'a-t-il ? Il paraît tout effrayé.

RHADAMANTE. Puissant roi des enfers, je viens vous avertir qu'il faut songer tout de bon à vous défendre, vous et votre royaume. Il y a un grand parti formé contre vous dans le Tartare. Tous les criminels, résolus de ne vous plus obéir, ont pris les armes. J'ai rencontré là-bas Prométhée avec son vautour sur le poing. Tantale est ivre comme une soupe ; et Sisyphe, assis sur son rocher, exhorte tous ses voisins à secouer le joug de votre domination.

MINOS. O les scélérats ! Il y a longtemps que je prévoyais ce malheur.

PLUTON. Ne craignez rien, Minos. Je sais bien le moyen de les réduire. Mais ne perdons point de temps. Qu'on fortifie les avenues. Qu'on redouble la garde de mes Furies. Qu'on arme toutes les milices de l'enfer. Qu'on lâche Cerbère. Vous, Rhadamante, allez-vous-en dire à Mercure qu'il nous fasse venir l'artillerie de mon frère Jupiter. Cependant vous, Minos, demeurez avec moi. Voyons nos héros, s'ils sont en état de nous aider. J'ai été bien inspiré de les mander aujourd'hui. Mais quel est ce bonhomme qui vient à nous, avec son bâton et sa besace ? Ha ! c'est ce fou de Diogène. Que viens-tu chercher ici ?

DIOGÈNE. J'ai appris la nécessité de vos affaires ; et, comme votre fidèle sujet, je viens vous offrir mon bâton.

PLUTON. Nous voilà bien forts avec ton bâton !

DIOGÈNE. Ne pensez pas vous moquer. Je ne serai peut-être pas le plus inutile de tous ceux que vous avez envoyé chercher.

1. L'idée de damnation est une idée chrétienne qui serait très-déplacée dans la bouche de Pluton, si l'auteur ne s'était fait un jeu de confondre les époques, comme on le voit quand il demande un peu plus loin *l'artillerie de Jupiter*, pour se moquer des romanciers qui les confondaient eux-mêmes.

Pluton. Hé quoi! nos héros ne viennent-ils pas?

Diogène. Oui, je viens de rencontrer une troupe de fous là-bas. Je crois que ce sont eux. Est-ce que vous avez envie de donner le bal?

Pluton. Pourquoi le bal?

Diogène. C'est qu'ils sont en fort bon équipage pour danser. Ils sont jolis, ma foi: je n'ai jamais rien vu de si dameret ni de si galant.

Pluton. Tout beau, Diogène. Tu te mêles toujours de railler. Je n'aime point les satiriques. Et puis ce sont des héros pour lesquels on doit avoir du respect.

Diogène. Vous en allez juger vous-même tout à l'heure; car je les vois déjà qui paraissent. Approchez, fameux héros, et vous aussi, héroïnes encore plus fameuses, autrefois l'admiration de toute la terre. Voici une belle occasion de vous signaler. Venez ici tous en foule.

Pluton. Tais-toi. Je veux que chacun vienne l'un après l'autre[1], accompagné tout au plus de quelqu'un de ses confidents. Mais avant tout, Minos, passons, vous et moi, dans ce salon que j'ai fait, comme je vous ai dit, préparer pour les recevoir, et où j'ai ordonné qu'on mît nos siéges, avec une balustrade qui nous sépare du reste de l'assemblée. Entrons. Bon. Voilà tout disposé ainsi que je le souhaitais. Suis-nous, Diogène: j'ai besoin de toi pour nous dire le nom des héros qui vont arriver. Car de la manière dont[2] je vois que tu as fait connaissance avec eux, personne ne me peut mieux rendre ce service que toi.

Diogène. Je ferai de mon mieux.

Pluton. Tiens-toi donc ici près de moi. Vous, gardes, au moment que j'aurai interrogé ceux qui seront entrés, qu'on les fasse passer dans les longues ténébreuses galeries qui sont adossées à ce salon, et qu'on leur dise d'y aller attendre mes ordres. Asseyons-nous. Qui est

1. *Qu'ils vienn. l'un ap. l'autre, chacun*, etc. 2. *A* la manière *dont*, etc.

celui qui vient le premier de tous, nonchalamment appuyé sur son écuyer?

Diogène. C'est le grand Cyrus.

Pluton. Quoi! ce grand roi qui transféra l'empire des Mèdes aux Perses, qui a tant gagné de batailles? De son temps les hommes venaient ici tous les jours par trente et quarante mille. Jamais personne n'y en a tant envoyé.

Diogène. Au moins ne l'allez pas appeler Cyrus.

Pluton. Pourquoi?

Diogène. Ce n'est plus son nom. Il s'appelle maintenant Artamène.

Pluton. Artamène! Et où a-t-il pêché ce nom-là? Je ne me souviens point de l'avoir jamais lu.

Diogène. Je vois bien que vous ne savez pas son histoire.

Pluton. Qui? moi? Je sais aussi bien mon Hérodote qu'un autre.

Diogène. Oui. Mais, avec tout cela, diriez-vous bien pourquoi Cyrus a tant conquis de provinces, traversé l'Asie, la Médie, l'Hyrcanie, la Perse, et ravagé enfin plus de la moitié du monde?

Pluton. Belle demande! C'est que c'était un prince ambitieux, qui voulait que toute la terre lui fût soumise.

Diogène. Point du tout. C'est qu'il voulait délivrer sa princesse qui avait été enlevée.

Pluton. Quelle princesse?

Diogène. Mandane.

Pluton. Mandane?

Diogène. Oui. Et savez-vous combien elle a été enlevée de fois?

Pluton. Où veux-tu que je l'aille chercher?

Diogène. Huit fois.

Pluton. J'en doute. Mais laissons là ces folies. Il faut parler à Cyrus lui-même. Hé bien, Cyrus, il faut com-

battre. Je vous ai envoyé chercher pour vous donner le commandement de mes troupes. Il ne répond rien! Qu'a-t-il? Vous diriez qu'il ne sait où il est.

Cyrus. Eh! divine princesse!

Pluton. Quoi?

Cyrus. Ah! injuste Mandane!

Pluton. Plaît-il?

Cyrus. Tu me flattes, trop complaisant Féraulas. Es-tu si peu sage que de penser que Mandane, l'illustre Mandane, puisse jamais tourner les yeux sur l'infortuné Artamène? Aimons-la toutefois. Mais aimerons-nous une cruelle? Servirons-nous une insensible? Adorerons-nous une inexorable? Oui, Cyrus, il faut aimer une cruelle. Oui, Artamène, il faut servir une insensible. Oui, fils de Cambyse, il faut adorer l'inexorable fille de Cyaxare[1].

Pluton. Il est fou. Je crois que Diogène a dit vrai.

Diogène. Vous voyez bien que vous ne saviez pas son histoire. Mais faites approcher son écuyer Féraulas; il ne demande pas mieux que de vous la raconter; il sait par cœur tout ce qui s'est passé dans l'esprit de son maître, et a tenu un registre exact de toutes les paroles que son maître a dites en lui-même depuis qu'il est au monde, avec un rouleau de ses lettres qu'il a toujours dans sa poche. A la vérité, vous êtes en danger de bâiller un peu : car ses narrations ne sont pas fort courtes.

Pluton. Oh! j'ai bien le temps de cela!

Cyrus. Mais, trop engageante personne....

Pluton. Quel langage! A-t-on jamais parlé de la sorte? Mais, dites-moi, vous, trop pleurant Artamène, est-ce que vous n'avez pas envie de combattre?

Cyrus. Eh! de grâce, généreux Pluton, souffrez que j'aille entendre l'histoire d'Aglatidas et d'Amestris,

1. Affectation du style du *Cyrus* imité, et modèle de ce *style galant*, ou de cette *galanterie* dont il a été question au comment de ce dialogue (p. 282).

qu'on me va conter. Rendons ce devoir à deux illustres malheureux. Cependant voici le fidèle Féraulas que je vous laisse, qui vous instruira positivement de l'histoire de ma vie, et de l'impossibilité de mon bonheur.

PLUTON. Je n'en veux point être instruit, moi. Qu'on me chasse ce grand pleureux.

CYRUS. Eh! de grâce!

PLUTON. Si tu ne sors....

CYRUS. En effet....

PLUTON. Si tu ne t'en vas....

CYRUS. En mon particulier....

PLUTON. Si tu ne te retires.... A la fin le voilà dehors. A-t-on jamais vu tant pleurer!

DIOGÈNE. Vraiment il n'est pas au bout, puisqu'il n'en est qu'à l'histoire d'Aglatidas et d'Amestris. Il a encore neuf gros tomes à faire ce joli métier.

PLUTON. Hé bien! qu'il remplisse, s'il veut, cent volumes de ses folies. J'ai d'autres affaires présentement qu'à l'entendre. Mais quelle est cette femme que je vois qui arrive[1]?

DIOGÈNE. Ne reconnaissez-vous pas Tomyris?

PLUTON. Quoi! cette reine sauvage des Massagètes, qui fit plonger la tête de Cyrus dans un vaisseau de sang humain? Celle-ci ne pleurera pas, j'en réponds. Qu'est-ce qu'elle cherche?

TOMYRIS.

Que l'on cherche partout mes tablettes perdues;
Mais que sans les ouvrir elles me soient rendues[2].

DIOGÈNE. Des tablettes! Je ne les ai pas au moins. Ce n'est pas un meuble pour moi que des tablettes; et l'on prend assez de soin de retenir mes bons mots, sans que j'aie besoin de les recueillir moi-même.

PLUTON. Je pense qu'elle ne fera que chercher. Elle a

1. Que *je vois arriver*.

2. Vers du *Cyrus* de Quinault, acte I, sc. 3.

tantôt visité tous les coins et recoins de cette salle. Qu'y avait-il donc de si précieux dans vos tablettes, grande reine?

TOMIRYS. Un madrigal que j'ai fait ce matin pour le charmant ennemi que j'aime.

MINOS. Hélas! qu'elle est doucereuse?

DIOGÈNE. Je suis fâché que ces tablettes soient perdues. Je serais curieux de voir un madrigal massagète.

PLUTON. Mais quel est donc ce charmant ennemi qu'elle aime?

DIOGÈNE. C'est ce même Cyrus qui vient de sortir tout à l'heure.

PLUTON. Bon! elle aurait fait égorger l'objet de sa passion?

DIOGÈNE. Égorger! C'est une erreur dont on a été abusé seulement durant vingt-cinq siècles; et cela par la faute du gazetier de Scythie, qui répandit mal à propos la nouvelle de sa mort sur un faux bruit. On en est détrompé depuis quatorze ou quinze ans.

PLUTON. Vraiment je le croyais encore. Cependant, soit que le gazetier de Scythie se soit trompé ou non, qu'elle s'en aille dans ces galeries chercher, si elle veut, son charmant ennemi, et qu'elle ne s'opiniâtre pas davantage à retrouver des tablettes que vraisemblablement elle a perdues par sa négligence, et que sûrement aucun de nous n'a volées. Mais quelle est cette voix robuste que j'entends là-bas qui fredonne un air?

DIOGÈNE. C'est ce grand borgne d'Horatius Coclès, qui chante ici proche, comme m'a dit un de vos gardes, à un écho qu'il y a trouvé, une chanson qu'il a faite pour Clélie.

PLUTON. Qu'a donc ce fou de Minos, qu'il crève de rire?

MINOS. Et qui ne rirait? Horatius Coclès chantant à l'écho!

Pluton. Il est vrai que la chose est assez nouvelle. Cela est à voir. Qu'on le fasse entrer, et qu'il n'interrompe point pour cela sa chanson, que Minos vraisemblablement sera bien aise d'entendre de plus près.

Minos. Assurément.

Horatius Coclès, *chantant la reprise de la chanson qu'il chante dans Clélie*[1].

Et Phénisse même publie
Qu'il n'est rien si beau que Clélie.

Diogène. Je pense reconnaître l'air. C'est sur le chant de *Toinon la belle jardinière*[2].

Horatius Coclès.

Et Phénisse même publie
Qu'il n'est rien si beau que Clélie.

Pluton. Quelle est donc cette Phénisse?

Diogène. C'est une dame des plus galantes et des plus spirituelles de la ville de Capoue, mais qui a une trop grande opinion de sa beauté, et qu'Horatius Coclès raille dans cet impromptu de sa façon, dont il a composé aussi le chant, en lui faisant avouer à elle-même que tout cède en beauté à Clélie.

Minos. Je n'eusse jamais cru que cet illustre Romain fût si excellent musicien, et si habile faiseur d'impromptu. Cependant je vois bien par celui-ci qu'il y est maître passé.

Pluton. Et moi, je vois bien que, pour s'amuser à de semblables petitesses, il faut qu'il ait entièrement perdu le sens. Hé! Horatius Coclès, vous qui étiez autrefois si déterminé soldat, et qui avez défendu vous seul un pont contre toute une armée, de quoi vous êtes-vous

1. *Clélie*, roman de madem. de Scudéri.
2. Chanson du Savoyard, alors à la mode. Le Savoyard dont il est quelquefois question dans les œuvres de Boileau, était un chanteur nommé Philippot, qui se tenait sur le Pont-Neuf, et chantait des chansons dont plusieurs ont eu une grande vogue. Voyez le *Dictionn.* de Bayle, au mot *D'Assoucy*.

avisé de vous faire berger après votre mort? et qui est le fou ou la folle qui vous ont appris à chanter?

HORATIUS COCLÈS.

> Et Phénisse même publie
> Qu'il n'est rien si beau que Clélie.

MINOS. Il se ravit dans son chant.

PLUTON. Oh! qu'il s'en aille dans mes galeries chercher, s'il veut, un nouvel écho : qu'on l'emmène.

HORATIUS COCLÈS, *s'en allant et toujours chantant.*

> Et Phénisse même publie
> Qu'il n'est rien si beau que Clélie.

PLUTON. Le fou! le fou! Ne viendra-t-il point à la fin une personne raisonnable?

DIOGÈNE. Vous allez avoir bien de la satisfaction; car je vois entrer la plus illustre de toutes les dames romaines, cette Clélie qui passa le Tibre à la nage pour se dérober du camp de Porsenna, et dont Horatius Coclès, comme vous venez de le voir, est amoureux.

PLUTON. J'ai cent fois admiré l'audace de cette fille dans Tite-Live. Mais je meurs de peur que Tite-Live n'ait encore menti. Qu'en dis-tu, Diogène?

DIOGÈNE. Écoutez ce qu'elle va vous dire.

CLÉLIE. Est-il vrai, sage roi des enfers, qu'une troupe de mutins ait osé se soulever contre Pluton, le vertueux Pluton?

PLUTON. Ah! à la fin nous avons trouvé une personne raisonnable. Oui, ma fille, il est vrai que les criminels, dans le Tartare, ont pris les armes, et que nous avons envoyé chercher les héros dans les Champs Élysées et ailleurs pour nous secourir.

CLÉLIE. Mais, de grâce, seigneur, les rebelles ne songent-ils point à exciter quelque trouble dans le royaume de Tendre? car je serais au désespoir s'ils

étaient seulement postés dans le village de Petits-Soins. N'ont-ils point pris Billets-doux ou Billets-galants ?

PLUTON. De quel pays parle-t-elle là? Je ne me souviens point de l'avoir vu dans la carte.

DIOGÈNE. Il est vrai que Ptolémée n'en a point parlé ; mais on a fait depuis peu de nouvelles découvertes. Et puis ne voyez-vous pas que c'est du pays de galanterie qu'elle vous parle ?

PLUTON. C'est un pays que je ne connais point.

CLÉLIE. En effet, l'illustre Diogène raisonne tout à fait juste. Car il y a trois sortes de Tendre ; Tendre-sur-Estime, Tendre-sur-Inclination, et Tendre-sur-Reconnaissance. Lorsque l'on veut arriver à Tendre-sur-Estime, il faut aller d'abord au village de Petits-Soins, et....

PLUTON. Je vois bien, la belle fille, que vous savez parfaitement la géographie du royaume de Tendre, et qu'à un homme qui vous aimera, vous lui [1] ferez voir bien du pays dans ce royaume. Mais pour moi, qui ne le connais point, et qui ne le veux point connaître, je vous dirai franchement que je ne sais si ces trois villages et ces trois fleuves mènent à Tendre, mais qu'il me paraît que c'est le grand chemin des Petites-Maisons.

MINOS. Ce ne serait pas trop mal fait, non, d'ajouter ce village-là dans la carte de Tendre. Je crois que ce sont des terres inconnues dont on y veut parler.

PLUTON. Mais vous, tendre mignonne, vous êtes donc aussi amoureuse, à ce que je vois?

CLÉLIE. Oui, seigneur ; je vous concède que j'ai pour Aronce une amitié qui tient de l'amour véritable : aussi faut-il avouer que cet admirable fils du roi de Clusium a en toute sa personne je ne sais quoi de si extraordinaire et de si peu imaginable, qu'à moins que d'avoir une dureté de cœur inconcevable, on ne peut pas s'em-

1. *Lui* forme ici un mauvais pléonasme, puisque *ferez voir* régit déjà *à un homme*.

pêcher d'avoir pour lui une passion tout à fait raisonnable. Car enfin....

PLUTON. Car enfin, car enfin.... Je vous dis, moi, que j'ai pour toutes les folles une aversion inexplicable; et que quand le fils du roi de Clusium aurait un charme inimaginable, avec votre langage inconcevable, vous me feriez plaisir de vous en aller, vous et votre galant, au diable. A la fin la voilà partie. Quoi! toujours des amoureux! Personne ne s'en sauvera; et un de ces jours nous verrons Lucrèce galante.

DIOGÈNE. Vous en allez avoir le plaisir tout à l'heure; car voici Lucrèce en personne.

PLUTON. Ce que j'en disais n'est que pour rire : à Dieu ne plaise que j'aie une si basse pensée de la plus vertueuse personne du monde!

DIOGÈNE. Ne vous-y fiez pas. Je lui trouve l'air bien coquet. Elle a, ma foi, les yeux fripons.

PLUTON. Je vois bien, Diogène, que tu ne connais pas Lucrèce. Je voudrais que tu l'eusses vue, la première fois qu'elle entra ici, toute sanglante et tout échevelée. Elle tenait un poignard à la main : elle avait le regard farouche; et la colère était encore peinte sur son visage, malgré les pâleurs de la mort. Jamais personne n'a porté la chasteté plus loin qu'elle. Mais, pour t'en convaincre, il ne faut que lui demander à elle-même ce qu'elle pense de l'amour. Tu verras. Dites-nous donc, Lucrèce; mais expliquez-vous clairement : croyez-vous qu'on doive aimer?

LUCRÈCE, *tenant des tablettes à la main.* Faut-il absolument sur cela vous rendre une réponse exacte et décisive?

PLUTON. Oui.

LUCRÈCE. Tenez, la voilà clairement énoncée dans ces tablettes. Lisez.

PLUTON, *lisant.* « Toujours. l'on. si. mais. aimait.

d'éternelles. hélas. amours. d'aimer. doux. il. point. serait. n'est. qu'il. » Que veut dire ce galimatias?

LUCRÈCE. Je vous assure, Pluton, que je n'ai jamais rien dit de mieux ni de plus clair.

PLUTON. Je vois bien que vous avez accoutumé [1] de parler fort clairement. Peste soit de la folle! Où a-t-on jamais parlé comme cela? *Point. mais. si. d'éternelles....* Et où veut-elle que j'aille chercher un Œdipe pour m'expliquer cette énigme?

DIOGÈNE. Il ne faut pas aller fort loin. En voici un qui entre, et qui est fort propre à vous rendre cet office.

PLUTON. Qui est-il?

DIOGÈNE. C'est Brutus, celui qui délivra Rome de la tyrannie des Tarquins.

PLUTON. Quoi! cet austère Romain qui fit mourir ses enfants pour avoir conspiré contre leur patrie? Lui, expliquer des énigmes? Tu es bien fou, Diogène.

DIOGÈNE. Je ne suis point fou. Mais Brutus n'est pas non plus cet austère personnage que vous vous imaginez. C'est un esprit naturellement tendre et passionné, qui fait de fort jolis vers, et les billets du monde les plus galants.

MINOS. Il faudrait donc que les paroles de l'énigme fussent écrites, pour les lui montrer.

DIOGÈNE. Que cela ne vous embarrasse point. Il y a longtemps que ces paroles sont écrites sur les tablettes de Brutus. Des héros comme lui sont toujours fournis de tablettes.

PLUTON. Hé bien, Brutus, nous donnerez-vous l'explication des paroles qui sont sur vos tablettes?

BRUTUS. Volontiers. Regardez bien. Ne les sont-ce [2] pas là? « Toujours. l'on. si. mais, etc. »

PLUTON. Ce les sont [3] là elles-mêmes.

BRUTUS. Continuez donc de lire. Les paroles suivantes, non-seulement vous feront voir que j'ai d'abord

1. Vous *avez coutume* ou *êtes accoutumée*. 2, 3. Phrases très-bonnes, auj. peu usitées.

conçu la finesse des paroles embrouillées de Lucrèce, mais elles contiennent la réponse précise que j'y ai faite. « Moi. nos. verrez. vous. de. permettez. d'éternelles. jours. qu'on. merveille. peut. amours. d'aimer. voir. »

PLUTON. Je ne sais si ces paroles se répondent juste les unes aux autres; mais je sais bien que ni les unes ni les autres ne s'entendent, et que je ne suis pas d'humeur à faire le moindre effort d'esprit pour les concevoir.

DIOGÈNE. Je vois bien que c'est à moi de vous expliquer tout ce mystère. Le mystère est que ce sont des paroles transposées. Lucrèce, qui est amoureuse et aimée de Brutus, lui dit en mots transposés :

Qu'il serait doux d'aimer, si l'on aimait toujours!
Mais, hélas! il n'est point d'éternelles amours.

Et Brutus, pour la rassurer, lui dit en d'autres termes transposés :

Permettez-moi d'aimer, merveille de nos jours,
Vous verrez qu'on peut voir d'éternelles amours.

PLUTON. Voilà une grosse finesse! Il s'ensuit de là que tout ce qui se peut dire de beau est dans les dictionnaires : il n'y a que les paroles qui sont transposées. Mais est-il possible que des personnes du mérite de Brutus et de Lucrèce en soient venues à cet excès d'extravagance, de composer de semblables bagatelles!

DIOGÈNE. C'est pourtant par ces bagatelles qu'ils ont fait connaître l'un et l'autre qu'ils avaient infiniment d'esprit.

PLUTON. Et c'est par ces bagatelles, moi, que je reconnais qu'ils ont infiniment de folie. Qu'on les chasse. Pour moi, je ne sais tantôt plus où j'en suis. Lucrèce amoureuse! Lucrèce coquette! Et Brutus son galant! Je ne désespère pas un de ces jours de voir Diogène luimême galant.

DIOGÈNE. Pourquoi non? Pythagore l'était bien.

PLUTON. Pythagore était galant?

DIOGÈNE. Oui : et ce fut de Théano sa fille, formée par lui à la galanterie[1], ainsi que le raconte le généreux Herminius dans l'histoire de la vie de Brutus; ce fut, dis-je, de Théano que cet illustre Romain apprit ce beau symbole, qu'on a oublié d'ajouter aux autres symboles de Pythagore : « Que c'est à pousser les beaux sentiments, que se perfectionne le grand philosophe. »

PLUTON. J'entends. Ce fut de Théano qu'il sut que c'est la folie qui fait la perfection de la sagesse. O l'admirable précepte! Mais laissons là Théano. Quelle est cette précieuse renforcée que je vois qui vient à nous?

DIOGÈNE. C'est Sapho, cette fameuse Lesbienne qui a inventé les vers saphiques.

PLUTON. On me l'avait dépeinte si belle! Je la trouve bien laide.

DIOGÈNE. Il est vrai qu'elle n'a pas le teint fort uni, ni les traits du monde les plus réguliers. Mais prenez garde qu'il y a une grande opposition du blanc et du noir de ses yeux, comme elle le dit elle-même dans l'histoire de sa vie.

PLUTON. Elle se donne là un bizarre agrément; et Cerbère, selon elle, doit donc passer aussi pour beau, puisqu'il a dans les yeux la même opposition.

DIOGÈNE. Je vois bien qu'elle vient à vous. Elle a sûrement quelque question à vous faire.

SAPHO. Je vous supplie, sage Pluton, de m'expliquer fort au long ce que vous pensez de l'amitié, et si vous croyez qu'elle soit capable de tendresse aussi bien que l'amour. Car ce fut le sujet d'une généreuse conversation que nous eûmes l'autre jour avec le sage Démocède et l'agréable Phaon. De grâce, oubliez donc pour quelque temps le soin de votre personne et de votre

1. C.-à-d. à la conversation spirituelle et raffinée dont nous avons vu des exemples.

état ; et, au lieu de cela, songez à me bien définir ce que c'est que cœur tendre, tendresse d'amitié, tendresse d'amour, tendresse d'inclination, et tendresse de passion.

MINOS. Oh ! celle-ci est la plus folle de toutes. Elle a la mine d'avoir gâté toutes les autres.

PLUTON. Mais regardez cette impertinente ! C'est bien le temps de résoudre des questions d'amour, que le jour d'une révolte !

DIOGÈNE. Vous avez pourtant autorité pour le faire : et tous les jours les héros que vous venez de voir, sur le point de donner une bataille où il s'agit du tout pour eux, au lieu d'employer le temps à encourager les soldats, et à ranger leurs armées, s'occupent à entendre l'histoire de Timarète ou de Bérélise, dont la plus haute aventure est quelquefois un billet perdu, ou un bracelet égaré.

PLUTON. Ho bien ! s'ils sont fous, je ne veux pas leur ressembler, et principalement à cette précieuse ridicule.

SAPHO. Eh ! de grâce, seigneur, défaites-vous de cet air grossier et provincial de l'enfer, et songez à prendre l'air de la belle galanterie de Carthage et de Capoue. A vous dire le vrai, pour décider un point aussi important que celui que je vous propose, je souhaiterais fort que toutes nos généreuses amies et nos illustres amis fussent ici. Mais, en leur absence, le sage Minos représentera le discret Phaon, et l'enjoué Diogène, le galant Ésope.

PLUTON. Attends, attends, je m'en vais te faire venir ici une personne avec qui lier conversation. Qu'on m'appelle Tisiphone.

SAPHO. Qui ? Tisiphone ? Je la connais, et vous ne serez peut-être pas fâché que je vous en fasse voir le portrait que j'ai déjà composé par précaution, dans le des-

sein où je suis de l'insérer dans quelqu'une des histoires que nous autres, faiseurs et faiseuses de romans, sommes obligés de raconter à chaque livre de notre roman.

Pluton. Le portrait d'une Furie! Voilà un étrange projet.

Diogène. Il n'est pas si étrange que vous pensez. En effet, cette même Sapho[1] que vous voyez a peint dans ses ouvrages beaucoup de ses généreuses amies[2], qui ne surpassent guère en beauté Tisiphone, et qui néanmoins, à la faveur des mots galants et des façons de parler élégantes et précieuses qu'elle jette dans leurs peintures, ne laissent pas de passer pour de dignes héroïnes de roman.

Minos. Je ne sais si c'est curiosité ou folie; mais je vous avoue que je meurs d'envie de voir un si bizarre portrait.

Pluton. Hé bien donc, qu'elle vous le montre, j'y consens. Il faut bien vous contenter. Nous allons voir comment elle s'y prendra pour rendre la plus effroyable des Euménides agréable et gracieuse.

Diogène. Ce n'est pas une affaire pour elle, et elle a déjà fait un pareil chef-d'œuvre en peignant la vertueuse Arricidie. Écoutons donc; car je la vois qui tire le portrait de sa poche.

Sapho, *lisant*. « L'illustre fille dont j'ai à vous entretenir a en toute sa personne je ne sais quoi de si furieusement extraordinaire, et de si terriblement merveilleux, que je ne suis pas médiocrement embarrassée quand je songe à vous en tracer le portrait. »

Minos. Voilà les adverbes *furieusement* et *terriblement*

1. C'est mademoiselle de Scudéri que Boileau désigne ici sous le nom de Sapho; et c'est son portrait qu'il lui fait tracer à elle-même sous le nom de Tisiphone. On sait en effet que mademoiselle de Scudéri était, aussi bien que Pélisson, d'une laideur effroyable; mais qu'elle rachetait cette laideur par ses agréments dans cette conversation galante à la mode alors.

2. C'était encore une manie de cette époque, de placer dans les romans, sous des noms supposés, le portrait des personnes avec qui l'on vivait. On les représentait comme des miracles de beauté, ainsi que Boileau le rappelle ici même et dans sa preface.

qui sont, à mon avis, bien placés et tout à fait en leur lieu.

Sapho *continue de lire.* « Tisiphone a naturellement la taille fort haute, et passant de beaucoup la mesure des personnes de son sexe ; mais pourtant si dégagée, si libre, et si bien proportionnée en toutes ses parties, que son énormité même lui sied admirablement bien. Elle a les yeux petits, mais pleins de feu, vifs, perçants et bordés d'un certain vermillon qui en relève prodigieusement l'éclat. Ses cheveux sont naturellement bouclés et annelés ; et l'on peut dire que ce sont autant de serpents qui s'entortillent les uns dans les autres, et se jouent nonchalamment autour de son visage. Son teint n'a point cette couleur fade et blanchâtre des femmes de Scythie, mais il tient beaucoup de ce brun mâle et noble que donne le soleil aux Africaines qu'il favorise le plus près de ses regards. Tout le reste de son corps est presque composé de la même sorte. Sa démarche est extrêmement noble et fière. Quand il faut se hâter, elle vole plutôt qu'elle ne marche, et je doute qu'Atalante la pût devancer à la course. Au reste, cette vertueuse fille est naturellement ennemie du vice, surtout des grands crimes, qu'elle poursuit partout un flambeau à la main, et qu'elle ne laisse jamais en repos, secondée en cela par ses deux illustres sœurs, Alecto et Mégère, qui n'en sont pas moins ennemies qu'elle ; et l'on peut dire, de ces trois sœurs, que c'est une morale vivante. »

Diogène. Hé bien, n'est-ce pas là un portrait merveilleux ?

Pluton. Sans doute, et la laideur y est peinte dans toute sa perfection, pour ne pas dire dans toute sa beauté. Mais c'est assez écouter cette extravagante. Continuons la revue de nos héros ; et sans plus nous donner la peine, comme nous avons fait jusqu'ici, de les interroger l'un après l'autre, puisque les voilà tous reconnus véritablement insensés, contentons-nous de les

voir passer devant cette balustrade, et de les conduire exactement de l'œil dans mes galeries, afin que je sois sûr qu'ils y sont. Car je défends d'en laisser sortir aucun que je n'aie précisément déterminé ce que je veux qu'on en fasse. Qu'on les laisse donc entrer, et qu'ils viennent maintenant tous en foule. En voilà bien, Diogène. Tous ces héros sont-ils connus dans l'histoire?

DIOGÈNE. Non; il y en a beaucoup de chimériques mêlés parmi eux.

PLUTON. Des héros chimériques! et sont-ce des héros?

DIOGÈNE. Comment! si ce sont des héros! Ce sont eux qui ont toujours le haut bout dans les livres, et qui battent infailliblement les autres.

PLUTON. Nomme-m'en par plaisir quelques-uns.

DIOGÈNE. Volontiers. Orondate, Spitridate, Alcamène, Mélinte, Britomare, Mérindor, Artaxandre, etc.

PLUTON. Et tous ces héros-là ont-ils fait vœu, comme les autres, de ne jamais s'entretenir que d'amour?

DIOGÈNE. Cela [1] serait beau qu'ils ne l'eussent pas fait! Et de quel droit se diraient-ils héros, s'ils n'étaient point amoureux? N'est-ce pas l'amour qui fait aujourd'hui la vertu héroïque?

PLUTON. Quel est ce grand innocent qui s'en va des derniers, et qui a la mollesse peinte sur le visage? Comment t'appelles-tu?

ASTRATE. Je m'appelle Astrate [2].

PLUTON. Que viens-tu chercher ici?

ASTRATE. Je veux voir la reine.

PLUTON. Mais admirez cet impertinent. Ne diriez-vous pas que j'ai une reine que je garde ici dans une boîte, et que je montre à tous ceux qui la veulent voir? Qu'es-tu, toi? As-tu jamais été?

ASTRATE. Oui-da, j'ai été, et il y a un historien latin

1. *Il serait beau que*, et non *cela serait*.
2. Lorsque Boileau fit ce dialogue, on jouait à l'hôtel de Bourgogne l'*Astrate* de Quinault, et l'*Ostorius* de l'abbé de Pure.

qui dit de moi en propres termes, *Astratus vixit,* « Astrate a vécu. »

Pluton. Est-ce là tout ce qu'on trouve de toi dans l'histoire ?

Astrate. Oui; et c'est sur ce bel argument qu'on a composé une tragédie intitulée du nom d'*Astrate,* où les passions tragiques sont maniées si adroitement, que les spectateurs y rient à gorge déployée depuis le commencement jusqu'à la fin, tandis que moi j'y pleure toujours, ne pouvant obtenir que l'on m'y montre une reine dont je suis passionnément épris.

Pluton. Oh! bien, va-t'en dans ces galeries voir si cette reine y est. Mais quel est ce grand mal bâti de Romain qui vient après ce chaud amoureux? Peut-on savoir son nom?

Ostorius. Mon nom est Ostorius.

Pluton. Je ne me souviens point d'avoir jamais nulle part lu ce nom-là dans l'histoire.

Ostorius. Il y est pourtant. L'abbé de Pure assure qu'il l'y a lu.

Pluton. Voilà un merveilleux garant! Mais, dis-moi, appuyé de l'abbé Pure, comme tu es, as-tu fait quelque figure dans le monde? T'y a-t-on jamais vu?

Ostorius. Oui-da; et, à la faveur d'une pièce de théâtre que cet abbé a faite de moi, on m'a vu à l'hôtel de Bourgogne [1].

Pluton. Combien de fois?

Ostorius. Hé! une fois.

Pluton. Retourne-t'y-en [2].

Ostorius. Les comédiens ne veulent plus de moi.

Pluton. Crois-tu que je m'accommode mieux de toi

1. Théâtre où l'on jouait autrefois. Cet hôtel était situé dans la rue Mauconseil.

2. Forme peu usitée aujourd'hui, mais très-régulière. *S'en retourner* fait à l'impératif *retourne-t'en*, comme *s'en aller* fait *va-t'en.* Si l'on veut désigner par *y* le lieu où l'on s'en retourne, le verbe devient *je m'y en retourne*, et fait à l'impératif *retourne-t'y-en. Retourner* se prenant sans complément, nous disons *retournes-y.*

qu'eux? Allons, déloge d'ici au plus vite, et va te confiner dans mes galeries. Voici encore une héroïne qui ne se hâte pas trop, ce me semble, de s'en aller. Mais je lui pardonne : car elle me paraît si lourde de sa personne, et si pesamment armée, que je vois bien que c'est la difficulté de marcher, plutôt que la répugnance à m'obéir, qui l'empêche d'aller plus vite. Qui est-elle?

DIOGÈNE. Pouvez-vous ne pas reconnaître la Pucelle d'Orléans?

PLUTON. C'est donc là cette vaillante fille qui délivra la France du joug des Anglais?

DIOGÈNE. C'est elle-même.

PLUTON. Je lui trouve la physionomie bien plate et bien peu digne de tout ce qu'on dit d'elle.

DIOGÈNE. Elle tousse, et s'approche de la balustrade. Écoutons. C'est assurément une harangue qu'elle vous vient faire, et une harangue en vers; car elle ne parle plus qu'en vers.

PLUTON. A-t-elle en effet du talent pour la poésie?

DIOGÈNE. Vous l'allez voir.

LA PUCELLE.

O grand prince, que grand dès cette heure j'appelle,
Il est vrai, le respect sert de bride à mon zèle :
Mais ton illustre aspect me redouble le cœur,
Et me le redoublant, me redouble la peur.
A ton illustre aspect mon cœur se sollicite,
Et grimpant contre mont, la dure terre quitte.
Oh! que n'ai-je le ton désormais assez fort
Pour aspirer à toi sans te faire de tort!
Pour toi puissé-je avoir une mortelle pointe
Vers où l'épaule gauche à la gorge est conjointe!
Que le coup brisât l'os et fit pleuvoir le sang
De la temple, du dos, de l'épaule et du flanc[1].

PLUTON. Quelle langue vient-elle de parler?

1. Vers extraits de la *Pucelle*, de Chapelain, ainsi que les suivants.

Diogène. Belle demande ! française[1].

Pluton. Quoi ! c'est du français qu'elle a dit ! Je croyais que ce fût[2] du bas-breton ou de l'allemand. Qui lui a appris cet étrange français-là ?

Diogène. C'est un poëte chez qui elle a été en pension quarante ans durant.

Pluton. Voilà un poëte qui l'a bien mal élevée !

Diogène. Ce n'est pas manque d'avoir été bien payé, et d'avoir exactement touché ses pensions[3].

Pluton. Voilà de l'argent bien mal employé. Hé ! Pucelle d'Orléans, pourquoi vous êtes-vous chargé la mémoire de ces grands vilains mots, vous qui ne songiez autrefois qu'à délivrer votre patrie, et qui n'aviez d'objet que la gloire ?

La Pucelle. La gloire !

> Un seul endroit y mène, et de ce seul endroit
> Droite et roide....

Pluton. Ah ! elle m'écorche les oreilles.

La Pucelle.

> Droite et roide est la côte et le sentier étroit.

Pluton. Quels vers, juste ciel ! Je n'en puis pas entendre prononcer un, que ma tête ne soit prête à se fendre.

La Pucelle.

> De flèches toutefois aucune ne l'atteint ;
> Ou pourtant l'atteignant, de son sang ne se teint.

Pluton. Encore ! J'avoue que de toutes les héroïnes qui ont paru en ce lieu, celle-ci me paraît beaucoup[4] la plus insupportable. Vraiment elle ne prêche pas la tendresse. Tout en elle n'est que dureté et que séche-

1. Ellipse beaucoup trop forte.
2. *Que c'était*. Voyez p. 144, note 3.
3. Chapelain avait de pension 8,000 livres, qui vaudraient environ 20,000 francs de nos jours.
4. *De beaucoup*.

resse; et elle me paraît plus propre à glacer l'âme qu'à inspirer l'amour.

Diogène. Elle en a pourtant inspiré au vaillant Dunois.

Pluton. Elle! inspirer de l'amour au cœur de Dunois!

Diogène. Oui assurément.

Au grand cœur de Dunois, le plus grand de la terre,
Grand cœur, qui dans lui seul deux grands amours enserre.

Mais il faut savoir quel amour. Dunois s'en explique ainsi lui-même en un endroit du poëme fait pour cette merveilleuse fille :

Pour ces célestes yeux, pour ce front magnanime,
Je n'ai que du respect, je n'ai que de l'estime :
Je n'en souhaite rien; et si j'en suis amant,
D'un amour sans désir je l'aime seulement.
Et soit. Consumons-nous d'une flamme si belle :
Brûlons en holocauste aux yeux de la Pucelle.

Ne voilà-t-il pas une passion bien exprimée? et le mot d'holocauste n'est-il pas tout à fait bien placé dans la bouche d'un guerrier comme Dunois?

Pluton. Sans doute; et cette vertueuse guerrière peut innocemment, avec de tels vers, aller tout de ce pas, si elle veut, inspirer un pareil amour à tous les héros qui sont dans ces galeries. Je ne crains pas que cela leur amollisse l'âme. Mais, du reste, qu'elle s'en aille : car je tremble qu'elle ne me veuille encore réciter quelques-uns de ses vers, et je ne suis pas résolu de les entendre. La voilà enfin partie. Je ne vois plus ici aucun héros, ce me semble. Mais non, je me trompe : en voici encore un qui demeure immobile derrière cette porte. Vraisemblablement il n'a pas entendu que je voulais que tout le monde sortît. Le connais-tu, Diogène?

Diogène. C'est Pharamond, le premier roi des Français.

Pluton. Que dit-il? Il parle en lui-même.

Pharamond. Vous le savez bien, divine Rosemonde,

que pour vous aimer je n'attendis pas que j'eusse le bonheur de vous connaître; et que c'est sur le seul récit de vos charmes, fait par un de mes rivaux, que je devins si ardemment épris de vous.

PLUTON. Il semble que celui-ci soit devenu amoureux avant que de voir sa maîtresse.

DIOGÈNE. Assurément il ne l'avait point vue.

PLUTON. Quoi! il est devenu amoureux d'elle sur son portrait?

DIOGÈNE. Il n'avait pas même vu son portrait.

PLUTON. Si ce n'est là une vraie folie, je ne sais pas ce qui peut l'être. Mais, dites-moi, vous, amoureux Pharamond, n'êtes-vous pas content d'avoir fondé le plus florissant royaume de l'Europe, et de pouvoir compter au rang de vos successeurs le roi qui y règne aujourd'hui? Pourquoi vous êtes-vous allé mal à propos embarrasser l'esprit de la princesse Rosemonde?

PHARAMOND. Il est vrai, seigneur. Mais l'amour....

PLUTON. Ho! l'amour! l'amour! Va exagérer, si tu veux, les injustices de l'amour dans mes galeries. Mais, pour moi, le premier qui m'en viendra encore parler, je lui donnerai de mon sceptre tout au travers du visage. En voilà un qui entre. Il faut que je lui casse la tête.

MINOS. Prenez garde à ce que vous allez faire. Ne voyez-vous pas que c'est Mercure?

PLUTON. Ah! Mercure, je vous demande pardon. Mais ne venez-vous point aussi me parler d'amour?

MERCURE. Vous savez bien que je n'en parle jamais. Je viens seulement vous apporter une bonne nouvelle. C'est qu'à peine l'artillerie que je vous amène a paru, que vos ennemis se sont rangés dans le devoir. Vous n'avez jamais été roi plus paisible de l'enfer que vous [1] l'êtes.

1. La régularité grammaticale demanderait peut-être un *ne* devant *l'êtes*. Quand le premier membre de phrase est affirmatif, cela n'est pas douteux ; quand il est négatif, comme ici, ou interrogatif, la règle n'est pas si absolue.

Pluton. Divin messager de Jupiter, vous m'avez rendu la vie. Mais, au nom de notre proche parenté, dites-moi, vous qui êtes le dieu de l'éloquence, comment vous avez souffert qu'il se soit glissé dans l'un et dans l'autre monde une si impertinente manière de parler que celle qui règne aujourd'hui, surtout en ces livres qu'on appelle romans; et comment vous avez permis que les plus grands héros de l'antiquité parlassent ce langage.

Mercure. Hélas! Apollon et moi, nous sommes des dieux qu'on n'invoque presque plus; et la plupart des écrivains d'aujourd'hui ne connaissent pour leur véritable patron qu'un certain Phébus, qui est bien le plus impertinent personnage qu'on puisse voir. Du reste, je viens vous avertir qu'on vous a joué une pièce.

Pluton. Une pièce à moi! Comment?

Mercure. Vous croyez que les vrais héros sont venus ici?

Pluton. Assurément, je le crois, et j'en ai de bonnes preuves, puisque je les tiens encore ici tous renfermés dans les galeries de mon palais.

Mercure. Vous sortirez d'erreur quand je vous dirai que c'est une troupe de faquins, ou plutôt de fantômes chimériques, qui, n'étant que de fades copies de beaucoup de personnages modernes, ont eu pourtant l'audace de prendre le nom des plus grands héros de l'antiquité, mais dont la vie a été fort courte, et qui errent maintenant sur les bords du Cocyte et du Styx. Je m'étonne que vous y ayez été trompé. Ne voyez-vous pas que ces gens-là n'ont nul caractère de héros? Tout ce qui les soutient aux yeux des hommes, c'est un certain oripeau et un faux clinquant de paroles, dont les ont habillés ceux qui ont écrit leur vie, et qu'il n'y a qu'à leur ôter pour les faire paraître tels qu'ils sont. J'ai même amené des Champs Élysées, en venant ici, un Français pour les reconnaître quand ils seront dépouillés : car je me persuade que vous consentirez sans peine qu'ils le soient.

PLUTON. J'y consens si bien que je veux que sur-le-champ la chose ici soit exécutée. Et pour ne point perdre de temps, gardes, qu'on les fasse de ce pas sortir tous de mes galeries par les portes dérobées, et qu'on les amène tous dans la grande place. Pour nous, allons nous mettre sur le balcon de cette fenêtre basse, d'où nous pourrons les contempler et leur parler tout à notre aise. Qu'on y porte nos siéges. Mercure, mettez-vous à ma droite; et vous, Minos, à ma gauche; et que Diogène se tienne derrière nous.

MINOS. Les voilà qui arrivent en foule.

PLUTON. Y sont-ils tous?

UN GARDE. On n'en a laissé aucun dans les galeries.

PLUTON. Accourez donc, vous tous, fidèles exécuteurs de mes volontés, spectres, larves, démons, furies, milices infernales que j'ai fait assembler. Qu'on m'entoure tous ces prétendus héros, et qu'on me les dépouille.

CYRUS. Quoi! vous ferez dépouiller un conquérant comme moi?

PLUTON. Hé! de grâce, généreux Cyrus, il faut que vous passiez le pas.

HORATIUS COCLÈS. Quoi! un Romain comme moi, qui a défendu lui seul un pont contre toutes les forces de Porsenna, vous ne le considérerez pas plus qu'un coupeur de bourses?

PLUTON. Je m'en vais te faire chanter.

ASTRATE. Quoi! un galant aussi tendre et aussi passionné que moi, vous le ferez maltraiter?

PLUTON. Je m'en vais te faire voir la reine. Ah! les voilà dépouillés.

MERCURE. Où est le Français que j'ai amené?

LE FRANÇAIS. Me voilà, seigneur. Que souhaitez-vous?

MERCURE. Tiens, regarde bien tous ces gens-là; les connais-tu?

LE FRANÇAIS. Si je les connais? Hé! ce sont tous la

plupart[1] des bourgeois de mon quartier. Bonjour, madame Lucrèce. Bonjour, monsieur Brutus. Bonjour, mademoiselle Clélie. Bonjour, monsieur Horatius Coclès.

PLUTON. Tu vas voir accommoder tes bourgeois de toutes pièces. Allons, qu'on ne les épargne point; et qu'après qu'ils auront été abondamment fustigés, on me les conduise tous sans différer droit aux bords du fleuve de Léthé[2]. Puis, lorsqu'ils y seront arrivés, qu'on me les jette tous, la tête la première dans l'endroit du fleuve le plus profond, eux, leurs billets doux, leurs lettres galantes, leurs vers passionnés, avec tous les nombreux volumes, ou, pour mieux dire[3], les monceaux de ridicule papier où sont écrites leurs histoires. Marchez donc, faquins, autrefois si grands héros. Vous voilà arrivés à votre fin, ou, pour mieux dire[3], au dernier acte de la comédie que vous avez jouée si peu de temps.

CHOEUR DE HÉROS *s'en allant chargés d'escourgées*[4]. Ah! la Calprenède! Ah! Scudéri!

PLUTON. Hé! que ne les tiens-je! que ne les tiens-je! Ce n'est pas tout, Minos. Il faut que vous vous en alliez tout de ce pas donner ordre que la même justice se fasse sur tous leurs pareils dans les autres provinces de mon royaume.

MINOS. Je me charge avec plaisir de cette commission.

MERCURE. Mais voici les véritables héros qui arrivent, et qui demandent à vous entretenir. Ne voulez-vous pas qu'on les introduise?

PLUTON. Je serai ravi de les voir. Mais je suis si fatigué des sottises que m'ont dites tous ces impertinents usurpateurs de leurs noms, que vous trouverez bon qu'avant tout j'aille faire un somme.

1. *Tous la plupart*, mauvaise expression; le second mot contredit le premier. Lisez *pour la plupart*.
2. Fleuve de l'*Oubli*, dans les enfers. C'est ce que signifie le mot grec *Léthé*.
3. Mauvaise répétition à trois lignes de distance.
4. Étrivières, coups de fouet.

DIALOGUES DES MORTS

DE FONTENELLE.

1. AUGUSTE ET PIERRE ARÉTIN[1].

Sur les louanges.

P. ARÉTIN. Oui, je fus bel esprit dans mon siècle, et je fis auprès des princes une fortune assez considérable.

AUGUSTE. Vous composâtes donc bien des ouvrages pour eux ?

P. ARÉTIN. Point du tout. J'avais pension de tous les princes de l'Europe, et cela n'eût pas pu être, si je me fusse amusé à louer. Ils étaient en guerre les uns avec les autres : quand les uns battaient, les autres étaient battus ; il n'y avait pas moyen de leur chanter à tous leurs louanges.

AUGUSTE. Que faisiez-vous donc?

P. ARÉTIN. Je faisais des vers contre eux. Ils ne pouvaient pas entrer tous dans un panégyrique ; mais ils entraient bien tous dans une satire. J'avais si bien répandu la terreur de mon nom, qu'ils me payaient tribut pour pouvoir faire des sottises en sûreté. L'empereur Charles-Quint, dont assurément vous avez entendu parler

1. Pierre Arétin, né à Arezzo en 1492, mort en 1557.

ici-bas, s'étant allé faire battre fort mal à propos vers les côtes d'Afrique, m'envoya aussitôt une assez belle chaîne d'or. Je la reçus et la regardant tristement : « Ah ! c'est là bien peu de chose, m'écriai-je, pour une aussi grande folie que celle qu'il a faite ! »

AUGUSTE. Vous aviez trouvé là une nouvelle manière de tirer de l'argent des princes.

P. ARÉTIN. N'avais-je pas sujet de concevoir l'espérance d'une meilleure fortune, en m'établissant un revenu sur les sottises d'autrui ? C'est un bon fonds, et qui rapporte toujours bien.

AUGUSTE. Quoi que vous en puissiez dire, le métier de louer est plus sûr et, par conséquent, meilleur.

P. ARÉTIN. Que voulez-vous ? Je n'étais pas assez impudent pour louer.

AUGUSTE. Et vous l'étiez bien assez pour faire des satires sur les têtes couronnées.

P. ARÉTIN. Ce n'est pas la même chose. Pour faire des satires, il n'est pas toujours besoin de mépriser ceux contre qui on les fait ; mais pour donner de certaines louanges fades et outrées, il me semble qu'il faut mépriser ceux mêmes à qui on les donne, et les croire bien dupes. De quel front Virgile osait-il vous dire[1] qu'on ignorait quel parti vous prendriez parmi les dieux ; et que c'était une chose incertaine si vous vous chargeriez du soin des affaires de la terre ; ou si vous vous feriez dieu marin, en épousant une fille de Thétis, qui aurait volontiers acheté de toutes ses eaux l'honneur de votre alliance ; ou enfin si vous voudriez vous loger dans le ciel auprès du scorpion, qui tenait la place de deux signes, et qui, en votre considération, se serait mis plus à l'étroit ?

AUGUSTE. Ne soyez pas étonné que Virgile eût ce front-là. Quand on est loué, on ne prend pas les louan-

1. VIRGILE, *Géorgiques*, liv. I, v. 24 et suiv. Voyez, au reste, dans HORACE (*Carm.*, I, 2, v. 41 et suivants) une flatterie du même genre.

ges avec tant de rigueur ; on aide à la lettre, et la pudeur de ceux qui les donnent est bien soulagée par l'amour-propre de ceux à qui elles s'adressent. Souvent on croit mériter des louanges qu'on ne reçoit pas, et comment croirait-on ne mériter pas celles qu'on reçoit?

P. Arétin. Vous espériez donc, sur la parole de Virgile, que vous épouseriez une nymphe de la mer, ou que vous auriez un appartement dans le zodiaque?

Auguste. Non, non. De ces sortes de louanges-là, on en [1] rabat quelque chose, pour les réduire à une mesure plus raisonnable ; mais à la vérité on n'en rabat guère, et on se fait à soi-même une bonne composition. Enfin, de quelque manière outrée qu'on soit loué, on en tirera toujours le profit de croire qu'on est au-dessus de toutes les louanges ordinaires, et que par son mérite on a réduit ceux qui louaient à passer toutes les bornes. La vanité a bien des ressources.

P. Arétin. Je vois bien qu'il ne faut faire aucune difficulté de pousser les louanges dans tous les excès ; mais du moins pour celles qui sont contraires les unes aux autres, comment a-t-on la hardiesse de les donner aux princes? Je gage, par exemple, que quand vous vous vengiez impitoyablement de vos ennemis, il n'y avait rien de plus glorieux, selon toute votre cour, que de foudroyer tout ce qui avait la témérité de s'opposer à vous ; mais qu'aussitôt que vous aviez fait quelque action de douceur, les choses changeaient de face, et qu'on ne trouvait plus dans la vengeance qu'une gloire barbare et inhumaine. On louait une partie de votre vie aux dépens de l'autre. Pour moi j'aurais craint que vous ne vous fussiez donné le divertissement de me prendre par mes propres paroles, et que vous ne m'eussiez dit : « Choisissez de la sévérité ou de la clémence, pour en

1. Otez *en*, qui fait un mauvais pléonasme.

faire le vrai caractère d'un héros; mais après cela, tenez-vous-en à votre choix. »

Auguste. Pourquoi voulez-vous qu'on y regarde de si près? Il est avantageux aux grands que toutes les matières soient problématiques pour la flatterie. Quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent manquer d'être loués; et s'ils le sont sur des choses opposées, c'est qu'ils ont plus d'une sorte de mérite.

P. Arétin. Mais quoi! ne vous venait-il jamais aucun scrupule sur tous les éloges dont on vous accablait? Était-il besoin de raffiner beaucoup pour s'apercevoir qu'ils étaient attachés à votre rang? Les louanges ne distinguent point les princes, on n'en donne pas plus aux héros qu'aux autres; mais la postérité distingue les louanges qu'on a données à différents princes. Elle confirme les unes, et déclare les autres de viles flatteries.

Auguste. Vous conviendrez donc du moins que je méritais les louanges que j'ai reçues, puisqu'il est sûr que la postérité les a ratifiées par son jugement. J'ai même en cela quelque sujet de me plaindre d'elle : car elle s'est tellement accoutumée à me regarder comme le modèle des princes, qu'on les loue d'ordinaire en me les comparant, et souvent la comparaison me fait tort.

P. Arétin. Consolez-vous, on ne vous donnera plus ce sujet de plainte. De la manière dont tous les morts qui viennent ici parlent de Louis XIV, qui règne aujourd'hui en France, c'est lui qu'on regardera désormais comme le modèle des princes, et je prévois qu'à l'avenir on croira ne les pouvoir louer davantage, qu'en leur attribuant quelque rapport avec ce grand roi.

Auguste. Hé bien! ne croyez-vous pas que ceux à qui s'adressera une exagération si forte l'écouteront avec plaisir?

P. Arétin. Cela pourra être. On est si avide de louanges, qu'on les a dispensées et de la justesse, et de la vérité, et de tous les assaisonnements qu'elles devraient avoir.

Auguste. Il paraît bien que vous voudriez exterminer les louanges. S'il fallait n'en donner que de bonnes, qui se mêlerait d'en donner?

P. Arétin. Tous ceux qui en donneraient sans intérêt. Il n'appartient qu'à eux de louer. D'où vient que votre Virgile a si bien loué Caton, en disant qu'il préside à l'assemblée de plusieurs gens de bien[1], qui, dans les Champs Élysées, sont séparés d'avec les autres? C'est que Caton était mort, et Virgile qui n'espérait rien, ni de lui ni de sa famille, ne lui a donné qu'un seul vers, et a borné son éloge à une pensée raisonnable. D'où vient qu'il vous a si mal loué en tant de paroles au commencement de ses *Géorgiques?* Il avait pension de vous.

Auguste. J'ai donc perdu bien de l'argent en louanges?

P. Arétin. J'en suis bien fâché. Que ne faisiez-vous ce qu'a fait un de vos successeurs, qui, aussitôt qu'il fut parvenu à l'empire, défendit par un édit exprès que l'on composât jamais de vers pour lui?

Auguste. Hélas! il avait plus de raison que moi. Les vraies louanges ne sont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons[2].

---

2. SOCRATE ET MONTAIGNE.

Si les anciens ont eu plus de vertus que nous.

Montaigne. C'est donc vous, divin Socrate? Que j'ai de joie de vous voir! Je suis tout fraîchement venu en ce pays-ci, et dès mon arrivée je me suis mis à vous y chercher. Enfin, après avoir rempli mon livre de votre nom et de vos éloges, je puis m'entretenir avec vous, et

1. *Énéide*, liv. VIII, v. 670.

2. Par notre vertu ou nos talents.

apprendre comment vous possédiez cette vertu si *naïve*, dont les *allures* étaient si naturelles, et qui n'avaient point d'exemple, même dans les heureux siècles où vous viviez.

Socrate. Je suis bien aise de voir un mort qui me paraît avoir été philosophe; mais comme vous êtes nouvellement venu de là-haut, et qu'il y a longtemps que je n'ai vu ici personne (car on me laisse assez seul, et il n'y a pas beaucoup de presse à rechercher ma conversation), trouvez bon que je vous demande des nouvelles. Comment va le monde? N'est-il pas bien changé?

Montaigne. Extrêmement. Vous ne le reconnaîtriez pas.

Socrate. J'en suis ravi. Je m'étais toujours bien douté qu'il fallait qu'il devînt meilleur et plus sage qu'il n'était de mon temps.

Montaigne. Que voulez-vous dire? Il est plus fou et plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'est le changement dont je voulais parler, et je m'attendais bien à savoir de vous l'histoire du temps que vous avez vu, et où régnait tant de probité et de droiture.

Socrate. Et moi je m'attendais au contraire à apprendre des merveilles du siècle où vous venez de vivre. Quoi! les hommes d'à présent ne sont point corrigés des sottises de l'antiquité?

Montaigne. Je crois que c'est parce que vous êtes ancien que vous parlez de l'antiquité si familièrement; mais sachez qu'on a grand sujet d'en regretter les mœurs, et que de jour en jour tout empire.

Socrate. Cela se peut-il? Il me semble que de mon temps les choses allaient déjà bien de travers. Je croyais qu'à la fin elles prendraient un train plus raisonnable, et que les hommes profiteraient de l'expérience de tant d'années.

Montaigne. Eh! les hommes font-ils des expé-

riences ? Ils sont faits comme les oiseaux, qui se laissent toujours prendre dans les mêmes filets où l'on a déjà pris cent mille oiseaux de leur espèce. Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie, et les sottises des pères sont perdues pour les enfants.

Socrate. Mais quoi ! ne fait-on point d'expériences ? Je croirais que le monde devrait avoir une vieillesse plus sage et plus réglée que n'a été sa jeunesse.

Montaigne. Les hommes de tous les siècles ont les mêmes penchants, sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir. Ainsi, partout où il y a des hommes, il y a des sottises, et les mêmes sottises.

Socrate. Et sur ce pied-là, comment voudriez-vous que les siècles de l'antiquité eussent mieux valu que le siècle d'aujourd'hui ?

Montaigne. Ah ! Socrate, je savais bien que vous aviez une manière particulière de raisonner, et d'envelopper si adroitement ceux à qui vous aviez affaire, dans des arguments dont ils ne prévoyaient pas la conclusion, que vous les ameniez où il vous plaisait ; et c'est ce que vous appeliez être la sage-femme de leurs pensées, et les faire accoucher [1]. J'avoue que me voilà accouché d'une proposition toute contraire à celle que j'avançais ; cependant, je ne saurais encore me rendre. Il est sûr qu'il ne se trouve plus de ces âmes *vigoureuses et roides* de l'antiquité, des Aristide, des Phocion, des Périclès, ni enfin des Socrate.

Socrate. A quoi tient-il ? Est-ce que la nature s'est épuisée, et qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes âmes ? Et pourquoi ne serait-elle encore épuisée en rien, hormis en hommes raisonnables ? Aucun de ses ouvrages n'a encore dégénéré, pourquoi n'y aurait-il que les hommes qui dégénérassent ?

1. Voyez Platon, *Théétète*, au commencement, p. 110 de l'édition de Francfort, 1602. Diogène Laërce rappelle ce passage dans sa *Vie de Socrate*.

MONTAIGNE. C'est un point de fait, ils dégénèrent. Il me semble que la nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands hommes, pour nous persuader qu'elle en aurait su faire si elle avait voulu, et qu'ensuite elle ait fait tout le reste avec assez de négligence.

SOCRATE. Prenez garde à une chose. L'antiquité est un objet d'une espèce particulière : l'éloignement le grossit. Si vous eussiez connu Aristide, Phocion, Périclès et moi, puisque vous voulez me mettre de ce nombre, vous eussiez trouvé dans votre siècle des gens qui nous ressemblaient. Ce qui fait d'ordinaire qu'on est si prévenu pour l'antiquité, c'est qu'on a du chagrin contre son siècle, et l'antiquité en profite. On met les anciens bien haut pour abaisser ses contemporains. Quand nous vivions, nous estimions nos ancêtres plus qu'ils ne méritaient; et à présent notre postérité nous estime plus que nous ne méritons; et nos ancêtres, et nous, et notre postérité, tout cela est bien égal, et je crois que le spectacle du monde serait bien ennuyeux pour qui le regarderait d'un certain œil : car c'est toujours la même chose.

MONTAIGNE. J'aurais cru que tout était en mouvement, que tout changeait, et que les siècles différents avaient leurs différents caractères comme les hommes. En effet, ne voit-on pas des siècles savants et d'autres qui sont ignorants? N'en voit-on pas de naïfs et d'autres qui sont plus raffinés? N'en voit-on pas de sérieux et de badins, de polis et de grossiers?

SOCRATE. Il est vrai.

MONTAIGNE. Et pourquoi donc n'y aurait-il pas des siècles plus vertueux et d'autres plus méchants?

SOCRATE. Ce n'est pas une conséquence. Les habits changent; mais ce n'est pas à dire que la figure des corps change aussi. La politesse ou la grossièreté, la science

ou l'ignorance, le plus ou le moins d'une certaine naïveté, le génie sérieux ou badin, ce ne sont là que les dehors de l'homme, et tout cela change; mais le cœur ne change point, et tout l'homme est dans le cœur [1]. On est ignorant dans un siècle, mais la mode d'être savant peut venir; on est intéressé, mais la mode d'être désintéressé ne viendra point. Sur ce nombre prodigieux d'hommes assez déraisonnables qui naissent en cent ans, la nature en a peut-être deux ou trois douzaines de raisonnables, qu'il faut qu'elle répande par toute la terre; et vous jugez bien qu'ils ne se trouvent jamais nulle part en assez grande quantité pour y faire une mode de vertu et de droiture.

Montaigne. Cette distribution d'hommes raisonnables se fait-elle également? Il pourrait bien y avoir des siècles mieux partagés les uns [2] que les autres.

Socrate. Tout au plus il y aurait quelque inégalité imperceptible. L'ordre général de la nature a l'air bien constant [3].

---

3. ÉRASISTRATE ET HERVÉ [4].

De quelle utilité sont les découvertes que les modernes ont faites dans la physique et dans la médecine.

Érasistrate. Vous m'apprenez des choses merveilleuses. Quoi! le sang circule dans le corps! Les veines

1. Le cœur change certainement lorsqu'à des habitudes cruelles succèdent des habitudes de douceur et d'humanité. Il est absurde de dire que nous ne sommes pas plus doux, plus humains qu'on ne l'était au xe siècle; ou que les sentiments de justice et de moralité ne se sont pas développés depuis les anciens.

2. *Des siècles* étant déjà un partitif, il semble que *les uns* fait un pléonasme.

3. Que cet ordre soit constant, on ne le nie pas. Mais consiste-t-il pour les hommes dans une stagnation perpétuelle, ou dans un progrès très-lent, et sensible pourtant d'un siècle à l'autre? C'est là la question, et Socrate ne paraît pas s'en douter. Voyez ci-après, dans le dialogue de Descartes et Christine, comment d'Alembert la résout.

4. Fontenelle a écrit ce nom comme il se prononçait; nous suivons aujourd'hui sa véritable orthographe *Harvey*. Harvey est né à Folsktone en 1578, est mort en 1658.

le portent des extrémités au cœur, et il sort du cœur pour entrer dans les artères, qui le reportent vers les extrémités !

Hervé. J'en ai fait voir tant d'expériences, que personne n'en doute plus.

Érasistrate. Nous nous trompions donc bien, nous autres médecins de l'antiquité, qui croyions que le sang n'avait qu'un mouvement très-lent du cœur vers les extrémités du corps, et on vous est bien obligé d'avoir aboli cette vieille erreur.

Hervé. Je le prétends ainsi, et même on doit m'avoir d'autant plus d'obligation, que c'est moi qui ai mis tous les gens en train de faire toutes ces belles découvertes qu'on fait aujourd'hui dans l'anatomie. Depuis que j'ai eu trouvé une fois la circulation du sang, c'est à qui trouvera un nouveau conduit, un nouveau canal, un nouveau réservoir. Il semble qu'on ait refondu tout l'homme. Voyez combien notre médecine moderne doit avoir d'avantage sur la vôtre. Vous vous mêliez de guérir le corps humain, et le corps humain ne vous était seulement pas connu.

Érasistrate. J'avoue que les modernes sont meilleurs physiciens que nous : ils connaissent mieux la nature, mais ils ne sont pas meilleurs médecins : nous guérissions les malades aussi bien qu'ils les guérissent. J'aurais bien voulu donner à tous ces modernes, et à vous tout le premier, le prince Antiochus à guérir de la fièvre quarte. Vous savez comme je m'y pris, et comme je découvris, par son pouls qui s'émut plus qu'à l'ordinaire en la présence de Stratonice, qu'il était amoureux de cette belle reine, et que tout son mal venait de la violence qu'il se faisait pour cacher sa passion. Cependant je fis une cure aussi difficile et aussi considérable que celle-là, sans savoir que le sang circulât ; et je crois qu'avec tout le secours que cette connaissance eût pu

vous donner, vous eussiez été fort embarrassé en ma place. Il ne s'agissait point de nouveaux conduits ni de nouveaux réservoirs ; ce qu'il y avait de plus important à connaître dans le malade, c'était le cœur.

HERVÉ. Il n'est pas toujours question du cœur, et tous les malades ne sont pas amoureux de leur belle-mère, comme Antiochus. Je ne doute point que, faute de savoir que le sang circule, vous n'ayez laissé mourir bien des gens entre vos mains.

ÉRASISTRATE. Quoi ! vous croyez vos nouvelles découvertes fort utiles ?

HERVÉ. Assurément.

ÉRASISTRATE. Répondez-donc, s'il vous plaît, à une petite question que je vais vous faire. Pourquoi voyons-nous venir ici tous les jours autant de morts qu'il en soit jamais venu ?

HERVÉ. Oh! s'ils meurent, c'est leur faute; ce n'est plus celle des médecins [1].

ÉRASISTRATE. Mais cette circulation du sang, ces conduits, ces canaux, ces réservoirs, tout cela ne guérit donc de rien ?

HERVÉ. On n'a peut-être pas encore eu le loisir de tirer quelque usage de tout ce qu'on a appris depuis peu ; mais il est impossible, qu'avec le temps, on n'en voie de grands effets.

ÉRASISTRATE. Sur ma parole, rien ne changera. Voyez-vous, il y a une certaine mesure de connaissances utiles, que les hommes ont eue de bonne heure, à laquelle ils n'ont guère ajouté, et qu'ils ne passeront guère, s'ils la passent. Ils ont cette obligation à la nature, qu'elle leur a inspiré fort promptement ce qu'ils avaient besoin de savoir : car ils étaient perdus, si elle eût laissé à la lenteur de leur raison à le chercher. Pour les autres choses

1. Plaisanterie renouvelée de Molière, et bien déplacée ici.

qui ne sont pas si nécessaires, elles se découvrent peu à peu, et dans de longues suites d'années.

HERVÉ. Il serait étrange qu'en connaissant mieux l'homme, on ne le guérît pas mieux [1]. A ce compte, pourquoi s'amuserait-on à perfectionner la science du corps humain ? Il vaudrait mieux laisser là tout.

ÉRASISTRATE. On y perdrait des connaissances fort agréables ; mais, pour ce qui est de l'utilité, je crois que, découvrir un nouveau conduit dans le corps de l'homme, ou une nouvelle étoile dans le ciel, est bien la même chose. La nature veut que, dans de certains temps, les hommes se succèdent les uns aux autres par le moyen de la mort : il leur est permis de se défendre contre elle jusqu'à un certain point ; mais passé cela, on aura beau faire de nouvelles découvertes dans l'anatomie, on aura beau pénétrer de plus en plus dans le secret de la structure du corps humain, on ne prendra point la nature pour dupe ; on mourra comme à l'ordinaire [2].

---

4. BÉRÉNICE ET COSME II DE MÉDICIS [3].

Sur l'immortalité du nom.

COSME DE MÉDICIS. Je viens d'apprendre de quelques savants qui sont morts depuis peu, une nouvelle qui m'afflige beaucoup. Vous saurez que Galilée, qui était mon mathématicien, avait découvert de certaines planètes qui tournent autour de Jupiter, auxquelles il donna

1. C'est plus qu'étrange ; c'est absurde.

2. On mourra comme à l'ordinaire, sans doute ; c'est-à-dire qu'on finira par mourir. Mais si l'on peut retarder le moment de la mort non-seulement pour quelques individus, mais pour l'espèce en général, n'est-ce donc rien ? La vie moyenne s'est allongée de près de trois ans en France depuis le commencement de ce siècle, par suite de l'introduction de la vaccine, et des meilleures conditions hygiéniques où l'on s'est trouvé. (Voyez l'*Annuaire du Bureau des longitudes.*) Si Fontenelle avait pu connaître ces faits, aurait-il jamais pensé à soutenir des paradoxes pareils ?

3. Excellent dialogue, et qui montre sans recherche et sans exagération la vanité de la gloire humaine.

en mon honneur le nom d'astres de Médicis. Mais on m'a dit qu'on ne les connaît presque plus sous ce nom-là, et qu'on les appelle simplement satellites de Jupiter. Il faut que le monde soit présentement bien méchant et bien envieux de la gloire d'autrui.

BÉRÉNICE. Sans doute, je n'ai guère vu d'effets plus remarquables de sa malignité.

COSME DE MÉDICIS. Vous en parlez bien à votre aise, après le bonheur que vous avez eu. Vous aviez fait vœu de couper vos cheveux, si votre mari Ptolémée revenait vainqueur de je ne sais quelle guerre. Il revint ayant défait ses ennemis. Vous consacrâtes vos cheveux dans un temple de Vénus, et le lendemain un mathématicien les fit disparaître, et publia qu'ils avaient été changés en une constellation qu'il appela la *Chevelure de Bérénice*. Faire passer des étoiles pour des cheveux d'une femme, c'était bien pis que de donner le nom d'un prince à de nouvelles planètes; cependant votre chevelure a réussi, et ces pauvres astres de Médicis n'ont pu avoir la même fortune.

BÉRÉNICE. Si je pouvais vous donner ma chevelure céleste, je vous la donnerais pour vous consoler, et même je serais assez généreuse pour ne prétendre pas que vous me fussiez fort obligé de ce présent-là.

COSME DE MÉDICIS. Il serait pourtant considérable, et je voudrais que mon nom fût aussi assuré de vivre que le vôtre.

BÉRÉNICE. Hélas! quand toutes les constellations porteraient mon nom, en serais-je mieux? Il serait là-haut dans le ciel, et moi je n'en serais pas moins ici-bas. Les hommes sont plaisants; ils ne peuvent se dérober à la mort, et ils tâchent à lui dérober deux ou trois syllabes qui leur appartiennent. Voilà une belle chicane qu'ils s'avisent de lui faire! Ne vaudrait-ils pas mieux qu'ils consentissent de bonne grâce à mourir eux et leurs noms?

Cosme de Médicis. Je ne suis point de votre avis ; on ne meurt que le moins qu'il est possible, et, tout mort qu'on est, on tâche de tenir encore à la vie, par un marbre où l'on est représenté, par des pierres que l'on a élevées les unes sur les autres, par son tombeau même. On se noie, et on s'accroche à tout cela.

Bérénice. Oui ; mais les choses qui devraient garantir nos noms de la mort, meurent elles-mêmes à leur manière. A quoi attacherez-vous votre immortalité ? Une ville, un empire même, ne vous en peut pas bien répondre.

Cosme de Médicis. Ce n'est pas une mauvaise invention que de donner son nom à des astres ; ils demeurent toujours.

Bérénice. Encore, de la manière dont j'en entends parler, les astres eux-mêmes sont-ils sujets à caution. On dit qu'il y en a de nouveaux qui viennent, et d'anciens qui s'en vont ; et vous verrez qu'à la longue il ne me restera peut-être pas un cheveu dans le ciel. Du moins, ce qui ne peut manquer à nos noms, c'est une mort, pour ainsi dire, grammaticale : quelques changements de lettres les mettent en état de ne pouvoir plus servir qu'à donner de l'embarras aux savants. Il y a quelque temps que je vis ici-bas des morts qui contestaient avec beaucoup de chaleur l'un contre l'autre. Je m'approchai, je leur demandai qui ils étaient, et on me répondit que, l'un était le grand Constantin, et l'autre un empereur barbare. Ils disputaient sur la préférence de leurs grandeurs passées. Constantin disait qu'il avait été empereur de Constantinople, et le barbare, qu'il l'avait été de Stamboul. Le premier, pour faire valoir sa Constantinople, disait qu'elle était située sur trois mers : sur le Pont-Euxin, sur le Bosphore de Thrace, et sur la Propontide ; l'autre répliquait que Stamboul commandait aussi à trois mers : à la mer Noire, au détroit, et à la

mer de Marmara. Ce rapport de Constantinople et de Stamboul étonna Constantin ; mais, après qu'il se fût informé exactement de la situation de Stamboul, il fut encore bien plus surpris de trouver que c'était Constantinople, qu'il n'avait pu reconnaître, à cause du changement des noms. « Hélas! s'écria-t-il, j'eusse aussi bien fait de laisser à Constantinople son premier nom de Byzance. Qui démêlera le nom de Constantin dans Stamboul? Il y tire bien à sa fin. »

COSME DE MÉDICIS. De bonne foi, vous me consolez un peu, et je me résous à prendre patience. Après tout, puisque nous n'avons pu nous dispenser de mourir, il est assez raisonnable que nos noms meurent aussi; ils ne sont pas de meilleure condition que nous.

---

5. JEANNE Ire DE NAPLES [1] ET ANSELME.

Sur l'inquiétude qu'on a pour l'avenir [2].

JEANNE DE NAPLES. Quoi! ne pouvez-vous pas me faire quelque prédiction? Vous n'avez pas oublié toute l'astrologie que vous saviez autrefois?

ANSELME. Et comment la mettre en pratique! Nous n'avons point ici de ciel ni d'étoiles.

JEANNE DE NAPLES. Il n'importe. Je vous dispense d'observer les règles si exactement.

ANSELME. Il serait plaisant qu'un mort fît des prédictions. Mais encore, sur quoi voudriez-vous que j'en fisse?

JEANNE DE NAPLES. Sur moi, sur ce qui me regarde.

ANSELME. Bon! Vous êtes morte, et vous le serez

1. Fille de Charles de Sicile, née vers 1326, reine de Jérusalem, de Naples et de Sicile.

2. Dialogue très-piquant, et qu'il sera bon de comparer à celui de Fénelon, sur la vanité de l'astrologie (ci-dessus, p. 246).

toujours; voilà tout ce que j'ai à vous prédire. Est-ce que notre condition ou nos affaires peuvent changer?

Jeanne de Naples. Non; mais aussi c'est ce qui m'ennuie cruellement; et quoique je sache qu'il ne m'arrivera rien, si vous vouliez pourtant me prédire quelque chose, cela ne laisserait pas que de m'occuper. Vous ne sauriez croire combien il est triste de n'envisager aucun avenir. Une petite prédiction, je vous en prie, telle qu'il vous plaira.

Anselme. On croirait, à voir votre inquiétude, que vous seriez encore vivante. C'est ainsi qu'on est fait là-haut. On n'y saurait être en patience ce qu'on est, on anticipe toujours sur ce qu'on sera; mais ici il faut que l'on soit plus sage.

Jeanne de Naples. Ah! les hommes n'ont-ils pas raison d'en user comme ils font? Le présent n'est qu'un instant, et ce serait grande pitié qu'ils fussent réduits à borner là toutes leurs vues. Ne vaut-il pas mieux qu'ils les étendent le plus qu'il leur est possible, et qu'ils gagnent quelque chose sur l'avenir? C'est toujours autant dont ils se mettent en possession par avance.

Anselme. Mais aussi ils empruntent tellement sur l'avenir par leurs imaginations et par leurs espérances, que quand il est enfin présent, ils trouvent qu'il est tout épuisé, et ils ne s'en accommodent plus. Cependant ils ne se défont point de leur impatience ni de leur inquiétude; et le grand leurre des hommes, c'est toujours l'avenir; et nous autres astrologues, nous le savons mieux que personne. Nous leur disons hardiment qu'il y a des signes froids et des signes chauds; qu'il y en a de mâles et de femelles; qu'il y a des planètes bonnes et mauvaises d'elles-mêmes, mais qui prennent l'un ou l'autre caractère, selon la compagnie où elles se trouvent; et toutes ces fadaises sont fort bien reçues, parce qu'on croit qu'elles mènent à la connaissance de l'avenir.

Jeanne de Naples. Quoi! n'y mènent-elles pas en effet? Je trouve bon que vous qui avez été mon astrologue, vous me disiez du mal de l'astrologie!

Anselme. Écoutez; un mort ne voudrait pas mentir. Franchement, je vous trompais avec cette astrologie que vous estimez tant.

Jeanne de Naples. Oh! je ne vous en crois pas vous-même. Comment m'eussiez-vous prédit que je devais me marier quatre fois [1] ? Y avait-il la moindre apparence qu'une personne un peu raisonnable s'engageât quatre fois de suite dans le mariage? Il fallait bien que vous eussiez lu cela dans les cieux.

Anselme. Je les consultai beaucoup moins que vos inclinations; mais, après tout, quelques prophéties qui réussissent ne prouvent rien. Voulez-vous que je vous mène à un mort qui vous contera une histoire assez plaisante? Il était astrologue, et ne croyait non plus que moi à l'astrologie. Cependant, pour essayer s'il y avait quelque chose de sûr dans son art, il mit un jour tous ses soins à bien observer les règles, et prédit à quelqu'un des événements particuliers, plus difficiles à deviner que vos quatre mariages. Tout ce qu'il avait prédit arriva. Il ne fut jamais plus étonné. Il alla revoir aussitôt tous les calculs astronomiques qui avaient été le fondement de ses prédictions. Savez-vous ce qu'il trouva? Il s'était trompé; et si ses supputations eussent été bien faites, il aurait prédit tout le contraire de ce qu'il avait prédit.

Jeanne de Naples. Si je croyais que cette histoire fût vraie, je serais bien fâchée qu'on ne la sût pas dans le monde, pour se détromper des astrologues.

Anselme. On fait bien d'autres histoires à leur désa-

1. On prétend que dans la jeunesse de Jeanne, un diseur de bonne aventure lui dit en regardant sa main : *Maritaberis cum alio*. On remarqua depuis que ce dernier mot était composé des quatre lettres initiale de ses maris, *André*, *Louis*, *Jacques* et *Othon*. Il n'en a souvent pas fallu davantage pour mettre un astrologue en crédit.

vantage, et leur métier ne laisse pas d'être toujours bon. On ne se désabusera jamais de tout ce qui regarde l'avenir; il a un charme trop puissant. Les hommes, par exemple, sacrifient tout ce qu'ils ont à une espérance; et tout ce qu'ils avaient et ce qu'ils viennent d'acquérir, ils le sacrifient encore à une autre espérance; et il semble que ce soit là un ordre malicieux établi par la nature, pour leur ôter toujours d'entre les mains ce qu'ils tiennent. On ne se soucie guère d'être heureux dans le moment où on l'est; on remet à l'être dans un temps qui viendra, comme si ce temps qui viendra devait être autrement fait que celui qui est déjà venu.

Jeanne de Naples. Non, il n'est pas fait autrement, mais il est bon qu'on se l'imagine.

Anselme. Et que produit cette belle opinion? Je sais une petite fable qui vous le dira bien. Je l'ai apprise autrefois à la cour d'amour[1] qui se tenait dans votre comté de Provence. Un homme avait soif, et était assis sur le bord d'une fontaine; il ne voulait point boire de l'eau qui coulait devant lui, parce qu'il espérait qu'au bout de quelque temps il en allait venir une meilleure. Ce temps étant passé : « Voici encore la même eau, disait-il, ce n'est point celle-là dont je veux boire, j'aime mieux attendre un peu. » Enfin, comme l'eau était toujours la même, il attendit si bien, que la source vint à tarir, et il ne but point.

Jeanne de Naples. Il m'en est arrivé autant : je crois que, de tous les morts qui sont ici, il n'y en a pas un à qui la vie n'ait manqué, avant qu'il en eût fait l'usage qu'il en voulait faire. Mais qu'importe, je compte pour beaucoup le plaisir de prévoir, d'espérer, de craindre même, et d'avoir un avenir devant soi. Un sage, selon vous, serait comme nous autres morts, pour qui le pré-

1. Société de gens d'esprit des deux sexes, qui s'était formée en Provence, vers la fin du XIe siècle et qui jugeait les questions agitées entre les troubadours.

sent et l'avenir sont parfaitement semblables, et ce sage, par conséquent, s'ennuierait autant que je fais.

ANSELME. Hélas! c'est une plaisante condition que celle de l'homme, si elle est telle que vous le croyez. Il est né pour aspirer à tout et pour ne jouir de rien, pour marcher toujours et pour n'arriver nulle part.

---

6. SÉNÈQUE ET SCARRON.

Que la sagesse qui vient de la raison est plus sûre que celle qui vient du tempérament.

SÉNÈQUE. Vous me comblez de joie en m'apprenant que les stoïciens subsistent encore, et que dans ces derniers temps vous avez fait profession de cette secte.

SCARRON. J'ai été, sans vanité, plus stoïcien que vous, plus que Chrysippe, et plus que Zénon votre fondateur. Vous étiez tous en état de philosopher à votre aise; vous, en votre particlier, vous aviez des richesses immenses. Pour les autres, ou ils ne manquaient pas de bien, ou ils jouissaient d'une assez bonne santé, ou enfin ils avaient tous leurs membres; ils allaient, ils venaient à la manière ordinaire de hommes. Mais moi, j'étais dans une très-mauvaise fortune, tout contrefait, presque sans figure humaine, immobile, attaché à un lieu comme un tronc d'arbre, souffrant continuellement[1]; et j'ai fait voir que tous ces maux s'arrêtaient au corps, et ne pouvaient passer jusqu'à l'âme du sage; le chagrin a toujours eu la honte de ne pouvoir entrer chez moi par tous les chemins qu'il s'était faits.

1. Paul Scarron, né en 1610, détruisit sa santé par son ardeur pour les plaisirs de toutes sortes; et enfin en 1638, à l'âge de vingt-sept ans, étant allé passer le carnaval au Mans, dont il était chanoine, et s'y étant déguisé en sauvage, il fut poursuivi par des enfants; obligé de se réfugier dans un marais, le froid et l'humidité le pénétrèrent tellement qu'il fut privé de l'usage de ses membres, et devint, comme il l'a dit lui-même, un raccourci des misères humaines.

Sénèque. Je suis ravi de vous entendre parler ainsi. A votre langage seul, je vous reconnaîtrais pour un grand stoïcien. Et n'étiez-vous pas l'admiration de votre siècle?

Scarron. Oui, je l'étais. Je ne me contentais pas de souffrir mes maux avec patience, je leur insultais par les railleries. La fermeté eût fait honneur à un autre, mais j'allais jusqu'à la gaîté.

Sénèque. O sagesse stoïcienne, tu n'es donc pas une chimère, comme on se le persuade! Tu te trouves parmi les hommes, et voici un sage que tu n'avais pas rendu moins heureux que Jupiter même. Venez, que je vous présente à Zénon et à nos autres stoïciens; je veux qu'ils voient le fruit des admirables leçons qu'ils ont données au monde.

Scarron. Vous m'obligerez beaucoup, de me faire connaître à des morts si illustres.

Sénèque. Comment vous nommerai-je à eux?

Scarron. Scarron.

Sénèque. Scarron? Je connais ce nom-là. N'ai-je point ouï parler de vous à plusieurs modernes qui sont ici?

Scarron. Cela se peut.

Sénèque. N'avez-vous pas fait quantité de vers plaisants, comiques?

Scarron. Oui; j'ai même été l'inventeur d'un genre de poésie qu'on appelle le *burlesque*. C'est tout ce qu'il y a de plus outré en fait de plaisanteries.

Sénèque. Mais vous n'étiez donc pas un philosophe?

Scarron. Pourquoi non?

Sénèque. Ce n'est pas l'occupation d'un stoïcien, que de faire des ouvrages de plaisanteries, et de songer à faire rire.

Scarron. Oh! je vois bien que vous n'avez pas compris les perfections de la plaisanterie. Toute sagesse y

est renfermée. On peut tirer du ridicule de tout; j'en tirerais de vos ouvrages mêmes, si je voulais, et fort aisément; mais tout ne produit pas du sérieux, et je vous défie de tourner jamais mes ouvrages de manière qu'ils en produisent. Cela ne veut-il pas dire que le ridicule domine partout, et que les choses du monde ne sont pas faites pour être traitées sérieusement? J'ai mis en vers burlesques la divine *Énéide* de votre Virgile; et l'on ne saurait mieux faire voir que le magnifique et le ridicule sont si voisins qu'ils se touchent. Tout ressemble à ces ouvrages de perspective, où des figures dispersées çà et là vous forment, par exemple, un empereur, si vous le regardez d'un certain point; changez ce point de vue, ces mêmes figures vous représentent un gueux.

SÉNÈQUE. Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos vers badins fussent faits pour mener les gens à des réflexions si profondes. On vous eût respecté plus qu'on n'a fait, si l'on eût su combien vous étiez grand philosophe; mais il n'était pas facile de le deviner par les pièces qu'on dit que vous avez données au public.

SCARRON. Si j'avais fait de gros volumes pour prouver que la pauvreté, les maladies ne doivent donner aucune atteinte à la gaîté du sage, n'eussent-ils pas été dignes d'un stoïcien?

SÉNÈQUE. Cela est sans difficulté.

SCARRON. Et j'ai fait je ne sais combien d'ouvrages qui prouvent que malgré la pauvreté, malgré les maladies, j'avais cette gaîté; cela ne vaut-il pas mieux? Vos traités de morale ne sont que des spéculations sur la sagesse; mais mes vers en étaient une pratique continuelle.

SÉNÈQUE. Je suis certain que votre prétendue sagesse n'était pas un effet de votre raison, mais de votre tempérament.

SCARRON. Et c'est là la meilleure espèce de sagesse qui soit au monde.

SÉNÈQUE. Bon! Ce sont de plaisants sages, que ceux qui le sont par tempérament. S'ils ne sont pas fous, doit-on leur en tenir compte? Le bonheur d'être vertueux peut quelquefois venir de la nature; mais le mérite de l'être ne peut jamais venir que de la raison.

SCARRON. On ne fait ordinairement guère de cas de ce que vous appelez un mérite; car si un homme a quelque vertu, et qu'on puisse démêler qu'elle ne lui soit pas naturelle, on ne la compte presque pour rien. Il semblerait pourtant que parce qu'elle est acquise à force de soins, elle en devrait être plus estimée; n'importe, c'est un pur effet de la raison; on ne s'y fie pas.

SÉNÈQUE. On doit encore moins se fier à l'inégalité du tempérament de vos sages. Ils ne sont sages que selon qu'il plaît à leur sang. Il faudrait savoir comment les parties intérieures de leur corps sont disposées, pour savoir jusqu'où ira leur vertu. Ne vaut-il pas mieux incomparablement ne se laisser conduire qu'à la raison, et se rendre si indépendant de la nature, qu'on soit en état de n'en craindre plus de surprise?

SCARRON. Ce serait le meilleur, si cela était possible; mais par malheur la nature garde toujours ses droits; elle a ses premiers mouvements qu'on ne lui peut jamais ôter; ils ont souvent bien fait du chemin avant que la raison en soit avertie; et quand elle s'est mise enfin en devoir d'agir, elle trouve déjà bien du désordre; encore est-ce une grande question que de savoir si elle pourra le réparer. En vérité, je ne m'étonne pas si l'on voit tant de gens qui ne se fient pas tout à fait à la raison.

SÉNÈQUE. Il n'appartient pourtant qu'à elle de gouverner les hommes, et de régler tout dans l'univers.

SCARRON. Cependant elle n'est guère en état de faire valoir son autorité. J'ai ouï dire que quelque cent ans

après votre mort, un philosophe platonicien demanda à l'empereur qui régnait alors, une petite ville de Calabre toute ruinée, pour la rebâtir, la policer selon les lois de la république de Platon, et l'appeler Platonopolis ; mais l'empereur la refusa au philosophe, et ne se fia pas assez à la raison du divin Platon, pour lui donner le gouvernement d'une bicoque. Jugez par là combien la raison a perdu de son crédit. Si elle était estimable le moins du monde, il n'y aurait que les hommes qui la pussent estimer, et les hommes ne l'estiment pas.

---

7. APICIUS ET GALILÉE.

Qu'il se peut trouver de nouvelles connaissances, et non pas de nouveaux plaisirs.

APICIUS. Ah ! que je suis fâché de n'être pas né dans votre siècle !

GALILÉE. Il me semble que, de l'humeur dont vous étiez, vous deviez vous accommoder assez bien du siècle où vous vécûtes. Vous ne vouliez que manger délicieusement ; et vous vous trouvâtes au monde dans Rome, justement lorsque Rome était maîtresse paisible de l'univers, qu'on y voyait arriver de tous côtés les oiseaux et les poissons les plus rares, et qu'enfin toute la terre semblait n'avoir été subjuguée par les Romains que pour contribuer à leur bonne chère.

APICIUS. Mais mon siècle était ignorant, et s'il y eût eu un homme comme vous, j'eusse été le chercher au bout du monde. Les voyages ne me coûtaient rien. Savez-vous celui que je fis pour une certaine sorte de poisson dont je mangeais à Minturne dans la Campanie ? On me dit que ce poisson-là était bien plus gros en Afrique : aussitôt j'équipe un vaisseau, et fais voile en Afrique.

La navigation fut difficile et dangereuse. Quand nous approchâmes des côtes d'Afrique, je ne sais combien de barques de pêcheurs vinrent au-devant de moi (car ils étaient déjà avertis de mon voyage), et m'apportèrent de ces poissons qui en étaient le sujet. Je ne les trouvai pas plus gros que ceux de Minturne; et dans le même moment, sans être touché de la curiosité de voir un pays que je n'avais jamais vu, sans avoir égard aux prières de l'équipage qui voulait se rafraîchir à terre, j'ordonnai aux pilotes que l'on retournât en Italie. Vous pouvez croire que j'eusse essuyé bien plus volontiers cette fatigue-là pour vous.

Galilée. Je ne puis deviner quel eût été votre dessein. J'étais un pauvre savant accoutumé à une vie frugale, toujours attaché aux étoiles, et fort peu habile en ragoûts.

Apicius. Mais vous avez inventé les lunettes de longue vue; après vous, on a fait pour les oreilles ce que vous aviez fait pour les yeux, et j'entends dire qu'on a inventé des trompettes qui redoublent et grossissent la voix [1]. Enfin vous avez perfectionné et vous avez appris aux autres à perfectionner les sens. Je vous eusse prié de travailler pour le sens du goût, et d'imaginer quelque instrument qui augmentât le plaisir de manger.

Galilée. Fort bien, comme si le goût n'avait pas naturellement toute sa perfection !

Apicius. Pourquoi l'a-t-il plutôt que la vue?

Galilée. La vue est aussi très-parfaite [2]. Les hommes ont de fort bons yeux.

Apicius. Et qui sont donc les mauvais yeux auxquels vos lunettes peuvent servir ?

Galilée. Ce sont les yeux des philosophes. Ces gens-

1. Les cornets acoustiques et porte-voix.

2. Galilée élude la question. Les sens ne sont pas parfaits; et si la science ne les perfectionne pas, elle les aide : elle a aidé le goût, quand elle a concentré et rendu sensibles des saveurs trop faibles.

là, à qui il importe de savoir si le soleil a des taches, si les planètes tournent sur leur centre, si la Voie de lait est composée de petites étoiles, n'ont pas les yeux assez bons pour découvrir ces objets aussi clairement et aussi distinctement qu'il faudrait; mais les autres hommes, à qui tout cela est indifférent, ont la vue admirable. Si vous ne voulez que jouir des choses, rien ne vous manque pour en jouir, mais tout vous manque pour les connaître. Les hommes n'ont besoin de rien, et les philosophes ont besoin de tout[1]. L'art n'a point de nouveaux instruments à donner aux uns, et jamais il n'en donnera assez aux autres.

Apicius. Je consens que l'art ne donne pas au commun des hommes de nouveaux instruments pour mieux manger; mais je voudrais qu'il en donnât aux philosophes, comme il leur donne des lunettes pour mieux voir : et alors je les tiendrais bien payés des soins que la philosophie leur coûte. Car enfin à quoi sert-elle, si elle ne fait des découvertes? et qu'a-t-on à faire des découvertes, si ce n'est sur les plaisirs?

Galilée. Il y a longtemps que l'on a fait cette plainte.

Apicius. Mais puisque la raison fait quelquefois des acquisitions nouvelles, pourquoi les sens n'en feraient-ils pas aussi? Il serait bien plus important qu'ils en fissent.

Galilée. Ils en vaudraient beaucoup moins. Ils sont si parfaits, qu'ils ont trouvé d'abord tous les plaisirs qui les pouvaient flatter[2]. Si la raison trouve de nouvelles

1. Cette distinction est un jeu d'esprit puéril. Les philosophes n'ont des besoins qu'en tant qu'ils sont hommes. Les hommes ont beaucoup de besoins, puisqu'ils peuvent souffrir; il ont en particulier besoin de bien voir et, par conséquent, de porter des besicles, s'ils ont de mauvais yeux; d'employer une lorgnette s'ils ne voient pas à distance. Supposer que ces inventions n'ont été faites que pour les philosophes, c'est une fausseté gratuite.

2. Nouvelle inexactitude. D'abord nos sens ne sont pas parfaits. Si Fontenelle veut dire qu'ils sont au moins très-bons eu égard aux services qu'ils nous rendent, ils ne le sont pas tout d'abord, et ne le deviennent en réalité qu'à la condition d'avoir été fort exercés : on apprend à voir et à entendre, comme on apprend à marcher et à parler. Tout ce qui est un peu compliqué demande une étude pour être saisi; les Chinois ne comprennent pas nos tableaux, les

connaissances, il faut l'en plaindre; c'est qu'elle était naturellement très-imparfaite.

Apicius. Et les rois de Perse qui proposaient de grandes récompenses à ceux qui inventeraient de nouveaux plaisirs[1], étaient-ils fous?

Galilée. Oui. Je suis assuré qu'ils ne se sont pas ruinés à ces sortes de récompenses. Inventer de nouveaux plaisirs[2]! il eût fallu auparavant faire naître dans les hommes de nouveaux besoins[3].

Apicius. Quoi! chaque plaisir serait fondé sur un besoin! J'aimerais autant abandonner l'un pour l'autre. La nature ne nous aurait donc rien donné gratuitement.

Galilée. Ce n'est pas ma faute. Mais vous qui condamnez mon avis, vous avez plus d'intérêt qu'un autre qu'il soit vrai[4]. S'il se trouvait des plaisirs nouveaux, vous consoleriez-vous jamais de n'avoir pas été réservé pour vivre dans les derniers temps où vous eussiez profité des découvertes de tous les siècles? Pour les connaissances nouvelles, je sais que vous ne les envierez pas à ceux qui les auront.

Apicius. J'entre dans votre sentiment; il favorise mes inclinations plus que je ne croyais. Je vois que ce n'est pas un grand avantage que les connaissances, puis-

Asiatiques n'entendent pas notre musique; et chez nous-mêmes, combien ne faut-il pas d'habitude et d'exercice pour saisir le jeu des parties d'un orchestre ou seulement d'un quatuor? On se forme donc en quelque sorte des sens nouveaux, ou, ce qui revient au même, on apprend à tirer de ses sens un parti qu'on n'aurait jamais soupçonné avant l'expérience.

1. Les tyrans grecs l'ont fait aussi. Voyez p. 108.

2. On a regardé, on regarde encore très-souvent l'invention d'un nouveau plaisir comme une chose impossible; c'est qu'on entend presque toujours par ce mot un plaisir dépendant d'un sens que nous n'aurions pas, d'un sixième sens. Dans cette condition, l'invention dont je parle est assurément absurde. Il n'y a, au contraire, rien de si commun qu'un plaisir vraiment nouveau, puisque tous ceux qu'on éprouve pour la première fois sont de ce genre. La vue d'un feu d'artifice est absolument un plaisir nouveau pour celui qui ne l'a jamais vu; il en est de même, pour nous réduire aux plaisirs que recherchait Apicius de ceux de l'odorat et du goût. Ceux qui ont inventé les extraits d'odeurs, les conserves de fruits, les crêmes glacées et parfumées ont trouvé là pour eux-mêmes et pour les autres des plaisirs dont personne avant eux n'avait eu l'idée.

3. C'est inexact; les plaisirs de l'esprit ne dépendent pas de ce qu'on appelle les *besoins*; et, d'un autre côté, les mêmes besoins peuvent être satisfaits presque sans plaisir, ou avec un grand plaisir, selon la nature des choses qu'on y emploie.

4. Ce n'est pas une raison. Tout intérêt à part, tâchez de savoir et de nous dire la vérité.

qu'elles sont abandonnées à ceux qui veulent s'en saisir, et que la nature n'a pas pris la peine d'égaler sur cela les hommes de tous les siècles; mais les plaisirs sont de plus grand prix. Il y aurait eu trop d'injustice à souffrir qu'un siècle en pût avoir plus qu'un autre, et par cette raison le partage en a été égal.

---

8. STRATON ET RAPHAEL D'URBIN.

Sur les préjugés.

Straton. Je ne m'attendais pas que le conseil que je donnai à mon esclave dût produire des effets si heureux. Il me valut là-haut la vie et la royauté tout ensemble; et ici il m'attire l'admiration de tous les sages.

Raphael. Et quel est ce conseil?

Straton. J'étais à Tyr. Tous les esclaves de cette ville se révoltèrent, et égorgèrent leurs maîtres; mais un esclave, que j'avais, eut assez d'humanité pour épargner ma vie, et pour me dérober à la fureur de tous les autres. Ils convinrent de choisir pour roi, celui d'entre eux qui, à un certain jour, apercevrait le premier le lever du soleil. Ils s'assemblèrent dans une campagne. Toute cette multitude avait les yeux attachés sur la partie orientale du ciel, d'où le soleil devait sortir; mon esclave seul, que j'avais instruit de ce qu'il avait à faire, regardait vers l'occident. Vous ne doutez pas que les autres ne le traitassent de fou. Cependant, en leur tournant le dos, il vit les premiers rayons du soleil qui paraissaient sur le haut d'une tour fort élevée, et ses compagnons en étaient encore à chercher vers l'orient le corps même du soleil. On admira la subtilité d'esprit qu'il avait eue; mais il avoua qu'il me la devait, et que

je vivais encore; et aussitôt je fus élu roi, comme un homme divin.

Raphael. Je vois bien que le conseil que vous donnâtes à votre esclave vous fut fort utile, mais je ne vois pas ce qu'il avait d'admirable.

Straton. Ah! tous les philosophes qui sont ici vous répondront pour moi, que j'appris à mon esclave ce que tous les sages doivent pratiquer; que, pour trouver la vérité, il faut tourner le dos à la multitude, et que les opinions communes sont la règle des opinions saines, pourvu qu'on les prenne à contre-sens.

Raphael. Ces philosophes-là parlent bien en philosophes. C'est leur métier de médire des opinions communes et des préjugés; cependant il n'y a rien ni de plus commode ni de plus utile.

Straton. A la manière dont vous en parlez, on devine bien que vous ne vous êtes pas mal trouvé de les suivre.

Raphael. Je vous assure que, si je me déclare pour les préjugés, c'est sans intérêt : car, au contraire, ils me donnèrent dans le monde un assez grand ridicule. On travaillait à Rome dans les ruines pour en retirer des statues, et, comme j'étais bon sculpteur et bon peintre, on m'avait choisi pour juger si elles étaient antiques. Michel-Ange, qui était mon concurrent, fit secrètement une statue de Bacchus parfaitement belle. Il lui rompit un doigt après l'avoir faite, et l'enfouit dans un lieu où il savait qu'on devait creuser. Dès qu'on l'eût trouvée, je déclarai qu'elle était antique. Michel-Ange soutint que c'était une figure moderne. Je me fondais principalement sur la beauté de la statue, qui, dans les principes de l'art, méritait de venir d'une main grecque; et à force d'être contredit, je poussai le Bacchus jusqu'au temps de Polyclète ou de Phidias. A la fin Michel-Ange montra le doigt rompu, ce qui était un raisonnement sans réplique. On se moqua de ma préoccupation :

mais sans cette préoccupation qu'eussé-je fait? J'étais juge, et cette qualité-là veut qu'on décide.

Straton. Vous eussiez décidé selon la raison.

Raphael. Et la raison décide-t-elle? Je n'eusse jamais su, en la consultant, si la statue était antique ou non; j'eusse seulement su qu'elle était très-belle. Mais le préjugé vient au secours, qui me dit qu'une belle statue doit être antique : voilà une décision, et je juge.

Straton. Il se pourrait bien faire que la raison ne fournirait[1] pas des principes incontestables sur des matières aussi peu importantes que celle-là; mais sur tout ce qui regarde la conduite des hommes, elle a des décisions très-sûres; le malheur est qu'on ne la consulte pas.

Raphael. Consultons-la sur quelque point, pour voir ce qu'elle établira. Demandons-lui s'il faut qu'on pleure ou qu'on rie à la mort de ses amis et de ses parents. D'un côté, vous dira-t-elle, ils sont perdus pour vous, pleurez. D'un autre côté, ils sont délivrés des misères de la vie, riez. Voilà les réponses de la raison : mais la coutume du pays nous détermine. Nous pleurons, si elle nous l'ordonne; et nous pleurons si bien, que nous ne concevons pas qu'on puisse rire sur ce sujet-là; ou nous en rions, et nous en rions si bien, que nous ne concevons pas qu'on puisse pleurer[2].

Straton. La raison n'est pas toujours si irrésolue. Elle laisse à faire au préjugé ce qui ne mérite pas qu'elle la fasse elle-même. Mais sur combien de choses très-considérables a-t-elle des idées nettes, d'où elle tire des conséquences qui ne le sont pas moins?

Raphael. Je suis fort trompé si elles ne sont en petit nombre, ces idées nettes.

1. *Ne fournit pas*. Ce second conditionnel est une faute semblable à celle que nous avons signalée p. 89, 144.

2. Il y a eu en effet des peuples où c'était la coutume de s'amuser et de se réjouir à la mort de ses proches.

STRATON. Il n'importe, on ne doit ajouter qu'à elles une foi entière.

RAPHAEL. Cela ne se peut, parce que la raison nous propose un trop petit nombre de maximes certaines, et que notre esprit est fait pour en croire davantage. Ainsi le surplus de son inclination à croire va au profit des préjugés, et les fausses opinions achèvent de la remplir.

STRATON. Eh! quel besoin de se jeter dans l'erreur? Ne peut-on pas dans les choses douteuses suspendre son jugement? La raison s'arrête quand elle ne sait quel chemin prendre.

RAPHAEL. Vous dites vrai : elle n'a point alors d'autre secret pour ne point s'écarter, que de ne pas faire un seul pas; mais cette situation est un état violent[1] pour l'esprit humain; il est en mouvement, il faut qu'il aille. Tout le monde ne sait pas douter; on a besoin de lumières pour y parvenir, et de force pour s'en tenir là. D'ailleurs le doute est sans action, et il faut de l'action parmi les hommes.

STRATON. Aussi doit-on conserver les préjugés de la coutume pour agir comme un autre homme; mais on doit se défaire des préjugés de l'esprit pour penser en homme sage.

RAPHAEL. Il vaut mieux les conserver tous[2]. Vous ignorez apparemment les deux réponses de ce vieillard samnite, à qui ceux de sa nation envoyèrent demander ce qu'ils avaient à faire, quand ils eurent enfermé dans le pas des Fourches Caudines toute l'armée des Romains, leurs ennemis mortels, et qu'ils furent en pouvoir d'ordonner souverainement de leur destinée. Le vieillard répondit que l'on passât au fil de l'épée tous les Romains. Son avis parut trop dur et trop cruel, et les Sam-

1. *Pénible* plutôt que *violent*.

2. Fontenelle ne veut jamais s'arrêter à ce qui serait raisonnable. Que quelques préjugés soient utiles, cela se conçoit; mais qu'à cause de ceux-là il faille les conserver tous, même ceux qui sont nuisibles, c'est ce que la raison n'admettra jamais.

nites renvoyèrent vers lui pour lui en représenter les inconvénients. Il répondit que l'on donnât la vie à tous les Romains, sans conditions. On ne suivit ni l'un ni l'autre conseil, et on s'en trouva mal[1]. Il en va de même des préjugés; il faut les conserver tous, ou les exterminer tous absolument. Autrement ceux dont vous vous êtes défait vous font entrer en défiance de toutes les opinions qui vous restent. Le malheur d'être trompé sur bien des choses n'est pas récompensé[2] par le plaisir de l'être sans le savoir, et vous n'avez ni les lumières de la vérité, ni l'agrément de l'erreur.

Straton. S'il n'y a pas moyen d'éviter l'alternative que vous proposez, on ne doit pas balancer à prendre son parti. Il faut se défaire de tous ses préjugés[3].

Raphael. Mais la raison chassera de notre esprit toutes ses anciennes opinions et n'en mettra pas d'autres en la place. Elle y causera une espèce de vide[4]. Et qui peut le soutenir? Non, non, avec aussi peu de raison qu'en ont les hommes, il leur faut autant de préjugés qu'ils ont accoutumé d'en avoir. Les préjugés sont le supplément de la raison. Tout ce qui manque d'un côté, on le trouve de l'autre.

1. Cet exemple n'est qu'un exemple. Il y a mille occasions contre une, où il vaut mieux prendre un moyen terme que de se jeter dans les extrêmes.

2. Nous dirions mieux ici *compensé* que *récompensé*.

3. Straton a raison, si cela se peut. Comme on ne se défait pas de ses préjugés parce qu'on le veut, mais parce qu'on sait par quoi on doit les remplacer, et que la science ne dépend pas toujours de nous; bornons-nous à nous défaire des préjugés que nous reconnaîtrons pour tels.

4. Abus de mots. Quand nous renonçons à une erreur, nous adoptons la vérité dont cette erreur était la négation. Mon esprit n'est pas plus vide quand j'y ai mis que c'est la terre qui tourne autour du soleil, que quand je croyais que c'était le soleil qui tournait autour de la terre. Une idée juste y a remplacé une idée fausse, et voilà tout.

9. PARACELSE[1] ET MOLIÈRE.

Sur la comédie[2].

MOLIÈRE. N'y eût-il que votre nom, je serais charmé de vous, Paracelse ! On croirait que vous seriez[3] quelque Grec ou quelque Latin, et on ne s'aviserait jamais de penser que Paracelse était un philosophe suisse.

PARACELSE. J'ai rendu ce nom aussi illustre qu'il est beau. Mes ouvrages sont d'un grand secours à tous ceux qui veulent entrer dans les secrets de la nature, et surtout à ceux qui s'élèvent jusqu'à la connaissance des génies et des habitants élémentaires[4].

MOLIÈRE. Je conçois aisément que ce sont là les vraies sciences. Connaître les hommes que l'on voit tous les jours, ce n'est rien ; mais connaître les génies que l'on ne voit point, c'est tout autre chose.

PARACELSE. Sans doute. J'ai enseigné fort exactement quelle est leur nature, quels sont leurs emplois, leurs inclinations, leurs différents ordres, quels pouvoirs ils ont dans l'univers.

MOLIÈRE. Que vous étiez heureux d'avoir toutes ces lumières ! Car, à plus forte raison, vous saviez parfaitement tout ce qui regarde l'homme ; et cependant beaucoup de personnes n'ont pu seulement aller jusque-là.

PARACELSE. Oh ! il n'y a si petit philosophe qui n'y soit parvenu.

MOLIÈRE. Je le crois. Vous n'aviez donc plus rien qui

1. Né en 1493, à Einsiédel, dans le canton de Schwytz.

2. Ce sous-titre se rapporte fort mal au sujet du dialogue.

3. *Que vous étiez* (voyez, ci-dessus, p. 337), ou plus simplement *on vous croirait quelque Grec*, etc.

4. Paracelse est au jugement de M. Hoefer (*Hist. de la chimie*, t. II, p. 14) le chef des médecins chimistes du XVIe siècle. On sait qu'à cette époque l'étude de la chimie ou de l'alchimie se combinait souvent dans les mêmes têtes, avec la croyance aux génies (salamandres, sylphes, ondins et gnomes) qui régissaient les quatre éléments, le feu, l'air, l'eau et la terre.

vous embarrassât sur la nature de l'âme humaine, sur ses fonctions, sur son union avec le corps ?

Paracelse. Franchement il ne se peut pas qu'il ne reste toujours quelques difficultés sur ces matières ; mais enfin on en sait autant que la philosophie en peut apprendre.

Molière. Et vous n'en saviez pas davantage?

Paracelse. Non. N'est-ce pas bien assez?

Molière. Assez ? Ce n'est rien du tout. Et vous sautiez ainsi par-dessus les hommes que vous ne connaissiez pas, pour aller aux génies?

Paracelse. Les génies ont quelque chose qui pique bien plus la curiosité naturelle.

Molière. Oui ; mais il n'est pardonnable de songer à eux qu'après qu'on n'a plus rien à connaître dans les hommes[1]. On dirait que l'esprit humain a tout épuisé, quand on voit qu'il se forme des objets de sciences qui n'ont peut-être aucune réalité, et dont il s'embarrasse à plaisir ; cependant il est sûr que des objets très-réels lui donneraient, s'il voulait, assez d'occupation.

Paracelse. L'esprit néglige naturellement les sciences trop simples, et court après celles qui sont mystérieuses. Il n'y a que celles-là sur lesquelles il puisse exercer toute son activité.

Molière. Tant pis pour l'esprit, ce que vous dites est tout à fait à sa honte. La vérité se présente à lui ; mais parce qu'elle est simple, il ne la reconnaît point, et il prend des mystères ridicules pour elle, seulement parce que ce sont des mystères. Je suis persuadé que si la plupart des gens voyaient l'ordre de l'univers tel qu'il est, comme il n'y remarqueraient ni vertus des nom-

1. Cette pensée n'est pas exacte. Si la science des génies était quelque chose de réel, ceux qui en auraient le goût feraient bien de l'étudier, comme on étudie la physique et la chimie, sans attendre de n'avoir plus rien à connaître dans l'étude des hommes. Si, au contraire, ces génies sont de pures chimères, il n'est ni avant ni après pardonnable de penser à eux. La suite de la phrase montre que c'est peut-être la pensée de Fontenelle, le commencement ne le dit pas assez.

bres, ni propriété des planètes, ni fatalités attachées à de certains temps ou à de certaines révolutions, ils ne pourraient pas s'empêcher de dire sur cet ordre admirable : « Quoi ! n'est-ce que cela ? »

Paracelse. Vous traitez de ridicule des mystères où vous n'avez su pénétrer, et qui en effet sont réservés aux grands hommes.

Molière. J'estime bien plus ceux qui ne comprennent point ces mystères-là que ceux qui les comprennent ; mais malheureusement la nature n'a pas fait tout le monde capable de n'y rien entendre.

Paracelse. Mais vous qui décidez avec tant d'autorité, quel métier avez-vous donc fait pendant votre vie ?

Molière. Un métier bien différent du vôtre. Vous avez étudié les vertus des génies, et moi j'ai étudié les sottises des hommes.

Paracelse. Voilà une belle étude ! Ne sait-on pas bien que les hommes sont sujets à faire assez de sottises ?

Molière. On le sait en gros et confusément ; mais il en faut venir aux détails, et alors on est surpris de l'étendue de cette science.

Paracelse. Et à la fin, quel usage en faisiez-vous ?

Molière. J'assemblais dans un certain lieu le plus grand nombre de gens que je pouvais, et là je leur faisais voir qu'ils étaient tous des sots.

Paracelse. Il fallait de terribles discours pour leur persuader une pareille vérité.

Molière. Rien n'est plus facile. On leur prouve leurs sottises sans employer de grands tours d'éloquence, ni des raisonnements bien médités. Ce qu'ils font est si ridicule, qu'il ne faut qu'en faire autant devant eux, et vous les voyez aussitôt crever de rire.

Paracelse. Je vous entends, vous étiez comédien. Pour moi, je ne conçois pas le plaisir qu'on prend à la

comédie. On y va rire des mœurs qu'elle représente, et que ne rit-on des mœurs mêmes?

MOLIÈRE. Pour rire des choses du monde, il faut en quelque façon en être dehors, et la comédie vous en tire. Elle vous donne tout en spectacle, comme si vous n'y aviez point de part.

PARACELSE. Mais on rentre aussitôt dans ce tout dont on s'était moqué, et on recommence à en faire partie.

MOLIÈRE. N'en doutez pas. L'autre jour en me divertissant, je fis ici une fable sur ce sujet. Un jeune oison volait avec la mauvaise grâce qu'ont tous ceux de son espèce quand ils volent; et pendant ce vol d'un moment, qui ne l'élevait qu'à un pied de terre, il insultait au reste de la basse-cour. « Malheureux animaux, disait-il, je vous vois au-dessous de moi, et vous ne savez pas fendre ainsi les airs. » La moquerie fut courte, l'oison retomba dans le même temps.

PARACELSE. A quoi donc servent les réflexions que la comédie fait faire, puisqu'elles ressemblent au vol de cet oison, et qu'au même instant on retombe dans les sottises communes?

MOLIÈRE. C'est beaucoup que de s'être moqué de soi; la nature nous y a donné une merveilleuse facilité pour nous empêcher d'être la dupe de nous-mêmes. Combien de fois arrive-t-il que dans le temps qu'une partie de nous fait quelque chose avec ardeur et avec empressement, une autre partie s'en moque! Et s'il en était besoin même, on trouverait encore une troisième partie qui se moquerait des deux premières ensemble[1]. Ne dirait-on pas que l'homme soit fait[2] de pièces rapportées?

PARACELSE. Je ne vois pas qu'il y ait matière sur tout cela d'exercer beaucoup son esprit. Quelques légères réflexions, quelques plaisanteries souvent mal fondées,

1. Voyez le cantique de Racine tiré de saint Paul : *Mon Dieu!... je trouve deux hommes en moi*, etc., et ci-dessus, p. 71.
2. Que l'homme *est* fait. Voyez p. 144.

ne méritent pas une grande estime; mais quels efforts de méditation ne faudrait-il pas faire pour traiter des sujets plus relevés?

MOLIÈRE. Vous revenez à vos génies; et moi je ne reconnais que mes sots. Cependant, quoique je n'aie jamais travaillé que sur ces sujets si exposés aux yeux de tout le monde, je puis vous prédire que mes comédies vivront plus que vos sublimes ouvrages. Tout est sujet aux changements de la mode, les productions de l'esprit ne sont pas au-dessus de la destinée des habits. J'ai vu je ne sais combien de livres et de genres d'écrire enterrés avec leurs auteurs, ainsi que chez de certains peuples on enterre avec les morts les choses qui leur ont été les plus précieuses pendant leur vie. Je connais parfaitement quelles peuvent être les révolutions de l'empire des lettres, et avec tout cela je garantis la durée de mes pièces. J'en sais bien la raison. Qui veut peindre pour l'immortalité doit peindre des sots[1].

1. Il doit surtout *bien peindre*. C'est la perfection des ouvrages et non leur sujet qui les fait vivre. Combien d'hommes ont représenté les ridicules ou les sottises de leurs semblables et sont tombés eux-mêmes dans l'oubli, parce que le talent leur a manqué. Cette observation et quelques-unes des précédentes montrent avec quelle facilité Fontenelle va chercher le faux sous le paradoxe; il faut donc prendre bien garde d'accepter ses idées sans examen.

DIALOGUE DES MORTS
DE D'ALEMBERT.

DESCARTES ET CHRISTINE DE SUÈDE.

CHRISTINE. Ah ! vous voilà, mon cher Descartes ? Que je suis ravie de vous revoir après une si longue absence !

DESCARTES. Depuis près d'un siècle que nous sommes ici tous deux, il n'a tenu qu'à vous de m'y retrouver beaucoup plutôt. Mais je ne suis pas surpris que vous m'ayez laissé à l'écart. Vous savez que, sur la terre même, les princes et les philosophes ne vivent pas beaucoup ensemble ; s'ils se recherchent quelquefois, c'est par le sentiment passager d'un besoin réciproque, les princes pour s'instruire, les philosophes pour être protégés, les uns et les autres pour être célèbres : car chez les rois, et même chez les sages, la vanité se tait rarement. Mais quand une fois on est arrivé dans le triste et paisible séjour où nous sommes, rois et philosophes n'ont plus rien à prétendre, à espérer, ni à craindre les uns des autres ; ils se tiennent donc chacun de leur côté : cela est dans l'ordre.

CHRISTINE. Quelque froideur que vous me fassiez paraître, et quelque indifférence que vous me reprochiez à votre égard, j'ai toujours conservé pour vous des sentiments de reconnaissance et d'estime ; et ces sentiments

viennent d'être réveillés par des nouvelles que j'ai à vous apprendre, et qui pourront vous intéresser.

DESCARTES. Des nouvelles qui m'intéresseront ! Cela sera difficile. Depuis que je suis ici, j'ai souvent entendu les morts converser entre eux ; ils débitaient ce qui s'est passé sur la terre depuis que je l'ai quittée ; j'ai tant appris de sottises, que je suis dégoûté de nouvelles. D'ailleurs, comment voulez-vous que je me soucie de ce qui se passe là haut depuis que je n'y suis plus ? J'y prenais bien peu de part quand j'y étais. C'était pourtant une grande époque, celle de la fameuse guerre de trente ans, et des célèbres négociations qui l'ont suivie ; on faisait alors les plus grandes et les plus belles actions ; on s'égorgeait et on se trompait d'un bout de l'Europe à l'autre : c'était, à ce qu'on dit, le temps des grands princes, des grands généraux et des grands ministres ; je ne prenais part ni à leurs illustres massacres, ni à leurs augustes secrets, et je méditais paisiblement dans ma solitude.

CHRISTINE. Vous n'en faisiez pas mieux ; un sage comme vous aurait pu être beaucoup plus utile au monde. Au lieu d'être enfermé dans votre *poêle* au fond de la Nord-Hollande, occupé de géométrie, de physique, et quelquefois, soit dit entre nous, d'une métaphysique assez creuse, vous auriez bien mieux fait d'aller dans les armées et dans les cours, et d'y persuader aux hommes d'y vivre en paix.

DESCARTES. J'y aurais vraiment été bien reçu ! Persuader aux hommes de ne pas s'égorger, surtout quand ils ne savent pas pourquoi ils s'égorgent ! Quand on est réduit à prouver des choses si claires, c'est perdre sa peine que de l'entreprendre. Je me souviens de ce qui arriva, pendant la guerre de Vespasien et de Vitellius, à un certain philosophe dont parle Tacite ; il s'avança entre les deux armées, qui étaient en présence, et vou-

lut, par une belle déclamation contre la guerre, leur persuader de mettre bas les armes, et de s'en aller chacune de leur côté. Le philosophe fut bafoué et roué de coups, et on se battit mieux que jamais.

CHRISTINE. On assure que vous seriez aujourd'hui plus content de l'espèce humaine. Tous les morts qui viennent ici depuis quelque temps, et les philosophes même qui nous arrivent, conviennent que les esprits s'éclairent, et que la raison fait des progrès.

DESCARTES. Si elle en fait, c'est, je crois, bien insensiblement. Il est inconcevable avec quelle lenteur les nations en corps cheminent vers le bien et vers le vrai. Jetez les yeux sur l'histoire du monde, depuis la destruction de l'empire romain jusqu'à la renaissance des lettres en Europe : vous serez effrayée du degré d'abrutissement où le genre humain a langui pendant douze siècles.

CHRISTINE. Les peuples cheminent lentement, il est vrai ; mais enfin ils cheminent, et ils arrivent tôt ou tard[1]. La raison peut se comparer à une montre : on ne voit point marcher l'aiguille, elle marche cependant, et ce n'est qu'au bout de quelque temps qu'on s'aperçoit du chemin qu'elle a fait : elle s'arrête à la vérité quelquefois ; mais il y a toujours au dedans de la montre un ressort qu'il suffit de mettre en action pour donner du mouvement à l'aiguille.

DESCARTES. A la bonne heure ; tout ce que je sais, c'est que de mon temps l'aiguille n'allait guère ; le ressort même, s'il y en avait un, était si relâché, que je l'ai cru détruit pour jamais, tant j'ai essuyé de contradictions et de traverses pour avoir voulu enseigner aux hommes quelques vérités de pure spéculation, et qui ne pouvaient troubler la paix des États.

1. Cette pensée et la jolie comparaison qui la suit et l'éclaire, sont beaucoup plus justes que la pensée de Fontenelle, blâmee ci-dessus (p. 317), et qui y est opposée.

Christine. Ce temps de dégoût et de disgrâce est passé pour vous ; on vous rend enfin justice ; on vous rend même les honneurs qui vous sont dus.

Descartes. On m'a tourmenté pendant que je pouvais y être sensible ; on me rend des honneurs quand ils ne peuvent plus me toucher ; la persécution a été pour ma personne, et les hommages sont pour mes mânes. Il faut avouer que tout cela est arrangé le mieux du monde pour ma plus grande satisfaction.

Christine. Heureusement pour l'honneur du genre humain, on ne traite pas toujours avec la même injustice les hommes dont les talents illustrent leur patrie. Je viens d'apprendre qu'en France même, et dans le moment où je vous parle, une société considérable de gens de lettres élève une statue au plus célèbre écrivain de la nation [1] ; on ajoute que des personnes respectables par leur rang et par leurs lumières, tant en France que dans les pays étrangers, font à cette louable entreprise l'honneur d'y concourir.

Descartes. Cela est vrai ; mais savez-vous ce que j'apprends de mon côté ? On dit qu'il se trouve en même temps des hommes qui voudraient bien décrier cet acte de patriotisme, par une raison qu'ils n'osent à la vérité dire tout haut : c'est que l'homme de génie qui est l'objet de ce monument aura la satisfaction de le voir et d'en jouir. Ces dispensateurs équitables de la gloire demandent pourquoi on n'érige pas plutôt des statues à Corneille, à Racine et à Molière ; et ils le demandent, parce que Corneille, Racine et Molière sont morts ; ils n'auraient eu garde de faire la question du vivant de ces grands hommes [2], dont le premier est mort pauvre, le

1. Il s'agit de la statue de Voltaire, ouvrage du célèbre Pigale, placée aujourd'hui dans la bibliothèque de l'Institut.

2. Malgré le blâme de d'Alembert, une statue élevée publiquement à un grand homme est un tel honneur qu'il ne semble pas qu'on le doive jamais accorder à un vivant. On sait trop ce que peut la brigue ou la coterie pour avoir raison d'y soumettre et d'en faire dépendre le plus grand honneur qu'il soit possible d'accorder. Combien d'ailleurs n'y a-t-il pas eu de statues renversées depuis Démétrius de Phalère jusqu'à Mirabeau ? On ne risque rien d'attendre.

second dans la disgrâce, et le troisième presque sans sépulture.

Christine. On pourrait, ce me semble, représenter l'Envie égorgeant d'une main un génie vivant, et de l'autre offrant de l'encens à un génie qui n'est plus. Mais laissons là ces hommes si zélés pour honorer le mérite, à condition qu'il n'en saura rien; et ne parlons que de ce qui vous concerne. Si l'on a eu le tort de vous avoir oublié longtemps, il semble qu'on veuille aujourd'hui réparer cet oubli d'une manière éclatante. Savez-vous qu'on vous élève actuellement un mausolée ?

Descartes. Un mausolée, à moi ! La France me fait beaucoup d'honneur; mais il me semble que si elle m'en jugeait digne, elle aurait pu ne pas attendre cent vingt ans après ma mort.

Christine. Vous faites vous-même bien de l'honneur à la France, mon cher philosophe, en croyant que c'est elle qui pense à vous élever un monument. Elle y songera bientôt sans doute, et il s'en offre une belle occasion : car on reconstruit actuellement, avec la plus grande magnificence, l'église où vos cendres ont été apportées [1], et il me semble qu'un monument à l'honneur de Descartes décorerait bien autant cette église que de belles orgues ou une belle sonnerie [2]. Mais, en attendant, on vous érige un mausolée à Stockholm, dans le pays où vous avez été mourir [3]. C'est à un jeune prince, qui règne aujourd'hui sur la Suède, que vous avez cette obligation. Je n'ai point eu, comme vous savez, l'ambition de me donner un héritier; mais que j'aurais été empressée d'en avoir, si j'avais pu espérer que le ciel m'accordât un tel prince pour fils ! Je m'intéresse vive-

1. L'église Sainte-Geneviève, aujourd'hui le Panthéon.

2. Il n'y a pas de comparaison à établir. De belles orgues ou une belle sonnerie servent soit à convoquer les fidèles, soit à célébrer le culte avec la pompe convenable. Un mausolée n'est qu'une décoration et un souvenir. Il ne sert pas au culte pour lequel les églises ont été bâties. On peut donc s'en passer, s'il le faut : on ne se passe pas d'orgues ni de cloches.

3. Ce mausolée a été en effet érigé dans l'église de Saint-Olof à Stockholm, par ordre du roi de Suède.

ment à lui par tout ce que j'entends dire de ses lumières, de ses connaissances, de sa modestie, ou plutôt, et ce qui vaut bien mieux encore, de sa simplicité : car la modestie est quelquefois hypocrite, et la simplicité ne l'est jamais.

DESCARTES. Je ne puis pas dire que je voudrais voir ici ce prince pour le remercier. J'espère même, pour le bonheur de la Suède, qu'il ne viendra nous trouver de longtemps. Mais je voudrais du moins que ma nation m'acquittât un peu envers lui. Je sais qu'elle est légère et frivole ; mais au fond elle est sensible et honnête ; et si elle n'a rien fait pour moi, ce sera m'en dédommager en quelque sorte que de se montrer reconnaissante des honneurs que les étrangers me rendent. Je n'ai ni la vanité d'être ébloui de ces honneurs, ni l'orgueil de les dédaigner ; une ombre a le bonheur ou le malheur de voir les choses comme elles sont. Mais quand je n'aurais rendu d'autre service aux philosophes que d'ouvrir la carrière d'où ils tirent les matériaux du grand édifice de la raison, j'aurais, ce me semble, quelque droit au souvenir de la postérité.

CHRISTINE. Quant à moi, je partage bien vivement les obligations que vous et la France avez en ce moment à la Suède : car le mausolée qu'on vous y élève est une dette que j'avais un peu contractée envers vous.

DESCARTES. Il est vrai, soit dit sans vous en faire de reproche, qu'après avoir assez bien traité ma personne, vous avez un peu négligé ma cendre. J'étais mort dans votre palais, d'une fluxion de poitrine que j'avais gagnée à me lever pendant trois mois, en hiver, à cinq heures du matin, pour aller vous donner des leçons. On dit que vous me regrettâtes quelques jours ; que vous parlâtes même de me faire construire un tombeau magnifique ; mais que bientôt vous n'y pensâtes plus. La plupart des princes sont comme les enfants : ils caressent vivement, et oublient vite.

Christine. J'aurais certainement fait quelque chose pour votre mémoire, si je n'eusse pas abdiqué la couronne bientôt après.

Descartes. Et pourquoi l'avez-vous abdiquée ? Il me semble que vous auriez beaucoup mieux fait de rester sur le trône de Suède, d'y travailler au bonheur de vos peuples, d'y protéger les sciences et la philosophie, que d'aller traîner une vie inutile au milieu de ces Italiens qui vous traitaient assez mal. Avouez que l'envie de paraître singulière, et, pour tout dire, un peu de vanité, vous a portée à cette abdication ; vous auriez pensé autrement, si vous eussiez été plus pénétrée du sentiment et de l'amour de la véritable gloire, qui est si différent de la vanité.

Christine. Je ne voudrais pas répondre que la vanité ne fût entrée dans mon projet : car elle se glisse partout, et elle est faite pour tout gâter; mais j'avais pour abdiquer un motif plus puissant, et qui paraîtra peu surprenant à un philosophe, les dégoûts et l'ennui du trône. J'avoue, cependant, que j'aurais dû supporter ces dégoûts et cet ennui, par la satisfaction si douce de remplir les devoirs consolants que le trône impose. Heureusement ce trône va être occupé par un prince qui réparera tous mes torts, qui sentira comme moi le poids de la couronne, mais qui saura la porter.

Descartes. Vous aviez, ce me semble, un intérêt particulier de ne pas priver les gens de lettres de l'asile et de l'appui qu'ils trouvaient auprès de votre trône; car assurément ils n'ont pas été ingrats à votre égard.

Christine. Il est vrai, et je ne puis me le dissimuler, que si la postérité a conservé pour moi quelque estime, je la dois au peu que j'ai fait pour les lettres. On s'en souvient beaucoup plus que de quelques autres actions qui pourraient cependant tenir une place dans mon histoire : par exemple, de l'influence que j'ai eue dans le

traité de Westphalie. Vous pouvez vous rappeler en effet qu'à l'occasion de ce fameux traité vous fîtes des vers en mon honneur.

DESCARTES. Oui; je me souviens que je fis d'assez mauvais vers, et dont même on a pris la peine fort inutile de se moquer depuis ma mort, comme si ma philosophie y avait mis quelque prétention, et comme si tous les rimeurs de mon temps, qui se croyaient poëtes, avaient fait de meilleurs vers que moi, à l'exception de Corneille. Quoi qu'il en soit, mes vers sont oubliés, comme l'obligation qu'on vous a d'avoir contribué au grand traité qui pacifia l'Europe, et qui assura l'état de l'empire.

CHRISTINE. J'avoue qu'on ne m'en sait aucun gré, et à parler franchement on n'est pas injuste. Ce traité était plus l'ouvrage de mes ministres que le mien. Il n'en est pas de même de la protection que j'ai eu le bonheur d'accorder aux lettres et à la philosophie : c'est une gloire que je ne partage avec personne; et la reconnaissance que tant d'écrivains célèbres m'en ont témoignée, m'a fait pardonner plus d'un écart que je me reproche.

DESCARTES. Vous n'êtes pas la seule qui ayez éprouvé l'effet de leur reconnaissance : ils ont aussi presque fait oublier les proscriptions d'Auguste et les fautes de François Ier. Tôt ou tard les hommes qui pensent et qui écrivent gouvernent l'opinion; et l'opinion, comme vous savez, gouverne le monde.

CHRISTINE. Ne dites pas cela trop haut, car on reprocherait aux gens de lettres, à ces hommes *qui pensent et qui écrivent*, de n'être bons qu'à gâter les princes.

DESCARTES. Le reproche serait fort injuste. Les princes qu'on a loués d'avoir aimé les lettres, Auguste et François Ier entre autres, sont devenus meilleurs et plus sages, du moment où ils ont commencé à les aimer.

Cela seul prouverait, s'il était nécessaire, combien les princes ont intérêt d'être éclairés, et pour leurs peuples et pour eux-mêmes.

Christine. Mais croyez-vous qu'il en soit des sujets comme des souverains; que les nations aient toujours besoin d'être instruites, et qu'il ne soit pas utile de tenir le peuple dans l'ignorance, et même de le tromper quelquefois?

Descartes. C'est une grande question, et qui demanderait une discussion aussi longue qu'inutile pour nous : car qu'importe-t-il aux morts de savoir s'il est bon de tromper les vivants? Pour moi, je ne sais s'il peut y avoir des erreurs utiles; mais, s'il y en avait, je crois qu'elles tiendraient la place de vérités plus utiles encore. Il est vrai, cependant, que, pour combattre utilement et sûrement l'erreur et l'ignorance, il faut rarement les heurter de front. Un philosophe, apparemment mécontent de ses contemporains, disait l'autre jour ici, que, s'il revenait sur la terre, et qu'il eût la main pleine de vérités, il ne l'ouvrirait pas pour les en laisser sortir [1]. Mon confrère, lui dis-je, vous avez tort et raison : il ne faut ni tenir la main fermée, ni l'ouvrir toute à la fois; il faut ouvrir les doigts l'un après l'autre; la vérité s'en échappe peu à peu, sans faire courir aucun risque à ceux qui la tiennent, et qui la laissent échapper.

1. Fontenelle. Voyez ci-dessus, p. x de l'Introduction.



FIN DES DIALOGUES.

LISTE

DES AUTEURS CITÉS, DES FAUTES RELEVÉES OU DES OBSERVATIONS FAITES DANS LES NOTES, ET DE QUELQUES MOTS A REMARQUER DANS LE TEXTE.

Les noms d'hommes et d'auteurs sont en petites capitales; les mots expliqués, en italique.

T

U

V

Z

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

DIALOGUE DE BOILEAU.

DIALOGUES DE FONTENELLE.

DIALOGUE DE D'ALEMBERT.



Paris. — Imprimerie Panckoucke, rue des Poitevins, 14.



